BnF Gallica

# L'Étoile : revue mensuelle : religion, science, art / fondateur : Alber Jhouney ; directeur : René Caillié

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. L'Étoile : revue mensuelle : religion, science, art / fondateur : Alber Jhouney ; directeur : René Caillié. 1893-07.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

STEMPFER REL.

Cinquième Année — N° 55. — Juillet 1893.

LEGAL
328
93

# l'Etoile

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
**Fondateur**

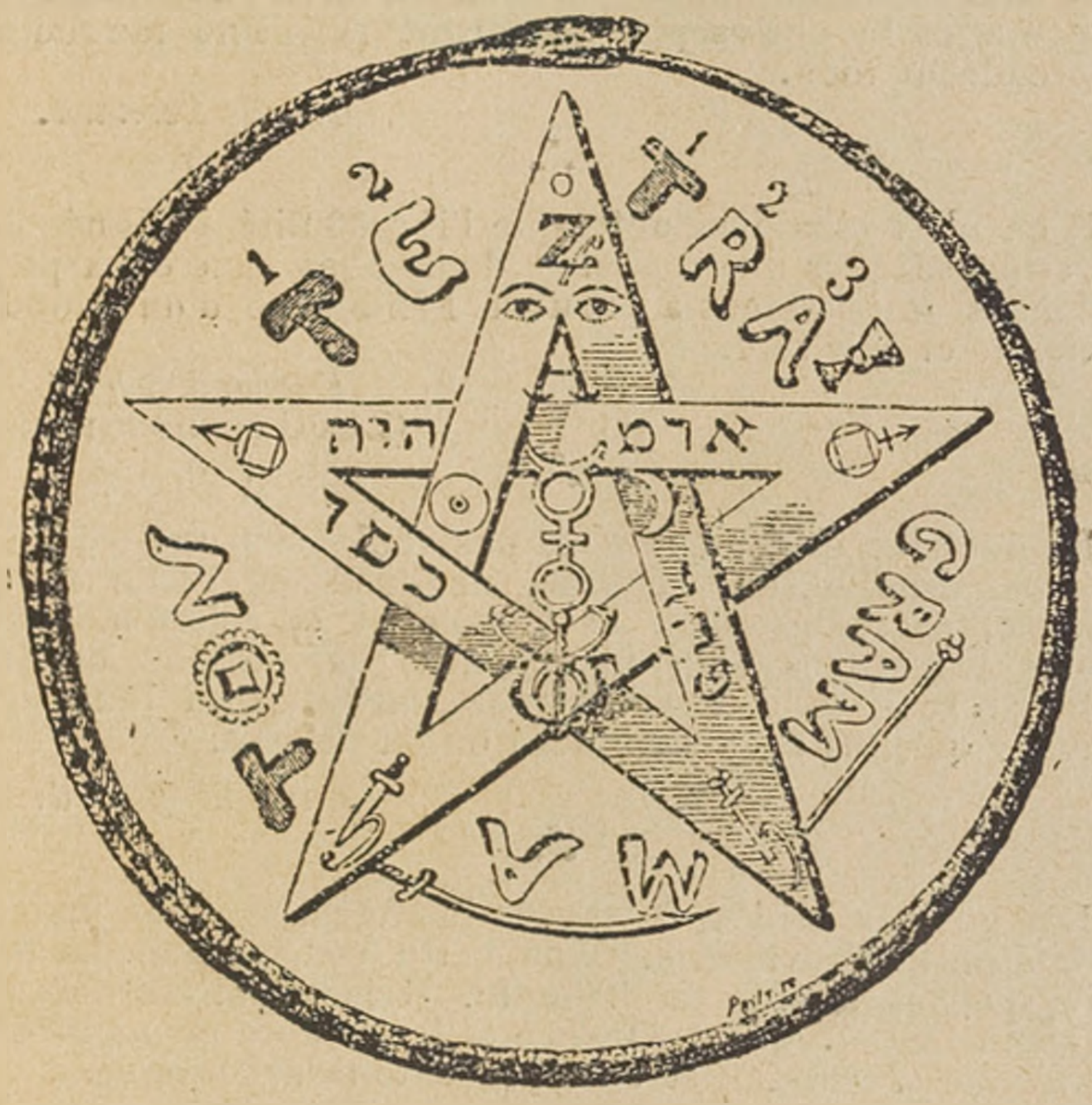
René CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

5e ANNÉE. N° 55. JUILLET 1893.

# L'ÉTOILE




## PENSÉES

1. A sa pensée vacillante, mobile, difficile à contenir, difficile à maîtriser, l'homme intelligent inspire la même rectitude qu'un faiseur de flèches à une flèche.

2. La pensée est difficile à contenir, légère, courant où il lui plaît. La dompter est chose salutaire ; domptée, elle procure le bonheur.

3. La pensée est difficile à découvrir, très adroite, courant où il lui plaît. Que le sage la surveille ; surveillée, elle procure le bonheur.

4. Vagabonde, solitaire et incorporelle, la pensée habite

les replis de l'être. Ceux qui se contiendront seront délivrés des liens de Mâra (*la Tentation*).

5. Quelque mal réciproque qu'on puisse se faire entre gens qui renaissent, entre ennemis, une pensée mal dirigée en ferait plus encore.

LE DHAMMAPADA.

*
* *

Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous.

*Claude Bernard.*

*
* *

Rien n'est plus instructif que l'incrédulité indignée de certains savants matérialistes devant les nouveaux phénomènes qui tendent à prouver l'existence d'un monde invisible et spirituel.

*Edouard Schuré.*
(LES GRANDS INITIÉS.)

*
* *

La doctrine ésotérique n'est pas seulement une science, une philosophie, une morale, une religion. Elle est *la* science, *la* philosophie, *la* morale et *la* religion, dont toutes les autres ne sont que des préparations, ou des dégénérescences, des expressions partielles ou faussées, suivant qu'elles s'y acheminent ou en dévient.

*Anna Kingsford.*

*
* *

Les grands Initiés, à travers les âges, sont les instruments de la Providence. Dans cette série, Rama ne fait voir que les abords du Temple. Krisnha et Hermès en donnent la clef. Moïse, Orphée et Pythagore en montrent l'intérieur. Jésus-Christ en représente le sanctuaire.

*Edouard Schuré.*

## Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

*Le 7 juillet* 1893, *de midi au soir.*
*Le 7 août* 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

### I

### LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

### CHAPITRE PREMIER (*suite*)

### B. — Commentaire

La seconde des Séphiroth se nomme Chocmah, la Sagesse.

En dépit de ce terme féminin, la Sagesse est un principe essentiellement expansif et mâle.

Elle constitue, dans l'ordre intellectuel, la pensée créatrice qui, émanée de la Couronne, connait toutes choses en leur idéale et primitive perfection.

Elle constitue, dans l'ordre des forces, l'énergie qui engendre les êtres, qui leur communique la vie et leur imprime le mouvement.

Elle est représentée dans le grand nom divin iod-hé-vau-hé par la première lettre, le iod (י).

Kéther, trop élevée au-dessus de la compréhension humaine, n'a pas de représentation littérale : le point supérieur de la lettre iod est regardé seulement comme une indication de son mystère, qui contient le mystère absolu d'Aïn-Souph et le réunit à Chocmah.

Chocmah, elle-même, demeure cependant si haute qu'elle est restée inaccessible à Moïse qui ne put atteindre, malgré sa profonde initiation,

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

que la troisième Séphire, l'Intelligence et encore, nous le verrons, ne la posséda-t il pas tout entière.

Chocmah est le commencement de l'idéalité épanchée en acte, la méditation de la Couronne et le principe du monde d'Aziluth [1].

On l'appelle la sagesse orientale, pour indiquer l'*antériorité* de la notion qui la concerne et qui est si voisine de celle qui concerne Kéther, dont l'un des surnoms est l'*Antérieure*.

D'après Knorr de Rosenroth, Chocmah correspond à la deuxième hypostase de la Triade des Platoniciens, νοῦς et σοφία, de même que Kéther est en harmonie avec le Bien Suprême (τἀγαθόν), première hypostase de cette Triade.

Knorr compare aussi Kéther au Père de la Trinité chrétienne, Chocmah au Fils et au Verbe.

* *

La troisième des Séphiroth s'appelle Binah, l'Intelligence, ou plus exactement ce que représente le mot latin *prudentia*, que le français *prudence* traduirait assez mal et qui exprime la pensée affermie, mûrie, prête aux réalisations dont les difficultés lui sont familières, quelque chose de l'*Athéné* des Grecs, dans sa signification la plus élevée.

Binah, selon le commentateur Moïse de Korduero, figure ce qui est connu dans la pensée divine alors que Chocmah représente ce qui connait.

Chocmah est donc, en l'expansion émanatrice de Dieu, la *conscience intellectuelle* et Binah le *système des Idées*.

Binah se tient comme l'interprète et l'orateur entre les Séphiroth qui lui sont supérieures et celles qui lui sont inférieures.

Elle est la médiatrice entre les attributs métaphysiques et les attributs moraux et naturels.

Elle répand l'influx et la bénédiction qu'elle reçoit de la Couronne et de la Sagesse.

1. L'Orient et l'Antérieur sont analogues en Kabbale.

C'est par elle que l'homme peut s'élever à l'intelligence de l'Etre suprême, racine et fondement de toutes les manifestations.

Sans elle aucune science de Dieu ne serait possible.

C'est pourquoi les Kabbalistes appliquent à Binah ce que Moïse dit de lui-même dans le Deutéronome : *Je me tenais entre le Seigneur et vous.*

Ils lui rapportent aussi ce qui est écrit du Sabbat : « Entre moi (le Seigneur) et les enfants d'Israël, ce jour sera un signe, dans les siècles des siècles. »

ALBER JHOUNEY.

---

## Religion Messianique [1]

### L'AME DU SALUT [2]

Réunir l'homme à Dieu, par l'amour et la vertu, dans la liberté.

La Justice nous défend l'envie.

L'envie est la sensibilité sociale de l'égoïsme.

Pour l'envieux le succès, les avantages, la prospérité d'autrui sont des souffrances, le malheur d'autrui est une joie.

C'est que pour l'égoïste tout accroissement d'autrui est une diminution de lui-même, toute diminution d'autrui un agrandissement de la sphère où il pourra dilater son moi.

Quand ce vice monte à son comble, on souffre du bonheur d'autrui, on jouit de sa douleur et de sa détresse, même sans intérêt personnel immédiat ou possible, par la seule jalousie intérieure du Moi : c'est l'envie démoniaque.

---

1. Voir l'*Étoile* (tous les numéros de février à juin 1893).
2. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

La Justice nous interdit l'avarice et le gaspillage.

L'avarice est la fureur d'acquérir l'argent et les biens terrestres pour les accumuler et les dominer.

Le gaspillage prodigue l'argent et les biens terrestres pour l'assouvissement de nos passions, le caprice de nos concupiscences, hors de toute justice et charité.

Le gaspillage donne à l'égoïsme du brillant et du mouvement ; mais il n'est pas moins contraire à la justice et à la générosité que l'égoïsme ténébreux et concentré de l'avare.

La justice nous interdit le mensonge.

Elle nous défend toute parole, toute manifestation de notre pensée contraires à notre pensée.

Elle nous défend l'hypocrisie, l'affectation mensongère du Bien.

Elle nous interdit le faux témoignage, qui est une déposition trompeuse faite devant des juges.

Elle condamne la médisance, qui publie, sans qu'un devoir l'y oblige, les défauts, les vices, les actes coupables du prochain et l'affreuse calomnie qui accuse le prochain de défauts et de vices qu'il n'a pas, d'actes dont il n'est pas coupable.

La justice nous défend de soupçonner le mal témérairement et de mésestimer personne à la légère.

Lorsque, par profession ou par circonstance, nous avons à juger autrui, il nous est interdit par la justice de nous laisser entrainer à la moindre partialité ou de nous abandonner dans la recherche du vrai à la moindre négligence.

* * *

La justice, qui nous commande parfois de sacrifier notre vie, ne nous permet de le faire que par dévouement et par devoir :

La justice nous défend le suicide.

Elle ne nous donne pas le droit de déserter notre tâche, de décider souverainement de notre

destinée terrestre et d'en arrêter l'épreuve en détruisant notre existence, qui reste pour nous le mystère d'une vie humaine dont nous n'avons pas à disposer.

ALBER JHOUNEY.

---

## PRIÈRE DES ESSÉNIENS

### AU PÈRE CÉLESTE DE LA FAMILLE HUMAINE

*Au nom du Souverain des Mondes, au nom des Esprits supérieurs et de la Solidarité universelle.*

### PÈRE ADORABLE ET ADORÉ

JUSTICE DIVINE, qui nous inspires l'amour du Bien, du Juste et du Vrai...

AMOUR SUPRÊME, qui nous fais un devoir sacré de travailler à l'union de tes Fils.

PUISSANCE ILLIMITÉE, qui nous donnes le courage de supporter les épreuves de la vie.

CÉLESTE MOTEUR de tout ce qui existe dans les planètes.

FORCE INTELLIGENTE, qui régularises et soutiens l'équilibre des astres.

ANDROGYNE DIVIN, qui nous inspires le respect de la Femme que tu as faite Mère et Institutrice de l'Humanité à son entrée dans la vie terrestre, et à qui nous devons notre forme humaine !...

### PÈRE BIEN-AIMÉ

O Toi, qui lis dans les secrètes pensées et les replis les plus cachés du cœur humain, tu connais le vœu le plus cher des nôtres ; c'est pourquoi nous mettons notre confiance en ta souveraine Bonté qui daignera accueillir notre

*Dévouement* pour le triomphe de ta Justice et de notre *Solidarité*, afin que ton règne arrive pour le Bonheur de nos Frères, sans distinction de couleurs, de cultes, de croyances et de nationalités.

PÈRE ADORÉ

Quelles que soient les difficultés du chemin à parcourir, ton amour soutiendra nos efforts. Pour faire comprendre ta Loi d'amour aux enfants de la Terre, daigne jeter un regard favorable sur l'Apostolat de tes fils les Esséniens, qui *veulent* l'Union, la Paix et la délivrance morale et physique de la Famille humaine.

*Au nom de la* JUSTICE, *au nom de notre* DÉVOUEMENT, *au nom de la* SOLIDARITÉ *universelle !...* Ainsi-soit.

LES GUIDES ESSÉNIENS.

---

## L'Ame universelle

### LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

### CHEVALIER DE REICHEMBACH

5e LETTRE.

*Magnétisme animal.*

On entend de nouveau beaucoup parler du singulier phénomène que déjà, il y a plus de quatre-vingts ans, Mesmer a appelé magnétisme animal. Nos pères, nos grands-pères et bisaïeux l'ont rejeté en plein ; cependant il se relève toujours et ne veut pas mourir. Sur quoi repose donc cette vie tenace ? Est-ce sur le mensonge, sur la fraude ou sur la superstition, comme l'a prétendu brièvement un physiologue renommé de Berlin ?

Nous allons voir si ceux qui n'ont rien connu de mieux ont bien fait de répéter de semblables paroles.

Prenons cette fois de suite le taureau par les cornes sans grand préambule. Conduisez un bon sensitif moyen et un haut sensitif dans l'obscurité; prenez avec vous un chat, un oiseau, un papillon, si vous pouvez vous en procurer un, et plusieurs pots de fleurs. Après plusieurs heures d'obscurité, vous l'entendrez dire des choses curieuses : les fleurs sortiront de l'obscurité et deviendront perceptibles; d'abord elles se retireront du noir de l'obscurité générale sous la forme d'un nuage gris isolé ; plus tard il se formera des points plus clairs ; à la fin elles se sépareront, les fleurs isolées deviendront distinctes, on reconnaîtra des formes qui apparaîtront de plus en plus claires. Un jour je posai un pareil pot devant M. Endlicher, professeur de botanique renommé, qui était un sensitif moyen ; il s'écria avec un étonnement mêlé de frayeur : « C'est une fleur bleue ! c'est une gloxinie ! » C'était effectivement glocinia speciosa, var. cœrulea, qu'il avait vue dans l'obscurité absolue et qu'il a reconnue par la forme et par la couleur ; mais sans lumière on ne peut rien voir dans l'obscurité. Il a fallu la présence de la lumière pour apercevoir la plante avec une telle évidence qu'on a non seulement pu reconnaître la forme, mais encore la couleur. D'où arrivait cette lumière ici? Elle sortait effectivement de la plante elle-même; elle éclairait. Germes, anthères, pistils, corolles, tiges, tout se faisait voir finement éclairé ; on pouvait même remarquer les feuilles quoique plus mates ; tout paraissait dans une délicate incandescence ; les parties génitales plus distinctement, la tige plus claire que la feuille. Votre papillon, votre oiseau, votre chat, tous apparaîtront dans l'obscurité. Parties de ces êtres deviendront lumineuses et se mouveront avec vous çà et là ; mais bientôt le sensitif vous déclarera qu'il vous voit vous-même. Tantôt vous lui apparaîtrez comme un homme de neige informe, tantôt cuirassé, un haut casque en tête, enfin redoutable comme un géant luisant. Faites regarder à la personne sensitive sa propre forme un peu confuse, elle se trouvera elle-même luisante, non seulement ses bras, ses pieds aussi, ses jambes, sa poitrine, son corps à travers les habits, elle verra tout dans une fine incandescence. Fixez son attention sur ses mains : d'abord elles auront une faible ressemblance avec une fumée grise ; ensuite elles ressembleront à une silhouette sur un fond faiblement éclairé ; enfin les doigts

paraitront avec leur propre lumière ; ils auront l'apparence qu'ils gagnent en volume ; lorsqu'on place sa main devant et proche de la flamme d'une bougie, elle paraitra transparente. La main paraitra plus longue qu'elle n'est en réalité. Il se trouvera à chaque doigt un prolongement luisant, et de son extrémité jaillira une lumière qui sera, selon les circonstances, moitié ou aussi longue que chaque doigt lui-même. Moyennant ces queues flamboyantes qui se trouvent à chaque doigt, la main semblera outrepasser le double de sa grandeur réelle; les dernières phalanges des doigts seront les plus claires, et ici aussi la racine des ongles les surpassera en clarté. Lorsque le premier étonnement sur la faculté lumineuse de tous les hommes, restée inconnue jusqu'ici, sera passé et que vous voudrez diriger votre sensitif et lui demander des détails sur leurs couleurs, vous entendrez peut-être avec une nouvelle surprise que les couleurs dans les différentes parties du corps ne sont pas semblables ; que les mains droites luisent d'un feu bleuâtre, pendant que celles de la gauche apparaissent jaune-rouge, et que par cette raison celles-là sont plus sombres et celles-ci plus claires ; que la même différence existe pour les deux pieds, que même tout le côté droit de votre figure est plus sombre et bleuâtre que le gauche ; voire même que tout le côté droit de votre corps entier est bleuâtre et un peu plus sombre, tout le côté gauche est rougeâtre-jaunâtre et se présente sensiblement plus clair. Vous vous rappellerez incontinent que vous touchez ici au même contraste des couleurs que vous avez rencontré dans la lumière du cristal, dans les rayons solaires et dans la flamme de l'aimant.

Pourra-t-on trouver et fournir la preuve que le parallélisme qui se trouve partout entre la lumière odique fraîche et bleue, comme entre la tiède et rouge-jaune, se trouve aussi dans la lumière de l'homme? Vous le tenez pour douteux, et cependant si un fait semblable ne se laissait pas prouver, la nature de la lumière humaine resterait énigmatique. J'ai fait l'essai suivant, en août 1845, avec Bollmann, menuisier à Vienne, âgé de cinquante ans, sensitif moyen. Je mis ma main droite dans sa main gauche, de façon que nos doigts se croisaient sans presque se toucher. Après une minute, je remplaçai ma droite par mes doigts de la gauche, je changeai ainsi plusieurs fois de main, et j'appris que le sensitif sentait ma main

droite *de lumière bleue* plus fraiche que la gauche *de lumière jaune* qui lui paraissait beaucoup plus chaude. Le but de ma recherche était trouvé ! Je répétai les faits acquis successivement avec plus de cent sensitifs, qui les confirmèrent autant de fois. J'étendis alors l'expérience sur les pieds, sur les côtés du corps, sur les joues, oreilles, yeux, les ailes du nez, sur la moitié de la langue et en variant à l'infini. Je n'obtins toujours qu'un seul résultat, celui qu'au moyen de la main gauche sensitive on sentait que tout le côté droit de chaque personne, qu'elle fût mâle ou femelle, est plus frais, et par contre le côte gauche plus chaud. Ainsi, vous voyez par là que l'homme de la droite à la gauche est polarisé avec les mêmes conditions que le cristal entre les pôles de son grand axe, comme l'aimant entre son nord et son sud, comme la lumière solaire entre le bleu et le rouge-jaune. Comme ces effets avec leurs caractères sont les mêmes, nous avons le droit de conclure que les causes sont aussi les mêmes ; qu'en conséquence l'homme aussi émane de l'OD, exactement dans les même doubles formes comme nous les avons observées jusqu'ici dans toutes les autres sources odiques. J'ai fait éprouver *des chats*, *des poulets*, *des canards*, *des chiens*, *des chevaux*, *des bœufs : tous furent trouvés de même*. Des plantes que j'ai fait examiner depuis la racine jusqu'aux feuilles ont fait voir qu'elles étaient soumises aux mêmes lois. Ainsi toute la nature organique vivante entière luit et déborde de richesse torrentielle de dynamides odiques ; et si vous voulez jeter votre regard sur ce fait si étendu dans son incommensurable portée dans toute la création et tout l'univers, il vous apparaîtra un jour nouveau pour tous ces faits dont on n'a nommé jusqu'ici qu'une petite fraction et qui sont bien improprement appelés MAGNÉTISME ANIMAL. Je tâcherai, le flambeau de la théorie à la main, de parcourir avec vous rapidement ce terrain embrouillé.

Je viens de vous livrer la clef de la porte.

(*A suivre.*)

# SOCIALISME CHRÉTIEN

## Le Dogme de l'Infaillibilité et la défaite du Césarisme.

Je voudrais en finir avec le Dogme de l'infaillibilité personnelle du pape. Voilà pourquoi je vais résumer, dans un cinquième et dernier article, ce qu'il m'en reste à dire de plus conforme aux principes du Saint-Evangile de la Rédemption sociale et de la Délivrance universelle.

Ce dogme est fait, ai-je dit, pour précipiter la décadence de l'Eglise romaine et pour consommer la ruine du système clérical qui, sous la conduite du pape, a maîtrisé la catholicité tout entière durant le moyen âge, et depuis Constantin jusqu'à notre époque. J'ajoute aujourd'hui que ce même Dogme est fait pour amener la fin de la politique césarienne qui, en dehors de l'Eglise, et souvent de connivence avec le cléricalisme, a opprimé les peuples et les a exploités depuis environ 6.000 ans.

Je dis 6.000 ans ou soixante siècles : le Césarisme prit naissance, en effet, au témoignage de Moïse, vers l'an *un* du monde babylonien, que les interprètes primaires de la Bible ont confondu dans la *Vulgate* avec l'an *un* de la création, inscrit en tête du premier chapitre de la *Genèse*.

Cette date est le point de départ de la fausse chronologie qu'ont adoptée et suivie les Septante saint Jérome et Ussérius, et qui a prévalu dans l'Eglise romaine et chez sa fille, l'Université. Elle s'est vulgarisée dans l'Occident par la prédication de la chaire et par tous les manuels d'enseignement public. Les savants professeurs de l'Alma Mater n'en croient pas un seul mot, mais ils la maintiennent tout de même et se gardent bien d'y contredire.

C'est une bourde colossale; on la respecte néanmoins, tellement il est vrai, commo disait Ampère, qu'il est des erreurs si vénérables qu'on n'ose pas y toucher et qu'on les embaume au lieu de les exterminer.

* *

La chronologie cléricale de l'Église romaine résulte d'un *quiproquo* et d'un gros anachronisme qui saute aux yeux quand on connaît la vraie chronologie de l'histoire, celle qu'enseignent les Védas et les Brahmes et dont Mégasthène en ce qui concerne les peuples hindous, Bérose en ce qui touche la Chaldée, et Manéthon en ce qui regarde l'Égypte ont vérifié les dates, confirmées d'ailleurs par les paléontologistes qui ont découvert les monuments de l'antiquité préhistorique que notre ignorance a qualifiée de *temps fabuleux et d'âges héroïques*.

L'Église romaine et l'Université ont pris l'an *un* de l'ère babylonienne pour l'an *un* de l'ère mondiale : erreur énorme sur laquelle je n'ai pas besoin d'insister après la démonstration qui en a été faite par le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, dans ses *Missions*, dont j'ai résumé les conclusions dans le chapitre VIII du *Glorieux Centenaire*.

Il faut savoir que le monde de César, qui est celui du brigandage politique, a sa chronologie particulière comme l'ont eue depuis, dans le cours des âges, le monde grec qui comptait par olympiades, le monde romain qui comptait à partir de l'an *un* de la fondation de Rome, le monde musulman qui comptait par hégires, et le monde de la Révolution française qui avait entrepris de compter depuis l'an *un* de la première République. C'est de la même manière que la chronologie biblique a pour point de départ l'an *un* de la politique babylonienne ou césarienne, dont parlaient Daniel et le Messie en la flétrissant sous le nom d'*abomination de la désolation*.

⁂

Cette politique, en s'introduisant dans le temple et en s'asseyant dans le sanctuaire.—*in loco sancto, ubi non decet*, — souilla la religion, corrompit le sacerdoce et pervertit la conscience publique en vue de mieux exploiter la famille humaine. Elle a triomphé, elle a régné par le cléricalisme dont Léon XIII a brisé la puissance. Elle prévaut de nos jours encore dans la société laïque par le Césarisme gouvernemental dont j'annonce la ruine prochaine et dont les prophètes, le Christ et les Apôtres, ont prédit le *jugement dernier*, la *condamnation* et le *désastre final*. L'instrument qui démolira ce monde est déjà dans les mains du pontife et c'est le Dogme de l'Infaillibilité personnelle du pape qui a déjà frappé le cléricalisme.

En confondant le monde de César avec le monde de Dieu, la politique cléricale a brouillé les cartes de telle manière qu'il est presque impossible de rien comprendre à la divine Économie de la Rédemption, au vrai sens des Dogmes de la religion chrétienne, de ses mystères et de ses sacrements. Voilà pourquoi la génération présente s'éloigne de nos chaires, se déshabitue des pratiques religieuses et de la fréquentation des sacrements ; voilà pourquoi l'on sort du Temple qui a cessé d'être la maison de Dieu pour devenir ce qu'avait annoncé le Messie, la *maison des prêtres* où l'on trafique des choses saintes comme on ferait dans un bazar ou dans une « caverne de voleurs », selon le mot même du Christ; voilà pourquoi ce Temple est menacé de rester désert : « *Relinquetur vobis domus vestra deserta* »; voilà pourquoi nous perdons tout crédit et « le Royaume nous est ôté » conformément à cette parole de Jésus : *Auferetur a vobis Regnum Dei.*

Voilà pourquoi enfin je ne cesse de répéter que la religion n'est plus connue, qu'au fond elle ne trompe personne, mais que les prêtres se trompent et trompent les peuples sur la religion, que

tous les Dogmes sont vrais, mais que les prêtres les entendent mal, les présentent de travers et les interprètent à faux. J'affirme que la religion n'est pas autre chose que la Justice et la Vérité, la Justice sociale et la Vérité scientifique ; que les Dogmes sont les lois mèmes de l'Univers moral, des axiomes aussi certains que ceux des mathématiques, et les principes mêmes de la conscience ; j'ajoute que le Christianisme vrai, le Christianisme pur, c'est le vrai. c'est le pur Socialisme de Jésus et des Apôtres, comme commence à l'enseigner le pontife infaillible. Il s'expliquera mieux dès qu'il pourra parler plus librement qu'il ne peut le faire aujourd'hui, tenu qu'il est encore par des concordats qui sont les chaînes, les liens et les entraves que le Christ avaient annoncés à Pierre, et qui le garrottent de partout, des pieds, des mains et même de la langue, comme s'en plaignait un jour Pie IX à son premier ministre d'Etat, le comte Rossi.

* *

Le Dogme de l'Infaillibilité est vrai, non pas parce qu'il a été proclamé tel, mais il a été proclamé parce qu'il est vrai. Il y a tant d'autres choses qui sont vraies et qui ne sont pas encore des Dogmes, mais qui le deviendront quand l'heure sera plus favorable à la promulgation de toute la Vérité.

Patience ! Le Christ en prend, et beaucoup, depuis longtemps, puisqu'il disait il y a dix-neuf siècles, vers la fin de ses prédications évangéliques : « Il me reste bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter encore. Laissez venir l'Esprit que je vous enverrai et qui vous conduira dans toute la vérité. »

* *

La diffusion de cet Esprit se fait publiquement

de nos jours. C'est une toute nouvelle révélation, toute une religion nouvelle qui se dévoile et dont les principes étaient impliqués et comme enveloppés dans les Paraboles évangéliques et sous les formes littérales des Dogmes catholiques dont le pontife définira le sens spirituel, scientifique et social, à mesure que l'humanité deviendra capable de le comprendre, et que les politiciens du Césarisme en permettront la divulgation.

Le socialisme succédera au cléricalisme aussi légitimement que le christianisme a succédé au judaïsme. Cette transformation n'est pas encore possible. Vous comprenez où est l'obstacle : Il n'est plus dans le cléricalisme dont Pierre a déjà brisé la tête en le frappant dans la personne des cardinaux, des évêques et des prêtres. De ce côté-là, plus d'opposition !

La conjuration prophétisée par David quand il disait que tous les rois, tous les princes de la terre se coaliseraient contre le Seigneur et contre son Christ, c'est-à-dire contre l'humanité et contre le prolétariat, cette conjuration, dis-je, est décapitée, sans même que le pape ait eu besoin de frapper du glaive à deux tranchants dont sa main est armée depuis 1870.

La tête s'est séparée, comme d'elle-même, du corps tortueux du serpent infernal dont les tronçons s'agitent encore sur la terre et cherchent à se renouer dans des alliances comme est celle de la *Triplice*. Cette Triplice est menacée elle-même et l'on entend déjà, dans son sein, des craquements d'os, des déchirements d'organes et de muscles qui ne présagent rien de bon. Elle se disloque ! Les peuples qu'elle engloble tendent à se séparer et le pontife régnant, ce même pape qui en 1884 refusa d'accepter la présidence de la ligue *conservatrice* — lisez, *césarienne* — rêvée par Bismarck et par le premier Guillaume, vient de refuser à Guillaume II et à son chancelier Caprivi d'appuyer et de recommander la nouvelle loi militaire dont le kaiser croit avoir besoin pour se défendre contre le socialisme qui le harcèle et

contre la France, *ce soldat du Christ*, par qui se font sur la terre les affaires de Dieu et de la Justice sociale : *Gesta Dei per Francos*.

On sait l'accueil qu'ont fait hier à ce projet de loi les catholiques, les socialistes, les patriotes alsaciens et les patriotes polonais. Et ce n'est pas fini. César aura bien d'autres déboires, il avalera bien d'autres couleuvres. Il est perdu. Que va-t-il lui rester comme fiche d'espérance ? Je vais le dire à sa honte pour achever de le rendre exécrable et pour amener l'accomplissement de cet oracle du Christ: *Princeps hujus mundi ejicietur foras*, le prince de ce monde, César, sera évincé de toutes ses positions et partout mis à la porte à coups de fouet, à coups de pieds.

* * *

Et que faut-il pour provoquer ce grand coup de balai ? Une seule chose : dire aux peuples la vérité, toute la vérité, — *Veritas liberabit vos*, — révéler aux prolétaires la scélérate entreprise qui date de l'an *un* du Césarisme et qui soixante siècles en arrière ferma sur eux le paradis terrestre dont ils étaient les bienheureux, et les précipita tout vivants dans l'enfer anti-social dont ils sont depuis lors les damnés et les suppliciés, tandis que les brigands du Césarisme s'en sont constitués les garde-chiourmes, les bourreaux et les démons.

On peut croire que ce fut à cette époque lointaine que se forma cette conjuration de l'Hétérie dont Aristote nous a conservé l'épouvantable serment: « Je jure, disait le récipiendaire qui s'engageait dans cette ligue infernale, de ne jamais favoriser l'émancipation des esclaves, et de m'opposer de toutes mes forces et par tous les moyens à l'avènement des peuples au pouvoir et à la liberté. » (*Polit.*, VIII 7-19.)

*
* *

Cet odieux serment n'a jamais été révoqué publiquement, que je sache, si ce n'est par le Christ, par les Apôtres et par leurs vrais disciples, les socialistes évangéliques. Il subsiste donc toujours pour les politiciens de toute robe, s'il faut en juger par la guerre à outrance et par l'opposition continuelle que le capital féroce ne cesse de faire au travail, et par l'exploitation qui se continue sur une échelle de plus en plus grande dans le *Struggle for life* où sont dévorées les masses prolétariennes, les pauvres, les faibles et les petits qui ne sont pas de taille à lutter contre les grands gaillards de la fortune et les monstrueux escogriffes de la vieille politique.

Voilà sur quoi se fonde tout l'espoir des Césariens : sur la force brutale, sur le sabre et sur la ruse. Les affaires de ce monde sont encore aujourd'hui menées comme elles l'ont toujours été pendant six mille ans, par les mêmes raseurs, par les mêmes *sans-entrailles*. Mais cette politique touche au bout de son rouleau ; elle a donné toute sa flore morbide : elle a empesté la terre. Elle a souvent changé de forme, c'est vrai, mais *plus elle a changé, et plus ç'a été la même chose !* C'est toujours l'exploitation des honnêtes gens.

Les peuples n'en veulent plus. C'est fini ! De formidables clameurs s'élèvent contre elle de toutes parts et montent vers le ciel. *Propter gemitus pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus :* « Je vengerai les pauvres, » dit le Seigneur. Et voici qu'en effet le divin Prolétaire du Golgotha, qui est le Christ du second avènement, se lève dans toute la puissance de son corps social, le prolétariat universel, pour juger les vivants et les morts. Et telle sera la glorieuse et fulgurante splendeur de son triomphe, que ces bourreaux, saisis d'épouvante, diront aux montagnes : « Tombez sur nous pour nous ensevelir. » Ils diront aux abimes de la mer : « Ouvrez-vous pour nous engloutir et nous dérober à la justice. » Et les monta-

gnes ne tomberont pas, disait le Messie, et rien ne pourra soustraire les coupables à la justice des peuples, car, dit l'*Evangile éternel* de Joachim de Flore, d'accord avec l'*Apocalypse* de saint Jean, « *le jour de la justice des peuples sera le jour de la justice de Dieu* ».

Les temps de la Délivrance universelle sont venus. La Rédemption sociale touche à sa fin.

L'abbé Roca.

---

## L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

—

### CHAPITRE XVII

### Association du Travail et du Capital

#### I

*Eléments de la Répartition.*

Nous avons vu précédemment que la Nature devance l'Homme dans la production des choses nécessaires à son espèce ; elle a prévu ce dont il a besoin et crée les choses sur lesquelles il faut agir : c'est ainsi qu'elle a établi le Droit primordial de tous aux choses naturelles.

Les transformations que l'Homme fait subir à la Matière par le Travail ne sont qu'un complément ajouté aux choses déjà existantes : c'est un élément de Vie nouvelle dont l'homme enrichit la vie générale.

A mesure que, par le travail, l'homme s'empare davantage des éléments de la nature, il fait un usage plus grand des ressources qu'elle tient en réserve ; le Droit primordial de tous aux richesses de la Nature se confond dans les richesses créées par le travail, d'où il résulte que

---

1. Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

ce droit primordial se transforme pour chacun en un droit social sur la richesse créée, et que le Droit social aux avantages de la Richesse s'accroit, comme les besoins de l'homme, à mesure que celui-ci fait davantage usage des ressources de la Nature. L'action de la nature, c'est ce que la société en reçoit directement pour servir à la Production des choses nécessaires à la Vie Humaine ou à la Création de la Richesse.

Mais l'action de la Nature, étant universelle, se confond avec celle de l'Homme, et *si elle affirme clairement l'existence du droit de tous à un maximum*, elle ne peut se spécialiser dans la Production humaine, ni s'évaluer que par les besoins qu'elle a pour but de satisfaire.

Le Travail de l'Homme succède aux Forces Productives de la Nature ; les travailleurs de l'Agriculture, des Usines, des Manufactures, de l'Industrie, de l'Enseignement, des Sciences et des Arts forment le Contingent humain de la Production.

Le Travail représente les forces productives de l'homme, les bras vigoureux qui fécondent la Matière ; c'est la fonction active de la Production.

Le Travail exécute, produit, fait naître et croitre les choses nécessaires à l'existence ; considéré dans son action générale, il embrasse toute l'activité humaine, l'activité utile à la vie surtout, mais il qualifie particulièrement l'activité de l'homme employée à modifier et à transformer la matière.

Le Travail précède la Richesse, comme il précède la Science.

La Science et la Richesse procèdent du Travail.

Le Génie, la Capacité, le Talent ajoutent au Travail la puissance de leur action, en dotant la Société de Découvertes et Inventions utiles qui agrandissent le cercle de l'Activité humaine et constituent la Réserve ou Economie intellectuelle, désignée sous les noms de Science, Invention et Industrie, suivant la forme que revêt

l'Activité humaine dans son application au bien de la Vie.

Le Génie se rend utile au Travail et au Capital par ses découvertes, par les moyens de perfection et par l'assistance qu'il donne au développement de la Production.

L'Invention est une conception du Génie traduite en action ; elle représente les découvertes de l'Intelligence et développe l'action du Travail en lui venant en aide ; la Société lui doit des ressources toujours nouvelles et de nouveaux moyens de produire les choses utiles.

La Science et l'Industrie sont les Œuvres du Génie amassées dans l'Humanité pour nous assurer les moyens faciles de la Transformation de la matière.

Lorsque les ressources de l'Activité humaine sont matérielles, c'est-à-dire lorsqu'elles sont de nature à servir sous une forme quelconque à l'usage de nos besoins, les Réserves ou économies qui en résultent se désignent sous les noms de Richesse ou Capital.

Le Capital représente le Travail fait antérieurement ; c'est l'équivalent d'un travail épargné et tenu en Réserve : n'étant pas entré dans la consommation, il peut utilement servir et aider à un travail nouveau.

Le Capital vient en aide à la Création de la Richesse, en mettant à la disposition d'une Production nouvelle les ressources créées par le Travail antérieur,

Dans la Production, le Capital remplit un rôle utile en donnant au Travail les moyens les plus faciles de l'application des Découvertes de l'Invention et du Génie. Mais le rôle du Capital est entièrement passif ; son influence utile ne se manifeste, dans la Production, que sous l'impulsion active que lui impriment le Travail et la Capacité.

Le Capital, soit la Terre, la Fabrique, l'Outil ou la Matière première, a besoin du Travail pour être fécondé, et du Génie pour découvrir les

moyens de tirer le meilleur parti de toutes choses.

Les Besoins de la Vie dans l'Humanité relient ces différentes sources de la Production dans une étroite solidarité ; nous devons donc, après avoir défini ces éléments de la Richesse, chercher les moyens de leur union dans le principe d'une *Répartition équitable* conforme au droit naturel et proportionnelle à la part de concours de chacun.

La Justice distributive doit présider à leurs rapports; c'est là le Problème social qu'il importe de résoudre.

## II

### Urgence de la Répartition équitable

Dès que l'Industrie ou la Production prend un certain développement, elle donne lieu, sous une forme ou sous une autre, à la réunion de ceux qui possèdent le Capital, de ceux qui ont la faculté du Travail et de ceux qui ont la Capacité organisatrice.

Il existe donc une étroite solidarité entre toutes les facultés de la Production; elles ne peuvent rien de remarquable l'une sans l'autre.

Voyons donc comment se fait la Répartition entre ces facultés.

Le Capital fait sa place en souverain maitre, sans admettre aucune Intervention, ni du Travail, ni de la Capacité, dans les Bénéfices de la Production.

La force des choses a toujours fait accorder au travail de quoi nourrir le travailleur ; le salaire représente aujourd'hui le droit de tout travail employé au service des autres ; mais est-il juste que le Travail soit ainsi tenu à l'écart de toute participation directe, et que son intervention dans le production ne soit due qu'aux lois de la nécessité et du besoin ?

Celui qui possède les ressources acquises profite ainsi de la supériorité de sa position ; mais cela ne justifie point l'abus qu'il en peut faire.

L'Invention a rarement été distinguée du Travail ; confondue avec lui, elle subit les mêmes lois, et elle reste la proie des forts, quand l'Inventeur ne peut lui-même tirer parti de sa découverte.

L'Invention est pourtant le plus puissant levier de l'Industrie moderne ; partout où elle trouve sa place, elle crée la Prospérité industrielle. Mais il lui est indispensable d'avoir à son service l'assistance du Travail et du Capital.

Travail, Capital et Invention sont donc indispensables à la Production des Richesses : il serait juste, quand ils sont si indispensablement nécessaires l'un à l'autre pour créer les choses utiles, qu'ils soient unis pour le partage des avantages auxquels ils donnent lieu ; il n'en est rien cependant ; l'une des parties jouit à elle seule des résultats obtenus : le Capital absorbe tout.

Les parties intervenantes ne sont pas sous une loi commune ; deux d'entre elles manquent d'un intérêt direct aux résultats définitifs.

C'est pourquoi, si le Capital intéressé aux bénéfices est soigneux des opérations, on voit le plus souvent le Travail y apporter la plus complète indifférence, quand il n'y est pas hostile.

Ce sont là des résultats dus aux erreurs dans lesquelles est encore le monde sur les principes de l'Organisation vraie du Travail.

La Répartition des produits du Travail, telle qu'elle existe, est une œuvre de tâtonnement social ; aucune règle, aucun principe ne lui sert de base.

Si, dans la pratique actuelle des faits de la Production, il paraît équitable d'accorder un intérêt au Capital en reconnaissance du service rendu par celui qui s'en dessaisit en faveur d'autrui ; s'il paraît également juste de rémunérer les œuvres du Génie et du Travail, suivant l'im-

portance de leur utilité, il n'est pas équitable, lorsque ces trois facultés s'unissent dans un fait de production collective, que l'une d'elles puisse s'arroger tous les bénéfices de l'entreprise, dépassant le prix des salaires et les émoluments du talent et du génie ; cela n'a rien de conforme à la raison et blesse la justice. Aussi le sentiment des masses invoque-t-il l'Equité de Répartition dans les produits du Travail.

Ce sentiment est entré profondément dans les idées de notre époque; il serait du plus grand intérêt social que les Sociétés, pouvant lui donner satisfaction, n'en négligeassent pas les moyens !

Le contraste de misère et d'opulence dû à la Répartition actuelle est trop évident pour que le bon sens des peuples n'exige pas bientôt de profondes modifications dans cette Répartition. Il appartient à l'intelligence humaine d'en chercher les moyens d'application dans le calme et la paix, pour que cette Répartition équitable ne serve pas de motif à une Evolution sociale douloureuse.

L'Equité dans la Répartition des produits du Travail doit être désormais la base de l'Ordre au sein des Sociétés ; non de l'ordre imposé par la force, mais de l'ordre vrai, de l'ordre consenti, de l'ordre durable, de l'ordre reposant sur la satisfaction de toutes les facultés ayant. de par la volonté du Créateur, droit aux produits du Travail. L'Equité de Répartition est le premier pas à faire pour écarter les brandons de discorde parmi les hommes ; sa pratique nous apprendra à être bons et justes, à appliquer à nos actes le principe de la vraie morale, à protéger dans les autres, comme en nous-mêmes, tout ce que la Vie réclame.

## III

### Principe de Répartition

C'est à la réunion des quatre éléments produc-

teurs : Travail, Capital, Invention et Production naturelle, qu'est dû tout ce qui est nécessaire à la Vie humaine.

Ces quatre sources de la Production concourent ensemble à la création des choses utiles ou de la Richesse : c'est en elles qu'il faut trouver la quotité représentative du droit de chacun de ces éléments producteurs ; ce sont donc les quatre termes à unir et à accorder dans une Répartition équitable.

Les règles pour établir le Droit de Participation des éléments réunis de la Production sont à chercher, puisque jusqu'ici ces éléments ont agi sans lien bien caractérisé.

Cherchons à établir comment, par des moyens pratiques et simples, le régime d'une RÉPARTITION ÉQUITABLE peut surgir de notre état industriel et se mettre en accord avec les Lois de la Vie.

Le Prix du Travail se règle par des conventions, lorsqu'il se rapporte à une œuvre exceptionnelle ou inconnue. Il se règle par des tarifs et des usages, lorsqu'il s'agit d'un travail souvent renouvelé, dont l'objet et la valeur sont bien déterminés, ou encore suivant la durée du temps qui y est employé.

Le Capital, qui se livre ou se prête, rend à la Production un service qui se reconnait par l'intérêt. Cet intérêt varie suivant l'importance du service ; il est sujet à des fluctuations dont les banques marquent le taux, il se règle par des conventions et même, à défaut de convention, par la loi.

L'Invention, le Génie, la Capacité ont droit à une prime proportionnée à l'importance des nouveaux produits qu'ils ont découverts ou rendus plus faciles à exécuter.

La Production naturelle légitime le DROIT SOCIAL DE CHACUN ; elle constitue la part nécessaire pour assurer la protection due aux faibles, et le respect de la Liberté et du Progrès de la Vie en chacun de nous.

Dans l'état actuel de nos sociétés, l'impôt, les assurances et les fonds de secours mutuels en sont une faible représentation.

Mais le Travail, le Capital et l'Invention étant les moyens de production propres à l'homme, c'est sur la PROPORTIONNALITÉ de leurs concours que la Répartition peut s'établir : le droit social de tous étant la représentation du droit à la Production et au Fonds commun de la Nature, il a pour mesure le MINIMUM INDISPENSABLE aux besoins de ceux qui ne peuvent vivre de leurs ressources personnelles.

Ces principes généraux une fois posés, on peut concevoir leur application dans la Répartition.

Les salaires, l'intérêt et les primes sont prélevés, avant tout, sur la partie disponible des produits ; les Bénéfices généraux sont ensuite répartis à la Réserve sociale, au Travail, au Capital et à l'Invention, proportionnellement à leur droit légitime représenté par :

Les Salaires du Travail;
L'intérêt ou Loyer du Capital;
Les Primes de l'Invention;
La Part des Besoins sociaux.

De sorte que sur les bénéfices restant des opérations après tous frais payés, la Répartition Equitable donnera dans l'avenir:

A la Prévoyance sociale, le MINIMUM INDISPENSABLE pour assurer chacun contre le malheur ;

Aux Travailleurs, un DIVIDENDE PROPORTIONNEL AUX SALAIRES, appointements ou émoluments qu'ils auront reçus pour le prix du travail éxécuté ;

Au Capital, un DIVIDENDE PROPORTIONNEL A L'INTÉRÊT, ou au loyer convenu, soit pour le champ, la ferme, l'usine, l'outil ou la matière première qu'il aura fournie ;

Aux Inventeurs, un DIVIDENDE PROPORTIONNEL AUX PRIMES accordées à leurs découvertes.

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## Consolations à Constance

(*Suite et fin*)

### VII

Lorsque je vous ai fait les remontrances que je vous répète ici, vous m'avez dit : « Ce que vous considérez comme le plus grand bien est précisément la cause de mon malheur. Si je n'avais pas connu l'amour, je ne le regretterais pas et je souffrirais moins. »

Mais, d'abord, qui vous assure que vous souffririez moins, physiquement et moralement ? Ignorez-vous que les rapports sexuels sont un besoin de notre nature et que, pour que l'équilibre physique et moral se maintienne en nous, ils doivent recevoir leur satisfaction comme les autres besoins, c'est-à-dire dans une juste et modérée mesure.

Ceux qui, volontairement ou non, ne les satisfont pas, subissent les conséquences de cette privation et éprouvent des malaises d'abord, des maladies ensuite, qui font le tourment de toute leur vie et qui les conduisent à une mort prématurée ; car à ces maux la médecine ne connait point de remède.

Cette abstinence absolue est surtout dangereuse pour les femmes, et c'est de là que proviennent la plupart des maladies qui leur sont particulières.

S'il est moral de prendre soin de notre santé, de conserver, d'utiliser et de transmettre la vie qui nous a été confiée en dépôt, il est clair que les personnes qui se privent volontairement des plaisirs de l'amour sont coupables envers l'Auteur de la nature, qui nous a donné des facultés pour en faire usage et pour en éviter l'abus.

Elles sont même d'autant plus coupables que, le physique réagissant sur le moral, en prétendant mortifier l'un, elles corrompent ordinairement l'autre, à leur propre détriment et à celui de toute la société.

Quant aux personnes qui sont privées de cette satisfaction par la force des choses, indépendamment

de leur volonté, il est évident qu'elles ne sont pas à blâmer, mais elles sont à plaindre, et beaucoup plus que vous, ce qu'il s'agissait de vous démontrer.

Je me livre ici à des considérations matérielles, terre à terre, mais qui ont cependant une grande importance et qui sont beaucoup trop négligées par une fausse et hypocrite pudeur aussi contraire à la vraie morale qu'à l'hygiène rationelle.

## VIII

Élevons-nous plus haut maintenant.

Non seulement l'amour est un besoin physique, mais il est un besoin moral, un devoir.

En effet, l'homme, et à plus forte raison la femme, ne sont pas organisés pour rester seuls. Il y a longtemps que la *Genèse* l'a proclamé : il n'est pas bon que l'homme soit seul, et Pythagore, dans un laconisme non moins suggestif a dit : « Ne ronge pas ton cœur. »

Pour que nos facultés affectives acquièrent leur développement normal et pour que nous conservions notre santé morale aussi bien que notre santé physique, nous devons donc aimer, et il vaut mieux avoir connu l'amour, ne fût-ce qu'un moment, que de l'ignorer éternellement [1].

Vous n'avez donc pas raison de préférer le non-amour, l'insensibilité à l'amour, ne fût-il qu'éphémère.

En admettant, ce qui n'est pas, que les personnes n'ayant pas connu l'amour soient moins malheureuses que vous, soyez franche : préféreriez-vous leur sort au vôtre ? La sensibilité est par sa nature une alternative de souffrances et de jouissances. L'insensibilité lui est-elle préférable ? Cette question revient à demander si les animaux sont supérieurs à l'homme, les plantes aux bêtes, les pierres aux plantes.

Vous avez perdu l'objet de votre affection. C'est un malheur, soit ; mais, enfin, il n'est pas si grand que vous le faites. Rien n'est perdurable ici-bas, a dit

---

1. Au point de vue physique, il vaut même mieux n'en connaître que le simulacre, plutôt que d'être absolument privé de toute satisfaction d'un besoin si naturel.

Malherbe. Il faut s'attendre, tôt ou tard, à être séparé de ceux qu'on aime. Mais ce n'est pas une raison pour s'abandonner à sa douleur ; c'est, au contraire une occasion d'exercer sa volonté pour dominer sa sensibilité et, par ce moyen, de travailler à son perfectionnement moral.

Et puis, vous savez très bien, vous qui êtes spirite, que cette séparation n'est que temporaire et que la réunion sera d'autant plus agréable que la privation aura été plus longue et plus courageusement supportée.

## IX

Ce n'est pas tout. L'amour conjugal est la source d'un autre ordre de sentiments non moins nobles, non moins délicieux ; ces sentiments sont l'amour paternel et maternel et l'amour filial. Ceci me rappelle à la mémoire une autre de vos récriminations et m'amène à y répondre.

Dans la conversation que j'ai eue avec vous à mon retour, vous avez poussé l'imprudence jusqu'à trouver enviable le sort des veuves pauvres ayant des enfants dont je vous décrivais le triste sort.

« Elles sont heureuses, me disiez-vous ; je voudrais être comme elles, avoir des enfants qui m'aimeraient et que j'aimerais, au lieu de rester seule ici-bas sans aucune affection. »

Je crains que vous ne tombiez ici dans le défaut que je voudrais vous voir éviter : celui d'envier ce qu'il y a de bien dans la condition des autres, sans tenir compte des maux qui l'accompagnent et en sont la contre-partie.

Avant de vous donner raison, je voudrais bien vous voir à la place des malheureuses dont le sort vous fait envie. Demandez-leur seulement si elles préfèrent leur condition à la vôtre. La réponse ne se fera pas attendre, et vous pouvez être sûre qu'elle sera négative. Vous allez peut-être me dire qu'elles ont tort ? Elles en diront certainement autant de vous, et il est fort possible que vous ayez moins raison qu'elles. C'est l'envers de la fable de la *Besace* :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Vous supposez d'ailleurs, peut-être gratuitement, que vos enfants vous aimeront. Il est un fait d'expé-

rience, c'est que l'amour des parents pour leurs enfants est bien plus profond que celui des enfants pour leurs parents. Vous risquez donc encore, à cet égard, de vous tromper dans votre calcul.

X

Mais admettons que vous ayez pour vous toutes les bonnes raisons et toutes les chances; qu'il soit préférable d'avoir des enfants lorsqu'on manque de pain à leur donner que d'en être privé quand on a les moyens de les bien élever, et que tous les enfants adorent leurs parents.

Ne trouverions-nous pas dans votre plainte même l'explication de votre état, qui ne serait autre chose que l'expiation d'une faute que vous auriez commise?

Je ne veux pas retourner de propos délibéré le poignard dans votre cœur. Vous souffrez, vous avez droit à toute la compatissance de votre vieil ami, et vous savez bien qu'il ne vous l'épargnera pas ; mais il ne doit pas pour cela vous ménager les vérités utiles et bonnes à dire. Ecoutez-moi donc bien.

Il est certain que vous seriez moins malheureuse si vous aviez des enfants dans lesquels revivrait celui que vous aimiez. Mais pourquoi n'en avez-vous pas? Qui vous a empêchée d'en avoir? Ils seraient aujourd'hui près de vous, déjà grandelets ; vous trouveriez en eux le portrait de leur père, le souvenir des beaux jours passés, les rêves d'avenir pour ces êtres si chers au cœur d'une mère ; vous jouiriez ainsi d'une plus grande somme de bonheur; car le vrai bonheur consiste plus à vivre dans les autres, pour les autres, que pour soi-même.

Votre stérilité n'a-t-elle pas dépendu de votre volonté ? N'avez-vous pas pratiqué ce que nos bourgeois bien pensants appellent le *moral restreint?* N'avez-vous pas songé, dans le mariage, à votre bien-être présent, aux plaisirs physiques et mondains, au luxe, plus qu'au bien général de la société, plus qu'à vous conformer à l'ordre universel, qui veut que vous transmettiez à d'autres le dépôt qui vous a été confié : la vie ; plus même qu'à votre bonheur réel présent et futur ?

Je ne veux pas sonder votre conscience; s'il en est ainsi que je viens de le demander, je ne vous juge

pas, je ne vous condamne pas, vous l'êtes, hélas! bien assez cruellement par la nature; mais, enfin, vous conviendrez que vous êtes un peu la cause de votre propre malheur, que la Providence n'est pas absolument injuste envers vous, que vous n'avez pas le droit de vous abandonner au chagrin, à la désespérance, et que le mieux qui vous reste à faire, c'est de vous armer de courage et de résignation, et de voir s'il n'y a pas moyen de réparer votre péché.

Non, je veux croire que, si vous n'avez pas eu d'enfants, il n'y a pas eu de votre faute. Mais rien n'est désespéré; et maintenant que vous reconnaissez l'utilité des sentiments familiaux, il ne tient probablement qu'à vous de les éprouver.

Vous avez été aimée; vous pouvez l'être encore. Le temps n'a pas sensiblement altéré votre beauté physique, et le malheur a singulièrement accru votre beauté morale, — il a toujours cela de bon, surtout quand il est bien supporté, — vous pouvez donc plaire encore autant sinon plus que jamais; il ne tient qu'à vous d'aimer, d'être aimée et d'avoir des enfants. C'est la grâce que je vous souhaite.

## XI

Elevons donc nos cœurs : *Sursum corda!* Ne nous laissons pas abattre par l'adversité, ne nous abandonnons pas au chagrin. Sachons et rappelons-nous toujours qu'au-dessus des hommes et des choses il y a Dieu; au-dessus du Destin, la Providence, qui nous mène mieux que nous ne le ferions nous-mêmes vers ce qui doit faire notre véritable bonheur.

Si elle nous éprouve, rappelons-nous que nous sommes ainsi ses favoris.

Si elle nous punit, n'oublions pas qu'elle ne le fait qu'en bonne mère et seulement dans la mesure nécessaire pour nous amender.

Dieu, dit saint Paul, nous traite comme ses enfants. Or, quel est l'enfant qui ne soit point châtié par son père?... Mais Dieu nous châtie pour notre bien véritable, afin de nous rendre participants de sa Sainteté.

Puisque nous ne sommes pas les maîtres des événements qui nous arrivent, le mieux que nous puis-

sions faire, c'est de les recevoir, tels qu'ils se présentent, tels que Dieu nous les envoie, et de nous tenir bien persuadés que les plus mauvais en apparence peuvent tourner à notre plus grand profit.

« On rirait bien fort, dit Juste Lipse, — dans son traité *De la Constance*, — si l'on voyait un homme dans une chaloupe attachée à un rocher à une certaine distance, tirant la corde avec force, s'imaginer qu'il attire à lui le rocher pendant qu'il est emporté vers lui? Notre folie n'est pas moindre à nous qui, étant liés à la Providence, pensons la plier à nos besoins et à toutes nos volontés en lui résistant : perdons une fois pour toutes cette vaine idée, et, si nous sommes sages, suivons sa force attrayante, et croyons qu'il est juste que l'homme veuille ce qui plaît à Dieu. »

Cette philosophie n'est plus à la mode aujourd'hui. On ne l'enseigne pas dans les écoles plus ou moins laïques, gratuites et obligatoires à tous les degrés. Le fait est qu'elle est parfaitement inutile pour le but qu'on s'y propose : parvenir à happer la plus grosse part possible du gâteau budgétaire ; mais comme la société se trouve composée de gens qui consomment le budget et d'autres qui le produisent, peut-être ceux-ci tireront-ils quelque profit des considérations que nous leur avons proposées dans cette étude. C'est pourquoi nous avons cru bon de les leur soumettre.

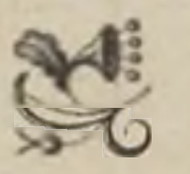
ROUXEL.

FIN.

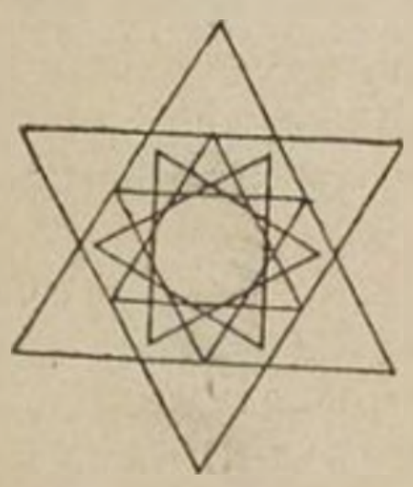
## Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

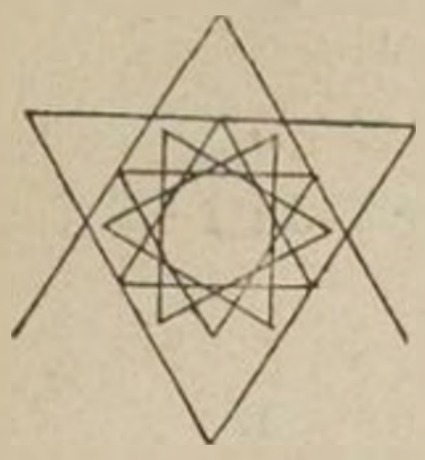
### TABLE D'ÉVOLUTION. RETOUR A LA TRINITÉ

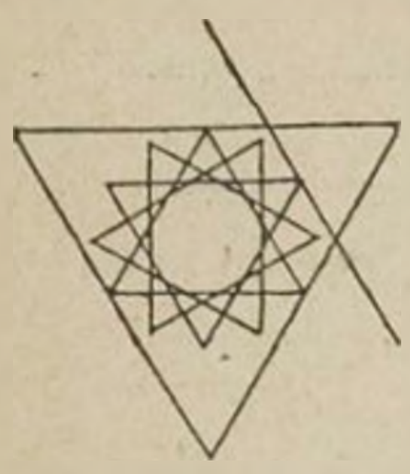


*Soustraction par 9 ou 3* [1].

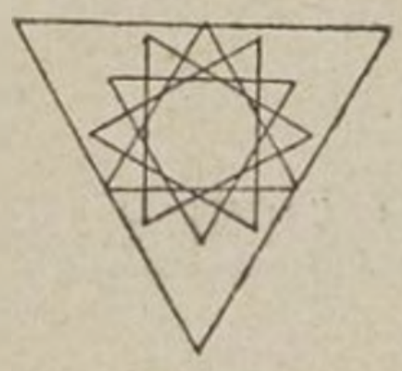
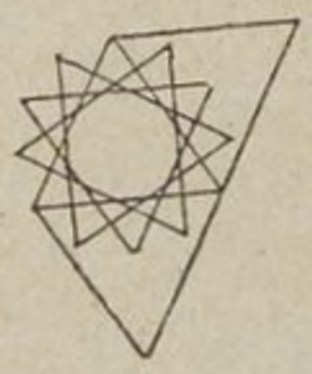


| | |
|---|---|
| 90<br>9 | 30<br>3 |
| 81<br>9 | 27<br>3 |
| 72<br>9 | 24<br>3 |





1. De chaque nombre de la première colonne on retranche 9 pour obtenir le nombre suivant. Ainsi : 90 — 9 = 81. Et de chaque nombre de la deuxième on retranche trois. Ainsi : 30 — 3 = 27.

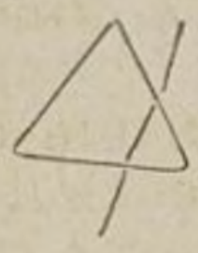
| | | |
|---|---|---|
|  | 63<br>9 | 21<br>3 |
|  | 54<br>9 | 18<br>3 |
| | 45<br>9 | 15<br>3 |

*Soustraction par 3 ou 1* [1].

| | | |
|---|---|---|
| | 36<br>3 | 12<br>1 |
| | 33<br>3 | 11<br>1 |

1 Ainsi : 36 — 3 = 33 et 12 — 1 = 11.

| | | |
|---|---|---|
| | 30<br>3 | 10<br>1 |
| | 27<br>3 | 9<br>1 |
| | 24<br>3 | 8<br>1 |
| | 21<br>3 | 7<br>1 |
| | 18<br>3 | 6<br>1 |

| | | |
|---|---|---|
| | 15<br>3 | 5<br>1 |
|  | 12<br>3 | 4<br>1 |
| | 9<br>3 | 3<br>1 |

*Trinité.*

| | | |
|---|---|---|
| | 6<br>3 | 2<br>1 |
| | 3 | 1 |

FIN

# Les Phénomènes spirituels[1]

*Communication de Madame D.*[2]

## PRESSENTIMENTS

(*Suite*)

### VISIONS DE MAMAN A L'HEURE DE SA MORT

Notre mère mourut à l'âge de soixante-onze ans. Devenue infirme à la suite d'une chute, et aspirant ardemment à retrouver notre père dans la vie « supra-terrestre », elle envisageait sa mort prochaine avec une sérénité parfaite.

Elle nous exhortait à la résignation en nous exposant combien elle serait à plaindre si elle continuait à s'étioler encore dans la souffrance et les regrets et comme nous devrions nous-mêmes être plus malheureux de la voir encore parmi nous, mais triste et languissante, que de la perdre en la sachant heureuse d'une vie nouvelle avec les aimés partis en avant !

Elle nous disait, les derniers jours : « Je voudrais m'endormir ici et m'éveiller par là ! » La veille de sa mort, au matin, elle nous dit: « Maintenant, c'est fini, je suis à moitié de l'autre côté ; quand le médecin viendra, vous lui direz queje ne souffre plus. »

La nuit de sa mort, pendant les heures de crise suprême que l'on appelle ordinairement l'agonie, elle eut un moment de joie débordante pendant lequel elle chantait et marquait du geste une sorte de cadence entraînante comme si, en pleine jeunesse, elle assistait à une fête des plus heureuses.

---

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

2. Cette communication, si intéressante par les faits qu'elle rapporte, reçoit une autorité particulière du caractère de la personne à qui nous la devons. Aussi la recommandons-nous tout spécialement à nos lecteurs. A. J.

Puis elle rentra dans le recueillement et, au bout de quelque temps, elle se redressa, s'assit sur le lit, et d'une voix vibrante de ravissement elle s'écria en tendant les bras dans un élan de ferveur passionnée : « Ah! perdu de vue !... perdu depuis si longtemps !... » Et de tout son amour elle s'élançait vers cet être ou ces êtres invisibles pour nous, mais dont la présence pour elle était si manifestement réelle!

Ce mouvement dégageait une force d'émotion telle que Mme G., mon frère, sa femme et moi, groupés autour du lit de notre mère, nous en sentîmes frissonner jusqu'au plus profond de nous-mêmes et jamais nous ne pourrons oublier cette scène de bonheur triomphant des affres de la dissolution du corps.

Vers la fin de la nuit, ma mère, en possession d'une très grande lucidité, nous entretint de diverses dispositions à prendre pour la bonne direction des soins de la maison et parla de l'état de certains objets qu'elle voyait, bien qu'ils fussent enfermés dans un placard de cuisine. Il s'agissait de choses laissées en souffrance par une bonne durant ces derniers jours, et la malade pas plus que nous ne connaissait ce détail.

Puis, tout à coup, se penchant vers l'une de nous, ma mère dit : « Dérange-toi, que je voie Adèle. » — Adèle était une de ses nièces demeurant à une soixantaine de lieues de chez nous; elle avait beaucoup d'affection pour notre mère et, la sachant très malade, elle avait pris le train de nuit avec son père pour venir voir encore une fois notre chère mourante, et celle-ci la voyait présente plusieurs heures avant qu'elle arrivât, tandis que nous ignorions encore, nous, qu'elle allait venir.

Avant de mourir. notre mère, s'adressant à nous sur un ton à la fois confiant, tendre et enjoué, nous parla — à notre très profonde surprise — avec une voix cristalline, douce et fraiche comme celle d'une toute jeune fille douée d'un timbre inexprimablement pur.

Malheureusement, le sens de cette communication dernière fut perdu pour nous; nous ne pûmes en comprendre les mots.

* * *

## NAUFRAGE DU CAPITAINE C. D.

Une de nos cousines germaines, Valérie P., demeurant, comme nous pendant notre première jeunesse, à B., dit un jour, en jouant, à ma sœur : « *Tu ne sais pas, Marie, moi j'ai déjà vécu, je me suis mariée, j'ai eu trois enfants, et puis je suis morte.* »

Elle avait en ce moment-là environ treize ans et Marie onze.

(Notre cousine était d'un caractère très posé, d'une imagination calme ; elle avait reçu comme nous en pension et dans la famille une éducation des plus simples, ne connaissait pas la moindre théorie philosophique sur la succession possible des existences et pratiquait paisiblement le culte catholique.)

Marie, très étonnée de cette assertion, la raconta immédiatement à notre tante qui justement passait là ; celle-ci haussa les épaules en riant pour toute réponse.

Valérie, quelques années après, allait demeurer au H. avec ses parents ; à vingt ans elle épousait un marin, M. D., devenait mère l'année suivante d'un beau petit garçon, F. D.; puis elle eut une fille qui ne vécut que quelques mois. Enfin elle redevint encore mère, et eut tout le temps de cette dernière grossesse la crainte que les choses tournassent mal pour elle.

En effet *elle mourut* à vingt-quatre ans d'une péritonite, suite de la naissance de son *troisième enfant*.

Ainsi, ce qu'elle avait indiqué à ma sœur comme le souvenir d'une autre existence était précisément l'intuition de ce qui devait lui arriver dans sa vie actuelle !...

Sa mère, notre tante P., prit le soin des enfants ; l'aîné fut le seul qui survécut.

Un soir d'hiver, ce petit, alors âgé de quatre à cinq ans, s'amusait avant l'heure du sommeil à faire glisser sur la table de la salle à manger des petits bateaux de papier dont l'un représentait le navire de son père, M. C. D., capitaine au long cours, qui à cette époque se trouvait en mer.

Le jeu intéressait tellement l'enfant qu'il ne voulait pas aller se coucher ; tout à coup il s'écria : « Ah ! voici le navire de « petit papa » qui fait naufrage ; tout le monde est à la mer. Bon ! le capitaine est sauvé, et le mousse aussi ! »

Ma tante, péniblement impressionnée, lui dit avec reproche : « Allons ! mon petit garçon, cesse donc un pareil jeu ; pense que ce serait très malheureux que ton père fît naufrage ; il ne faut pas plaisanter de choses pareilles. » L'enfant imperturbable lui répondit : « Mais, bonne maman, *puisque c'est vrai ce que je te dis*, et puisque le capitaine est sauvé !... »

Notre tante, anxieuse malgré elle, remarqua la date et, bientôt après, elle apprenait que le naufrage avait eu lieu, en effet, dans la soirée quand le petit l'avait vu. Trompé par les indications d'une carte de marine erronée, le capitaine avait laissé son navire porter sur un écueil dont il se croyait éloigné de plusieurs milles.

Il parvint à se sauver et sauva le mousse avec lui comme l'enfant l'avait si bien affirmé. (La plus grande partie de l'équipage fut sauvée également.)

* * *

## LE FRÊNE PLEUREUR

Le F., bâti en 1859, fut habité en 1860. Mon père, cousin germain du fondateur A. G., vint y demeurer des premiers. Il avait quitté son établissement de B. en 1856 pour venir occuper la fonction de directeur dans les ateliers d'un parent

pour lequel il professait la plus haute estime et une très grande affection.

Nous étions trois enfants dans la famille : mon frère (l'aîné), ma sœur Marie et moi, toutes deux jeunes filles alors.

Vers l'année 1863, les pelouses et massifs entourant l'habitation sociale, bien qu'assez récemment plantés, rendaient déjà le séjour au jardin très agréable durant toute la belle saison, et quotidiennement on s'y rendait pour lire, pour travailler, ou simplement pour causer.

Je me trouvais un jour avec une jeune personne du F. dans un rond-point au centre duquel se dressait un beau grand frêne pleureur très droit et très élevé ; cet arbre offrait cette particularité qu'ayant été greffé au sommet, le tronc étant déjà très fort, les branches descendantes paraissaient, par comparaison, encore très courtes et à une si grande distance du sol que je ne songeais pas à l'évaluer. A un moment où cette demoiselle — plus âgée que moi de quelques années — me parlait de ses préoccupations touchant l'avenir, une sorte d'image rapide me passa devant les yeux et je lui dis : « Moi, tenez, je me vois, quand ces branches seront à portée de la main, tournant au coin de cette allée avec un enfant dans les bras et un autre par la main. »

Je ne sais à quelle impulsion j'avais cédé pour arrêter ainsi ma pensée sur cette idée, plutôt que sur une autre, et, pour la communiquer (j'en fis part aussi à ma sœur), cela ne me paraissait qu'une simple fantaisie de mon cerveau, et rien ne la motivait en ce moment : je n'avais pas de mariage en vue ; je ne me mariai qu'en 1867 et mon premier enfant ne vint au monde que fin décembre 1872.

Ma seconde petite fille naquit seulement en janvier 1876.

Le temps s'était écoulé depuis ma prédiction, et les branches avaient grandi.

Plus d'une fois j'avais étendu le bras en passant pour tenter de les saisir avant l'heure pré-

vue, mais elles étaient encore et toujours trop haut...

Enfin, au cours de l'été de cette même année 1876, je découvris un jour, en me promenant avec mes deux chères petites filles, que tout juste je pouvais maintenant toucher du bout des doigts l'extrémité des branches.

C'était l'exacte confirmation de l'image entrevue *treize ans* plus tôt.

(*A suivre.*)

# PARTIE LITTÉRAIRE

## Les livres

*Amour de Miss. — La Paix du Cœur* [1],
par Jean Blaize.

*Amour de Miss* est la lutte des deux morales, celle de Jésus et celle du *cant*.

La morale du cant britannique s'incarne dans lord Proctoral ; la charité de Jésus anime sa femme, née Laura Frozell.

Les Frozell n'appartiennent pas à la *gentry*. Le père est un brasseur d'affaires, honnête en somme, mais hardi jusqu'à être risqué ; « ses bureaux, deux sombres pièces dans *Old Jewry*, en pleine mêlée londonienne, ne désemplissent pas et ne sont pas toujours emplis de personnages très recommandables. »

Ce brave homme un peu négligé fait le tourment de lord Proctoral qui n'a épousé Laura que violenté par l'amour et après des mois de combat intérieur contre son antipathie pour une mésalliance bourgeoise.

Frozell se ruine ; mais, ne voulant pas accepter l'aumône de son gendre, il se met à tenir un hôtel, et à le tenir lui-même, aidé de sa femme et de sa seconde fille, Maud, malgré les protestations du lord irrité.

Alors eclate le malheur qui détermine la crise profonde, la lutte des deux morales.

1. Chez Dentu, place de Valois, 3, Palais Royal.

Un jeune voyageur de commerce français, Jacques Clairier, attrayant et souple, de moralité molle sinon volontairement mauvaise, descend à l'hôtel des Frozell, trouble Maud, lui promet le mariage, la séduit, et retourne en France oublier sa promesse.

Maud, affolée, ne se confie d'abord qu'à sa sœur. Mais, pendant un dîner de famille, devant ses propres parents et devant le lord, ses sanglots trahissent l'enfant douloureuse.

Elle fuit l'hôtel, erre dans les ténèbres de Londres, tombe à se faire servante dans une gargote.

Elle retrouve enfin sa sœur, la lady, qui ne la secourt, à la dérobée, qu'en tremblant, par crainte du lord implacable.

Car Proctoral ne cherche, dans la loi de Dieu, que la justice sans miséricorde, l'écrasement et le mépris du coupable : il voudrait que sa femme ne vît plus sa sœur, oubliât l'impure.

Mais Laura, d'âme plus délicate, d'intelligence plus haute et plus vraie, n'écoute que sa propre pitié et la pitié divine de l'Evangile.

Peu à peu le culte aveuglé qu'elle gardait à son mari s'éclaire, elle découvre avec horreur cette cruauté, ce pharisaïsme, avec un pardon mélancolique cette intelligence étroite, ce cœur obscur.

En même temps que la fausseté du cant se dévoilent, pour Laura, la réalité poignante, les profondeurs de la vie et de la souffrance : Maud, errante dans la misère, puis torturée par l'enfantement, car elle était enceinte de Clairier, devient comme une révélation de la vérité humaine, saignée.

Laura ne tient plus compte du lord, reste au chevet de sa sœur qui accouche.

Lorsqu'elle rentre, son mari, comprenant d'où elle vient, exaspérée de sa désobéissance et de l'attente, s'avance avec des mains d'étrangleur.

Elle prie ; une invisible auréole de religion, émanée d'elle, apaise la brute.

Mais l'âme commune est brisée entre eux. Le lord exigera le divorce.

Pendant la grande lutte morale dont elle est la cause, la triste Maud achève sa destinée : elle meurt, venant d'accoucher, par l'hémorragie qu'amène l'émotion d'une dépêche où Frozell annonce qu'il revient de France avec Clairier, pour le mariage.

* * *

Ce que j'aime beaucoup dans le roman de Jean Blaize, c'est que, profondément imprégné de vie morale, il n'est nullement prêcheur ni affecté, et qu'il ne se guinde pas aux réalités de convention.

L'erreur esthétique à craindre pour les apôtres du Bien serait de fausser les choses, de les arranger en leçon, où le vice est toujours terrestrement puni, la vertu matériellement triomphante, où les femmes sont toujours exemptes de sensualité, où les sentiments et les événements se déforment selon un idéal rétréci de berquinade.

Au fond, cette erreur esthétique serait une erreur morale : supprimant les conditions réelles et périlleuses de la vertu, elle en supprimerait la vitalité et le mérite. Jean Blaize est tout à l'opposé d'une aussi fâcheuse conception.

Ce qu'il voit, ce qu'il exprime avec une émotion haute et simple, avec un art littéraire d'une claire et forte sincérité, c'est l'âme et la vie humaines dans leurs mouvements chancelants de bassesse et de noblesse, dans leurs complexités ardentes.

Jean Blaize repousse la rhétorique incomplète et grossière du naturalisme qui mutile de ses grandeurs la douloureuse réalité.

Et il dédaigne la rhétorique menteuse du faux idéal qui prive l'homme de ses dangers, de ses viles impulsions et, par conséquent, de son héroïsme.

Il veut la vérité entière, l'âme dans la chair, le bien dans la lutte.

C'est pourquoi ses personnages restent parfaitement naturels : rien de morose, rien de gourmé dans cette œuvre sérieuse mais saine.

Quelle énergie de sève, quelle expansion à la fois touchante et comique dans le père Frozell !

Il y a beaucoup d'aisance, et un art très sûr en cette figure de vieil Anglais ; et garder l'allure d'unité vécue à un bonhomme tout ensemble honnête et parfois spéculateur « un peu coquin » par aveuglement d'activité, redoutable et ridicule, émouvant et amusant, ne marque pas un talent ordinaire.

Si un romancier donne par ses personnages secondaires la mesure de son habileté comme par ses personnages principaux la mesure de ses puissances de pensée et d'émotion, il est certain que le romancier qui a créé le père Frozell et d'autre part Laura, ou, dans la *Paix du Cœur*, Bridget et Octave de Najante, a de rares facultés natives de méditation et de

pitié et aussi un art des plus souples et des plus harmoniques dans sa netteté robuste.

Et prenez n'importe quel personnage d'*Amour de Miss*, vous trouverez toujours l'équité d'observation, le naturel.

Clairier est plus faible que fourbe, plus tenté que tentateur, et c'est un type malheureusement fort exact de toute une part de la jeunesse française amollie, séduisante, habile aux réclames, aux rapidités des affaires éclatantes, improvisées, — un peu lâche.

Le lord, ce pharisien sculptural, n'en avait pas moins deux maitresses avant son mariage, l'une à Londres, l'autre près d'un château « par simple nécessité matérielle », mais le trait n'est pas oublié, Jean Blaize ne faussant jamais la vérité d'observation par désir d'accentuer une attitude.

Et les deux victimes du pharisien, Maud et Laura, quel charme en elles et de délicatesse et de réalité !

L'amour de Maud émeut à la fois son cœur et sa chair, avec une spontanéité si douce et si confiante qu'une pureté demeure et que le romancier la laisse, en notre souvenir, pleine de franchise passionnée, et pâlie cependant de je ne sais quelle grâce de pudeur et de virginité secrète.

Et Laura, comme Jean Blaize a pénétré pieusement son âme grave et d'une tendresse contenue !

Comme il nous éclaire l'évolution lente qui détruit en elle son culte du lord, et, dans son âme reconquise à l'humanité, élève le Crucifié lumineux et sanglant, soleil de la charité et de la certitude, qui dévoile le sens de l'infini avec la même impartialité que le soleil physique illumine les formes du monde!...

Et rien d'irréel, cependant: Laura garde ses frayeurs, ses timidités de femme; lorsqu'à la fin du livre elle pardonne, en son cœur, à Proctoral et à Clairier, elle n'arrive pas au pardon d'un seul élan, mais un reste d'amour se mêle à sa miséricorde pour son mari et des raisonnements la soutiennent dans son indulgence pour lui et dans sa mansuétude pour Clairier.

* * *

Les mérites de réalité et d'âme, de grandeur morale et de mesure que l'on trouvera dans *Amour de Miss* se rencontraient déjà dans une œuvre précédente de Jean Blaize, *la Paix du Cœur*, dont un

fragment parut dans l'*Etoile*, où nos lecteurs l'auront remarqué.

Si *Amour de Miss* est le combat de deux morales, *la Paix du Cœur* est l'histoire d'une rédemption.

Une institutrice anglaise, éprouvée par deux amours où elle est tombée par passion et par pitié, mais non par attrait inférieur, devient la rédemptrice du pessimiste Octave de Najante, puissant intellectuel, mais dépravé de doutes et théoricien du Mal.

Atteinte d'un cancer, elle meurt avant le mariage promis entre eux, mais l'œuvre de salut est achevée. Octave pourra connaitre encore le doute : il ne fera plus, il n'aimera plus le Mal.

La morte sera pour lui l'impérissable vision libératrice.

***

Composée avec moins de netteté qu'*Amour de Miss*, par je ne sais quoi d'un peu entrecoupé dans la suite des chapitres, *la Paix du Cœur*, qui perd ce défaut en la dernière partie, demeure un beau et poignant roman qui attache par les élans de sentiments et les viriles amertumes intellectuelles.

Pour des lecteurs de l'*Étoile*, ce livre aurait un tout spécial intérêt, car le sceptique de Najante embrasse dans ses études de chercheur, et plus tard dans ses pensées de régénéré, la Kabbale, la *Mission des Juifs* de Saint-Yves et le problème des apparition spirites ; et le fond du roman, la victoire du spiritualisme, incarné dans la femme, est comme la réalisation moderne et dramatique du Mystère de l'Esprit-Saint et de la femme divine, salvatrice de l'Intellect assombri.

***

Ainsi par les Jean Blaize, les Paul Margueritte se développe un art vivant et moral et qui ne va pas à la morale par tradition, mais par angoisse d'une vérité supérieure, plus large, plus complète.

C'est avec émotion que je salue ces apôtres du Bien, devenus tels par sincérité.

Ayons donc l'espoir que, dans le renouveau des Forces divines, l'art, comme la Religion et la philosophie, sera lui aussi divin, rédempteur, *messianique*.

Et par là je n'entends pas une école étroite, une orientation personnelle, mais au contraire toute la

grande ampleur de la vérité, depuis la vie et le naturel du roman jusqu'aux rêves et aux métaphysiques des Poèmes, et cela dans la libre floraison de chaque originalité, dans l'initiative la plus multiple et la plus vigoureuse, l'unité et l'harmonie ne provenant pas d'un système, mais de l'Ame universelle humaine, exaltée en tous.

Jean Blaize a déjà un haut rang dans cette élite de l'apostolat littéraire.

On aura remarqué en lui le sens délicat, voilé de l'Ame féminine, le goût des profondeurs pensives, puis tout au contraire le don de faire saillir en relief les caractères à volonté forte, déviés par l'erreur comme Proctoral ou ramenés à la justice et à la lumière comme de Najante, enfin une sorte d'entrain robuste qui lui fait créer des personnages tels que Frozell ou, plus sérieux mais aussi vivace, Paul Clanche de la *Paix du Cœur*.

Et tout cela ne forme-t-il pas une originalité des plus savoureuses ?

* * *

Au milieu des déchéances de la politique, des troubles et des abaissements, il est consolant de voir la Pensée et l'Art apporter leur jeune énergie à la cause de l'âme ressuscitée.

Si l'art a contribué à dissoudre les volontés, il serait beau qu'il contribuât à les refaire, sans pédanterie, sans artifice, en ranimant le besoin de générosité et de courage.

Puisse donc, en l'avenir, la Religion prendre l'allure noble et la loyale liberté de l'Art, pendant que l'Art approfondira dans l'humanité les puissances réelles et infinies de la vérité morale !

ALBER JHOUNEY.

---

## La Renaissance idéaliste

### LE THÉATRE DE MAURICE BOUCHOR

*Noël. — Michel Lando*

Il m'a semblé que ce clair mystère, *Noël*, et ce drame loyal et sobre, *Michel Lando*, étaient les deux

œuvres typiques et significatives par excellence dans le théâtre de Maurice Bouchor.

Pourtant *Dieu le veut*, *Tobie*, *Sainte Cécile*, *la Dévotion à saint André*, *le Songe de Khéyam*, offrent, par la simplicité de la noblesse morale, par la santé aisée et la franchise de la fantaisie, des attraits de sentiment et d'art assez rares en leur facilité apparente.

*Tobie* et la *Dévotion à saint André* me sont particulièrement chers.

Mais je trouve que *Noël* et *Michel Lando*, plus que toutes les autres pièces, expriment les tendances morales de Maurice Bouchor et révèlent sa personnalité de poète dramatique.

A certains égards, les deux œuvres forment une sorte d'antithèse :

Comme tendance morale, *Noël* représente le rêve attendri, respectueux de la foi perdue, un songe et un désir de croire ; *Michel Lando*, quoique rien n'y attaque ou contredise la foi, a un tout autre accent ; il représente la passion de la justice, l'amour de la droiture humaine, de la loi et de la cité, la véritable religion de Maurice Bouchor et non plus celle qu'il regrette ou qu'il espère.

Comme tendances d'art, *Noël* plus souple, plus varié, d'un abandon plus lyrique, contraste avec la forme volontairement classique et nue, avec la régularité, un peu uniforme en sa réserve, de *Michel Lando*.

* *
*

Au premier tableau de *Noël*, Gabriel Archange dit le prologue.

Avant de partir, il délie la langue de l'Ane et du Bœuf enfermés dans l'étable où doit bientôt naître Jésus.

Comme l'écrit Bouchor, dans sa dédicace au fils de Jean Richepin, « il serait grand dommage qu'on ne fît point parler les bêtes. L'homme doit être pour elles comme un grand frère. En leur prêtant son langage, il les comprendra mieux, ce qui lui permettra de les mieux aimer. Souvent aussi leur instinct est plus juste, plus profond que notre intelligence ; et il n'est point superflu de lire dans leurs yeux la pensée qui y flotte confusément pour la traduire ensuite dans le langage sacré de la poésie. »

Et, vraiment, le dialogue de l'Ane et du Bœuf a un

très grand charme : assez mêlé de comique pour que sa naïveté reste sincère et naturelle, il est pénétré cependant d'une rêveuse, profonde émotion.

*Le Bœuf*

Je suis très étonné. J'entends sortir des mots
Du gosier de l'Ane mon frère.
D'habitude je beugle et lui se plaît à braire ;
Tels, deux honnêtes animaux.
Quel taon nous a piqués ? C'est le Bœuf qu'on me nomme
Et je bavarde comme un homme.

*L'Ane*

Je devine. Une joie immense emplit les cieux ;
Elle se répand sur la terre.
Tout frémit, la nature est lasse de se taire.
Puis-je rester silencieux,
Lorsque l'Être ineffable, à qui je dois mon être,
Là, sur ma litière, va naître ?

*Le Bœuf*

Oh ! quelle vision vient d'éblouir mes yeux !
Quel mystère Dieu me révèle !
Rions ! chantons ! crions la joyeuse nouvelle !
Puis-je rester silencieux,
Quand mon céleste Roi, mon Seigneur véritable,
Va naître dans ma pauvre étable ?

. . . . . .

*L'Ane*, tourné vers le Bœuf.

Mon frère, si parfois, te voyant réfléchir,
J'ai fourragé dans ta mangeoire,
Si je fus même assez indélicat pour boire
L'eau qui devait te rafraîchir,
Au nom du saint Enfant dont nous serons les hôtes,
Daigne me pardonner mes fautes.

*Le Bœuf*, tourné vers l'Ane.

Mon frère, si parfois j'ai raillé lourdement
Tes oreilles, ces purs calices,
Si je t'ai reproché de braire avec délices,
Moi qui tiens à mon beuglement,
Par le Seigneur Jésus, par sa divine Enfance,
Oh ! pardonne-moi cette offense !

*L'Ane*

Oui, mon aimable Bœuf.

*Le Bœuf*

Que je t'aime, Ane exquis !

*L'Ane*

Prends la moitié de ma pâture.

. . . . . .

*L'Ane*

Je le vois ! Je le vois ! Il est dans tout l'éclat
De sa radieuse jeunesse ;
Il vient en souriant, monté sur une ànesse.

. . . . . .

Qui donc, ô mon Seigneur, osera désormais
Railler l'âne, doux et modeste ?
Ta tendresse pour nous sera trop manifeste ;
On dira que tu nous aimais,
Puisqu'une pauvre ânesse — ô gloire inespérée ! —
En te portant devint sacrée.

*Le Bœuf*

Je le vois à mon tour, mais, hélas ! sur la croix
Où palpite sa chair divine...

. . . . . .

*L'Ane*

Pourrai-je désormais, sous les plus lourds fardeaux,
Me plaindre de ma destinée ?
Qu'importent les jurons d'une voix avinée,
Les coups qui pleuvent sur mon dos ?
Je tâcherai, prenant le Seigneur pour modèle,
D'être humble, résigné, fidèle.

*Le Bœuf*

Vive Jésus ! Je veux, pour creuser mon sillon,
Livrer au joug un front docile,
Sans maudire jamais le labeur difficile,
Le sol ingrat, l'âpre aiguillon.
Si le maître, ayant faim, ma chair lui fait envie,
C'est bien : qu'il prenne aussi ma vie.

. . . . . .

Le maître du Bœuf et de l'Ane, plein d'animalité humaine, vient injurier et menacer les pauvres bêtes parlantes dont le langage étonne les jurons de son ivrognerie.

Vulgaire et dur, il se fait parade à lui-même de son mépris des pauvres.

Il se promet bien d'accueillir à coups de pieds l'étranger qui lui demanderait asile.

Mais un froid mystérieux le dégrise et le trouble; une inconsciente pitié le traverse d'un souffle obscur. Saint Joseph arrive suppliant.

Il a laissé la Vierge, enceinte et près de son terme, sur un banc de pierre et il implore le maître de l'Ane et du Bœuf pour qu'il consente à loger sa femme si lasse et lui-même, par commisération pour la mère et son enfant.

Le maître hésite, les animaux l'exhortent à la charité, et, brusquement, après un silence où la musique seule s'est fait entendre, il répond :

. . . . . Oui, je vous logerai,
Vieillard. . . . . .

Soudain et inexpliqué, le changement est sans transition, comme dans les chansons populaires.

Le maître déborde aussitôt de bons sentiments. Il demande pardon à ses animaux, il s'inquiète de la Vierge laissée au froid du dehors et, avant saint Joseph, il prie qu'on la fasse venir.

Et j'aime ce revirement tout primitif, cette allure de miracle et de légende qui achèvent dans un ton si juste le premier tableau.

Le rideau tombe, la Vierge n'a pas encore paru. C'est avec intention et dans un désir de pieux respect que le poète a voulu nous la cacher. Il ne la montrera qu'à la fin, et ne lui fera que chanter une pure et lointaine berceuse. Il n'ose lui prêter ses paroles sans les envelopper de musique sacrée.

*
* *

Au deuxième tableau, les bergers Myrtil, Marjolaine et Farigoul écoutent le rossignol près des arbres.

Farigoul est un vieux berger, Marjolaine une jeune bergère, tous deux au service de Bartomieu, maître de Mas et père de Myrtil. . . . . .

Farigoul comprend la langue des oiseaux et, dans le chant du rossignol, il entend l'annonce de la naissance de Jésus :

Bergers, le monde est en servage
Dit le gai rossignol sauvage ;
Tous les hommes sont malheureux,
Car le démon règne sur eux.
Mais un joli prince va naître ;
Désormais vous aurez pour maître
Un beau petit enfant de lait,
Dit le joyeux rossignolet.

Et Farigoul, qui connaît la mutuelle tendresse de Myrtil et de Marjolaine, leur prophétise que

Le Bon Dieu,
Nonobstant maître Bartomieu,
Les mariera dans la huitaine.

Le vieux berger, devin cordial, si bon dans ses curiosités et son flair agreste, est l'un des types populaires les mieux évoqués en ce Noël dont le charme les ranime avec tant de justesse, de naturel et de mélodie.

* *

Farigoul parti, une scène exquise entre les fiancés.

*Marjolaine*

La pauvre Marjolaine
Connaît bien ses agneaux vêtus de fine laine ;
Mais peut-elle expliquer ce que son doux ami
Ne comprend qu'à demi ?

*Myrtil*

Petite Marjolaine,
Entends-tu dans la plaine
Une âme soupirer ?
N'es-tu pas attendrie
Par cette voix qui prie
Douce à faire pleurer ?

. . . . . .

*Myrtil*

Il me semble que je m'éveille
D'un rêve si délicieux...

*Marjolaine*

Ai-je parlé tout endormie ?
Je ne sais plus.

*Myrtil*

O mon amie,
Les arbres murmuraient entre eux
Que bientôt nous serions heureux.

Mais Bartomieu, sans être vu, sort de la maison. Il écoute et, furieux, ne voulant pour sa bru de

... la dernière des dernières,
Une gardeuse de troupeau
Qui ne possède que sa peau,

envoie Marjolaine à sa cabane, « à la niche », comme il dit, et fait rentrer dans sa propre maison Myrtil pour qu'il y reste à l'eau claire et au pain noir. Bartomieu le suit, mais afin de manger tout seul le dîner succulent dont se réjouit son égoïsme.

A peine l'avare a-t-il satisfait sa colère que l'archange Gabriel descend annoncer aux bergers la naissance de Jésus.

Bartomieu, à la fois incrédule et poltron, envoie Myrtil à la découverte, puis se décide à sortir.

Farigoul et Marjolaine sont revenus et tous écoutent l'Archange.

Mais Bartomieu prolonge ses doutes, et j'ai trouvé qu'il les prolongeait un peu trop, l'Archange ayant apparu dans son éclat, avec ses ailes.

L'idée, pour un paysan, de railler ces ailes et de comparer Gabriel à un oiseau m'a semblé briser un peu le ton primitif et simple de mystère.

La conversion du maître de l'Ane et du Bœuf, au premier tableau, moins scénique que celle de Bartomieu, avait une brusquerie de chanson populaire qui me plaisait davantage.

Maurice Bouchor aura voulu éviter entre les deux tableaux une trop grande symétrie ou, peut-être, n'y aura-t-il pas pensé et aura-t-il cherché instinctive-

ment une variété difficile à retrancher d'une pièce jouée, même par des marionnettes.

Cette nuance à part, il y a des traits charmants, des vers d'une grâce profonde et d'une lamartinienne beauté, comme ceux-ci de Myrtil et de Marjolaine que Bartomieu, converti, s'est résolu à marier :

*Myrtil*

J'adore mon amie ; elle m'est bien plus douce
Qu'à l'oiseau nouveau-né son nid d'herbe et de mousse,
Au jeune agneau son lait ou l'ombre au moissonneur ;
Mais je rêve à l'enfant qu'un Dieu bon nous envoie,
Et le bonheur de tous me donne plus de joie
Que mon propre bonheur.

*Marjolaine*

Va, je suis bien heureuse ; et je perdrai la tête
Lorsque les violons, jouant des airs de fête,
Viendront me réveiller à l'aube du grand jour ;
Mais je rêve à Jésus, qui près d'ici repose,
Et tout au fond de moi je ressens quelque chose
De plus doux que l'amour.

. . . . . .

L'Ange s'est éloigné et, avant d'aller à Bethléem, Marjolaine chante un Noël que les bergers reprennent au refrain.

Mais il faudrait, pour en donner l'impression, faire entendre la musique de Paul Vidal qui a merveilleusement entrelacé deux airs populaires et trouvé cette juste transposition d'accent primitif en art moderne que Maurice Bouchor lui-même réalise si souvent et si heureusement dans la poésie de *Noël*.

* *

Troisième Tableau. — Les trois mages, le roi indien, le roi chaldéen, le roi nègre méditent dans un lieu désert aux environs de Bethléem.

Maurice Bouchor a voulu résumer en ses Mages les trois races bibliques Sem, Cham et Japhet.

Les rois, guidés par l'étoile, sont éprouvés par sa disparition d'un moment.

Au début du tableau, le roi indien et le roi chaldéen regrettent ensemble l'évanouissement de leur céleste amie au visage de vierge...

*Le roi indien*

Les flots
De l'Océan, par leurs mélodieux sanglots,
Ont peut-être attiré la vierge curieuse,
Qui nage épanouie en sa grâce rieuse...

*Le roi chaldéen*

Sait-elle ma détresse et combien je l'aimais ?

*Le roi indien*

N'avons-nous pas rêvé ? La vîmes-nous jamais?

*Le roi chaldéen*

Pour qui s'est enivré d'une sainte espérance,
O mon frère! il n'est point de plus âpre souffrance
Que de se l'arracher violemment du cœur...

Et les deux rois se rappellent leurs années passées dans l'attente, leur long et mystérieux désir.

Au roi chaldéen ce sont les astres dont la contemplation avait révélé la future naissance du Sauveur et qu'un astre inconnu serait le guide vers l'Enfant divin.

Au roi indien un texte secret avait fait la même révélation. Et, devant les ascètes effrayants et inhumains du brahmanisme, hanté par l'image apitoyée mais découragéante du Bouddha, il attendait la vraie délivrance par le Rédempteur à venir...

Tous deux, enfin, ont vu l'étoile, l'ont suivie, se sont rencontrés ; et ils croyaient toucher au but du voyage mystique, quand l'astre, après avoir brillé d'un éclat fulgurant, disparaît dans le bleu du ciel.

Et ils désespèrent, pleins de doutes.

Mais le roi nègre qui, humble dans sa conscience d'être un fils ténébreux de Cham, se tenait à l'écart des deux autres rois, s'avance et leur parle.

Il garde une foi inébranlable. Ce n'est pas l'étoile qui l'a d'abord guidé, mais une voix, après une prière solitaire.

Il n'a vu l'astre qu'au moment de rencontrer les autres rois. Et, dans sa foi profonde, née de l'instinct et de la douleur, non de la science des étoiles ou des livres, il sent que Dieu n'a voulu que les éprou-

ver, et qu'il rendra, s'ils acceptent humblement l'épreuve, la vierge sidérale et inspiratrice.

Les Mages vont prier en silence.

*
* *

Farigoul arrive ; il annonce la naissance de l'Enfant divin.

Cependant, malgré leur émotion et leur allégresse immense, les rois ne le suivront point, car, dit le roi nègre, ce serait manquer de foi. Ils doivent supporter l'épreuve jusqu'à la fin et attendre que l'Etoile reparaisse.

Et le roi indien s'écrie

. . . . . que cette heure sacrée
Apportera de joie à tous les pauvres gens!
Les vrais rois cette nuit sont les plus indigents.
Il faut que le Seigneur reçoive les hommages
D'êtres simples et bons ; après viendront les mages.
O Sagesse de Dieu! Des pâtres, avant nous,
Auront eu le bonheur de fléchir les genoux
Devant le radieux Jésus qui vient de naître...

Mais les Mages sont récompensés de leur soumission et de leur sacrifice : l'Étoile jaillit des ténèbres et elle chante :

Salut, rois, salut!
Le Seigneur voulut
Pour vous seuls créer une étoile aimante
Aux regards humains.
Par les longs chemins
J'ai guidé mes rois que l'amour tourmente.

Salut, rois, salut!
A Dieu même il plut
De vous imposer une dure épreuve ;
Mais loué soit Dieu !
Vous verrez dans peu
La source d'amour où l'amour s'abreuve.
. . . . . .

Et les Mages se mettent en marche vers Bethléem.

J'ai entendu trouver le tableau de l'étoile moins personnel et moins attrayant que la simplicité des premiers tableaux.

Je ne partage pas cette opinion. La poésie de l'étoile disparue et retrouvée, des sentiments complexes du roi chaldéen peut sembler un peu moderne, un peu tourmentée ou recherchée, mais elle est belle.

Une émotion de sincérité douloureuse l'anime.

Les souvenirs de l'Inde, du Bouddha, les précurseurs intellectuels qui annonçaient le christianisme ne me paraissent pas déplacés dans un Noël, malgré tout contemporain de l'Exégèse et de la critique religieuse, et où l'auteur n'avait pas à se figer dans une littéralité de traduction.

Et l'initiative supérieure du roi nègre par la foi, l'instinct, l'humble simplicité est profondément évangélique.

« Je te loue, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants. »

En donnant au roi nègre le rôle qu'on a vu, Maurice Bouchor est resté le disciple de celui qui appelait à lui les publicains, les péagers, tous ceux que les castes orgueilleuses rabaissent dans l'ombre. Il est chrétien que, parmi les rois, celui qui est de race esclave devienne le consolateur et la lumière des autres.

∴

Quatrième Tableau. — Les bergers, les Mages sont prosternés dans la crèche aux pieds de Marie et de Jésus.

*La Vierge* chante une berceuse.

Jésus, mon amour, dors bien, je t'en prie ;
Ne fais pas pleurer ta mère chérie ;
Dors entre mes bras jusqu'au jour naissant ;
Dors, pauvre innocent.

Bien que nous n'ayons, en ce froid décembre,
Ni de beau feu clair égayant la chambre,
Ni linge embaumé, ni moelleux berceau,
Dors comme un oiseau.

Marjolaine et Myrtil offrent des primevères, des tourterelles, du pain et du vin, un agneau familier et un rameau d'amandier fleuri.

*La Sainte Vierge*

Jésus, mon mignon, les charmantes choses!
De beaux fruits, des fleurs fraîchement écloses,
Des oiseaux du ciel, un doux agnelet
Plus blanc que le lait.

Dors, petit oiseau du Bon Dieu; sommeille,
Sommeille longtemps, ma rose vermeille.
Vers tes bons amis, demain, tu tendras
En riant tes bras.

Les Mages s'avancent à leur tour. Le roi indien offre l'or, symbole de la Royauté mystique, éternelle de Jésus et de sa victoire dans le Paradis.

Mais le roi chaldéen, qui offre la myrrhe, symbole de la mort, prédit le supplice et le calvaire:

*Le roi chaldéen*

Voilà qu'il s'est fait chair, le roi des chœurs célestes,
Devant qui se courbent les rois.
Sa couronne sera sanglante, aiguë, affreuse;
Il entendra longtemps sa mère douloureuse
Sangloter aux pieds de la Croix.

*La Sainte Vierge*

Jésus, mon Jésus, pauvre agneau si tendre,
Ah! les mots cruels que je viens d'entendre!
J'ai le cœur percé d'un glaive de feu,
Mon Jésus, mon Dieu!

*Le roi chaldéen*

. . . . . .

Lorsque le Fils de l'Homme aura bu le calice,
Vous, sa mère, en baisant les marques du supplice,
Vous ensevelirez son corps.
C'est pourquoi, le cœur gros de larmes, je vous prie
De recevoir en don funéraire, ô Marie,
La myrrhe embaumeuse des morts.

*La Sainte Vierge*

Si tu dois mourir pour sauver la terre,
Que cela, du moins, te soit un mystère.
Sans même rêver que tu souffriras,
Dors entre mes bras.

Alors le roi nègre offre l'encens à la divinité de Jésus.

Un chœur d'anges s'élève.

*Le chœur*

On ne trouvera dans votre tombeau
Que des roses blanches, Marie.
Nous vous emporterons fleurie
Vers le Paradis si clair et si beau.

*La Sainte Vierge*

Dors, mon bien-aimé, dans tes pauvres langes.
Un jour, transportée au ciel par les anges
Ta mère, ô mon fils, parmi les élus,
Ne pleurera plus.

*Le chœur*

Dors, petit Jésus, dans tes pauvres langes;
Invisibles nous te berçons.
Au murmure de nos chansons
Dors paisiblement, petit Roi des Anges.

Et Noël se termine dans cette fraîcheur mélodieuse...

(*A suivre.*) ALBER JHOUNEY.

---

## Epithalame

SONNET EN MANIÈRE DE TOAST

*A mon ami J. Mignard.*

Je viens joyeusement, moi, le rêveur lunaire,
Exilé dans la solitude d'un beau soir,
D'un amical élan à vos côtés m'asseoir,
Et devant vous lever pieusement mon verre.

Mes vœux s'égréneront simples et sans mystère,
Car vos yeux fascinés n'ont qu'à s'ouvrir pour voir
Et le ciel souriant se parfumer d'espoir,
Et le bonheur fleurir au jardin de la Terre.

Celle qui, désormais, attentive et ravie,
Sera la douce étoile au ciel de votre vie,
Vous garde les trésors de son cœur chaleureux.

— Comme un roi triomphal et tout casqué de flammes,
Le soleil de vos jours éclaire, ô couple heureux,
L'avenir radieux qui palpite en vos âmes.

MAURICE FABRE.

14 juin 1893.

---

## A Henri Michel, poète

Henri, ton cœur s'anime aux accents d'une voix,
Grande et libre comme le vent sur la montagne,
Mais que, pieusement, une plainte accompagne,
Grave sanglot pareil à celui des hautbois.

Cet hymne évoque un pur mystère au fond des lois
Par qui marche le ciel et germe la campagne ;
Il parle d'amour triste à la mer de Bretagne
Et de l'âme immortelle aux cavaliers gaulois.

Ecoute la voix large et le cantique austère,
Car ils sont, dans l'écho douloureux de la terre,
Le retentissement du chant d'éternité

Que, dans l'éther neigeux, l'aube supérieure,
Répandent les nobles lèvres de la Beauté,
De la haute Beauté qui prie et qui demeure...

ALBER JHOUNEY.

---

## Appréciations diverses

SUR LE *Poème de l'Ame*.

**Le poème de l'Ame**, par M. René Caillié. Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris, et aux Bureaux de l'*Etoile*. Prix : 3 fr. 50.

« Cherchons l'âme-sœur avec foi, aimons-la (que nous l'ayons rencontrée ou non) au delà de la forme, au delà de la chair.

« L'émouvant poème de René Caillié est une affirmation grandiose du ciel futur où s'uniront, après l'épreuve, les deux parts de l'homme ancien, l'une de l'autre par le mal arrachées. » (Jules Bois, préface du *Poème de l'Ame*.)

C'est tout le livre. M. René Caillié l'appelle un rêve de poète, mais il ajoute immédiatement après : Le rêve du poète n'est-il pas souvent la voie de la vérité parlant par l'organe d'un être humain ? Or, c'est elle qui a inspiré ce magnifique poème qui répond si bien aux aspirations de l'âme humaine : la certitude qu'elle n'est pas seule ; qu'en la créant, Dieu lui a donné une sœur qui, comme elle, devra, par une serie d'existences, parcourir tous les degrés de la perfection indéfinie à laquelle l'humanité tout entière est appelée et qui, arrivées l'une et l'autre au terme de leur pérégrination, se retrouveront pour ne plus se séparer.

Cette conception si conforme aux aspirations de notre âme, dont le premier sentiment est amour, M. René Caillié l'a rendu sensible dans son *Poème de l'âme*. Son *Songe et l'Apothéose* qui termine le livre nous transportent dans les sphères éthérées où s'opère la réunion des deux âmes sœurs :

Salut ! salut à toi, ma douce bien-aimée.
Enfin te voilà donc à jamais retrouvée !
A deux genoux, reçois l'hommage de mon cœur.
. . . . . .
Viens savourer en moi le sublime bonheur
De n'être qu'Un en Deux, de n'être qu'Une Vie,
Et d'éternel Amour de la voir assouvie.

Tout spirite voudra lire ce livre écrit « sans prétention », comme dit l'auteur lui-même, dans lequel, ajoute-t-il, bien des choses sont vraies ; les larmes et les épreuves de la vie humaine ont servi de canevas pour aider l'âme à ouvrir ses ailes et à s'élever dans les sphères divines, dans ces régions bénies où ne règnent plus que l'Amour, le Bonheur et la Paix. B. M.

(*Le Moniteur Spirite belge.*)

---

**Le Poème de l'âme**, par René Caillié. Aux Bureaux de l'*Etoile*. Prix : 3 fr. 50. — Ce poème initiatique, orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant, est le

long cantique d'une vie entière, avec les premières amours, les souvenirs et les rêves, les troubles, les douleurs, le triomphe et ses joies, l'apothéose du couple androgyne. L'auteur s'est montré dans ces pages poète profond, rêveur inspiré. Nos lecteurs auront pu s'en convaincre par les fragments que nous en avons publiés dans le temps.

(*Le Messager belge.*)

---

**Le Poème de l'Ame**, par René Caillié, directeur de l'*Etoile* (vient de paraitre) ; prix : 3 fr. 50

L'extrait suivant d'une lettre, non destinée à la publicité, fera mieux apprécier l'ouvrage de M. Caillié que n'importe quel compte rendu. Un aussi exubérant enthousiasme ne peut, ce nous semble, qu'inciter le lecteur à se procurer le livre qui l'a spontanément provoqué !

Puisse-t-il en être ainsi, car l'œuvre de M. Caillié mérite un accueil exceptionnel sous tous les rapports.

Il ne nous reste qu'à nous excuser auprès de notre correspondante, pour le crime de lèse-indiscrétion, que nous commettons sans la consulter.

« J'ai vécu des heures délicieuses avec le *Poème de l'Ame*, chef-d'œuvre divinement poétique, qui, de la première à la dernière ligne, n'est qu'un chant d'amour.

« Quel ruissellement de tendresse ! Tout y est foi, adoration, prière, espoir, et ces pages suaves, ces milliers de rimes qui ont été enfantées par cette âme de poète ont toutes pris naissance sur ce seul mot : amour.

« Je vous dois donc d'exquises sensations ; oui, vous m'avez procuré, par la lecture de cette vie d'âme, des émotions surnaturelles dont je vous suis profondément reconnaissante, car, moi aussi, j'aime ce qui est Beau, ce qui est Pur, ce qui est Amour.

Mais ce n'est pas sur notre misérable Terre qu'on peut espérer cela ; c'est pourquoi on doit désirer l'au-delà du tombeau, s'il est bien ce que croit M. René Caillié, ce que je n'ose croire moi-même.

« Laissez-moi, quelques jours encore, ce volume afin que je puisse garder dans mon esprit et y graver quelques-unes des plus belles pages. Choisir me sera difficile, puisqu'elles rivalisent toutes pour la beauté du sujet et nous font successivement passer par

diverses phases, tantôt heureuses, tantôt malheureuses, jusqu'au moment de l'apothéose.

« La muse, qui a inspiré M. René Caillié, doit être bien fière, et lui, de son côté, sera bien fier également, lorsqu'il saura combien son livre est apprécié.

« Ce poète, à l'âme aimante, fera toujours passer une partie de cette âme dans celle de ses lecteurs qui, comme moi, ont la passion de l'idéal.

« Aussi, je ne suis plus moi-même depuis la lecture de ce livre et je regrette parfois de ne pouvoir m'envoler comme la Jeanne bien-aimée si, à mon tour, je devais être pleurée, regrettée, chantée par un René.

ALEXANDRINE ODERUBY.

(*L'Alliance coopérative*).

---

## Fin de l'éloge funèbre de Courtépée

PAR P. VERDAD

Des natures supérieures, des âmes trempées fortement, des esprits éclairés et bons, des socialistes tels que Courtépée, par leurs enseignements et leurs vues prophétiques, calment nos impatiences, et font naitre en nous-mêmes de nouvelles espérances ! Nos colères disparaissent devant leur sérénité ! Notre dévouement apostolique reprend de la vigueur à la pensée que les doctrines répandues feront leur chemin dans les âmes et les régénéreront ! Car c'est par la régénération des âmes qu'il faut commencer ou rien n'est possible ni désirable de ce que nous espérons avec nos frères les meilleurs et les plus avancés !

*
* *

Croyons-le bien, nos espérances se réaliseront ! Il n'est pas possible que les hommes restent éternellement sourds aux appels de la vérité, et il y aura certainement un jour au milieu d'eux, un mouvement vers la justice et la lumière ! Que nous importe que ce ne soit pas immédiatement ! Ne sommes-nous pas immortels ? Ne savons-nous pas que d'un côté ou de l'autre de la tombe, il nous sera donné de voir

le triomphe de nos idées communes, qui sont le règne de Dieu et de sa justice.

Oui, la vie immortelle nous donne cette assurance ! Pour nous, il n'y a pas de mort, il ne peut pas y en avoir ! Ce qu'on appelle la mort n'est qu'un passage, qu'une manifestation de notre être sur un autre plan, mais c'est toujours la vie, la vie complète ! Mourir, renaître, mourir encore, quelle loi sublime ! Nous passons et repassons d'un monde à l'autre ! C'est un va-et-vient continuel d'âmes qui montent et descendent dans le ciel et sur la terre, et dans une incessante et perpétuelle communion entre elles et avec Dieu !

Quoi de plus beau, et de plus consolant, et de plus vrai, que cette croyance, devenue une certitude ? Un soleil se couche, un soleil se lève, voilà la vie ! Les morts montent et descendent, mais ils sont vivants ! Ils communiquent avec nous de mille manières, soit qu'ils renaissent, soit qu'ils demeurent, momentanément, dans l'invisible ! C'était la conviction de notre ami, c'est également la nôtre ! Son spiritualisme n'était pas autre que cette affirmation de la vie éternelle, de la vie immortelle, de la pérennité de notre moi pensant, de ses retours à l'existence terrestre, et ces rapports intimes, doux et consolants, que le monde invisible établit, continuellement, dans une sainte harmonie, avec la terre et son humanité ! Que dira-t-on contre cette croyance, qui fut celle et qui est encore celle de la majorité des hommes religieux ! Car ou le monde spirituel existe ou il n'existe pas ! Or, s'il n'existe pas, pourquoi essayez-vous, dans les églises, dans les temples, par la Prière, d'établir des rapports avec ce monde ? Et si vous essayez d'établir des rapports avec le monde spirituel, c'est donc que ces rapports peuvent exister ! Courtépée ne pensait pas autrement.

Voyez, d'ailleurs, comme cette croyance est consolante et fortifiante en ce moment pour nous ! Courtépée n'est pas mort ; l'ami que nous pleurons vit dans la patrie des âmes, mais tout lien n'est pas brisé entre lui et nous ! Son âme est là près de nous ! Elle nous voit, elle nous entend, elle nous communique peut-être sa pensée ! Oh ! oui, tu es près de moi, ami fidèle, tu me soutiens de tes encouragements ! Tu sais combien est pénible et ingrate ma mission ! Tu vois aussi mes chers collaborateurs, mes dévoués collaborateurs ! Tu les soutiendras, eux également, dans

leur mission, dans leur apostolat! Tu nous éviteras les défaillances, les doutes, les craintes ! Tu nous rendras forts contre les vices, toi qui fus la vertu même !

*
* *

J'ai terminé cette nécrologie : j'ai payé ma dette de reconnaissance et rendu hommage à l'ami fidèle. Je n'ai plus qu'un souhait à exprimer : c'est qu'un pareil ami trouve des imitateurs parmi nous.

*(La Religion Universelle.)* P. VERDAD.

Nantes, le 28 avril 1893.

---

**Les Traitements naturels** *et le Système Kneipp.* Revue mensuelle et bulletin de renseignements. Directeur : A. Sandoz, ingénieur, 1, rue Lincoln, Paris. — Abonnement par an pour la France et la Belgique, 3 francs ; union postale, 4 francs. — On s'abonne pour la *Belgique* à Bruxelles, *Société belge de librairie*, 16, rue Treurenberg. A Londres, chez MM. Hachette et Cie, 18, King William Street Strand. — *Les abonnements partent du mois de juin.*

Maintenir dans leur intégrité le système et les préceptes de l'abbe Kneipp, les développer et éclairer sur leurs applications ceux qui voudront utiliser *dans un traitement a domicile* les grands avantages qu'ils présentent, tel est le but de cette *Revue.* L'abbé Kneipp, par sa méthode, a fait en outre ressortir l'importance capitale des forces et des agents naturels sur notre économie. C'est aussi l'étude de ces forces, leur mode d'action et leur emploi rationnel que nous voulons vulgariser sous le nom général de *Traitements naturels* dans lesquels le système Kneipp joue un rôle prepondérant. La collaboration à notre œuvre d'hommes spéciaux nous donne la certitude que dans peu de temps et sans grand effort chacun retirera, des exposés de cette publication, la conviction que nous avons *tous* à notre portée les seuls et vrais moyens de soulagement et de guérison et la possibilité d'arriver par nous-mêmes à entretenir notre santé et à prévenir la maladie.

---

A lire le cinquième numéro de la **Question Sociale** (4e année, 15 mars). — Directeur : P. ARGYRIADÈS.

**Sommaire** : *Numéro politique* : Les élections et les Socialistes-Milliardaires. Ouvriers et patrons. La femme et la civilisation. Discours d'H. Denis. Le socialisme à tous les âges. Un banquier. Chronique internationale. La Correspondance Re. La Cité de l'Egalité. Bibliographie. — *Numéro littéraire :* Le Chemin de Damas (Olivier), Caïn et Abel (sonnet), les Vaincus de la vie (Marianne), Tout craque (poésie), le Député (comédie). Bibliographie.

Abonnements : France, un an, 5 fr. ; 6 mois, 3 fr. Etranger : un an, 6 fr ; 6 mois, 3 fr. 50.

Adresser les demandes avec mandat.

---

**Parsifal de Richard Wagner**, *ou l'Idée de la Rédemption*, par Emilie de Morsier, chez Fischbacher, Paris.

---

## Revue hebdomadaire

On trouve dans les derniers numéros de cette excellente revue les derniers chapitres du *Docteur Pascal*. de Zola, où se rencontre, dans le vieux docteur, un élan de sacrifice héroïque, dépassant l'ordinaire esthéthique naturaliste, et qu'il est juste de reconnaître, des souvenirs fort curieux d'un Anglais à Paris, la reproduction du beau roman de Bourget, *la Terre Promise*, et des poésies d'Henri Michel et d'A. Jhouney.

Voici les derniers vers de cette *Hôtellerie* d'Henri-Michel où le poète à la pure délicatesse de tableaux primitifs unit la grandeur des anxiétés moraies sentie dans leur profondeur contenue et poétique :

Mais Epictète avec sa redoutable voix
. . . . . .
Certes le paysage est beau, la solitude
Grave et douce à la fois dans les clartés du soir.
Tu peux, j'y consens bien, alanguir ton espoir
A ce charme furtif de la route et de l'heure.
Mais quoi ! Ne vas-tu pas regretter ta demeure,
Tes enfants, tes amis, tes proches, ta cité,
Tout ce qui dans ce monde au cours précipité,
Imite et fait prévoir l'immuable patrie
Et donne une âme enfin, même à ta rêverie.

---

## A l'éminent auteur

DU *Glorieux Centenaire de* 1889, L'ABBÉ ROCA

Cher et vénéré Frère,

L'épreuve cruelle que vous subissez en ce moment nous touche de près et nous désole, car nous sentons en vous un Frère en souffrance et nous ne pouvons comprendre la vindicte de l'Église sur un de ses plus radieux membres par le cœur et le talent.

Nous aussi nous connaissons la persécution et nous serions bien heureux de vous appuyer efficacement contre la tyrannie d'une orthodoxie aussi implacable qu'inique, malheureusement nos charges nombreuses et nos ressources si limitées nous reduisent à l'impuissance; nous ne pouvons, hélas! que vous envoyer notre obole en priant notre PÈRE CÉLESTE d'abréger votre si cruelle épreuve.

Si les êtres à figure humaine de notre Terre étaient élevés dans le culte, qui est le nôtre, de :

JUSTICE, DÉVOUEMENT ET SOLIDARITÉ,

tous viendraient vous tendre une main amie et vous placer sur le piédestal que votre amour pour la vérité vous a mérité.

Cher Frère, ne vous laissez point abattre, vous êtes si noblement au-dessus de vos persécuteurs que nous pressentons vos prochains triomphes; il n'est pas possible que vos nombreux amis et admirateurs *vous laissent dans le deuil et la tristesse sous l'oppression de vos ennemis !*

Quant à nous, cher et vénéré Frère, nous vous envoyons toutes nos sympathies et nous supplions le *Divin Juge* de vous donner la revanche qui vous est due.

Pour nos Frères qui vous admirent,

*Le Délégué Essénien,*

René GIRARD.

*A Monsieur René Caillié,*

CHER MONSIEUR,

Je ne voudrais pas être la seule dont le nom ne fût pas sur votre liste de souscription en faveur de notre pauvre ami l'abbé Roca, quoique cela me fasse de la peine de lui faire un don public. Jusqu'ici je lui suis toujours venue en aide d'une manière plus discrète. Néanmoins, je vous prie d'accepter cette toute petite somme pour la souscription dont vous avez pris l'initiative et croyez-moi votre bien dévouée.

M. CAITHNESS, DUCHESSE DE POMAR.

---

**Souscription nationale ouverte par l'*Étoile***

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

Duchesse de Pomar : 50 fr. — Un Essénien : 5 fr.

---

**Pour l'œuvre de l'Etoile**

*Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :*

En caisse : 18 fr. 90. — Note du mois de juin : 25 fr.
Déficit : 6 fr. 10.

---

*Le Directeur-Gérant :* RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

5e ANNÉE. N° 56. AOUT 1893.

# L'ÉTOILE

## PENSÉES

L'existence du monde veut une cause. L'ordre du monde veut une cause finale. Dieu considéré comme cause de l'Univers, c'est Dieu créateur, car être, agir, créer, c'est tout un pour la cause première. Dieu considéré comme cause finale, c'est Dieu Providence, car l'idée de finalité se confond avec celle de l'ordre, et l'ordre établi, éternellement maintenu dans l'universalité des êtres, c'est la négation du hasard, c'est la Providence.

*Vacherot.*

* * *

C'est par religion que je me tiens en dehors de toute religion.

*Schiller.*

* * *

L'amour et l'admiration sont les grands remèdes de la désespérance. Aimez et vous voudrez vivre.

*Guyau.*

* * *

Si l'être suprême a daigné semer de quelques épines cette vallée qu'il dépend de nous de couvrir de fleurs et de fruits, c'est afin de nous éveiller par la pointe du mal et de rouvrir nos yeux imbéciles sur les biens de toute espèce dont il nous a entourés.

*Antoine de la Salle.*

* * *

Une chaîne de fer est plus facile à briser qu'une chaine de fleurs.

* * *

Arrivez à ne pas craindre le lion, et le lion vous craindra. Dites à la douleur : je veux que tu sois un plaisir, plus qu'un plaisir, un bonheur.

* * *

L'homme, en s'affranchissant des mauvaises passions et de leurs servitudes, se crée en quelque sorte une seconde fois lui-même.

La nature l'avait fait vivant et souffrant, il se fait heureux et immortel; il devient ainsi le représentant de la Divinité sur la terre et en exerce relativement la toute-puissance.

---

## Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

*Le 7 août* 1893, *de midi au soir.*
*Le 7 septembre* 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

### I

### LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

### CHAPITRE PREMIER (*suite*)

#### B. — Commentaire

Les Kabbalistes font dépendre de Chocmah les trente-deux Voies de la Sagesse.

Ils font dépendre de Binah les cinquante Portes de l'Intelligence.

D'après la Kabbale antique et le Sépher Jézirah, les trente-deux Voies de la Sagesse consistent dans les dix premiers Nombres, figurant les dix Séphiroth, et dans les vingt-deux Lettres hiéroglyphiques de l'alphabet hébreu, subdivisées en trois *Mères*, sept *doubles* et douze *simples*.

Parmi ces trente-deux Voies, les dix Nombres ou Séphiroth se rapportent spécialement à la région la plus sublime de la vie et de la connaissance, à celle qui avoisine immédiatement l'inénarrable Aïn-Souph, à ce monde transcendantal qui forme l'Adam-Kadmon, l'Homme supérieur et céleste.

Cet Homme divin de la Kabbale exprime la même Idée que la Lumière et le Λόγος de l'Evangile selon saint Jean.

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

C'est la création idéale et parfaite, l'émanation suspendue encore dans la pureté de Dieu.

Les membres de l'Homme céleste sont constitués par les dix Séphiroth.

Nous savons que les Séphiroth représentent les attributs de Dieu, les conceptions et en même temps les forces les plus générales de son expansion génératrice.

Aussi donc, en elles-mêmes, considérées dans leur origine et leur nature essentielle, les Séphiroth se rapportent principalement au monde transcendant, à la région idéale, sphère de l'Adam Kadmon dans le Sohar, du Verbe et de l'Esprit-Saint dans la Religion chrétienne.

Mais cela n'empêche pas la Kabbale de relier aux Séphiroth toutes les idées, toutes les formes qui les rappellent dans les divers mondes créés, inférieurs à la sphère de l'Homme céleste.

On trouve donc, dans le *Sohar* et ses commentaires, un grand nombre de passages distribuant entre les dix Séphiroth les cohortes angéliques, les Patriarches et les héros de la Bible, les astres et les planètes, les peuples et les royaumes de la terre, les diverses âmes de l'homme individuel et terrestre et même les parties de son corps, enfin jusqu'aux métaux et aux éléments de l'Alchimie.

Cependant l'acception propre et rigoureuse des Séphiroth n'en reste pas moins les attributs de Dieu, la région de l'Adam céleste.

Et il n'y a pas de contradiction puisque la philosophie kabbalistique est fondée sur le symbolisme, sur le reflet des Principes éternels dans les êtres multiples et périssables, sur la présence des Idées divines dans les innombrables variétés de la création.

Mais l'on voit pourquoi le sens intime des Séphiroth, malgré leurs extensions et adaptations infinies, demeure attaché à la région transcendante, à la *Mercabah* ou char de la vision d'Ezéchiel, comme l'appelle le *Sohar*, et pourquoi elles s'opposent aux vingt-deux Lettres consacrées, elles, à la *Béreschit* ou Genèse, à la créa-

tion proprement dite, aux mondes de la réalisation. Dans le Sépher-Jézirah [1], les vingt-deux Lettres sont beaucoup plus unies aux détails des réalités, aux parties du corps humain, de l'année et du monde visible que les dix Séphiroth réservées à la désignation des Eléments célestes et primitifs et des directions les plus générales de l'Espace.

C'est la confirmation de ce que j'indique.

Mais il se produit, pour les Lettres, une extension d'usage à la fois analogue et contraire à celle dont je parlais plus haut pour les Séphiroth :

De même que les Séphiroth concernent plus spécialement la sphère transcendante et s'appliquent cependant à toutes les analogies des mondes inférieurs, de même les Lettres, quoique plus spécialement orientées vers la réalisation, gardent cependant un lien étroit et puissant avec les Principes sublimes de la réalisation qui habitent dans la région transcendante.

Cela est surtout très apparent pour les quatre Lettres fameuses Iod-Hé-Vau-Hé qui entrent dans le grand Nom de Dieu et pour les autres Lettres qui composent les différents Noms divins, mais cela est vrai de toutes les Lettres.

Cet entrelacement réciproque des Lettres et des Séphiroth peut sembler obscur à première vue. On découvre, à la réflexion, qu'il est une partie nécessaire de la philosophie ésotérique et de la kabbale, une conséquence de l'unité des choses, qui entraine la correspondance mutuelle du supérieur et de l'inférieur et le symbolisme universel.

ALBER JHOUNEY.

---

1. On doit à *M. Papus*, directeur de l'*Initiation*, la première traduction française du Sépher-Jézirah. On la trouvera dans son *Traité Méthodique de Science occulte*. A. J.

## Religion Messianique [1]

### L'AME DU SALUT [2]

Réunir l'homme à Dieu, par l'amour et la vertu, dans la liberté.

*Qu'est-ce que la Prudence ?*

La Prudence est la vertu qui nous tient moralement éveillés, qui nous excite à discerner la cause et la nature vraies de nos pensées et de nos actes, pour en repousser le Mal et y retenir le Bien.

*Que nous commande la Prudence ?*

La Prudence nous commande l'attention sur nous-même, la volonté de voir clairement si nos désirs et nos projets sont égoïstes ou généreux, purs ou impurs, justes ou iniques.

Elle nous ordonne de faire tous nos efforts pour nous examiner sans amour-propre et sans mauvaise foi.

*Que nous défend la Prudence?*

La Prudence nous défend de nous exposer complaisamment aux tentations de vice et de crime, aux rêves de mal, aux occasions de chute par confiance vaniteuse en notre vertu.

Elle nous interdit de négliger la pratique du Bien dans les petites choses qui ne semblent pas de conséquence, de nous abandonner à ces mensonges frivoles et courants, à ces actes d'égoïsme quotidien qui se glissent dans les détails de la vie et que la morale mondaine excuse ou ne regarde pas ; la Prudence nous défend de rejeter nos fautes sur l'ignorance lorsque notre ignorance a pour cause une paresse volontaire et le dédain de nous éclairer.

Elle nous interdit de chercher une justification

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* e l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à juillet 1893).

à nos vices ou à nos crimes en des impulsions irresponsables, lorsque notre esclavage à des impulsions momentanées et perverses a eu pour origine un relâchement de notre âme et non une maladie physique, une réelle aliénation [1].

ALBER JHOUNEY.

---

## L'Ame universelle

### LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

### CHEVALIER DE REICHEMBACH

#### 6e LETTRE

*L'homme porteur d'od.*

Vous avez remarqué que lorsque je plaçai ma main droite dans une main gauche sensitive, j'excitai une sensation fraiche et agréable; mais, quand je fis la même chose avec la gauche, elle la sensation devint chaude et désagréable, tiède, nauséeuse. On peut renverser cette expérience en plaçant la main gauche dans la sensitive droite: la sensation sera alors fraiche et agréable; opère-t-on avec la droite, on la sentira tiède et nauséeuse. Il en résulte cette loi : des conjonctions de mains isonomes-odiques (gauche dans la gauche, ou droite dans la droite) seront tièdes nauséeuses. Des conjonctions de mains hétéronomes-odiques (la droite dans la gauche) sont fraiches et agréables.

Je vous prie, maintenant, de vous rappeler l'observation que j'ai présentée dans ma première lettre,

---

1. L'homme qui s'adonne à l'ivresse, non par une maladie comme la *dipsomanie*, mais par volupté, et qui, sachant et sentant que l'ivresse peut le conduire à tous les crimes, ne fait cependant aucun effort pour s'en retirer, reste *moralement* coupable des monstruosités qu'il lui arrivera de commettre étant ivre quoique, *intellectuellement*, il ait perdu connaissance et ne soit plus responsable. (A. J.)

qu'il y a des hommes qui sont contrariés quand on leur présente la main, et se dégagent si l'on tient la leur serrée pendant un peu de temps ; or, comme on tend toujours les mains droites, on fait une conjonction de mains isonomes-odiques produisant le tiède et nauséeux, ce qui devient douloureux aux sensitifs et bientôt insupportable ; aussi se dégagent-ils vite.

Faites un pas de plus ; posez les doigts de votre main droite sur le bras gauche sensitif, sur l'épaule, sous l'aisselle, sous les tempes, dans les reins, sur le genou, le pied, les bouts des doigts du pied, partout sur le côté gauche de tout le corps sensitif : les doigts de la droite donneront une sensation fraiche et bienfaisante, parce que ce sont des conjonctions hétéronomes. Faites de même sur le côté droit sensitif avec vos doigts de la main gauche, vous produirez la même sensation de fraicheur ; ce sont également des conjonctions hétéronomes. Mais si vous pratiquez tous ces attouchements sur la gauche sensitive avec vos doigts de la gauche ou sur la droite sensitive avec les doigts de votre droite, tout sera senti tiède, et chaque attouchement sera désagréable, vu que ce sont des conjonctions isonomes. Mettez cette indication à l'épreuve et choisissez une autre forme d'*appariement* dans la vie commune. Posez-vous à côté d'un sensitif aussi près que le font les soldats en rang et en ligne ; toute votre droite touchera alors tout le côté gauche sensitif. Vous n'entendrez rien de déplaisant ; mais faites un tour sur vous-même de façon que votre côté gauche touche le côté gauche du sensitif, incontinent vous l'entendrez formuler des plaintes, il sentira un malaise tiède nauséeux, et si vous ne vous retournez pas promptement, il ne supportera pas votre impression et se retirera.

Dans le premier cas, vous avez effectué une conjonction hétéronome, dans le second une isonome.

Choisissez un autre rapport ; placez-vous très près derrière votre sensitif, le devant de votre corps faisant face à son dos, ou bien devant lui, votre dos tourné contre le devant de son corps : dans les deux cas votre côté droit se trouve contre le côté droit sensitif et en même temps votre gauche à la gauche. Ce sont, des deux côtés, des conjonctions isonomes-odiques. Le sensitif ne les supportera pas, et, si vous ne changez pas de suite la situation, il la changera en s'en allant.

Ici, il faut que je vous prie derechef de jeter un regard rétrospectif sur ma première lettre, dans laquelle je vous rendais attentif sur un genre d'hommes qui ne supportent absolument pas que quelqu'un soit placé très près derrière ou devant eux, qui, pour cette cause, fuient les rassemblements et les marchés publics.

Vous voyez combien ils sont fondés. Je connais des hommes jeunes, vifs et vigoureux qui n'aiment pas monter à cheval ; c'est presque contre la nature de l'homme ; la haute jouissance de la force juvénile est l'exercice du cheval.

Mais, assis à cheval, on tourne les côtés isonomes-odiques vers l'animal. Le cas est donc le même comme si on avait le dos d'un homme très près devant soi. Les hommes chez lesquels j'ai trouvé cette aversion étaient tous sensitifs. Il m'est permis de citer, comme exemple, les chevaliers Auguste et Henry de Oberlcondor.

De même, il y a des femmes qui ne sont pas capables de porter un enfant sur le dos, ne serait-ce que quelques minutes, par amusement.

Ce cas est presque identique avec celui qui précède. Il est le même que celui où l'on a quelqu'un très près derrière soi. Ces femmes sont toujours sensitives.

Beaucoup d'hommes ne peuvent également pas coucher à deux dans un lit. De là le proverbe de mauvais coucheurs ; la cause en est évidente. Mais aussi l'usage général de tous les peuples civilisés de céder la droite à la personne prééminente, soit en se plaçant à sa gauche en s'asseyant à sa gauche, soit la conduisant au bras gauche, se trouve grandement fondé dans notre nature odique. On dit, il est vrai, qu'on en agit ainsi, pour laisser l'usage, la liberté de la main droite à la personne prééminente. Cela pourrait bien être une partie de cet usage ; mais l'influence de la sensitivité pèse beaucoup plus fortement dans la balance.

Lorsque deux hommes sont placés l'un près de l'autre sur le côté, ils déchargent réciproquement de leur od l'un sur l'autre ; celui qui est à droite reçoit de celui qui est à gauche une charge d'od négative. Celui qui est à la gauche reçoit de l'autre de l'od positif. Celui de la droite gagne ainsi autant en négativité que celui de la gauche en perd. D'un autre côté, celui de la gauche gagne autant en positivité que

celui de la droite en décharge sur lui ; mais l'état de la plus grande négativité odique est, comme nous le savons, le frais et l'agréable, celui d'une positivité plus grande, le plus tiède et le plus nauséeux. Ainsi, la femme que nous plaçons à droite gagne autant en bien-être que l'homme prend de malaise. La clef de ce très ancien usage n'agit donc pas seulement dans sa provenance, mais elle réside dans l'intimité de notre nature. Cela va si loin que des personnes un peu fortement sensitives ne peuvent aucunement persister sur le côté gauche.

De pareils cas innombrables se présentent dans la vie humaine, dans des milliers de liaisons et de variations ; tous peuvent être éclaircis et jugés d'après le développement de la loi citée. Mais on y reconnaîtra aussi combien le droit des sensitifs est fondé, lorsqu'ils réclament des égards et des ménagements.

(*A suivre.*)

---

# SOCIALISME CHRÉTIEN

---

## L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

—

### IV

### Exemples de Répartition

Donnons un premier exemple d'application transitoire dans laquelle le Capital, conservant la faculté d'arrêter les conditions de la Participation, s'est réservé un intérêt très élevé : 15 %, tout en consentant à l'application des principes de répartition indiqués ci-dessus.

(1) Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degre* de l'Etoile.

Dans une usine, l'exercice clos établit qu'il a été payé pendant l'année :

| | |
|---|---|
| Pour salaires et appointements de 250 ouvriers et employés, deux cent vingt-cinq mille francs, ci . . . . . | 225,000 |
| Pour intérêts dus au Capital de 1,000,000 à 15 %, cent cinquante mille francs, ci. . . . . | 150,000 |
| Pour Invention et Direction, vingt-cinq mille francs, ci. . . . . | 25,000 |
| Total représentant les concours : | 400,000 |

Il a été fait, dans le cours de l'exercice, un bénéfice net de soixante mille francs, ci 60,000

Sur cette somme, on prélève d'abord, au profit du Fonds de Réserve et de Prévoyance, correspondant au Droit naturel des valeurs prises sur la Nature, une somme que la pratique et l'expérience indiquent ; nous la supposons de 6 % de la valeur représentative des concours, soit de 20,000 francs ; reste 40,000 francs à partager.

C'est 10 % à répartir à toutes les sommes acquises dans le cours de l'exercice, à titre de rémunération première. Le Capital représente ses coupons d'intérêts, les Travailleurs et les Inventeurs représentent leurs carnets de salaires et chacun reçoit 0,10 centimes par franc des sommes à lui payées : l'opération est faite.

Sous le régime actuel de l'Industrie, le Capital seul aurait prélevé les 60,000 francs.

Sous le régime de la Participation de tous les concours, il serait fait à la Prévoyance sociale

| | |
|---|---|
| une réserve de fr. . . . . | 20,000 |
| Le Travail prélèverait. . . . . | 22,500 |
| L'Invention. . . . . | 2,500 |
| Le Capital . . . . . | 15,000 |
| Total : | 60,000 |

Dans cet exemple, le Travail apporte pour deux cent vingt-cinq mille francs de valeurs qui ont créé les produits ;

Le Capital a apporté un million de matériaux : bâtiments, instruments de travail, qui ont servi à fabriquer ces produits ;

L'Invention et l'Administration, vingt-cinq mille francs de valeurs pour assurer le succès.

Les 225,000 fr. dus à l'Invention d'abord, puis à l'Administration, sont prélevés sur les recettes disponibles.

Car cette Répartition suppose que les Inventeurs et les Administrateurs sont considérés comme travailleurs et ont, à ce titre, un minimum d'appointements.

Le mérite de l'Invention et de la Capacité administrative ne se justifiant que par le succès des opérations, il est fondé que ce qui doit leur revenir pour cela ne leur soit compté qu'après la preuve de l'accomplissement de leur mission ; l'absence de bénéfice serait un grief suffisant pour qu'il ne leur fût rien accordé.

Tout Etablissement à Industrie, toute Entreprise industrielle peut facilement faire des conditions analogues de Répartition dans son exploitation et faire de ses salariés des Participants, en attendant qu'ils deviennent des Associés.

La plus grave difficulté proviendra de ceux qui comptent sur le bas prix des salaires pour lutter de concurrence par l'avilissement du prix des produits. Les partisans du bon marché ne savent pas que leurs théories ont pour conséquence la gêne ou la misère des travailleurs, et qu'il serait bien préférable de voir le produit bien vendu, par suite d'une bonne rémunération de l'Ouvrier, que de chercher à produire à des prix qui ne peuvent être obtenus souvent qu'en enlevant au travailleur la juste rémunération qui lui est dûe, ce qui le met ensuite dans l'impossibilité de faire usage des créations du Travail.

Cherchons dans un autre exemple des combinaisons plus avancées dans la voie de l'Association de tous les éléments producteurs.

Un Etablissement d'Industrie, occupant mille ouvriers et employés de différents ordres, veut opérer sur les principes complets de l'Association industrielle du Travail, du Capital et de la Capacité. Ces trois éléments sont appelés à régler les bases de la Répartition.

Les Salaires et les Appointements sont fixés suivant les cours en usage ; le capital offert est de trois millions de francs ; il est reconnu que deux millions seraient suffisants pour la marche régulière des opérations. Mais, d'un autre côté, les intéressés admettent que si l'on accepte un million de capital supplémentaire à celui comprenant : les bâtiments d'usine, le matériel et le fonds de roulement strictement nécessaire, ce million aurait le mérite de permettre, dans les moments les plus favorables, les achats de matières premières payables comptant et avec escompte sur facture ; qu'il permettrait en outre d'attendre les échéances des marchandises livrées et de ne pas escompter les traites de l'établissement, faisant jouir ainsi d'un profit qu'il faudrait laisser aux banques d'une part, et ne pas trouver, de l'autre, sur les matières premières ; les trois millions sont donc admis à la répartition au taux de 6 % comme intérêt.

| | |
|---|---|
| Les Intérêts à 6 % de trois millions: cent quatre-vingt mille francs, ci. | 180,000 |
| Les Salaires, appointements des mille ouvriers, comptables, employés et administrateurs, payés pendant l'exercice : un million, ci. . . . . | 1.000,000 |
| Les Primes aux Inventions et la rémunération aux Capacités administratives : quatre-vingt mille francs, ci. . | 80,000 |
| Les droits à la Répartition sont au total d'un million deux cent soixante mille francs, ci. . . . . | 1,260,000 |

Il a été vendu pendant l'exercice pour deux millions cinq cent mille francs de produits présentant, après balance d'écritures, un bénéfice

net de quatre cent quarante et un mille francs. . . . . 441,000

Mais la somme due à la Prévoyance Naturelle comme minimum ou équivalence du droit naturel de chacun aux dons de la Nature, étant estimée à 5 % du principal des concours, sur fr. 1,260,000, c'est soixante-trois mille francs à prélever sur les bénéfices avant tout partage, ci. . . . . 63,000

Reste à partager trois cent soixante-dix-huit mille francs, ci. . . . . 378,000

En divisant cette somme de trois cent soixante-dix-huit mille francs de bénéfices partageables par celle de douze cent soixante mille francs, montant des droits acquis à la Répartition par le Travail, le Capital et la Capacité, on a 30 % de dividende à répartir à toutes les sommes ayant droit à la Répartition.

Mille francs de Salaires, mille francs d'Appointements, mille francs d'Intérêt, mille francs de Primes aux inventeurs ou aux capacités, tous ont droit à trois cents francs de dividende.

Le travail est généreux en faveur du Capital sous le régime de la Répartition équitable parce qu'il connait le Capital par les services qu'il lui rend.

Ces premières bases fixées entre les parties intéressées, par leurs mandataires délégués à cet effet, le reste n'est plus qu'une simple question de comptabilité dans l'établissement.

Indépendamment des livres de la Comptabilité générale, ayant rapport à la marche des affaires et à la direction industrielle et commerciale, il est tenu un livre auxiliaire spécial où toutes les parties intéressées ont leur compte de salaire ou de rémunération quelconque. Chaque participant possède en outre un carnet de comptabilité, sur lequel sont inscrits chaque jour ses salaires acquis, ou autres droits à la participation. de manière à laisser en ses mains le double de son compte.

De cette façon, au jour de l'inventaire, la Comptabilité de l'établissement présente sans difficulté les Droits acquis à la Répartition.

Nous les supposons établis de la façon suivante :

## V

### ÉLASTICITÉ DU PRINCIPE D'ASSOCIATION

Le Principe du Droit de Participation de tous les concours, fondé sur ces bases, est de sa nature un principe libre, et d'une application facultative.

Les conditions de son application, en supposant l'accord exprimé ou tacite des facultés concourant à la Production, sont essentiellement variables. Les taux de l'Intérêt, des Salaires et des Primes sont sujets à des variations qui se déterminent librement par le besoin que les facultés productives ont les unes des autres; mais, une fois que ces facultés ont fixé leurs droits respectifs, suivant leur utilité dans la production, elles restent sur le pied de l'égalité dans la Répartition des bénéfices supplémentaires, elles interviennent proportionnellement à l'importance de la rémunération acquise ; ce principe doit être invariable. Un franc de salaire viendra toujours au même titre qu'un franc d'intérêt, mais le taux de l'Intérêt, le taux du Salaire et des Primes de l'invention seront arrêtés, par avance, par des conventions ; faute de conventions, l'intérêt légal et les cours des salaires serviraient de règles.

Qu'on ne perde pas de vue ici que l'Egalité du Salaire et de l'Interêt dans la Répartition des bénéfices marche parallèlement avec la Proportionnalité des Concours.

Qu'on ne perde pas de vue non plus que, malgré l'égalité des droits et du Salaire de l'Intérêt au jour de la Répartition des bénéfices, les parts du Capital et du Travail, dans la Production, n'en restent pas moins variables à l'infini suivant la volonté des Sociétaires.

Telle industrie pourra réserver 5 % d'intérêt au Capital, telle autre 10 %, etc., de sorte que des différences considérables peuvent s'établir dans les relations du Capital et du Travail, sans qu'il soit besoin de déroger au principe de l'Egalité des Droits, de l'Intérêt et du Salaire dans les bénéfices nets de la Production.

Des objections contre l'Egalité du Salaire et de l'Intérêt dans la Répartition seraient donc sans fondement. Il faut éviter de compliquer inutilement la Répartition : un franc de salaire vaut un franc d'intérêt.

Lorsque plusieurs parties contractantes se sont reconnues indispensables dans une œuvre, que leurs éléments se sont reconnus réciproquement nécessaires l'un à l'autre, à des conditions débattues, ces parties doivent avoir un droit proportionné à leur concours dans l'entreprise, et bénéficier suivant l'utilité de leur invention.

L'Intérêt, le Salaire et les Primes consenties sont le signe du concours que chacun a apporté dans la Production.

Le Capital comme le Travail débat ses conditions à l'avance. Si l'intérêt du Capital s'élève, le Travail touchera moins ; si c'est le salaire, les dividendes du Travail seront plus forts. L'abaissement ou l'élévation de l'Intérêt du Salaire et des Primes peuvent satisfaire par leur mobilité à toutes les combinaisons.

Capital et Travail, tout en s'unissant sous l'abri d'un principe qui les intéresse au succès de toute entreprise, n'en restent pas moins l'un et l'autre libres de leurs mouvements.

Le Travail va sans gêne, là où le Capital sera moins exigeant, comme le Capital de son côté

se portera là où le Travail lui donnera des résultats avantageux.

Mais, dans une entreprise, tous les capitaux seront-ils admis au même titre ? Où l'on admet la liberté des conventions, il n'est pas de règle absolue; chaque Association ou Participation fera ses conditions, établira ses règles, les modifiera. Par exemple, des obligations garanties pourront toucher un intérêt fixe et n'avoir aucun droit aux bénéfices, les actions du matériel toucher plus ou moins que celles du fonds de roulement. L'expérience et le besoin sauront inspirer à chaque entreprise les combinaisons qui lui seront propres.

De même que chaque ouvrier doit conserver le droit de débattre son Salaire, de même aussi le Capital doit conserver le droit de débattre ses conditions.

Il n'y a aucun changement à faire dans la marche actuelle de l'Industrie et de la Production, il ne faut que déterminer à l'avance l'intérêt des capitaux engagés dans l'entreprise, si l'on ne veut pas que celui déterminé par la loi en l'absence de conventions fasse règle.

Ensuite, administrateurs, directeurs, comptables, chefs de fabrication, contremaitres, ouvriers, chacun discute ses émoluments, ses appointements, son salaire; chacun prend part à la Production, et s'en retire à sa volonté, ou suivant ses conventions, sans troubler en rien ni les fonctions, ni la marche des Industries. En se retirant, chacun conserve ses droits à la Répartition des bénéfices, suivant le chiffre de la rémunération qui lui est acquise, comme en entrant tardivement chacun aura des droits suivant l'importance de la rémunération qu'il recevra jusqu'au jour de la Répartition ; en se séparant d'un établissement d'industrie, le fonctionnaire, comme l'ouvrier, cesse de participer.

Mais tout principe nouveau a peine à faire son entrée dans le monde; l'Association du Capital, du Travail et du Talent, dans les ressources de

la Production, aura donc ses résistances, qui cèderont cependant devant l'évidence et la force des motifs que le sentiment public verra dans la justice de son application.

(*A suivre.*)

## AVIS

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre Frère Roca commencera tout prochainement une nouvelle série d'articles, intitulée :* **LE SUFFRAGE UNIVERSEL, organe de NÉOGÉNÈSE SOCIALE, faisant pendant à l'ORGANE DE NÉOGÉNÈSE RELIGIEUSE, qui est le Dogme de l'INFAILLIBILITÉ PERSONNELLE DU PAPE.**

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## La Clé de la Vie[1]

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIERES)

Analyse (*Suite*)

### XIII

#### LE PASSAGE DES MESSIES

Leur divine tâche une fois accomplie, les Messies revêtent de droit l'essence des grands Messagers de Dieu, et, dès-lors, ils jouissent du privilège de reprendre et de quitter leur corps terrestre à leur convenance et de pouvoir s'élever spontanément au sein de grand Homme fluidique infini. Mais, préalablement à cette indicible et glorieuse rémunération de leur œuvre, ils vont s'asseoir à la droite du Père, et cette droite c'est

#### LA CONSCIENCE DES MONDES [2]

Quand un Messie matériel a quitté la Planète où s'est opérée sa mission, il se rend au centre

1. Voir le numéro d'avril.

2. Nous prions nos lecteurs de remarquer combien cette révélation de Louis Michel corrobore superbement celle des QUATRE EVANGILES de l'avocat Roustaing. R. C.

du grand Omnivers, aux régions célestes, parmi les Etres divins de son ordre. Au milieu de cette incommensurable région transparente se trouve une oasis céleste immense, peuplée de mondes fluidiques célestes en relation avec Dieu d'une part, et. de l'autre, avec tous les soleils centraux et tous les mondes matériels. C'est là le rendez-vous des Messies, le centre de la conscience du grand Omnivers; c'est là l'ineffable tribunal divin placé entre les quatre phares flamboyants correspondant aux quatre points cardinaux divins, et où sont contrôlés, sous l'œil de Dieu, tous les actes des mondes. C'est là que sont reçues les demandes pour les besoins des mondes, présentées par la hiérarchie des soleils. De là, les Messies ont l'œil sur la Planète dont ils sont la providence et la soutiennent sans jamais se permettre d'y violenter l'exercice du dogme moralisateur du Libre-arbitre.

Plus tard, dans une mission nouvelle, les Messies retournent aux mondes qui les reçurent une première fois, pour empêcher les hommes de s'y perdre en y portant des éléments d'amour et de foi plus puissants. « *Pensez-vous*, nous dit, en nous quittant, notre Messie, *qu'il y ait beaucoup de foi sur la Terre quand j'y reviendrai?* »

Un Messie possède en puissance autant d'aromes, de fluides et de lumière qu'il en faudrait pour conduire sans entraves un globe immense à l'harmonie. Il est, pour la Planète dont il est chargé, le Dieu qui la protège et veille sur elle, et c'est sous cet aspect que le présentent à l'Humanité planétaire les prophètes et les précurseurs ayant pour mission de l'annoncer.

Combien ne fut pas doux et bienveillant notre Christ pour la pauvre créature humaine faible et ignorante ! Mais aussi combien sa parole ne fut-elle pas foudroyante contre le principe hypocrite et usurpateur du mal ! Etablissant une lutte à mort entre la loi divine et les doctrines mensongères des pharisiens, il renverse du même souffle et la doctrines mauvaise et ses suppôts. Et lui,

Messie d'union, de paix et de mansuétude, de résignation, de patience et de dévouement, il ne recule pas, dès qu'il s'agit de l'œuvre du mal, devant l'emploi de l'arme foudroyante de la malédiction. « *Personne*, s'écrie-t-il, *personne ne peut servir en même temps Dieu et Mammon! Personne ne peut servir deux maîtres à la fois.* »

Une Humanité vit et grandit comme un ciron, comme un homme et comme une Planète, car c'est toujours et partout la loi simple et sublime de l'analogie. *Humanimalité* d'abord, elle est à l'état embryonnaire et possède une *vie physique et intellectuelle* en rapport avec sa condition inférieure. Bientôt à cette vie vient s'adjoindre la *vie morale*, premier apport céleste. Puis vient la *vie spirituelle*. Enfin la *vie où elle naît à Dieu* lui arrive en dernier lieu. Alors seulement elle est HUMANITÉ ; elle se connait elle-même et connait son Dieu. Alors elle entre dans la vie lumineuse céleste de la vérité divine dans laquelle l'a dirigée son Messie en lui disant : « *Je suis la voie, la vie et la vérité.* » C'était, en effet, tout cela qu'était Jésus, mais il ne devait le manifester qu'à des époques successives et séparées, plus ou moins éloignées l'une de l'autre. Jusqu'à ce jour il a été la *Voie*. A sa prochaine venue, il sera la *Vie*, et sa vie transformera, ressuscitera effectivement les vivants et les morts. Ici, les vivants sont ceux qui sont déjà nés à la morale vivifiante et bénie du Christ, et les morts, ceux qui sont encore réfractaires à cette morale divine. Enfin, il sera la *Vérité*, quand, à sa troisième et dernière venue, il apportera la vraie lumière : la lumière céleste.

Une Planète ne saurait arriver à l'harmonie complète sans ces trois visites du Verbe divin, du même Fils unique de Dieu.

Quand le Verbe divin quitte les mondes célestes soniques pour se rendre sur le globe matériel favorisé pour la première fois de sa venue, il se dépouille d'abord de son exubérance de quin-

tessence céleste ; puis, descendant aux mondes spirituels, il y dépose la partie de son essence trop relevée pour les mondes de nature inférieure où il se rend. Ce passage incessant des Messies à travers les mondes spirituels y introduit une vivification incomparable et les régénère pendant qu'en même temps les évolutions des comètes solaires les débarrassent des fluides d'une pureté douteuse.

Chaque globe a son Messie, mais tous les Messies n'en sont qu'un seul et même formant le VERBE, la même et unique Volonté de Dieu.

Dans sa première mission, sa mission matérielle, le Messie *sonique* n'emploie pour toute arme que la parole, la seule qui soit à la portée d'une Humanité dans l'enfance, encore ignorante et faible. Il dit aux hommes : « *Aimez-vous les uns les autres, c'est là toute la loi et les prophètes.* » Et c'est ainsi qu'il dispose l'humanimal à devenir un jour un homme.

Dans sa seconde mission, sa mission spirituelle, devenu grand Messager de Dieu, tout lui est accessible. Il confirme aux hommes les enseignements d'amour qu'il a déjà donnés et les mène à travers toute la vérité. Il ne parle pas par lui-même, mais il fait parler ; il n'agit pas, mais il fait agir ; il n'écrit pas, mais il fait écrire et se sert pour cela des millions d'âmes et de voix déjà entrées dans la voie de la vérité. C'est alors un ébranlement général qui se produit et indique pour la Planète le signal d'une marche irrésistible en avant. L'*Esprit* (on doit entendre par ce mot un ensemble considérable d'Esprits) apporte le complément spirituel des paroles du Messie sonique, et l'homme moral devient homme spirituel. Mais la vérité n'est pas encore sondée dans tous ses plis et replis, car c'est là l'œuvre du troisième Messie.

A sa troisième et dernière visite sur la Planète, le Messie n'a plus besoin de se dépouiller de rien, il conserve ses caractères célestes et apporte à l'Humanité régénérée toute la quintessence di-

vine. L'homme alors est amené à la condition d'homme extatique lumineux, il est devenu

L'HOMME-DIEU

C'est alors que va commencer la transformation de la Planète en vertu d'une sublime opération de chimie divine. A ce moment solennel, la voirie fluidique reste autour du cadavre du globe, entrainant avec lui dans sa géhenne toute la race Adamique, composée des aveugles, des orgueilleux, des égoïstes et de tous les méchants qui ne doivent point prendre part à la résurrection lumineuse et divine. L'agent vivifiant du globe devient tout à coup si éclairé et si riche que tous les élus tombent dans le ravissement extatique. La Planète alors devient Soleil et c'est alors qu'a lieu le Jugement,

## LE DERNIER CLASSEMENT

Mais cette Humanité ainsi transformée est toujours et sera constamment soumise à la loi du Libre arbitre. Matérielle toujours, elle est toujours rivée à la loi du travail et de l'épreuve. Elle doit élaborer les données de l'*Esprit* et chercher à en tirer tout le bien dont elles sont grosses à son profit. Notre être porte toujours en soi cet aiguillon qui le pousse vers des aspirations qui ne sont jamais assouvies et qui l'excite à la recherche de Dieu.

Dans cette heureuse condition de l'extase lumineuse, une Humanité se trouve placée en dehors de toute altération possible par la richesse de son atmosphère. Elle peut attendre, en cet état, des milliers et des milliers d'années sans inconvénients ni retard pour elle. C'est ainsi que, dans une voie opposée, les trainards cataleptiques dans la léthargie de malheur sont à l'abri des atteintes de la corruption par l'absence du principe vivifiant sur le cadavre rebuté de leur Planète transformée.

C'est par le cordon alimentateur de la Planète

que le globe en harmonie s'élève vers le Soleil, son père. Là s'opère son classement avec l'aide de grands Messagers divins préposés à ces fonctions.

Le mobilier des quatre règnes d'un globe planétaire transformé est certes parvenu à un haut degré de perfection, mais c'est une perfection relative. Il est autant au-dessous du mobilier d'un Soleil que peut être au-dessus d'une Planète en harmonie un pauvre Satellite de création nouvelle. Cependant, une portion d'un mobilier planétaire de cette nature peut se trouver placée comme germe sur un jeune Soleil ; mais, en s'éveillant sur ce Soleil, au moment où il a constitué son atmosphère, la richesse de cette atmosphère lumineuse est si grande et si imprégnée d'amour vivifiant divin que ces nouveaux venus se dépouillent immédiatement de la croûte, grossière relativement, qui était restée autour de leur corps. Ils ressuscitent joyeux et transparents et continuent sur l'astre leur marche lumineuse progressive.

## XIV

### LES MONDES PEUPLÉS D'ÉTINCELLES DIVINES PAR LE JEU DES DIGESTIONS PLANÉTAIRES

Les êtres, dans leurs pérégrinations, sont classés d'après leur valeur et tout se passe comme pour les hominicules dans la digestion humaine. C'est ainsi que nous avons vu que, lorsque l'homme amène la nourriture à sa bouche, les hominicules allaient, les uns, déjà supérieurs, immédiatement et directement au cerveau, les autres à l'estomac, où ils étaient classés par triage et sélection. Ainsi en est-il pour les humanités. Les plus parfaites arrivent instantanément au centre de l'astre auquel elles appartiennent, à l'endroit où se trouve la partie la plus pure et

la plus intelligente de l'astre ; de là, suivant la loi ascendante et le cordon aromal de la Planète, elles montent à des globes supérieurs et jusqu'au Soleil lui-même, si elles se sont rendues dignes de ce privilège. Mais pour cela, après avoir abandonné leur enveloppe matérielle, il faut qu'elles abandonnent encore leur enveloppe fluidico-spirituelle, car celle-ci, alimentée jusque-là par des mondicules et des hominicules lumineux provenant du superfin de sa digestion planétaire, ne saurait les suivre et doit rester à l'atmosphère, dont elle augmente ainsi la valeur. Cette enveloppe se dissout en répandant autour d'elle ses hominicules redevenus libres.

Les Humanités de degré inférieur aux précédentes passent par les phases de la digestion qui fait un juste triage des bonnes et des mauvaises. Les mauvaises prennent immédiatement le cordon aromal descendant et vont à des mondes inférieurs répondant à leur mauvaise nature. Leur périsprit tombe au plexus nerveux de la Planète, représenté par la masse des métaux en fusion au centre du corps planétaire, s'y dissout, et de là se rend, par les filets métalliques lumineux, dans le sein de la terre, où elle va fournir d'animules les mondicules matériels de la végétation.

Enfin les Humanités qui, dans la digestion, sont classées parmi les bonnes, arrivent aussi, comme les premières, à fusionner avec la partie supérieure de l'astre, mais par une voie beaucoup plus longue. Elles se rendent dans l'élément vital de la Planète, dans son sang, c'est-à-dire dans les eaux, où elles s'épurent en y déposant leur enveloppe fluidique divisée, dont chaque partie se rend ensuite, par l'alimentation vitale, à l'élément fluidique de sa nature.

Ainsi l'on voit que les enveloppes fluidico-spirituelles se dissolvent après la mort et vont : les mauvaises à la terre, les plus pures à l'air, et celles qui tiennent le milieu, dans le sein des eaux. Les hominicules qui les constituaient vont

accomplir ailleurs leurs travaux d'une manière plus intelligente et plus relevée ; ils vont, véritables étincelles divines, servir d'animules aux mondicules en voie de résurrection léthargique.

Les Esprits qui restent dans notre atmosphère n'y sont que pour s'épurer. Seuls, les grands Messagers, représentants de la Volonté divine, peuvent y vivre et y agir à leur gré.

L'être humain, avec son corps fluidique, est la ressemblance lumineuse de l'être humain dont il habitait et animait le corps matériel. La dissolution de ce corps fluidique qui se trouve toujours approprié à chaque existence matérielle, entraine provisoirement pour l'être la perte du souvenir de sa précédente existence. Mais l'individualité de l'étincelle divine ne se perd jamais ; bien plus, dans les diverses étapes, c'est toujours le même caractère, le même sexe, les mêmes traits, la même ressemblance, dont le type indélébile immuable est en elle de toute éternité, modifié cependant par les circonstances diverses attachées aux existences matérielles qu'elle subit. Les ressemblances de nations et de familles répondent à l'attraction et à l'éducation, à la conformité de nature et de valeur des êtres.

Les êtres humains sont à Dieu ce que les hominicules sont à l'homme. Ils s'éloignent des Cieux par dévouement, et y reviennent par l'amour et l'attrait de la perfection, comme les hominicules viennent *fusionner* dans le cerveau humain par leur pureté, attirés qu'ils sont par l'amour vers leur centre attractif, et comme ils s'en éloignent aussi chargés de missions de dévouement, pour y revenir encore et sans fin.

## XV

### LES FLUIDES DE L'ATMOSPHÈRE

Notre atmosphère est remplie de fluides qui distribuent partout la vie : fluide attractif des

minéraux, représenté par le principe aimanté; le fluide armal des végétaux, constitué par les fluides vitaux phosphorescents les plus grossiers; enfin, le fluide arnal spécial des animaux, composé de la partie la moins raffinée des bons fluides vitaux. Elle contient en bloc le principe vital, représenté par le fluide phosphorescent-électrique-aimanté-sonique-divin et, en même temps, tous les mauvais fluides qui constituent les voiries fluidiques. Le végétal et l'animal, en s'alimentant du résidu des bons fluides, soulagent et purifient l'atmosphère qu'ils élaborent au profit de l'homme. Quant aux bons fluides, ils nous viennent du soleil et sont constamment entretenus par l'intermédiaire du cordon aromal de la Planète.

Tous ces fluides sont dans l'air, emboités les uns dans les autres et généralement répandus tous ensemble en même temps. Chacun est donc la voirie particulière d'une infinité de globules fluidiques infiniment petits, portant des homini-cules fluidiques infiniment petits aussi, qui, ainsi que nous l'avons vu, sont les véritables agents de la vie. Ces mondicules sont aussi serrés, aussi incalculables en nombre que les molécules humides infinitésimales incorporées dans un courant d'eau. Invisibles et massés à l'infini dans l'atmosphère, ils pénètrent les fluides, les liquides et les solides, se répandent partout dans l'air, dans la terre et l'eau. La voirie du fluide phosphorescent électrique, qui est la partie la moins subtile des fluides supérieurs et qui sert à ceux-ci de gaine et d'enveloppe, trouve peu d'obstacles qui puissent l'arrêter. Quant au fluide sonique et au fluide divin, ils vont partout; aucun corps matériel, de nature quelconque, ne saurait les contenir vivants. Ils sont, par la pureté et la subtilité de leur nature, matériellement insaisissables, à moins d'être frappés d'inertie par leur séparation d'avec le principe vital, comme cela a lieu dans certaines opérations scientifiques.

Ces fluides divers, peuplés de leurs mondicules, sont tous susceptibles de s'épurer. En s'épurant

par voie de digestion, ils passent de degré en degré au fluide divin. Celui-ci les contient donc tous en essence avec leurs mondicules, mais ceux-ci ne contiennent plus alors que leur quatrième règne, épuré comme eux, le règne hominiculaire.

Les hominicules servent à l'homme pour accomplir sa volonté à l'intérieur de son corps; ils lui servent aussi pour accomplir sa volonté dans le monde qui l'entoure. Les hommes échangent leurs communications entre eux au moyen des cinq sens, et ce sont les hominicules lumineux qui font l'office de messagers dans toutes les communications d'homme à homme. Par la vue, par exemple, les hommes perçoivent le message d'hominicules lumineux extérieurs, et des hominicules intérieurs de même nature transmettent intérieurement ce message. Par l'ouïe, arrivent les communications des hominicules soniques reproducteurs de la parole. Par l'odorat, arrivent celles d'hominicules aromaux de toute nature. Quant au tact, il se passe d'intermédiaires extérieurs.

Toute communication d'hominicules se fait par transmission, car chaque hominicule n'est qu'un écho. Les transmissions courent dans les fluides spéciaux, portées par les hominicules qui se les transmettent dans toutes les directions, pendant que, se transformant eux-mêmes, ils passent de mondicule en mondicule. Toutes ces opérations s'exécutent avec la rapidité de la pensée.

Un homme devient-il aveugle? les hominicules qui ne peuvent plus servir pour la vue sont dirigés vers les autres sens, qui y gagnent d'autant.

Quand les hominicules lumineux ont accompli leur mission d'intermédiaires, ils poursuivent leur carrière dans l'atmosphère sur les mondicules fluidiques infinitésimaux de leur nature.

## XVI

### LE FLUIDE SONIQUE

Tout son, tout bruit ne peut éclater qu'au moyen du fluide sonique. Quand une masse de fluide sonique est ébranlée, ce sont les mondicules solaires qui perçoivent et transmettent le son par l'intermédiaire des hominicules qui servent de messagers ; ils suivent les voies lumineuses en nombre incalculable qui vont aboutir à toutes les oreilles. L'oreille, avertie du choc sonique, le communique à l'entendement.

Les hominicules soniques sont répandus partout avec leurs mondicules enveloppés par leur fluide de même nature ; ils se trouvent dans l'air, dans les liquides et les solides par myriades de milliards. Ces hominicules sont fluidiques, vifs, intelligents, subtils et invisibles, de tous les caractères et de toutes les nuances de caractère. Ils sont à l'affût de tous les sons prêts à les répéter dans tous les sens et à se mettre au service de tout être intelligent.

Si le bruit est fort, brusque et incohérent, il est répandu par des hominicules de ce caractère ; ils sont déchirants et inharmoniques, doux ou légers, selon la nature du bruit.

La masse atmosphérique est le milieu le moins propre à la transmission du son, à cause de l'abondance de tous les fluides qui s'y croisent et s'y enchevêtrent. Une longue pièce de bois sera toujours un meilleur intermédiaire. Le son émis par le moyen d'un cornet acoustique qui en dirige le départ se trouve mieux nourri et se transmet plus clair, parce que l'on remplace l'atmosphère générale par un espace restreint et qu'il y a une moins grande masse d'hominicules frappés.

D'une subtilité supérieure à celle de l'électricité grossière, les mondicules soniques et leurs hominicules pénètrent tout ; ils agissent sans la

moindre déviation quand on leur donne un fil conducteur métallique, ou végétal, ou animal, allant jusqu'à l'oreille sans solution de continuité. Le vent augmente la vitesse des mondicules quand il marche dans le même sens qu'eux. Le fluide sonique revient sur ses pas quand il rencontre une surface qui l'arrête, et, marchant toujours en ligne droite, il fait un angle de réflexion égal à son angle d'incidence. Le bruit prolongé du tonnerre est produit par le fluide sonique qui, rencontrant dans l'atmosphère des masses de fluides inertes et mauvais, se brise contre elles et rebrousse chemin en produisant des échos multiples.

## XVII

### PRODUCTION DE LA LUMIÈRE

Les hominicules divins lumineux des petits soleils infinitésimaux répandus dans l'atmosphère sont les agents de la transmission de la lumière à tous les degrés. Il y a dans l'atmosphère deux sortes de lumières : l'une est la *lumière solaire*, et l'autre la *lumière matérielle* ou factice.

Par suite de l'interposition du grand chantier matériel des mondes entre le Soleil et nous, toute relation entre cet astre et nous devient impossible. Ce sont les mondicules solaires et leurs hominicules peuplant l'atmosphère qui nous font voir notre astre; autrement dit, ce sont les voies de l'intelligence divine situées dans les fluides célestes de l'air qui mettent les Planètes en relation avec leur Soleil.

Lumineuse par sa nature, venue du Soleil, composée de mondicules solaires fluidiques de la nature du Soleil lui-même, l'atmosphère terrestre n'est autre chose qu'un immense œil intelligent qui nous montre dans toutes les étoiles du firma-

ment un point du corps fluidique lumineux de Dieu. Les mondes mauvais, qui possèdent une atmosphère mauvaise, perçoivent mal la lumière du Soleil. Un corps privé d'atmosphère ne peut pas se montrer aux yeux. Ainsi, les comètes opaques de notre tourbillon qui sont encore à l'état embryonnaire, sans vie et sans atmosphère, sont invisibles pour nous, et nous ne pouvons les voir que lorsqu'elles commencent à vivre. Si la Lune n'avait pas d'atmosphère, comme certains le lui reprochent. elle serait invisible pour nous : sa triste et pâle lumière annonce seulement que son atmosphère est loin d'être riche en vie, en mondicules lumineux d'élément céleste. La Lune n'est pour nous qu'un affreux voisinage et est la cause d'une grande déperdition de vie, qu'elle pompe à son bénéfice dans notre atmosphère.

Peu avant la venue du Christ, l'atmosphère terrestre éprouva une détérioration telle que le Soleil s'en obscurcit ; les Romains attribuerent cette défaillance au deuil occasionné à l'astre par la mort de César. A la mort du Christ, le Soleil fut également voilé : c'étaient les fluides du mal qui avaient envahi l'atmosphère. C'est ainsi qu'à la brusque invasion d'un ouragan, ou bien encore en temps de choléra, l'atmosphère est altérée et se montre envahie de fluides impurs et méphitiques. Les aéronautes qui se sont élevés un peu haut dans l'atmosphère racontent que le ciel devient d'autant plus noir et le Soleil plus terne que l'atmosphère devient plus rare. C'est que les hominicules lumineux sont plus éloignés les uns des autres. Si l'on s'élevait assez haut, l'on ne verrait plus le Soleil, entouré qu'on serait alors du néant de la voirie compacte et ténébreuse.

Tout nous vient du Soleil, qui est le représentant de Dieu dans notre tourbillon. Comme Dieu, les Soleils aiment tout ce qu'ils ont créé. Aussi un Soleil est-il un astre doué d'une atmosphère vivifiante, clairvoyante, fécondante, lumineuse

d'amour divin, créant toujours, et inspirant l'amour à tous les êtres en rapport avec lui.

L'amour développe la chaleur. Qui ne sait que rien n'égale le brasier de l'amour? Aussi, que ne doit-on pas attendre de l'astre embrasé d'amour divin qui nous a fait naitre? C'est lui qui engendre la chaleur amoureuse dans tous ses mondicules répandus au milieu des fluides atmosphériques, et de là en nous et dans nos cœurs. Excitées par sa lumière vivifiante d'amour, les innombrables myriades invisibles de mondicules et d'hominicules s'embrasent et vont accomplir partout leur mission lumineuse d'amour solaire.

Les hominicules intelligents lumineux divins apportent à nos organes la perception de la lumière solaire et de tous ses effets, cela toujours par la voie la plus courte et la plus directe. Etant entre eux dans la plus complète harmonie, ils ne sauraient ni errer, ni dévier dans leurs fonctions. Ils vont toujours en ligne droite, comme les hominicules soniques, et obéissent à toutes les lois de la mécanique omniverselle.

Certaines substances minérales ou végétales, telles que les huiles, les lignites, les charbons de toutes sortes, contiennent en abondance des quantités de Soleils et d'hominicules lumineux à l'état d'attente et de léthargie. Elles brûlent au moyen du fluide phosphorescent-électrique répandu dans l'atmosphère, qui est un dissolvant irrésistible. Le simple contact de quelques hominicules enflammés ressuscite tous leurs frères endormis et propage le dégagement lumineux de proche en proche. La lumière, ainsi produite, est perçue absolument comme celle qui nous vient du Soleil et est rendue sensible à notre œil par la transmission instantanée qu'en font immédiatement les mondicules et les hominicules divins lumineux interposés en masses serrées, transparentes et invisibles entre nos yeux et l'objet. Toute factice qu'elle est, cette lumière engendre aussi la chaleur amoureuse. Dans le

bois qui brûle on retrouve encore, comme partout, les trois voiries : la braise à la *couleur rouge* correspond à la voirie vitale de l'homme, représentée par le sang purpurin ; la flamme à la *couleur bleue* représente les fluides métallo-ferrugineux les plus grossiers, pendant que. dans sa *couleur jaune-blanche*, elle reproduit les fluides phosphorescents-aimantés et les fluides supérieurs dégagés par la digestion produite dans cette combustion, et qui vont, en fusionnant, se réunir dans l'atmosphère aux mondicules de leur nature. La fumée du feu, voirie fluidique, va se joindre dans l'air aux voiries fluidiques de sa nature. Quand cette fumée est enfermée dans un espace étroit, elle neutralise le principe vital et asphyxie. La fumée est toujours en avant et précède la flamme, parce que, comme partout, le mal prend toujours les devants sur le bien. La cendre est le résidu grossier, matériel, de tout ce qui a été dissous ; elle en représente la partie retardataire destinée à retourner à la voirie terrestre pour concourir, comme on sait. à d'autres créations.

(*A suivre.*) René Caillié.

---

## Usage et abus du Spiritisme

### I. — Introduction

Toute chose en ce monde présente des avantages et des inconvénients ; toute médaille a deux faces. On peut même dire que les meilleures choses en apparence sont souvent les pires en réalité.

En effet, on n'abuse pas longtemps des choses manifestement mauvaises : les sensations douloureuses et les sentiments désagréables qu'elles déterminent, nous obligent vite à nous en éloigner ou à y renoncer.

Il n'en est pas de même des bonnes : le plaisir qu'elles procurent nous cache les dangers qu'elles présentent : c'est un serpent sous les fleurs ; on sent

moins les inconvénients de leurs abus, et, lors même qu'on en souffre, on attribue cette souffrance à toute autre cause que la véritable : d'où il suit que l'on tombe plus facilement dans cet abus et qu'on y reste plus longtemps.

L'intelligence et la liberté nous ont précisément été données pour que, par l'une, nous discernions le bien du mal, et, par l'autre, nous évitions celui-ci et nous fissions celui-là.

Si nous étions nécessairement attirés par ce qui est bon et dans la seule mesure où il est bon, et si nous étions de même repoussés par ce qui est mauvais, nous agirions fatalement, sans danger, mais sans mérite ; nous n'aurions jamais besoin de faire appel à notre raison pour décider notre choix et régler nos désirs ; nous ne ferions jamais le moindre effort de volonté pour modérer nos inclinations et refréner nos passions.

La raison et la volonté, en supposant que nous en eussions le germe, ne se développeraient donc jamais faute d'exercices ; elles nous seraient d'ailleurs de la plus complète inutilité, car leur but, leur raison d'être est bien moins de nous préserver du mal — l'instinct y suffit — que de nous sauvegarder de l'excès du bien, qui est un mal d'un genre particulier, non moins commun et bien plus dangereux que le mal pur et simple.

Le spiritisme ne fait pas exception à cette loi universelle ; s'il présente des avantages, il n'est pas dépourvu d'inconvénients, et ses avantages même peuvent être pour nous une source d'égarements et de dangers, si nous n'avons pas soin de nous tenir dans le juste milieu.

On ne doit donc pas être étonné que le spiritisme, si nouveau pour la plupart des gens qui le cultivent, soit mal compris, mal pratiqué et entraîne quelques abus ; c'est le contraire qui aurait lieu de nous surprendre si nous pouvions l'être.

Ces quelques abus, assez légers, d'ailleurs, ne sont pas une raison pour renoncer à son étude et à sa pratique : jusqu'où irait-on si l'on voulait se tenir dans cette voie ?... Ils sont seulement une raison pour bien définir le spiritisme, sa nature, son but, ses moyens, afin de déterminer son degré d'utilité qui n'est autre chose que la balance de ses avantages et de ses inconvénients.

C'est là un travail qui n'a pas été fait, que je sache,

d'une façon méthodique, et c'est ce que nous allons tenter de faire, aussi brièvement que possible et dans la mesure de nos connaissances théoriques et pratiques de la matière.

Si l'on veut que le spiritisme ne tombe pas dans le discrédit et dans le mépris avant même d'être définitivement constitué, cette tâche doit être accomplie le mieux et le plus tôt possible.

Nous engageons donc tous les hommes de savoir et de bonne volonté à y concourir dans la mesure de leurs moyens et de leur compétence. Nous donnons l'exemple. Nous entrons dans la carrière, mais nous ne fermons pas la barrière. Il y a dans ce champ non seulement à glaner, mais à moissonner pour tous les hommes actifs et intelligents.

## II. — Raison d'être du spiritisme

Nous traversons une ère de fausse science, de sience banale et vénale. On touche à tout superficiellement, autant qu'il faut pour obtenir des grades et des diplômes et pour parvenir à émarger aussi copieusement que possible au budget, idéal de tout fin lettré ; mais on n'approfondit rien, et l'on néglige même complètement toute étude qui n'a pas pour but et pour résultat de *rapporter* honneurs ou profits, ou, mieux encore, les deux à la fois.

« A quoi cela sert-il ? » Telle est la première et unique question qu'adressent invariablement les « hommes pratiques » à ceux qui leur parlent de philosophie quelque peu élevée au-dessus des intérêts matériels et s'écartant du cadre des *manuels* universitaires, qui sont considérés par eux comme l'alpha et l'oméga de toute connaissance possible (1).

C'est ainsi qu'ont été négligées, et que sont tombées dans l'oubli des sciences théologiques et la philosophie transcendante, et que la méthode même de la vraie recherche scientifico-philosophique n'est plus suivie ni même connue.

Il y a toujours des théologiens, puisqu'il y a un chapitre du budget à eux destiné ; mais il n'y a plus de théologie : celle que l'on enseigne dans les facultés n'est pas une *science*, puisqu'elle ne repose que sur

(1) Tous les savants ne méritent pas ce reproche : Il suffit de citer MM. Liébault, Charles Richet, Ochorowicz, Luys, de Rochas, sans parler des Wallace et des Zœllner et des Crookes, ainsi que des Gurney, Myers, Podmore, et du docteur Dariex, le vaillant directeur des *Annales des Sciences psychiques*. A. J.

l'autorité, dédaignant les faits, souvent même la raison. Les théologiens sont d'ailleurs les premiers à ne rien croire de leur théologie. Ils ne croient même pas en Dieu : pour eux le mal domine ; d'où il suit que Dieu, c'est le diable.

Voltaire disait déjà au siècle dernier : « Satan, c'est tout le christianisme ; pas de Satan, pas de Sauveur. »

Il y a encore des philosophes, pour la même raison qu'il y a des théologiens ; mais ils ont perdu toute notion de philosophie non seulement première, mais élémentaire ; la loi de causalité, base de toute philosophie, est pour eux lettre morte ; ils sont incapables de distinguer les effets des causes. Pour ces pensionnaires de l'Etat, l'âme est l'effet, le résultat de l'organisme et non sa cause informante.

Par une conséquence très logique, il n'y a pas de responsabilité humaine, pas de morale, pas de vie future, continuation et conséquence de la vie présente.

Et par une contradiction non moins logique, — le budget en dépend, — l'homme (qui n'est pas responsable de ses actes, puisqu'ils sont purement physiques), a cependant des devoirs à remplir envers ses semblables et surtout envers ses supérieurs.

On n'oublie qu'une chose dans les traités de morale civique, c'est de montrer le fondement de ces devoirs. Quant à leur sanction, on la connait, le code nous l'enseigne : c'est l'amende, la prison, l'échafaud.

Il y a aussi des savants. Ce sont même eux qui, aujourd'hui, par le nombre et l'influence, tiennent le haut du pavé et l'assiette au beurre ; nul n'a d'esprit et ce qui s'en suit qu'eux et leurs frères et amis. Mais aux ignoties et aux contradictions des théologiens et des philosophes ils en joignent d'autres.

Les théologiens rejettent toute preuve de fait ; les savants rejettent toute preuve d'autorité, sauf la leur, bien entendu. Et celle-ci, ils prétendent l'imposer à tous les autres, dès leur plus tendre enfance, avec la garantie du gouvernement et sa sanction — toujours la même, — amende et prison. Cela n'empêche pas ces savants de se dire libres penseurs.

Les preuves de raison sont également bannies par eux du domaine scientifique. L'expérience semble trouver grâce. Des faits, toujours des faits, rien que des faits : voilà toute la science moderne.

J'ai dit que l'expérience *semble* trouver grâce devant eux. Ce n'est, en effet, qu'une vaine apparence. Il en est de l'expérience comme de l'autorité ; il n'y a

de valable que celle qui vient d'eux, celle qui sort de leur laboratoire. L'expérience d'autrui est à leurs yeux nulle et non avenue.

Quand un expérimentateur étranger à leur congrégation les met au pied du mur : « Je le verrais que je ne le croirais pas », tel est leur dernier mot. Avec de pareils arguments il n'est pas difficile d'avoir raison.

Et voilà pourtant les directeurs, les instituteurs, les législateurs, les administrateurs, les *juridicteurs*, les exploiteurs de la société moderne.

C'est au milieu de cet état des choses et des hommes qu'a surgi le spiritisme, émettant la prétention de renover la théologie scientifique et la science théologique, de fournir la preuve expérimentale et rationnelle de la réalité de l'âme, de son autonomie, de sa prédominance sur le corps, de sa survivance audit corps, avec les conséquences morales qui découlent de ces démonstrations.

Des preuves d'autorité relatives au spiritisme étaient fournies par la théologie, par l'histoire et par la tradition. Des preuves de raison, on en trouvait dans l'ancienne philosophie spiritualiste, rejetée par les nouvelles générations. Mais les preuves d'expérience manquaient, et c'est le spiritisme qui les présente sans négliger les autres.

Telle est sa raison d'être.

### III. — La théurgie

Quand je dis que les preuves expérimentales de l'immortalité de l'âme nous manquaient, cela doit s'entendre des temps modernes ; car l'antiquité les a connues, et elles n'ont été anéanties plus ou moins complètement que par la théologie, la philosophie et la science officielles, modernes, d'abord par les universités à partir du XIII^e^ siècle, ensuite et surtout par les Académies depuis le XVII^e^ siècle.

« L'antiquité, dit Guldenstubbé, plus sage et plus clairvoyante que nous, avait fondé des écoles d'expérimentation grâce aux mystères dans lesquels on initiait ceux qui ne se contentaient point d'une foi aveugle, mais qui désiraient avoir une preuve personnelle, directe et palpable de la réalité du monde supérieur des causes invisibles et immatérielles. Les mystères prouvaient, grâce aux expériences, ce que la mythologie, le culte vulgaire ne faisaient qu'affirmer [1]. »

1. Voy. *Revue Spiritualiste* de Piérart, 1860, t. III, p. 30.

Il ne faut pas croire que ce soient là des assertions purement gratuites d'un sectaire du spiritisme. On remplirait un volume des preuves du fait allégué par Guldenstubbé. Citons-en quelques-uns au hasard, pour les personnes qui en douteraient.

« Dans tous les Mystères, dit Proclus (Commentaires de la *République* de Platon), les dieux (c'est-à-dire les esprits) montrent beaucoup de formes d'eux-mêmes, apparaissent sous une grande variété de figures et revêtent la forme humaine. »

Plutarque, qui était hiérophante, dit également que « le plus souvent d'excellents esprits intervenaient dans les Mystères, quoique parfois des pervers cherchassent à s'y introduire. »

Amélius consulta Apollon pour savoir ce qu'était devenue l'âme de Plotin, et il en obtint une réponse que nous a conservée Porphire dans sa *Vie de Plotin*.

Xiphilin, dans l'abrégé de Dion Cassius, dit que l'empereur Caracalla évoqua les âmes de Commode et de Sévère.

Celse raconte que ceux qui avaient étudié en Egypte étalaient pour quelques oboles toutes les merveilles de leur science au milieu des places publiques, chassant les démons hors des corps des hommes, guérissant les malades en soufflant dessus, évoquant les âmes, dressant des tables qui paraissaient couvertes de mets exquis, quoique réellement il n'y eût rien dessus.

Numa fit encore mieux que cela. Il donna à tous les sénateurs romains un véritable repas servi par des esprits.

Glycas et Zonare rapportent que Santaburenus, confident et favori du patriarche Photius, étant prié par l'empereur Basile de lui faire voir son fils qui était mort, ce magicien fit venir le fils de l'empereur à sa rencontre comme il allait à la chasse et qu'après que l'empereur l'eût embrassé, le prince disparut.

La théurgie, partie principale de la magie, n'était pas autre chose que ce que nous appelons le spiritisme ; c'était l'art de consulter les dieux et d'évoquer les âmes des morts. Porphyre, entre autres, a écrit un traité sur ce sujet, dont Eusèbe et saint Augustin nous ont conservé quelques fragments.

Toute la différence qui existe entre le spiritisme et la théurgie, c'est que celle-ci était pratiquée avec beaucoup plus de soin et de perfection que celui-là.

Il n'est pas un seul moyen employé par les spirites modernes pour entrer en rapport avec les esprits et en obtenir des manifestations, qui n'ait été mieux pratiquée par les anciens et dont on ne trouve des exemples dans les livres où l'on s'y attend le moins.

La manière d'évoquer par le moyen des tables, mentionnée par beaucoup d'auteurs et minutieusement décrite par Amien Marcellin, souvent cité par les spirites modernes, était bien plus compliquée que chez nous. Un vieux proverbe dit qu'on ne fait pas les Mercures de tout bois ; on ne se servait pas non plus de toutes sortes de tables pour les évocations.

Les exemples d'apparitions, d'obsessions, de possessions (incarnations des modernes), de matérialisations, fourmillent dans toutes les histoires anciennes. L'écriture directe même n'était pas inconnue ; en voici un exemple.

Evagre, ayant été baptisé, apporta à Sinésius trois cents livres d'or pour distribuer en aumônes, mais à condition, lui-dit-il, que vous m'en donnerez un reçu avec promesse que Jésus-Christ me le rendra dans l'autre vie. Synésius écrivit la promesse et la signa. Evagre la prit et, quelques années après, se voyant sur le point de mourir, il recommanda à ses enfants de l'enterrer avec la promesse de Synésius entre les mains sans en rien dire à personne. Trois jours après sa mort, il apparut à son ami pour l'avertir d'aller reprendre sa promesse, car, lui dit-il, « je suis satisfait, et, pour preuve de ce que je dis, vous trouverez la quittance écrite et signée de ma main au bas du même papier. » Tout le clergé et les principaux habitants de la ville assistèrent à l'ouverture du tombeau, et la promesse fut trouvée entre les mains du mort, avec la quittance fraichement écrite, et que l'on reconnut être bien de l'écriture d'Evagre.

Ce n'est que plus tard et peu à peu que le catholicisme romain parvint à interdire la théurgie et, par conséquent, à faire perdre la tradition, à supprimer la démonstration expérimentale (et même rationnelle) de l'immortalité de l'âme, pour ne conserver que des preuves d'autorité, bien plus commodes, en effet, pour que les despotes puissent exploiter et asservir l'espèce humaine en toute sécurité.

« Ce qui a manqué, dit encore Guldenstubbé (*loc. cit.*), depuis le triomphe du christianisme en

Europe, c'est une école, une association de théosophes, ayant pour but de prouver par la voix expérimentale, et par la grande voie de l'humanité à travers les siècles, la réalité de l'ordre de choses surnaturelles, l'intervention du monde des causes spirituelles, des agents invisibles, des essences pures dans le monde des effets matériels, dans les destinées du genre humain. La réalité de ce monde des Esprits est la base, l'unique source d'où découlent toutes nos vérités religieuses et morales. »

Les preuves d'autorité, articles de foi, étant les plus faibles et les plus sujettes à caution, il est résulté de là que l'on a commencé par douter de l'immortalité de l'âme et finalement on est arrivé à ne plus y croire, à ne plus même croire à son existence, à regarder l'âme comme une secrétion du cerveau.

Nous en sommes là. Et c'est, comme on voit, le catholicisme qui est le père du matérialisme.

ROUXEL. (*A suivre.*)

## Les Phénomènes spirituels[1]

*Communication de Madame D.*[2]

### PRESSENTIMENTS

(*Suite*)

Vers l'automne de 1863, quelques journaux agitaient la question d'une nouvelle exposition universelle analogue à celle de 1855 et parlaient de la faire en *1865*. J'avais alors des raisons pour penser que je ne me marierais probablement jamais, et, néanmoins, j'eus l'intuition que *je verrais cette exposition-là au bras de mon mari*; je le dis à ma mère avec qui je me promenais quand cette idée me vint.

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

2. Cette communication, si intéressante par les faits qu'elle rapporte, reçoit une autorité particulière du caractère de la personne à qui nous la devons. Aussi la recommandons-nous tout spécialement à nos lecteurs. A. J.

(Je ne connaissais pas alors l'homme dont je devais plus tard porter le nom).

L'exposition fut — tout bien considéré — fixée pour 1867 afin que l'on eut bien le temps de s'y préparer.

Mes idées négatives quant à la question de mariage n'avaient pas eu de motif suffisant pour changer quand au printemps de 1867, et, par suite des circonstances les plus imprévues, M. H. D., capitaine au long cours, sur le point de partir pour les Antilles, entrait en relations avec nous et me demandait à mes parents (se fondant, pour faire prendre sa demande en considération, malgré la brièveté de notre connaissance, sur la persévérance du souvenir qu'il avait gardé de moi depuis trois années, après m'avoir simplement entrevue quelques jours au H. en 1864 chez la sœur de ma mère).

L'examen de ce projet fut ajourné à son retour. Notre union s'accomplit le 19 octobre 1867.

La clôture de l'exposition était officiellement annoncée pour le 15 octobre; je ne pourrais donc y aller, pensais-je, dans les conditions pressenties, et mon pressentiment m'avait bien trompée; j'en prenais gaiement mon parti, du reste, quand nous eûmes l'agréable surprise d'apprendre que la fermeture définitive serait reculée par tolérance jusqu'à la fin du mois.

Et c'est ainsi que se justifia pour moi cette prévision.

Si l'on veut bien réfléchir aux conditions tout à fait indépendantes de ma volonté qui devaient empêcher ou permettre la réalisation de ce pressentiment, on ne peut s'empêcher d'en être frappé :

D'abord mon mariage improbable, amené par un concours de circonstances absolument inattendues[1] ; puis la durée du voyage qui le précéda.

---

1. Au fond du département de l'A..., j'étais demandée par un marin du port de la *R...*, qui n'avait fait que passer quelques jours au *H.*

Rien n'étant plus variable que la navigation à voiles, mon futur mari, commandant un trois-mâts, pouvait très bien n'arriver qu'une dizaine de jours plus tard.

Enfin le délai de prolongation de l'Exposition pouvait n'être pas donné, etc., etc.

Et pourtant tout se produisit à point !

## NOUVEAUX PRESSENTIMENTS ET VISIONS

Nous étant mariés surtout par le désir de fonder une famille, nous fûmes très peinés, mon mari et moi, de n'avoir pas d'enfants durant les premières années de notre mariage. J'en étais venue à désespérer d'être mère, lorsqu'en janvier 1872, un nouveau pressentiment, s'imposant à moi avec une force irrésistible, me donna la conviction que l'année en cours ne s'écoulerait pas sans que j'eusse une fille ; j'en fis part à mon mari et j'étais tellement persuadée que lorsque j'eus en effet à préparer des objets de layette, je les fis marquer aux initiales qui devraient être celles de l'enfant.

Elle naquit le 27 décembre 1872, la petite fille tant attendue qui venait dans notre monde d'épreuves prendre sa part de nos peines et nous apporter de la joie !

Je me donnai tout entière à l'éducation de la chère et douce créature—comme à celle des deux petites sœurs qu'elle eut par la suite. — Son petit lit était, pour la nuit, rangé près du mien et seule je lui donnais tous les soins nécessaires (mon mari étant absent cinq mois sur six deux fois par an).

Une nuit, je m'éveillai sans motif appréciable pour moi, — tout étant parfaitement tranquille

---

lorsque moi-même je m'y trouvais accidentellement *trois ans plus tôt*. Un nouveau hasard l'y a ramené et fait qu'il y a trouvé son meilleur ami, me connaissant un peu ; celui-ci l'a approuvé et appuyé dans sa recherche quand j'étais encore à mille lieues de m'en douter .

dans l'appartement. — et je vis, à mon inexprimable surprise, le petit lit de mon enfant éclairé d'une lumière douce et blanche comme phosphorescente dont il m'était impossible de trouver la cause. Les grands rideaux de la fenêtre étaient hermétiquement clos et la lumière d'ailleurs ne venait pas de cette direction-là. Elle paraissait provenir du mur même contre lequel mon lit était adossé, enveloppait le berceau de ma petite dans sa lueur diminuant d'intensité vers le bout où se trouvait le visage de l'enfant, et le restant de la chambre, étant plongé dans une complète obscurité, détachait nettement les contours du petit lit seul éclairé.

D'un coup d'œil rapide, j'embrassai cet inexplicable phénomène et, ne pouvant suffisamment voir si mon enfant avait les yeux ouverts ou si elle dormait, mon premier mouvement fut d'allumer en hâte la bougie pour me rendre compte de l'état de l'enfant.

Elle dormait très paisiblement. Aussitôt cette constatation faite, j'éteignis ma lumière pour voir si l'étrange lueur persistait encore. Elle avait si notablement diminué qu'elle n'éclairait plus le lit de ma fillette, ne formait plus qu'une tache blanche de forme irrégulière sur la table placée près de mon lit et allait en se rétrécissant visiblement. Je posai ma main en plein sur cette lumière qui se déplaçait tout en diminuant, je vis distinctement ma main éclairée comme si je l'eusse placée dans un vif rayon de lune ; puis la tache brilla un instant encore près de moi sur mon lit et tout disparut à mes yeux, l'obscurité redevint intense dans ma chambre ; il n'y avait dehors ni lune, ni gaz pouvant donner une réverbération quelconque dans l'appartement et, je le répète, la lumière semblait d'abord provenir d'un foyer invisible rayonnant à *travers le mur*, lequel était complètement plein d'un bout à l'autre.

J'avais été si émue par ce que je venais de voir que je ne pus me rendormir qu'au jour, et j'avais le sentiment intense qu'une vie spirituelle

ou occulte, prodigieusement active, circulait partout autour de nous, et que ce mur (celui qui séparait ma chambre d'alors du passage servant de voie de communication aux habitants), était aussi facilement pénétré par l'active circulation de ces êtres invisibles que l'éponge est pénétrée par l'eau.

Les nuits suivantes, je restai éveillée durant des heures encore, pensant toujours que le même phénomène pouvait se reproduire. Mais il n'y eut plus rien de semblable relativement à ma petite « Jeanne », ma première née.

* * *

La venue de ma seconde petite fille en janvier 1876 ne fut marquée par aucun autre pressentiment ni phénomène particulier que la coïncidence remarquable dont j'ai parlé déjà à propos de la croissance du frêne pleureur.

## VISION PENDANT LE SOMMEIL

En novembre 1877, j'attendais mon troisième enfant. La veille de sa naissance, j'eus un épouvantable rêve.

J'avais le sentiment que mon appartement était envahi par toutes sortes d'influences occultes, mauvaises, douloureuses ; et un jeune être s'isolant de ce milieu à l'autre bout de ma chambre me disait : « Je viens à vous pour que vous m'aimiez. »

Cet être, de la taille d'un enfant de deux à trois ans, n'avait d'humain que le visage dans lequel brillaient deux grands yeux noirs ; je remarquai aussi l'expression de la bouche indiquant la souffrance ; quant au reste du corps, il était si pénible d'aspect, si différent des formes arrondies et de la carnation fraîche de l'enfance que, saisie d'an-

goisse, je m'éveillai, le cœur sursautant dans la poitrine...

Au jour, je fis part de ce rêve à ma mère ; elle l'attribua à un cauchemar causé par mon état particulier, et nous reçûmes en paix la troisième petite sœur, belle enfant, brune, bien constituée et offrant toutes les apparences d'une forte santé.

Au bout de quelques semaines, je remarquai que la physionomie de cette enfant avait, lorsqu'elle était sur le point de pleurer, une ressemblance marquée avec l'enfant de mon rêve ; elle avait aussi ses grands yeux noirs, mais très doux et, à mesure qu'elle avançait en âge, empreints d'une mélancolie indéfinissable et très profonde.

Je communiquai mes appréhensions à ma sœur, et nous observions, avec l'attention anxieuse que toute mère comprendra, le développement de la chère enfant.

Elle était facile à élever, sans écarts de caractère et incroyablement précoce dans le développement de toutes ses facultés : sens extérieurs, mémoire, intelligence des choses, vive sensibilité et connaissance affectueuse (je pourrais citer d'elle des traits merveilleux).

Je l'élevai ainsi jusqu'à deux ans et demi. Elle me fut enlevée par une terrible maladie, la granulie, survenant à la suite de la rougeole, et causant en dernier lieu une méningite après avoir, durant des semaines, torturé l'estomac. Ma pauvre petite était restée malade, *gravement malade trois mois et demi!!!* La dernière semaine de sa pénible existence, elle était réduite au dernier degré de dépérissement et, la montrant avec douleur à ma sœur, je pus lui dire en toute vérité : « Hélas ! la voilà, l'enfant de mon rêve, telle exactement qu'elle m'apparut la veille de sa naissance ! »

*Devait-elle donc fatalement finir ainsi*, après avoir supporté tant de souffrances ? Pourquoi ? Et qu'était-elle venue faire sur terre, la douce enfant si supérieurement douée ?

## APPARITION

Retournons à l'année précédente :

Pendant la nuit que nous passâmes au chevet de notre mère mourante, — du 25 au 26 avril 1879, — une fenêtre mal fermée s'ouvrit sous la poussée d'un coup de vent. Nous ne nous en aperçûmes pas ; notre appartement, en communication avec celui de notre mère, se composait alors de huit pièces et nous étions loin du salon où l'accident s'était produit. Mais la chambre des enfants en était très proche, et les portes, étant restées toutes grandes ouvertes entre elles et nous, le courant d'air frais et humide de la nuit les frappa dans leur sommeil.

Ce ne fut que vers deux heures du matin que, pénétrées à notre tour par le froid, nous nous rendimes compte de l'état des choses. Il était trop tard, mes pauvres petites avaient toutes trois été atteintes par le refroidissement et en avaient contracté le germe de la coqueluche.

Cette pénible maladie, dégénérant en bronchite pour ma chère petite « Lilie », ma seconde enfant — une radieuse blondinette adorablement expansive et gaie, — la tuait au bout de deux mois, à l'âge de trois ans et demi.

Cette phase de ma vie fut si cruelle que je n'eusse pu résister à la douleur qui m'écrasait si je n'avais été soutenue par l'idée spiritualiste établissant en moi la ferme conviction que celles dont je pleurais la perte continuaient à vivre, mais dans un monde meilleur, et que je pourrais les revoir un jour !

Comme pour fortifier à jamais en moi cette croyance d'une manière absolue, par la preuve des faits, un phénomène inoubliable me fut manifesté au début de la maladie qui allait m'enlever « Marguerite », ma plus jeune fille.

Cette enfant étant atteinte de la rougeole, le médecin recommanda de l'isoler autant que pos-

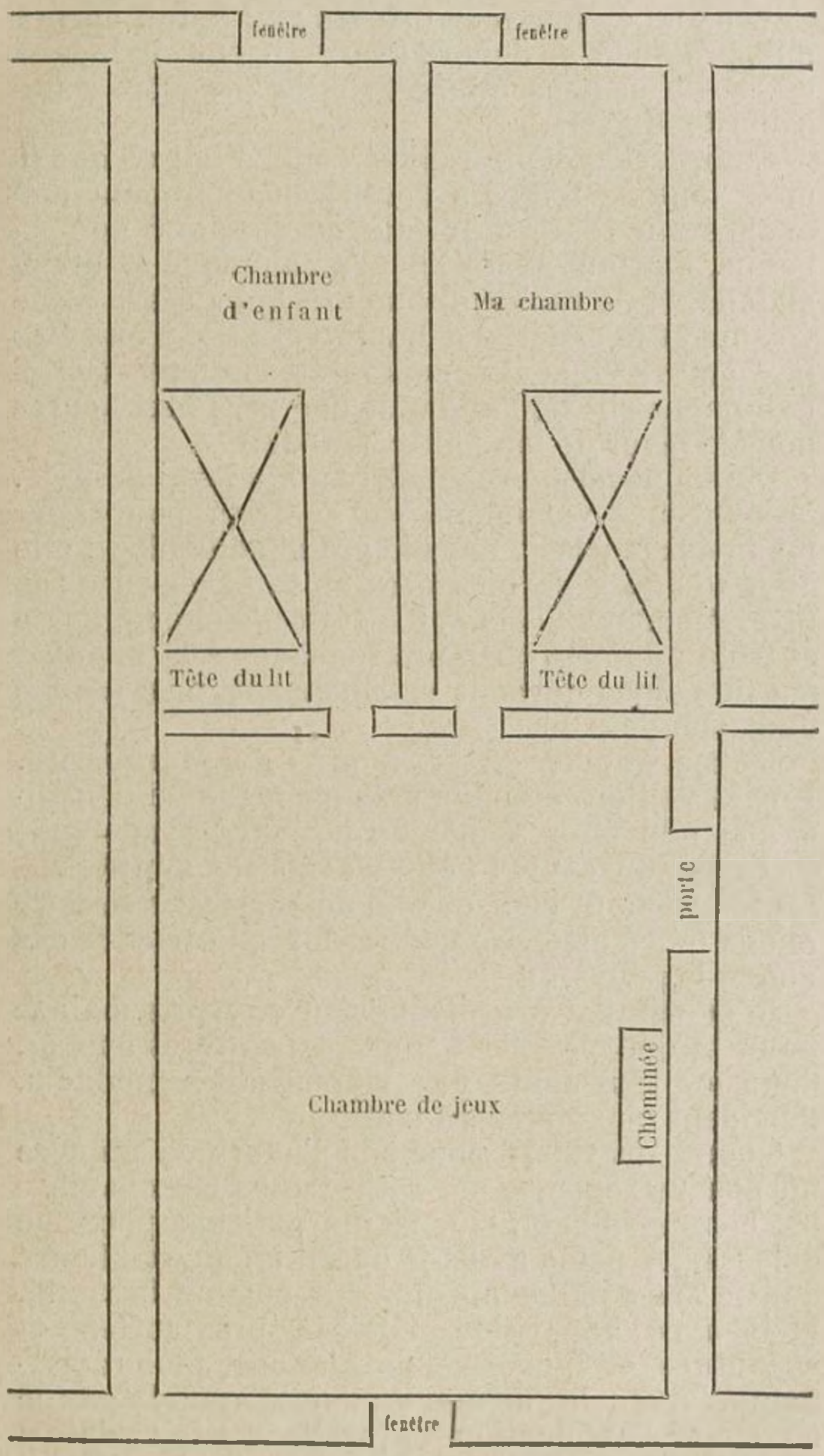
sible de sa sœur ainée — la seule qui restât. — En conséquence, nous établimes notre petite malade dans la chambre occupée autrefois par ma mère, et nous primes le soin de tenir toujours fermées les portes de communication avec les autres parties de ce grand appartement dont j'ai déjà parlé.

Une bonne dévouée me relayait et à tour de rôle nous passions chacune une nuit de veille, près de la malade, une nuit de repos près de l'enfant en santé. Après chaque nuit de veille, je me reposais, en outre, pendant une heure, afin de pouvoir suffire aux soins de la journée.

Trois pièces, inoccupées la nuit, nous séparaient les unes des autres: une grande chambre de jeux pour les enfants, une salle à manger, un corridor et une cuisine. La porte de ma chambre et celle de ma petite Marie-Jeanne étaient contiguës et restaient seules ouvertes sur la chambre de jeux bien close.

(Le croquis ci-contre reproduit exactement la disposition de ces trois dernières chambres.)

Vers la fin d'une de mes nuits de « repos » (relatif!), je fus nettement tirée du sommeil comme sous une impulsion étrangère, — je ne savais laquelle, — et je vis avec surprise — ayant le visage tourné vers le mur de droite contre lequel s'allongeait mon lit — que toute cette partie de ma chambre était éclairée par une lumière rougeâtre comme celle que projette un feu de charbon de terre. Je levai les yeux : le plafond aussi était éclairé. Je me retournai : la même lueur s'étendant de bas en haut coupait ma chambre en deux dans le sens de la longueur, mettait en lumière le mur de gauche et la porte ouverte et détachait très nettement entre cette porte et mon lit une forme sombre qui me fit penser de suite à l'ombre d'un enfant posé devant un foyer allumé. L'autre moitié de ma chambre, où se trouvait la fenêtre, était dans une obscurité complète, les grands


fenêtre
fenêtre
Chambre d'enfant
Ma chambre
Tête du lit
Tête du lit
Chambre de jeux
Cheminée
porte
fenêtre

rideaux en étaient bien croisés et il faisait encore nuit profonde au dehors (il n'était pas six heures du matin et nous étions dans la première quinzaine de février).

Embrassant d'un rapide coup d'œil ce que je mets tant de temps à décrire et cherchant une explication toute naturelle, je supposai que ma bonne, quittant avant l'heure convenue sa petite malade, était venue allumer le feu dans la pièce voisine et je m'écriai à haute voix : « Vous êtes là, Louise? Vous avez déjà allumé le feu? » (Ordinairement elle ne l'allumait que vers huit heures pour le lever de ma petite Jeanne.)

Personne ne me répondit. Je me levai en hâte, prenant mes vètements sur le bras pour aller plus vite : je passai dans la grande chambre : elle était toujours parfaitement close et obscure : le foyer éteint depuis la veille était absolument vide et froid ; dans la chambre touchant à la mienne, ma fille ainée dormait paisiblement, bien bordée dans son petit lit.

Je me rendis de suite près de Marguerite. Louise veillait, étendue près d'elle ; je lui demandai si elle était venue de notre côté quelques instants auparavant : elle n'avait pas quitté l'enfant, « sachant bien qu'elle ne pouvait rien faire mieux que d'attendre que je vinsse la relayer dès que je le pouvais ».

Je m'installai près de ma pauvre petite malade pour la journée et la nuit suivante et oubliai, dans les tourments que me causait sa maladie, l'incident inexpliqué du matin.

Quand fut venue pour moi l'heure de prendre un peu de repos, je me retirai dans ma chambre et, comme d'habitude, je me couchai pour me délasser. A peine avais-je dormi un quart d'heure que je fus éveillée absolument comme la veille, mais avec apparition d'ombre plus fortement accentuée et lumière plus blanche, plus rayonnante. Avec la même tendance que la veille à trouver l'explication naturelle du fait, qui ne me causait aucune espèce de frayeur, je m'écriai

en me levant vivement : « *Ah ! pour le coup, il y a quelqu'un là !* » J'allai voir... personne : ma fille aînée — âgée de six à sept ans — dormait bien tranquille : toutes les autres portes de communication étaient bien closes ; je les ouvris et allai jusqu'à Marguerite (que j'avais à peine quittée depuis vingt minutes) : Louise veillait, fidèle à son poste, et nul n'était entré chez nous.

Réfléchissant alors aux conditions dans lesquelles ces effets de lumière et d'ombre s'étaient produits chez moi, je me rendis compte qu'aucune explication ordinaire ne pouvait en donner la raison.

Aucune lumière ne pénétrait du dehors à travers les grands rideaux fermés, dans les trois chambres en question ; il n'y avait pas non plus de lumière intérieure : les murs ni la cheminée n'avaient de glace, le feu n'était pas allumé. L'eût-il été que ma chambre aurait été éclairée différemment ; il en est de même pour la fenêtre : une lumière filtrant à travers les rideaux aurait bien pu projeter un rayon éclairant par l'ouverture de la porte le côté de gauche de ma chambre dans toute sa longueur probablement, mais il eût été, de toute façon, IMPOSSIBLE que la tête de mon lit et le mur de droite, empêchés par toute la partie pleine du mur de refend, pussent être éclairés en même temps et par cette même cause... Et cependant la lumière venait de l'entrée de cette grande chambre !

Fortement préoccupé de la cause de ce phénomène, j'en rêvai toute la nuit suivante :

Je vis — *en songe cette fois* — ma chambre traversée par un rayon ; je me levai et, allant dans la grande pièce voisine, j'y trouvai, debout, ma chère petite Lilie qui s'était « matérialisée » pour me donner une preuve éclatante de la persistance de sa vie et de son affectueux attachement. De son petit corps rayonnait une lumière bien plus intense que celle dont j'avais été témoin les jours précédents. Alors, éperdue de tendresse et de bonheur, je m'élançai vers ma chère enfant

retrouvée, je la pris dans mes bras, la gardai ainsi contre mon cœur dans une extase de tout mon être et je dis aux personnes qui vinrent nous voir : « Ah ! vous voyez bien que l'on ne meurt pas en réalité, que la mort n'est qu'une transformation de la vie, et que les êtres qui s'aiment se retrouveront ! Voyez. Lilie est là, tout entière ; elle a repris sa forme terrestre pour nous apparaitre. »

Je la gardai ainsi plusieurs heures, avec moi, en moi ; puis je sentis son petit corps se « décompacter », se fondre peu à peu en vapeur bleuâtre et elle disparut de nos yeux, tandis que je sentais encore sa présence invisible...

Je m'éveillai toute vibrante encore d'émotion ; ma chambre était dans une obscurité complète. J'attendis en palpitant l'heure où le phénomène s'était produit les deux jours précédents... rien ne vint.

Le lendemain et les jours suivants, même attente passionnée, même espérance déçue : je ne vis plus jamais se renouveler la chère apparition, ni en réalité, ni en rêve, quoique mon imagination l'évoquât ardemment et que mon cœur l'appelât de tous ses vœux dans le mortel chagrin que me causait la longue et terrible maladie de Marguerite.

Je conclus donc :

1° Que ce nouveau phénomène dont je venais d'être témoin (deux fois à l'état de veille parfaitement consciente et agissante) nous échappait complètement par sa nature ;

2° Que ma volonté était absolument impuissante à en favoriser la production, et la conviction qui demeura dans mon esprit fut que — selon l'explication que m'en donnait le rêve du troisième jour — le fait indéniable dont je venais, à deux reprises, d'être si spontanément frappée devait être attribué à un essai de matérialisation de ma petite fille.

Existait-il entre ce dernier phénomène et celui que j'ai précédemment décrit (voir plus haut), à propos du lit de ma petite Jeanne seul éclairé dans

l'obscurité de la chambre, une analogie de cause, une relation que j'ignore ? Les effets sont si différents que, bien qu'ayant ces deux faits également en mémoire, je ne pouvais et ne pourrais encore les assimiler dans une même explication... Quant au premier, je n'ai aucun indice, aucune raison même de « sentiment » pour lui attribuer une cause que je connaisse...

(*A suivre.*)

## Les Phénomènes spirituels [1]

### GUÉRISON PAR LA PRIÈRE

Deux croyants avaient entrepris la cure d'un malade par la Prière. Dieu a béni leurs efforts. Voici en quels termes le premier de ces croyants l'apprend au second :

« CHER FRÈRE,

« J'avais toujours oublié dans mes précédentes lettres de vous dire que le malade, pour qui je vous avais demandé l'hiver dernier de joindre vos prières aux miennes pour obtenir sa guérison, était tout à fait rétabli.

« Dieu sait pourtant dans quel état il se trouvait au moment où je vous écrivis à son sujet. Abandonné par plusieurs médecins qui n'espéraient plus obtenir sa guérison, il sentait ses dernières forces s'en aller de jour en jour. C'est à ce moment qu'il vint se recommander à moi. Je lui dis de demander sa guérison à Dieu.

« Je l'ai magnétisé pendant deux mois au moins à distance.

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

« Pendant ce temps je lui ai fait faire trois neuvaines (et c'était un matérialiste alors). Le soir, à neuf heures, il disait trois fois la prière du Notre Père, pendant que nous priions, vous et moi, à son intention. A la première neuvaine, il se produisit dans son état un mieux à peine sensible, mais, à la deuxième, ce fut merveilleux. Dans l'espace de quatre à cinq jours, il se rétablit à moitié, l'appétit lui revint, les forces avec.

« Il me semblait, me disait-il quelques jours après, que mon mal s'en allait par poignées d'instant en instant. » A la troisième neuvaine, il s'est rétabli entièrement. Il m'a chargé de bien remercier la personne qui s'était jointe à moi pour demander sa guérison ; car je lui avais dit que vous aviez prié avec moi tous les soirs pour lui.

« Votre bien dévoué frère en J.-C.

« M.·. »

---

## Spiritisme

### APPEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE

Le Comité de Propagande estime que, devant le parti pris des savants de vouloir attribuer les phénomènes spirites uniquement à l'action de la force psychique, émanant du médium et des assistants, à la transmission de pensée ou à l'inconscient, sans aucune intervention de la part des Esprits, il serait utile qu'il puisse, au Congrès de 1894, apporter un faisceau de preuves d'identité données par des Esprits dans des conditions telles qu'il ne soit plus permis de mettre en doute leur existence extra-terrestre.

Dans ce but, le Comité de propagande a élaboré l'appel et le questionnaire ci-après :

« M. et F. E. S.,

« Vous êtes instamment prié de vouloir bien signaler au Comité de propagande, par des procès-verbaux circonstanciés répondant, selon le cas, aux questions énumérées ci-dessous, les faits d'identité spirite dont vous avez été témoin, ou qui sont parvenus directement à votre connaissance. »

## QUESTIONNAIRE

1° Par quel mode de médiumnité avez-vous obtenu la preuve de l'identité de l'Esprit qui s'est communiqué?

Indiquer dans les procès-verbaux le mode de manifestation de l'Esprit : Table — planchette — écriture intuitive — écriture mécanique ou automatique — ardoise — écriture directe — vision, — incarnation, — apparition, — matérialisation à la lumière ou dans l'obscurité — photographie spirite, — moulages ou empreintes résultant de matérialisations partielles de la face ou des membres.

2° Quelles sont les preuves d'identité données par l'Esprit qui s'est manifesté ?

Détailler les faits rappelés par l'Esprit.

Dire si ces faits étaient présents dans la pensée de la personne à laquelle la preuve d'identité était donnée, ou bien si elle en avait perdu le souvenir.

Dire si les termes, employés par l'Esprit, étaient les mêmes que ceux dont il avait coutume de se servir de son vivant, ou bien si on a remarqué seulement une ou plusieurs expressions qui lui étaient également familières pendant sa vie humaine.

Spécifier si les conditions dans lesquelles l'Esprit s'est manifesté revêtaient son caractère, sa manière d'être habituelle ; tel enfin qu'on l'avait connu avant sa mort.

L'Esprit qui s'est manifesté était-il connu du médium, d'un seul, ou de plusieurs des assistants ?

Les preuves d'identité concernaient-elles une personne non présente à la séance, et le contrôle, établi après cette séance, a-t-il permis de bien reconnaître la personnalité de l'Esprit ? Dire dans quelles conditions ce contrôle a été effectué.

3° L'Esprit, qui s'est communiqué, était-il complètement inconnu des personnes présentes et des habitants de la localité ?

Si oui, par quels moyens a-t-on pu constater son identité, étant donnés les faits de sa vie terrestre qu'il aurait rappelés ?

Citer quelles pièces ou documents ont été consultés dans ce but : acte de naissance, acte de mariage, acte de décès, état des services militaires, brevets ou commissions, etc., etc.

Quel genre de correspondance a été échangée pour rechercher l'identité de l'Esprit ?

4° En ce qui concerne les identités obtenues par la vision, au moyen de médiums voyants ou de somnambules lucides, il est indispensable de mentionner, dans les procès-verbaux, si les médiums ou le lucide avaient connu de son vivant l'Esprit dont il aurait fait la plus exacte description ; dire dans quels termes cette description a été faite et n'omettre aucune des particularités qui ont permis de reconnaître l'Esprit.

Spécifier, en outre, si l'Esprit était connu d'une ou de plusieurs des personnes présentes, et si ces personnes pensaient à cet Esprit, avant ou pendant que le médium en faisait la description.

Dire si l'Esprit s'est présenté sans évocation et inopinément à la vue du médium ou du lucide.

Indiquer si l'identité, obtenue par vision, a servi de contrôle en venant confirmer les identités données par l'Esprit, dans la même séance, au moyen de la table, de la planchette, de l'écriture médianimique automatique, ou directe, etc., etc.

5° Dans les communications spirites obtenues par l'écriture médianimique ou l'écriture directe :

A-t-on pu reconnaître si cette écriture était semblable à celle qu'avait l'Esprit de son vivant?

A-t-on, à cet effet, comparé l'écriture donnée dans la communication par l'Esprit, avec celle qu'avait laissé cet Esprit à ses parents ou amis survivants?

6° Faire connaître le nom des personnes qui peuvent garantir l'exactitude des faits signalés dans les procès-verbaux ; mieux encore, s'efforcer d'obtenir que ces personnes veuillent bien signer ces même procès-verbaux en indiquant leur adresse et leur qualité.

**Le Comité de Propagande :**

MM. A. Mongin, *Président* :

Gabriel Delanne, Boyer, *Vice-Présidents :*
Laurent de Faget, *Secrétaire général ;*
Lecomte et Champrenaud, *Secrétaires :*
Girod, *Trésorier ;*
Hatin, *Trésorier adjoint.*

**Membres de Paris :** MM. Dr Chazarain, C. Chaigneau, Tegrad, G. Muscadel, Louis. Gubian, Desbouis ; Mmes Poulain, Bérot Gonet. Mlle Rengnet.

**Membres actifs pour la Province, la Belgique et la Suisse :**
MM. Léon Denis, à Tours ; Thibaud, à Bordeaux ; Commandant Dufilhol, à Arcal ; Brisse, à Bordeaux ; Lovera, à Alger ; Croze, à Rochefort-sur-Mer ; Bouyer, a Figers ; Bazot, à Angers ; Sausse, à Lyon ; Chevallier, à Lyon ; Georges, à Marseille ; Sirven, à Alais ; Dr Bécours, à Lille ; Monclin, à Reims ; Cadeaux, Toulouse ; Bouvier, à Lyon ;

MM. Meizger, à Genève (Suisse) ; L. Gardy, à Genève (Suisse) ; Houart, à Sclessin Ougrée (Belgique), Martin, à Bruxelles (Belgique) ; Paulsen, à Angleur (Belgique) ; Gony, à Jemeppe (Belgique).

Nota. — Les personnes qui n'auraient pas encore obtenu des Esprits des preuves d'identité dans les conditions exposées dans le questionnaire qui précède, sont instamment priées de chercher à en obtenir et, parmi ces preuves, celles, surtout, se rapportant à des personnes qui n'assistaient pas à la séance. Ce genre de preuves pouvant établir, sans conteste, l'existence de l'âme, ou de l'Esprit, après la mort charnelle, sa communication possible avec les humains survivants, et de répondre ou d'infirmer toutes les theories imaginées par nos contradicteurs.

De cette façon, le Comité de Propagande prouvera que les spirites savent s'entourer de tous les moyens de contrôle destinés à donner à leurs expériences le caractère rigoureusement scientifique, pouvant établir, sur des bases inébranlables, la vérité sur l'existence des Esprits.

Prière de communiquer le présent questionnaire à ceux de nos F. E. S. auxquels il n'aurait pu être adressé.

Pour mémoire : Lire dans l'ouvrage *Cherchons*, par Louis Cardy, pages 84 et suivantes, la relation de preuves d'identités bien constatees.

Messieurs les Directeurs de revues ou journaux spirites de la France et de toutes les nationalités sont priés de vouloir bien reproduire l'appel et le questionnaire du Comité de Propagande.

*P. S.* — Adresser tous les procès-verbaux ou communications se rapportant aux identités des Esprits, à M. le secrétaire général du Comité de Propagande, *M. Laurent de Faget*, 28, *rue des Lilas*, *à Bagnolet* (*Seine*.)

# PARTIE LITTÉRAIRE

## Poésies

### Heureux comme les Morts

Sur nos lits de candeur nous dormons chastement
Comme sur deux tombeaux reposent les statues
Du Chevalier sans Peur et de la Dame élue
Qui n'eurent volupté qu'en leur noble serment.

L'héroïsme secret de la chair abattue,
L'honneur de l'esprit pur gardé fidèlement
Leur firent ce bonheur dont la grâce dément
La loi basse brisée à l'amour absolue.

Tels nous dormons pareils aux marbres délicats,
Sur nos seins apaisés ne serrant dans nos bras
Qu'une image du Christ en son règne de gloire.

Dans le sang de nos cœurs la Sainte Face d'or
De son éternité reflète la victoire.
O doux amour, tranquille et beau comme la mort...

*
* *

RÉVEIL

A travers les vitres lucides,
Le blond matin vaillant nous tourmente les yeux
De ce rayon nouveau dont la fraîcheur décide
Et qui remue au cœur un infini joyeux.

La prière chante à nos lèvres,
Comme un bel oiseau du matin,
Et l'esprit rayonnant, chaud d'une saine fièvre,
Reprend son vaste rêve et couve son destin.

Des vers improvisés bondissent
Dans le clair horizon de mon cerveau d'azur.
Dieu, dans ma volonté, frémit en instinct sûr,
Et des aquilons de Justice
Vers le noble avenir chassent le monde impur.

ALBER JHOUNEY.

---

## Appréciations diverses

SUR LE *Poème de l'Ame.*

Mon cher confrère, je viens de relire votre beau *Poème de l'Ame*, et je suis encore étourdi des magnificences que vous y avez jetées à pleines mains ! Votre œuvre est d'une étonnante originalité ; elle ne ressemble à rien. C'est absolument troublant. Je la

connaissais déjà par l'*Etoile*, et je vous suis bien reconnaissant de me l'avoir offerte d'une façon si gracieuse. Quel malheur que je sois si éloigné d'Avignon ! Comme j'aurais du plaisir à vous connaitre, moi qui.....

A vous de cœur et d'esprit.

JEAN-PAUL CLARENS.

* * *

*A vous tous.*

Je remercie, plein de reconnaissance en mon âme, les bienveillants auteurs de tous les articles si indulgents pour mon œuvre. Mon poème a purement pour but la mise en lumière d'un principe cher à ma foi, pour moi d'évidence absolue, et d'ailleurs acceptée par tous les Kabbalistes : *la création originelle des âmes-sœurs* qui, séparées par la chute, doivent un jour se retrouver et se réintégrer dans leur *Indivi-Dualité* primordiale. Je n'ai point eu le temps de le parfaire, mon poeme, et j'en connais les faiblesses et les imperfections. Une bonne partie en a été pour ainsi dire écrite *currente calamo*. Il n'a d'autres prétentions que celles de rendre hommage à une affection profonde et impérissable, de combattre l'inintelligent et hideux matérialisme qui tue notre belle France, et enfin d'ouvrir aux jeunes poètes de l'ère nouvelle une voie nouvelle aussi.

Encore une fois, à tous ces amis bienveillants, merci !

RENÉ CAILLIÉ.

---

## INFORMATIONS

### Fraternité de l'Etoile

### (GROUPE DE CAVAILLON)

Le dimanche 2 juillet 1893, les membres de la Fraternité de l'Etoile (Groupe de Cavaillon) étaient réunis dans une des salles du café Rousset, lieu ordinaire de leurs réunions mensuelles.

Deux nouveaux membres sont admis : ce sont les nommés Magnan et Sarnette ; ce qui porte à 31 le nombre d'adhérents au Groupe.

Le trésorier donne ensuite connaissance des dons qu'il a reçus de divers membres du Groupe, pour la caise de secours, depuis le 3 avril dernier. Les dons s'élèvent à la somme de 87 fr. 30 ; ce qui porte à 114 fr. 45 la somme en caisse à la date du 2 juillet 1893.

Parmi les donateurs, M. Alber Jhouney, fondateur de la Fraternité de l'Etoile, est inscrit pour 50 francs, qu'il fait parvenir au trésorier par l'intermédiaire du président.

Tous les membres de la réunion s'associent au président, et adressent à leur frère Alber Jhouney leurs meilleurs remerciements pour son don généreux.

Ils sont en outre heureux de profiter de cette occasion pour assurer M. Alber Jhouney de leur profonde sympathie, et lui exprimer le désir qu'ils auraient de l'avoir un jour à l'une de leurs réunions, et d'entendre sa parole de savant et d'apôtre de Dieu.

Les membres du Groupe forment des vœux pour que les adhérents à la Fraternité de l'Etoile deviennent de plus en plus nombreux, et que de nouveaux groupes se forment partout où il est possible aux frères de l'Etoile de réunir quelques adhérents.

Il serait également à souhaiter que les membres de la Fraternité de l'Etoile se connussent davantage, et pussent ainsi travailler plus en commun au bien de leurs semblables, et préparer plus vite le règne de la Grande Fraternité.

P. M. (M. F. E.)

## Fête annuelle à Mauzé

A LA MÉMOIRE DE RENÉ CAILLIÉ

*le Voyageur à Timboctou*

Mauzé, le 26 juillet 1893.

MONSIEUR RENÉ CAILLIÉ,

Hier, la petite ville de Mauzé a fêté, comme à l'ordinaire, la fête de votre vénéré père [1].

Je vous adresse un numéro du *Républicain de l'Ouest*, qui en donne le compte rendu.

Dès samedi soir, le canon grondait et les maisons étaient pavoisées. La retraite aux flambeaux a été magnifique.

Dimanche, à deux heures, la municipalité, accompagnée d'un grand nombre de personnes, s'est rendue à la statue et la fête a duré jusqu'à ce matin au lever du soleil ; si vous aviez pu assister à cette belle fête, nous aurions été heureux de vous avoir, et quelle belle journée c'eût été pour vous !

Le père Claude Durand, malgré ses quatre-vingt-treize ans, se promenait encore ; il rappelait à chacun les exploits du grand voyageur qui a fait rejaillir tant de gloire sur sa ville natale et sa patrie.

Le père Durand, ce vieil ami de votre père, se joint à moi, pour vous présenter ses amitiés, et moi, vieil ami, je demande à Dieu qu'il vous bénisse et vous rende la santé.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments dévoués.

EUGÈNE VIAUD.

## Bibliographie

**Strada**, par Jean-Paul Clarens. Paul Ollendorf, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

Parmi les élégants écrivains de notre époque. il n'en est guère qui soient plus enthousiastes que Jean

1. Tous les ans, le troisième dimanche de juin, la ville de Mauzé, où est né le découvreur de Timboctou, fête l'anniversaire de l'érection du monument en bronze que sa ville natale lui fit élever sur le pont du Mignon.

Paul Clarens pour les belles œuvres et les nobles travaux de la pensée. Après ses études si brillantes sur Joubert, en voici d'autres non moins attrayantes sur ce grand poète contemporain, si peu connu encore, Strada, qu'il appelle si bien «l'immense penseur» et le «prodigieux savant». C'est pour les hommes de bonne volonté, également éloignés du Fanatisme et de l'indifférence, que Paul Clarens a écrit ce livre, pour ceux qui sont véritablement hommes et savent comprendre enfin qu'il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité. Ce livre est dedié aux membres de l'Institut de France, dans l'espoir qu'ils comprendront l'importance et la grandeur de l'œuvre de Strada, cet incomparable génie, et qu'ils lui rendront enfin justice. Inutile de parler du talent d'analyste et d'écrivain de l'auteur, que ses œuvres, *Ecrivains et Penseurs, Heures vécues*, *Portraits d'hier*, *Réaction*, etc... ont déjà si avantageusement fait connaitre et placé parmi les meilleurs.

R. C.

---

La **Lettre de Roger Bacon sur les Prodiges de la nature et de l'art** est peut-être l'ouvrage scientifique le plus curieux que le moyen âge ait produit. Roger Bacon y développe, en théorie ou en pratique, les découvertes, les inventions espritales dont s'enorgueillit la science depuis deux siecles : aviation, cloche à plongeur, ponts suspendus, etc. La magie et l'alchimie entrent aussi pour une large part dans cet ouvrage ; il traite magistralement des caractères magiques, de la puissance occulte de la parole, de la pierre des philosophes. Enfin, R. Bacon aborde des questions générales, traite le premier de l'hérédité ou atavisme et de la suggestion mentale, dont il expose nettement le principe : substitution de la volonté de l'opérateur à celle du sujet. Inutile de pousser plus loin. Cet ouvrage défie l'analyste ; il faudrait le reproduire en entier. (Une plaq. in-18 de 0 fr. 75, avec portr. de Bacon, chez Chamuel, éditeur, 39, rue de Trévise.)

**De l'expérimentation dans l'étude de l'hypnotisme.** *A propos des prétendues expériences de contrôle de M. Hart, de Londres*, par Gérard Encausse, ancien externe des hôpitaux et du bureau central, médaille de bronze de l'Assistance publique, chef du laboratoire hypnothérapique de la Charité,

officier d'Académie. (Extrait des *Annales de Psychiatrie et d'hypnologie*, février 1893.)

**L'Emancipation**, journal d'économie politique et sociale, organe des associations ouvrières (*bi-mensuel*). Abonnement : 2 fr. 50, rue Duguesclin, 1, Nimes (*recommandé*).

---

**La Crémation électrique.** — Voilà un mode d'incinération, dit le *Petit Electricien Illustré*, qui va dépasser de beaucoup en rapidité et en netteté celui que l'on praitque déjà couramment en Italie. Il est employé aux environs de Philadelphie. Voici en quoi consiste cet étrange procédé funéraire perfectionné :

Le corps, enroulé dans un suaire d'amiante, est placé sur une table en briques réfractaires.

A la tête et aux pieds, on dispose deux plaques en cuivre, qui constituent les deux pôles d'une puissante dynamo. Puis on fait circuler le courant au travers du corps, qui joue, en quelque sorte, un rôle similaire à celui du charbon incandescent dans une lampe électrique.

En un clin d'œil, la carbonisation est opérée, et cette espèce de volatilisation instantanée se produit d'autant plus facilement que l'air ambiant qui baigne librement le cadavre favorise le phénomène de la combustion.

Comme on le voit, c'est là le dernier mot de l'art crématoire, et les Américains ont encore, dans cette circonstance, appliqué et justifié leur célèbre devise *go ahead !*

---

## Capazza

### ET LE SAUVETEUR AÉRIEN

Au cours d'une ascension faite, le 12 juillet de l'année dernière, M. Capazza arrivé à une hauteur de 1,200 mètres, creva son ballon le *Caliban* et redescendit sans secousse à l'aide d'un parachute de son invention, nommé *Sauveteur aérien*.

A cette époque, une objection fut soulevée contre le système de l'audacieux aéronaute. On prétendit que, pour pouvoir utiliser le sauveteur aérien, il était néces-

saire que le ballon fût crevé. M. Capazza vient de trancher cette intéressante question.

Parti de Boulogne-sur-Seine, dimanche, à cinq heures du soir, avec son ballon le *Caliban*, muni de son sauveteur, il a traversé Paris dans la direction du Nord-Est, se tenant à une altitude variant entre 800 et 2,000 mètres. Arrivé au-dessus d'Aubervilliers, il jeta tout son lest pour atteindre une hauteur aussi élevée que possible. La dilatation aidant, l'aérostat parvint ainsi jusqu'à 4,250 mètres.

A partir de ce moment, la descente commença. Grâce au sauveteur aérien, elle s'effectua en une heure un quart sans oscillation ni secousse, et les deux aéronautes (M. Capazza était accompagné de M. Georges Laignel) atterrirent doucement sur le territoire de Bargny (Oise) au milieu du bois du Roy. Est-il besoin d'ajouter que le ballon se trouvait aux trois quarts vide.

Cette expérience marquera dans l'histoire de l'aérostation, car, n'eût été le parachute sauveteur, un ballon de 800 mètres cubes (comme le *Caliban*), chargé de deux aéronautes, et descendant, *sans lest*, d'une hauteur de 4,250 mètres, n'aurait vraisemblablement ramené à terre que deux cadavres.

(*Journal des Débats.*)

---


## Les Messies Esséniens

DU 1er ET DU XVe SIÈCLE

ET L'ÉGLISE ORTHODOXE

Par les Esséniens du XIXe siècle

PUBLIÉ PAR

**R. Girard et M. Garredi**

Auteurs de *Catholicisme et Judaïsme*

C'est le titre d'un ouvrage du plus haut intérêt, que publie la librairie Chamuel, 29, rue de Trévise (1 volume in-18 jésus, 100 pages, 3 fr. 50), appuyé sur des faits historiques formant une série de chroniques aussi curieuses que documentées, entre autres une révélation précieuse

sur *la Mort de Jésus*, faite à son collègue d'Alexandrie par l'*Ancien* (supérieur) *de l'Institut Essénien de Jérusalem*, contemporain et témoin oculaire.

L'idée unique qui rattache les chapitres les uns aux autres, c'est la protestation contre les fausses doctrines qui depuis l'âge d'or (13900 ans) jusqu'à nos jours), ont fait le malheur de l'Humanité

Les auteurs, prenant à parti les sacerdotaux qui se sont emparés de l'éducation des peuples et des princes, affirment que le matérialisme et la démoralisation générale en sont les résultats, et qu'il est absolument urgent DE RÉTABLIR LA MORALE SOCIALE DE JÉSUS L'ESSÉNIEN, le Messie du 1er siècle, si héroïquement confirmée PAR JEANNE D'ARC, le MESSIE DU XVe SIÈCLE!!

Nul doute qu'on ne lise avec une vive curiosité ce livre qui met en pleine lumière les conséquences déplorables des interpolations fantaisistes d'une orthodoxie implacable!

Après avoir donné tous les moyens de sortir de *l'in-pace sacerdotal* en acquérant à jamais la liberté de conscience, *les Esséniens du XIXe siècle* VEULENT qu'on donne pour base à l'éducation de la Jeunesse leur trinôme *des trois vertus* qui résument la religion DES MESSIES ESSÉNIENS, JÉSUS ET JEANNE D'ARC :

JUSTICE, DÉVOUEMENT ET SOLIDARITÉ

Puis ils terminent par une touchante prière à leurs Sœurs et Frères, sans distinction de croyance, de cultes ou de nationalité, de VOULOIR bien s'unir à LA VOLONTÉ de tous les fils de la Terre qui veulent l'anéantissement de l'empire du mal et des préjugés qui le soutiennent, afin d'inaugurer LE RÈGNE DU BIEN PAR LA JUSTICE POUR TOUS QUI SERA LA VRAIE DÉLIVRANCE DE LA FAMILLE HUMAINE!

X.

---

**Extrait de l'*Avenir des Travailleurs*.**

(Article de notre frère HOUSSAY).

« Dans notre siècle, que l'on croirait si positif, s'affirme de plus en plus cette tendance vers l'étrange inconnu. Des hommes patients et laborieux, qui ne sont pas des médecins encroûtés dans les vieilles formules, ont consacré leur vie à de patientes recherches et, dans ces chemins réputés autrefois si sombres, ont jeté des lueurs nouvelles, prodromes des grandes vérités, qui déjà révolutionnent le monde des idées.

« Je parle des sciences magnétistes, spirites, occultistes sous tous les noms et sous toutes les formes. Pourquoi ne les laissez-vous pas entièrement libres dans leurs découvertes et manifestations, quand les chercheurs sont des hommes notoirement honnêtes ? Et, s'il y a des abus, la loi n'est-elle pas là pour nous protéger tous également ?

« Mais les médecins ont vu là un énorme danger pour leur bourse et leur caste privilégiée. Pensez donc, on pourrait guérir sans appliquer aucun remède. C'est la ruine de leur boutique. Sous le nom d'hypnotisme, quelques-uns, plus malins, ont voulu exploiter le magnétisme ; mais il est bien plus sûr de l'accaparer tout entier, de poser l'éteignoir sur toutes sciences.

« Ceci, Messieurs les empiriques patentés, est abominable, et je proteste de toutes mes forces au nom de la liberté que vous voulez étouffer, au nom de la science dont vous ne savez pas le premier mot.

« Donc, magnétiseurs, masseurs, rebouteurs, suggestionneurs, médiums-guérisseurs ou non, somnambules, astrologues, graphologues, phrénologues, devins, cartomanciens, chiromanciens, spirites, kabbalistes, occultistes, théosophes, ésotéristes, mages, et vous tous, chercheurs de bonne foi dans les sciences dites secrètes, seuls, laissés à vous-mêmes, vous ne pouvez rien ; les médecins et les pouvoirs à leur service vous anéantiront à bref délai ; mais, unis, vous pouvez vous défendre, continuer vos recherches dans la liberté et l'indépendance pour le bien de l'humanité entière.

« Il est temps si vous ne voulez périr et disparaitre, et avec vous la science des sciences, dont vous étudiez les diverses faces et pénétrez les secrets.

« D'accord avec deux savants et honnêtes professionnels bien connus, MM. Auffinger et Durville, moi qui n'ai que l'amour de ces sciences et le respect de toutes les libertés, je vous tends la

main à vous tous, chercheurs des temps passés et pionniers de l'avenir, et je dis : Unissez-vous. Il n'est pour vous qu'un moyen, c'est de vous syndiquer légalement, en créant un syndicat professionnel pour la défense de vos intérêts contre ceux qui ont eux-mêmes formé des syndicats pour vous perdre.

« En conséquence, vous tous qui vous intéressez à ces graves questions, venez mardi prochain, 28 mars, à huit heures et demie du soir, à la Librairie du Magnétisme, rue Saint-Merri, 23, à Paris ; nous y ferons une réunion préliminaire, et nous jetterons ensemble les bases de ce syndicat. Quel que soit notre nombre d'abord, les autres intéressés de Paris et de la province nous comprendront et ne tarderont pas à s'unir à nous, et alors, une fois de plus, nous pourrons lever l'étendard de la science et de la liberté contre le fanatisme, l'esprit de coterie, la cupidité et l'ignorance. « JULIO. »

(Notre Frère E. HOUSSAY).

Comme on le sait, le Syndicat des magnétiseurs a été fondé le 28 mars 1893. Nous le recommandons à nos lecteurs ; on s'inscrit chez M. Louis Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, 15, Paris.

A. J.

---

*A Monsieur le Directeur de l'*ÉTOILE.

**Syndicat des Masseurs, Magnétiseurs, etc.**

Un Syndicat de Magnétiseurs, Masseurs, Suggestionneurs et Médiums-guérisseurs est fondé à Paris, dans le but : de grouper tous ceux qui traitent les malades sans médicaments ou prescriptions de remèdes ; de créer un dispensaire pour le traitement gratuit des malades et de tout être qui souffre, par le magnétisme, le massage, etc. ; d'établir une caisse de secours et de retraite

pour la vieillesse en faveur des membres du syndicat, ou de leur famille en cas de décès ; d'organiser des Cours et des Conférences, ainsi qu'une bibliothèque indispensable à leurs études personnelles ; et de veiller aux intérêts professionnels de tous les adhérents et des sciences qu'ils représentent.

Réunion le 1er jeudi de chaque mois à 8 h. 1/2 du soir, au Siège social, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

Pour tous renseignements et adhésions, s'adresser à M. Louis AUFFINGER, trésorier, 15, rue du Four-Saint-Germain, Paris.

Agréez, Monsieur le Directeur, avec nos remerciements anticipés, nos salutations empressées.

*Le Président du Syndicat,*

D. HOUSSAY.

*Le Trésorier,*

Louis AUFFINGER.

Directeur du journal *La Chaine Magnétique*.

Paris, le 25 mai 1893.

---

En vente chaque semaine: **Archives secrètes de la Franc-Maçonnerie.** Collège Métropolitain de France à Lyon (IIe Province dite d'Auvergne, 1765-1852) — Documents historiques, Rituels, Protocoles, Engagements et Serments. Tableaux de Loges avant et après la Révolution (En vente chez tous les libraires : 25 centimes la livraison).

---

## France, Angleterre, Italie

Pourquoi, me disent souvent des amis anglais, partisans sincères de l'Egypte aux Egyptiens, de la Tripolitaine aux Italiens, pourquoi ne pas être complètement d'accord avec nous, pourquoi systématiquement dénaturer l'histoire, accuser par exemple le gouvernement de la Reine d'avoir entraîné la France et le Piémont dans la guerre de Crimée ?

Pourquoi ne pas comprendre, après Napoléon III et Gambetta, que deux peuples unis comme la France et l'Angleterre assureraient la paix dans le monde entier grâce à leurs richesses, à leur puissante organisation ?

Ces deux peuples en effet ne peuvent se passer l'un de l'autre : l'Anglais a besoin des beurres, des vins et des modes de France ; le Français, des fers et des charbons anglais.

Par leur situation géographique merveilleuse, les deux pays peuvent être vraiment invulnérables et se compléter.

L'Anglais pratique et le Français avec son goût exquis devraient s'entendre.

De mesquines et étroites questions d'intérêt, des jalousies de bas étage, des traditions surannées du moyen âge, des racontars quotidiens faits de cancans et même de chantages, tiennent les Anglais en suspicion en France ; c'est une grosse faute de notre part de ne pas comprendre que ces deux peuples d'une civilisation si raffinée n'ont que des avantages à se rendre des services réciproques.

L'Angleterre, la France et l'Italie formeraient facilement une triple alliance qui, par sa situation, tiendrait le monde entier.

N'oublions pas que des peuples qui ont produit tant de littérateurs, de savants, de héros, commettraient un crime horrible de lèse-civilisation s'ils en venaient aux mains.

L'idée de M. Hodgson Pratt de terminer les différends entre nations par des arbitrages fait de réels progrès et les temps sont proches où les questions les plus délicates pourront bientôt se régler par la civilisation.

Travaillons pour voir en grande faveur ces idées de justice et d'humanité tout au moins en Angleterre, en Italie et en France.

(*L'Époque.*) GASTON MORIN.

---


PARAITRA PROCHAINEMENT

DANS TOUS LES PAYS DU MONDE

**LA LIGUE UNIVERSELLE**

*Grand journal de la Terre*

POUR LE TRIOMPHE DE LA PAIX SOCIALE

Divisé en autant d'organes qu'il y a de nations civilisées

Capital : 10 MILLIONS DE FRANCS, Divisé en 20,000 actions de 500 francs

*Liberté et développement de toutes les initiatives ;*
*Justice et protection pour les faibles ;*
*Rapprochement des classes, — Fraternité entre les*

*hommes d'un même pays*,--*Solidarité entre les peuples*:

**Telle est notre devise.**

N'appartenir à aucun parti politique ou religieux pour pouvoir embrasser tous les partis et toutes les religions ;

Devenir partout les apôtres de la Solidarité humaine ;

Favoriser l'évolution des peuples et arriver à la solution de toutes les questions sociales, de toutes les questions ouvrières, par la collaboration continue des hommes les plus compétents et les plus éminents du Monde :

**Voilà notre programme.**

Former une grande Ligue humaine, ligue d'intérêt général, qui devienne la Ligue de toutes les Ligues, le Syndicat de tous les Syndicats,

**En un mot, le POUVOIR CENTRAL DU MONDE, le pivot autour duquel on puisse graviter :**

**Tel est notre but.**

Il faut que le plébiscite règle les destinées du Globe ;

Il faut que *LA LIGUE UNIVERSELLE* impose les lois dictées par ses millions d'adeptes.

Que les Etats-Unis, cette Puissance du Nouveau-Monde, s'allient à la France, cette Puissance du Vieux-Monde, pour marcher à la tête des nations sur le chemin du Progrès et de la Civilisation.

*1893* à Chicago et *1900* à Paris doivent devenir deux dates célèbres dans l'Histoire du Globe et marquer deux des plus belles phases de l'Humanité.

Cette année, ce sera triomphe du PAN REPUBLIC CONGRESS à Chicago, et 1900 celui des GRANDES ASSISES INTERNATIONALES de *LA LIGUE UNIVERSELLE* à Paris.

Jules Desfontaines,
**Explorateur**
Château de Champeaux, par la Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure).

## Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

M. Laguë, Frère de l'Etoile : 5 francs.

*Le Directeur-Gérant :* René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

5e ANNÉE. N° 57. SEPTEMBRE 1893.

# L'ÉTOILE

## PENSÉES

La vie humaine et ses difficultés innombrables ont pour but, dans l'ordre de la sagesse universelle, l'éducation de la volonté de l'homme.

*
* *

Celui qui crée sans cesse les mondes est triple. Il est Brahma, le Père ; il est Maya, la Mère ; il est Vishnou, le Fils ; *Essence*, *Substance* et *Vie*. Chacun renferme les deux autres, et tous trois sont Un dans l'ineffable.

DOCTRINE BRAHMANIQUE.

Notre Ame est le mérite et la douleur de Dieu.

A. JHOUNEY.

***

L'histoire de tous les mondes voyage éternellement dans l'Espace, et tous les événements passés sont présents dans le sein de l'infini et indestructibles.

(URANIE.) *Flammarion.*

***

Quand une fois on a senti le vide insondable et la rancœur douloureuse des passions grossières, on s'élève à l'intelligence de ces états exceptionnels où deux pensées, deux sensibilités, deux imaginations s'unissent dans la communion harmonieuse des âmes, qui seule nous place au-dessus de l'animal en rehaussant notre nature.

(RÉACTION.) *Jean-Paul Clarens.*

***

La vie doit être l'enfantement de l'âme, le dégagement d'un mode supérieur de réalité. L'animal doit être humanisé, la chair doit être faite esprit, l'activité physiologique doit être convertie en pensée, en conscience, en raison, en justice, en générosité, comme le flambeau en lumière, en chaleur. La nature aveugle, avide, égoïste, doit se métamorphoser en beauté et en noblesse; cette alchimie transcendante justifie notre présence sur la terre; c'est notre mission et notre dignité.

(RÉACTION.) *Amiel.*

## Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

*Le 7 septembre* 1893, *de midi au soir.*
*Le 7 octobre* 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

### I

### LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

### CHAPITRE PREMIER (*suite*)

### B. — Commentaire

D'après la Kabbale antique, les cinquante Portes de l'Intelligence appartiennent aux cinq Séphiroth : Chésed, Géburah, Tiphéreth, Hod et Netzah.

Chacune d'elles est considérée comme intérieurement subdivisée en dix Séphiroth ; ce qui fait 5 multiplié par 10 ou 50, et ces cinquante subdivisions constituent les cinquante Portes.

Pourquoi maintenant les Portes sont-elles regardées comme dépendant de l'Intelligence ?

Le voici :

Binah ou l'Intelligence est la dernière des trois Séphiroth supérieures.

C'est en elle que sont contenues, au moment de la création, les sept Séphiroth inférieures dont le déploiement formera la création proprement dite et qui sont figurées par les sept jours symboliques de la *Genèse*.

Mais les sept Séphiroth inférieures peuvent se réduire à cinq, la septième, Malchut, n'étant que

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

le reflet collectif des six autres, la sixième, Jésod, n'étant que le résultat équilibré des cinq premières.

Par conséquent, à un point de vue synthétique, toute la création est renfermée dans les cinq Séphiroth, de Chésed à Hod, qui, subdivisées, formeront les cinquante portes et qui, à l'origine des choses, demeuraient latentes en Binah, l'Intelligence, la Mère des mondes.

Reprenons, pour la mieux éclaircir, l'analyse de ces doctrines abstraites :

I. — La Kabbale ramène la création à sept principes généraux, les sept Séphiroth *de la construction*, les sept jours de la *Genèse*.

II. — Elle réduit les sept Séphiroth à cinq en montrant que les deux dernières sont les conséquences des autres.

III. — Elle rassemble les cinq Séphiroth qui restent et les absorbe en Binah, l'Intelligence, mère des créatures.

IV. — Par une opération inverse de ces concentrations successives, la Kabbale partage chacune des cinq Séphiroth de la création en dix Éléments subordonnés et forme ainsi les cinquante Principes de la réalité émanée ou, en langage oriental, les cinquante Portes de l'Intelligence.

* * *

Je veux répondre ici à une objection qui se présenterait naturellement :

Dans mon précédent examen des trente-deux voies de la Sagesse on a pu lire que « le sens intime des Séphiroth... demeure attaché à la région transcendante, à la Mercabah ou char de la vision d'Ezéchiel et qu'elles s'opposent aux vingt-deux lettres consacrées, elles, à la Béreschit ou Genèse, à la création proprement dite. aux mondes de la réalisation. »

Dans mon présent examen des cinquante

Portes de l'Intelligence je viens de dire que les sept Séphiroth inférieures se rapportent à la création.

J'avais enseigné d'abord: les Séphiroth sont au-dessus de la création.

Je déclare maintenant: la création est constituée par sept d'entre les Séphiroth.

J'ai donc l'air de me contredire.

Il n'en est rien cependant: il est vrai que, malgré leurs correspondances dans les mondes inférieurs, les Séphiroth représentent plutôt la région transcendante et qu'elles sont au-dessus de la création.

Mais il est vrai que, parmi les Séphiroth, les sept dernières, à leur tour, se rapportent plus à la création que les trois premières, transcendantes par excellence.

Il n'y a pas contradiction, il y a seulement *proportion*.

Si l'on envisage les lettres et les Séphiroth, ce sont les lettres qui désignent plutôt la création, les mondes manifestés; si l'on n'envisage que les Séphiroth, alors ce sont les sept dernières d'entre elles qui désignent plutôt la création et les mondes.

Je prends un exemple:

Si l'on regarde une nation dans son ensemble on dira: les industriels, commerçants, agriculteurs s'y occupent des intérêts pratiques; les professeurs, savants, philosophes, artistes, des intérêts intellectuels.

Mais, si l'on regarde seulement le groupe des hommes qui se consacrent aux intérêts intellectuels on dira que, parmi eux, les économistes, les écrivains qui traitent de questions sociales, les savants qui recherchent des applications industrielles de la science, les artistes qui reproduisent la vie courante, sont orientés vers la pratique pendant que les purs mathématiciens, les astronomes, les métaphysiciens, les poètes restent voués à la spéculation idéale.

Or les Lettres en Kabbale, comme les indus-

triels, commerçants et agriculteurs dans la nation, se consacrent à la sphère pratique, c'est-à-dire, ici, à la création réalisée.

Les Séphiroth comme les savants, écrivains, artistes, se réservent à l'Idéal.

Mais, parmi les Séphiroth, les sept dernières, telles que les économistes, les savants d'application, les artistes réalistes sont orientées vers la pratique, vers la création, pendant que les trois premières Séphiroth habitent la région transcendante, pareilles aux métaphysiciens, aux contemplateurs et aux poètes.

ALBER JHOUNEY.

---

## Religion Messianique [1]

### L'AME DU SALUT [2]

*Qu'est-ce que le Courage ?*

Le courage est la vertu qui nous anime à réaliser le Bien, malgré les obstacles, les doutes et les dangers.

*Que nous commande le courage?*

Le courage nous commande d'accomplir, sans arrêt devant les difficultés et sans recul devant les périls, les prescriptions des autres vertus, de la Charité, de la Foi, de l'Espérance, de la Justice, de la Prudence, de la Tempérance, toutes les volontés du Bien.

Le courage constitue la véracité et forme la preuve du désintéressement de notre amour pour la Charité et la Vertu.

Car un amour que les obstacles suspendent et que le danger abolit n'aime que la sécurité et non ce qu'il croyait aimer.

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à août 1893).

Celui-là donc qui a des velléités de Dévouement, mais, par lâcheté, les laisse languir, se retrouve, en fait, égoïste.

Et celui-là qui ébauche des projets de Vertu et, par lâcheté, les abandonne, se retrouve en fait vicieux ou indifférent, c'est-à-dire quelquefois pire que vicieux et plus incapable, plus indigne de réveil.

*
* *

Nous voyons toute la nature inférieure soumise à la loi de l'amour physique et cet amour se réaliser par la volupté ; mais, dans l'ordre supérieur, c'est le courage qui est la réalisation, le jaillissement, la volupté désintéressée et martyrisée de l'amour spirituel pour le Dévouement et la Vertu.

* *

Le courage nous commande l'énergie contre nous-mêmes. Il nous oblige à vaincre nos instincts, à soumettre nos passions, à régir nos aspirations, à tuer nos vices.

Le courage nous commande l'énergie contre le Mal extérieur.

Il nous ordonne de faire le Bien malgré les difficultés matérielles qui l'entravent et malgré les pervers qui le haïssent, leurs égoïsmes et leurs ligues, leurs injustices, leurs dépravations, leurs vols, leurs cruautés, leurs trahisons, leurs ironies, leurs sympathies, leur entrée dans les nobles entreprises pour exploiter et fausser.

Et le courage ne nous commande pas seulement un élan intermittent et capricieux contre nos propres défaillances et contre le Mal extérieur, mais il nous commande la fermeté qui fixe l'élan et qui le maintient, la patience qui le calme et le prolonge sans irritation, la persévérance qui le recommence inlassablement.

*
* *

Ne croyons pas que l'œuvre du Bien soit toute d'obéissance à une règle immobile, toute d'abstention, d'exil, de détachement.

Non, il faut qu'elle soit détachée et en même temps active, soumise au Bien et créatrice du Bien.

L'énergie des pervers pour le Mal fait honte à la nonchalance des justes pour la Justice. Mais il ne s'agit pas de tentatives fiévreuses, où l'on a hâte de déployer son Moi, et que l'orgueil corrompt facilement; les agitations de l'impatience s'exaltant vite à celles de l'ambition, il s'agit du courage entier, ne regardant que l'œuvre, que le Bien en soi, impersonnel et tranquille.

Ne regarder que l'Impersonnel, au plus fort des élans où nous lui consacrons toute l'intensité de notre personne, c'est l'acte le plus beau, mais aussi le plus ardu pour la nature humaine, et il ne faut pas moins de courage pour rester ainsi détaché et passionné à la fois, détaché de soi, passionné de l'œuvre que pour accomplir l'œuvre elle-même.

Le serviteur de la Charité et de la Vertu doit tendre à cet héroïsme, mais y tendre sans vanité, ne pas considérer ses efforts comme une gloire qui lui soit naturellement assurée et un privilège de son âme, mais, au contraire, son âme comme la conquête laborieuse, la quotidienne création de ses efforts.

*
* *

Tels sont les sentiments que le vrai courage lui prescrit de conserver pendant sa lutte terrestre, qui sera si profonde et si continue.

Car le serviteur de la Charité et de la Vertu doit combattre toute sa vie et, froissant l'antipathie et du monde et de lui-même, forcer le Bien à exister dans lui-même et dans le monde.

* *

Quand l'Humanité est apparue sur la terre, elle a eu à dompter la nature matérielle et les animaux. Quand le juste apparaît parmi les hommes, il a à vaincre les instincts de la nature matérielle, les passions animales qui, accablant la terre, envahissent les âmes et qu'il rencontre dans son propre cœur.

Et le courage lui commande de remonter du fond de cet engloutissement où il est tombé, de tout traverser et soulever, son propre cœur, la nature, les passions, tant d'exemples coupables de l'Histoire et une si grande part de l'Humanité, et d'émerger seul, malgré le doute qui peut lui enlever la foi et l'espérance, ne lui laisser d'autre principe que l'ascension solitaire de son héroïsme.

Et, lorsque ceux qui s'efforcent à de telles ascensions seront multipliés parmi les peuples, alors, comme jadis l'Humanité soumit la Terre et les bêtes, l'Ame domptera l'Humanité.

Et le courage nous ordonne à chacun de vivre de la sorte qui hâtera cet avenir en le commençant.

ALBER JHOUNEY.

---

## Doctrines du Sohar

### SUR LES ESPRITS ET SUR LE MONDE INVISIBLE

Les Ames sont créées par couples : une Ame masculine avec son Ame féminine ; mais parfois l'une de ces deux Ames naît corporellement avant l'autre.

* *

La nuit, quand l'homme dort, son Ame monte au-dessus de lui ; et cet homme est alors jugé pour toutes les actions qu'il a faites et pour toutes les paroles qu'il a dites pendant la journée.

∴

Le Dieu Très-Saint et béni enseigne à l'Ame, pendant la nuit, la vérité sur les choses qui ont été l'objet de sa méditation pendant le jour [1].

∴

Rien n'arrive, en ce monde, qui n'ait été annoncé par un ange, ou révélé à un prophète, ou montré en songe à quelqu'un.

∴

A chaque Ame créée sont unis deux Anges, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche : quand un homme est juste, ces Anges le gardent ; quand il déchoit, ces Anges l'accusent.

∴

Les songes d'un homme sont proportionnés à sa nature et au degré spirituel de son Ame.

Mais les Rois peuvent avoir des songes plus élevés que ne le comporterait leur nature d'Ame [2].

*
* *

L'Ame inférieure est attachée au corps, l'Ame rationnelle à l'Ame inférieure, l'Esprit suprême à l'Ame rationnelle ; ainsi, à la mèche d'une lampe est attachée la base d'une flamme, à la base de la flamme sa partie moyenne, et, à celle-ci, la pointe.

∴

Lorsque l'homme naît, son corps n'est pas assez développé pour que l'Ame puisse s'y étendre. Elle reste alors à part jusqu'à ce que le corps ait atteint un suffisant développement. C'est par ce mystère qu'on explique le passage de Zacharie où il est écrit : *formant l'esprit de l'homme dans son intérieur.*

---

1. Ceci ne veut pas dire qu'il y ait toujours revélation de Dieu pendant le sommeil, mais seulement qu'un problème longtemps et vainement médité pendant la veille peut se résoudre en rêve par inspiration de Dieu. A. J.

2. C'est-à-dire qu'un roi ou tout autre personnage occupant une situation où il représente de grands intérêts collectifs peut avoir des songes proportionnés non à sa nature personnelle, mais aux grands intérêts dont il a la charge. A. J.

∴

Dans tous les cieux et dans chacun d'eux, il y a un très grand nombre d'esprits, ministres du Dieu saint et béni ; et ils connaissent tous leur ministère et leur office particulier.

∴

Lorsque l'homme nait, il ne reçoit que l'Ame inférieure ; mais il ne reçoit ni l'Ame rationnelle, ni l'Ame divine ; elles ne lui sont données que progressivement, à mesure qu'il se perfectionne dans la vertu.

∴

L'Ame rationnelle et l'Ame inférieure s'unissent ; l'Ame divine a un séjour caché [1].

∴

Parmi les Anges, il y en a qui ont la nature de l'air et d'autres la nature du feu. Lorsqu'elle descend dans notre atmosphère, chaque espèce d'Anges s'y revêt de l'élément qui lui est conforme. Mais si un Ange restait plus de sept jours dans notre atmosphère, il se pénétrerait de l'élément qu'il aurait revêtu au point de ne pouvoir remonter dans la région supérieure.

(Traduit par ALBER JHOUNEY.)

---

## L'Ame universelle

### LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES
DU
### CHEVALIER DE REICHEMBACH

#### 7e LETTRE

*Le mesmérisme, les passes et les médecins*

Vous allez me demander maintenant ce qu'il en est de la soi-disant magnétisation d'un homme. A

1. L'Ame divine n'est pas séparée de l'Ame rationnelle puisque nous venons de voir que les trois Ames sont unies comme les parties basse, moyenne et haute d'une même flamme. Mais le caractère profond et la spiritualité intense de l'Ame divine la rendent moins saisissable pour l'Ame rationnelle que l'Ame inférieure, aisément comprise puisqu'elle est dominée. A. J.

notre point de vue, et vous le prendrez peut-être pour le point angulaire sur lequel s'appuient mes lettres, ce n'est cependant nullement le cas; néanmoins, c'est un côté des phénomènes odiques qui est très digne de notre attention. Elle conduit à la pratique de ce qu'on appelle le mesmérisme, c'est-à-dire à la méthode que le docteur Mesmer a introduite dans la médecine pour utiliser le dynamide odique pour la guérison. Mesmer, d'après l'état de science d'alors, crut que c'était du magnétisme, et l'appela magnétisme animal. Les expressions OD et mesmérisme ne se feront pas obstacle. L'un appartient à la physique, et figure une force universelle ; l'autre exerce un emploi spécial de cette force dans la thérapeutique, et appartient à l'art de guérir.

Revenons à la cinquième de ces lettres, où je vous priais de parcourir rapidement avec moi, le flambeau de la théorie à la main, ce terrain embrouillé du soi-disant magnétisme animal.

Vous savez que n'importe où vous touchez un sensitif avec vos doigs, vous exercez sur lui une influence sensible qui devient visible dans l'obscurité. Il n'est pas même nécessaire que cet attouchement soit réellement effectué. L'approche de vos doigts produit déjà des effets considérables ; l'émission, qui dans l'obscurité dépasse visiblement de beaucoup vos doigts, atteint incontinent le corps duquel on les approche et agit sur lui. Vous pourrez encore produire de fortes irritabilités à la distance de plusieurs décimètres, à 33 centimètres même; à une distance de plusieurs pieds, les sensitifs moyens sentiront encore votre action. Chez les hauts sensitifs, cela s'étend à une plus grande distance, à la longueur d'une chambre. J'ai vu même des cas où l'action se faisait encore sentir dans la surprenante longueur de 20 ou 30 et quelques pas.

Jusqu'ici, nous bornions nos observations aux contacts immobiles, conjonctions sans mouvement ; maintenant je vous invite à faire un mouvement continu sur un point du corps du sensitif vers un autre, soit avec vos doigts en pointe, soit avec le plat de votre main, ou avec le pôle d'un cristal. ou avec un aimant. Posez, par exemple, les bouts de vos doigts droits sur l'épaule gauche du sensitif, et passez, en descendant délicatement et lentement, jusqu'à la jointure du coude, ou, si vous voulez, descendez le long des bras jusque par-dessus les doigts. Par le contact

mobile continu, vous produirez sur toute la ligne le même effet que vous avez obtenu par les contacts immobiles ; vous déterminerez une sensation de frais, que l'on peut considérer comme une chaine composée d'innombrables points rafraichis. Voilà ce que les médecins appellent une passe.

Faites la même chose sur d'autres points, par-dessus le côté gauche de la tête, le côté gauche du corps, le pied gauche, jusque par-dessus et au delà des doigts du pied, vous transmettrez tout le long de la ligne une sensation de fraicheur. Si vous effectuez les mêmes mouvements avec la main gauche, par-dessus le côté droit, jusqu'au bas, vous produirez aussi les mêmes effets. Ce sont des conjonctions hétéronomes. Enfin, faites avec vos deux mains en même temps les passes indiquées, à droite et à gauche, sur le sensitif, depuis la tête jusque par-dessus les doigts des pieds, il arrivera que l'homme touché de cette manière éprouvera une sensation agréable de fraîcheur et de quiétude. Ce que vous venez de faire tout à l'heure est ce que les disciples de Mesmer et les soi-disant médecins magnétistes appellent une passe magnético-animale ou mesmérique.

Dès à présent vous pouvez magnétiser. Comme vous le remarquerez facilement, il est, en réalité, indifférent que vous opériez les passes avec les mains, ou avec les pôles d'un cristal, ou avec des aimants ; que ce soit immédiatement sur la peau nue, par-dessus les habits, à la distance de quelques centimètres ou d'un mètre, vous produirez toujours les mêmes effets selon les circonstances ; l'intensité seule faiblira en raison de la distance croissante.

Ainsi, l'influence qu'exercent les émanations odiques hétéronomes étrangères, sur les côtés d'un sensitif, fait la substance de la soi-disant magnétisation. Si vous agissez dans l'obscurité, les sensitifs voient les touffes ignées des doigts qui passent sur les pôles les effleurer jusqu'en bas. Ils voient, en outre, au point sur lequel les flammes se portent, surgir une lumière plus forte sur leur propre corps, lumière qui descend avec l'excitateur lumineux par-dessus eux. Par ce phénomène lumineux, aussi bien que par la production de la sensation de fraicheur, vous reconnaissez clairement que celui qui fait les passes produit sur l'organisme de celui qui les reçoit une irritation telle, qu'on est forcé de lui accorder une grande signification ; que l'od, qui émane avec la lumière

bleue, influe comme existant d'une façon toute particulière avec la lumière rouge, sur les porteurs d'OD, c'est-à-dire hétéronomes sur hétéronomes. Comme le corps de l'homme est un grand porteur d'OD, et que la substance odique a une part puissante dans son profond interieur, on conçoit que des passes odiques puissent entrer bien avant dans l'économie physique et spirituelle de l'homme, part qui est la production de sommeil ou d'inquiétude, d'influences sur les troubles maladifs dans le corps; influences qui deviennent utiles ou nuisibles, selon l'imposition des mains et la direction des passes. Et ces faits ne sont donc par conséquent pas une erreur, composée de mensonge, de fraude et de superstition comme on a la prétention de le soutenir autre part; ce sont au contraire des faits physiologiques bien fondés sur l'expérience et très conformes aux lois naturelles. Ce ne sont que ceux qui n'ont jamais voulu se donner la peine de les approfondir, qui peuvent laisser échapper des jugements si prématurés.

Mais si vous me demandez quel est le bénétice réel, que l'art de guérir obtient par les passes odiques, je suis tenté de croire qu'il deviendra extrêmement grand, lorsque la physique et la physiologie de l'OD seront développées. J'avoue néanmoins qu'il me paraît jusqu'ici encore bien resserré et peu certain. Ecoute-t-on ou lit-on les magnétiseurs, ils sont certes comme Mesmer le fut déjà il y a quatre-vingt-huit ans, ils prétendent guérir presque toutes les maladies. Chaque médecin, n'importe l'école à laquelle il peut appartenir, s'imagine que lui et son art seuls ont guéri le malade lorsqu'il revient à la santé. Pourquoi le médecin magnétiste n'élèverait-il pas la même prétention pour sa satisfaction particulière? Nous autres, nous savons bien que, parmi vingt personnes rétablies, dix-neuf l'ont été d'elles-mêmes, et sont revenues sur leurs jambes même malgré le médecin. En attendant, j'ai trouvé généralement comme certain, que, sur chaque point du corps humain sur lequel on appuie la main, ou qu'on la meut avec conjonction hétéronome odique, il y a un renforcement de l'activité vitale, non pas superficiel, mais entrant profondément dans les organes les plus intérieurs. Ainsi, là où il y a atonie, relaxation, on peut y amener la vitalité, et un surcroit d'activité. Ceci est un grand résultat commun d'une immense portée, que les médecins éclairés sauront apprécier.

Je tiens l'influence de l'od sur les crampes particulièrement pour certaine ; nombre de fois je les ai calmées, supprimées selon ma volonté, et je les ai provoquées de même.

J'ai vu opérer des médecins près de la couche des malades ; je les ai vus, à peu d'exceptions près, leur faire faire des bonds si contraires à la saine physique de l'od, qu'il était impossible qu'il pût en sortir quelque chose d'heureux pour le malade. Qu'a-t-on pu gagner de profitable jusqu'à ce moment, sans aucune espèce de connaissance de la substance et des lois d'une force aussi inconnue que l'est l'*od* ? On n'a fait que tâtonner comme l'aveugle ; mais il est permis d'espérer ; lorsque la nature de l'od, et ses combinaisons avec les forces de l'organisme vivant seront bien connues, et que ces forces seront développées scientifiquement, nos médecins commenceront à remplacer leurs tâtonnements actuels par un procédé rationnel en établissant les règles fixes de l'action de l'od sur le corps humain malade, et tirer de ces faits extraordinaires quelques fruits salutaires à l'humanité, comme elle a droit de l'espérer depuis longtemps.

(*A suivre.*)

---

## A propos de Swedenborg.

La valeur de la doctrine de Swedenborg est dans les enseignements qu'il nous donne sur les Anges et les Esprits et sur leurs rapports avec nous. Il professe une profonde antipathie pour nos rapports avec les Esprits qui, dit-il, ne sont que les habitants très inférieurs de l'autre monde, sont très imparfaits, peu puissants et ayant plus besoin d'instruction qu'ils ne peuvent en donner. Même s'entretenir avec les Anges, pour Swedenborg c'est peu de chose. Ce que l'homme doit ambitionner, c'est d'avoir l'entrée des Cieux et des Enfers qui sont dans le Grand Homme infini (Dieu), de pouvoir y assister à la discussion de tout le problème qui s'y agite : ce Dieu fait cette grâce, dit-il, à qui il veut, à qui elle est nécessaire pour

remplir une grande mission : *il ouvre pour cela notre sens intérieur, il l'éclaire ou l'illumine par voie d'anticipation.*

Là est la vérité pour nous. L'homme, en s'épurant, voit un jour s'*ouvrir ses intérieurs*, et son âme devient capable de voyager dans l'espace, *d'y voir et d'y entendre*, comme le faisait Swedenborg. C'est là une phase de l'évolution de la créature humaine dont le but est de se diviniser avec le temps.

René Caillié.

# SOCIALISME CHRÉTIEN

## L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

### VI

#### GARANTIES NÉCESSAIRES

Du jour où la Grande Industrie s'organise, le principe de Participation du Travail devient un droit social, plus vivement senti qu'il ne l'était antérieurement, parce qu'il se confondait alors dans l'exercice individuel du droit de chacun à la possession de ses outils et des produits de son travail. La Grande Industrie, venant enlever au travailleur l'instrument du travail et concentrer la Production, doit, en raison des progrès accomplis, restituer au Travail un droit équivalent et supérieur en ressources et en bien-être.

L'Association du Travail, du Capital et de la

(1) Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

Capacité est un progrès social à réaliser parallèlement au Progrès industriel : c'est en elle que sont renfermées les véritables principes d'Organisation industrielle sur lesquels reposera la prospérité future des nations ; la Participation du Travail et de la Capacité n'est pas une formule vague, ce n'est pas une de ces formules dont le sens pratique est insaisissable comme l'étaient naguère, par exemple, ces mots : Droit au Travail, jetés au vent de la publicité.

Le Droit de Participation du Travail n'aggrave en rien les charges de la Production. il ne gêne en rien la marche de l'Industrie, il peut s'appliquer à toutes les entreprises, sans en modifier la direction, et peut par conséquent s'introduire dans l'industrie actuelle, sans autres difficultés que celles des résistances aveugles du préjugé qui seront, comme en tout progrès, les seuls obstacles à vaincre.

Si les garanties de différents ordres dont l'existence de l'ouvrier a besoin d'être entourée se présentent à l'esprit lorsqu'on songe à le rendre participant aux bénéfices de l'industrie, aucune d'elles n'est néanmoins susceptible de faire obstacle à l'inauguration du nouveau régime. Elles sont déjà toutes plus ou moins entrées dans la pratique industrielle sous l'influence du désir qu'ont des chefs d'industrie de chercher un remède aux souffrances de l'ouvrier malheureux.

Le principe de participation ne fait que consacrer toutes ces tendances à la bienfaisance et à la justice envers l'ouvrier.

Aucune difficulté ne s'oppose donc à la mise en pratique du principe de Participation du Travail et de la Capacité dans les bénéfices de la Production, conjointement avec le Capital.

Ce principe, librement accepté, se fera peu à peu sa place en gravitant vers l'Association de toutes les forces humaines ; alors, effaçant l'individualisme, et l'égoïsme qui en est la conséquence, et qui pousse sans cesse l'homme au mépris du droit des autres, le principe de Parti-

cipation inspirera à chacun des sentiments plus humains, sauvegardant les droits de tous.

Mais un principe trop longtemps méconnu, c'est celui des droits du Travailleur à la Retraite, c'est-à-dire un minimum en cas d'incapacité de travail. C'est peut-être le premier des droits sociaux du Travail à inaugurer dans la pratique, et à opposer à l'anarchie de la concurrence, et par suite à l'avilissement du prix des produits.

Ce Droit, fondé sur ce que la Nature entre pour une part dans tous les résultats de l'activité humaine, doit donner lieu à un prélèvement social au profit de tous, proportionnel à la valeur du Travail affecté à la création du produit.

Non seulement l'atelier de production doit payer le salaire dû au Travail, mais il doit payer à la Prévoyance sociale la Réserve destinée à accorder aux travailleurs dans le besoin le minimum appartenant à tous, au nom du droit de vivre, du droit de conservation et d'entretien de la vie, droit que les Sociétés auront bientôt à consacrer.

L'importance de ce prélèvement s'ajouterait ainsi directement au prix de revient des produits, au lieu d'être pris sur le salaire, comme cela a été pratiqué jusqu'ici pour les Caisses de Secours fondées dans quelques usines. La retenue appliquée sur le salaire diminue directement la part consommable du travailleur, ce qui est contraire au droit.

En faisant peser le prélèvement dû à la Réserve sociale sur les frais généraux de la Production, la diffusion de cet impôt s'opère sur la masse des produits, et proportionnellement à la valeur ; il est supporté par conséquent par ceux qui en font usage ; le salaire de l'ouvrier lui reste entier, et lui permet à son tour d'user et de consommer les produits en rapport avec ses besoins.

N'importe à quelle entreprise le Capital se livre dans le domaine de l'Industrie, la première chose qu'il doit faire, c'est de verser au travail le

salaire qui fait vivre l'ouvrier. Mais le produit du travail doit servir aussi à nourrir les masses. Il est donc indispensable d'ajouter au principal des salaires une proportion nécessaire en faveur des Réserves de Prévoyance ; car, si l'ouvrier doit vivre en travaillant, la justice exige encore qu'il soit à l'abri du besoin, si une incapacité de travail lui survient, et sa famille doit vivre, quoi qu'il arrive.

Il faut donc que le prix brut de la Production supporte ces charges en tous pays, et que les Caisses de Réserves pour l'éducation de Secours et de Retraite pour le travailleur ne restent pas une exception.

Combien de vaines craintes s'empareront des esprits timorés ou égoïstes, en entrevoyant la réduction possible des profits du Capital ; qu'ils se rassurent, cette réduction aura ses compensations. Car, si le Travail trouve dans l'Equité de Répartition des avantages légitimes, la prospérité nouvelle dont toutes les industries jouiront sous l'heureuse influence de ce changement, et la sécurité dont le Capital se sentira assuré, seront des compensations qui dépasseront bien grandement quelques justes sacrifices qu'il peut faire aux intérêts généraux.

Le Capital industriel aujourd'hui est en butte à l'hostilité du Travail ; il n'échappe aux effets de cette hostilité que par une administration vigilante : mais combien d'Industries succombent sous le poids des frais imprévus qu'occasionne l'absence d'unité dans la Production ! Il n'en sera plus ainsi sous le régime du Droit de Participation ; on verra les ouvriers eux-mêmes s'organiser en corps d'inspection de l'atelier et empêcher les malfaçons des travailleurs, non plus hostiles, mais maladroits et insouciants.

L'objection qu'on oppose pour contester au Travail son Droit de Participation ne manquera pas de se produire ici ; dans toute entreprise, dira-t-on, le Capital court les chances, c'est à ses risques et périls qu'elle marche ; s'il perd, le

Travail ne vient pas l'indemniser ; si l'entreprise est favorable, le Capital doit par conséquent jouir de ses avantages, comme il aurait, dans le cas contraire, supporté le poids du revers.

Ce raisonnement est celui du lion se partageant la proie, mais la Justice doit un jour faire la part des faibles, et le moment approche où il faudra accorder au Travail cette part, à laquelle l'équité proclame ses droits dans les fruits de la Production.

L'argument par lequel on déclare inadmissible le Droit du Travail à la Participation des Bénéfices de l'Industrie n'est du reste que spécieux.

Il n'est pas vrai, en effet, que le Travail ne soit assujetti à aucune chance de perte ; ses pertes se produisent sous une autre forme que celle du Capital, mais elles n'en sont pas moins réelles pour cela.

N'est-ce pas une perte pour le Travail, quand l'Industrie opère la réduction des salaires ?

N'est-ce pas une perte pour le Travail, quand le chômage arrive, et que le salaire cesse, par la fermeture des ateliers ?

Le travailleur, dans ces circonstances, n'est-il pas obligé d'épuiser les ressources qu'il possède, en attendant que l'Industrie ait besoin de lui ? Et s'il n'a pas de ressources, il doit souffrir toutes les privations.

Le Capitaliste ne souffre dans les phases défavorables de l'Industrie que de l'absence de bénéfices ou de l'amoindrissement de son Capital.

Le Travailleur, au contraire, souffre des fluctuations de l'Industrie par le sacrifice de ses économies, par la détresse, et souvent dans sa santé : il paie ainsi jusque dans sa personne.

Capital et Travail ont donc chacun leur part dans les vicissitudes de la Production ; il est juste de donner à chacun leur part dans la prospérité. Le principe de Participation dans les plus-values des fruits de la Production en est le moyen équitable ; il appartient au XIX^e^ siècle d'en inaugurer l'institution.

Mais la Répartition équitable n'est qu'un des termes du problème des réformes sociales ; aussi, arrivés à ce point de notre exposé, croyons-nous utile de dire que, restreintes à ces seules données, les Réformes seraient imparfaites et fort loin de produire des améliorations sociales proportionnées à l'importance de l'évolution industrielle qui en serait résultée.

Il est dans les lois de la Vie que l'homme organise le Travail et la Production.

Il est dans les Lois de la Vie qu'il organise la Répartition.

Mais il est aussi dans les Lois de la Vie qu'il organise l'Usage et la Consommation des Richesses produites ; et l'organisation de l'emploi de la Richesse est le complément nécessaire et indispensable de la Loi de Vie dans l'Humanité ; sans cela le progrès humain manquerait d'impulsion et de motifs.

La création de la Richesse et sa Répartition impliquant son emploi et son usage pour le plus grand progrès de la Vie humaine impliquent par conséquent l'organisation du bien-être dans l'humanité, par la préparation du milieu propre à le produire.

Il faut, en conséquence, que l'homme réalise, pour l'emploi de la Richesse, un progrès équivalent à celui qu'ont exigé les moyens de la produire ; et c'est en créant le palais des travailleurs, *le Palais social*, à côté de l'usine, et au sein des cultures, que ce progrès s'accomplira, et que l'Association donnera ses meilleurs fruits.

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME

### ÉTAT SOCIAL ET HABITATION

#### I

#### *Emploi de la Richesse*

Nous avons recherché les Lois du Travail et de la Production, nous avons vu leurs raisons

d'être dans le besoin que l'homme a de la Richesse pour satisfaire les facultés et les besoins par lesquels il participe à la Vie.

Nous avons vu que, la Nature et le Travail créant la Richesse nécessaire à l'homme, la Répartition de la Richesse fait nécessairement partie des Lois de la Vie sociale.

Mais il ne suffit pas de travailler, de produire et de créer la Richesse ; il ne suffit pas d'accomplir des merveilles d'Industrie et de Travail, ni d'user inconsidérément des objets qu'ils enfantent; il ne suffit même pas que les hommes se répartissent entre eux la Richesse créée par le Travail, tout cela est insuffisant pour assurer le véritable progrès de la vie dans l'humanité.

Le Progrès de la Vie étant le but de l'espèce humaine, il faut, quand l'homme a abordé sérieusement l'Organisation de la Production, qu'il résolve, non seulement le problème de la Répartition, mais aussi celui de la Consommation.

Quand l'Industrie en est arrivée à posséder les moyens de produire en abondance ce qui est nécessaire à la vie, il importe que tous les membres de la société soient mis en état de consommer avec aisance, de la façon la plus profitable au bien-être. et la plus digne du rang que l'espèce humaine occupe sur la terre.

De l'abondance de la Production à l'abondance de la Consommation, il reste un travail social considérable à faire. Produire et mal consommer, c'est encore la voie inintelligente de la Vie. Produire la Richesse et en faire un bon et juste emploi, telle est la loi de notre destinée.

Consommer pour consommer, c'est accomplir le simple rôle des êtres inférieurs de la création. Consommer avec Intelligence, c'est s'élever au niveau que Dieu assigne à l'homme sur la Terre, c'est s'élever au niveau que la Vie peut atteindre, c'est s'élever au niveau de l'amour et de la fraternité, car la consommation intelligente ne pourra se faire que sous l'égide de l'Amour du prochain.

Qu'est-ce donc que la consommation, si ce n'est la Vie, l'aisance, le bien-être des masses par la possibilité pour elles de jouir des choses nécessaires à l'existence? Et si, jusqu'ici, la Consommation a ses moments de ralentissement, de suspension, n'est-ce pas surtout parce qu'elle manque de toute Organisation, parce que le moyen qui doit la régulariser n'est pas encore créé?

Nous avons vu que la Production ne se perfectionne que par la réforme des méthodes, qu'elle ne devient sérieuse que quand l'homme s'élève en intelligence, et qu'il peut atteindre par un moyen quelconque à réunir et à concentrer ses forces et son travail, et le travail et les forces de ses semblables.

Le progrès de la Production agricole exige des fermes, intelligemment édifiées et organisées, des cultures savamment combinées; la Production industrielle exige les conceptions de la mécanique et la réforme architecturale de l'atelier, par l'édification de l'Usine et de la Manufacture; ces conditions sont indispensables au véritable progrès du Travail.

C'est par l'invention des voies ferrées que les échanges et les relations sont devenues faciles; et c'est par une bonne organisation comptable des droits de chacun que l'Équité de Répartition s'établira.

Le bon emploi et le bon usage de la Richesse sont de même astreints à des conditions qui leur sont propres, conditions sans lesquelles la puissance de la Production et de la Répartition, même fondée sur les principes de la justice, ne peut réaliser le véritable progrès de la vie humaine.

L'usage et l'emploi de la Richesse n'atteignent un but conforme aux Lois de la Vie qu'en créant le milieu dans lequel ils peuvent réellement produire le bien-être au profit de tous et concourir au progrès de la vie humaine par le complet développement des facultés de chacun.

Mais ce milieu, quel est-il? La Production a le sien, c'est l'Atelier; ses moyens de progrès sont ceux de l'Industrie : la construction et l'agencement des usines, des fermes et des manufactures, etc. ; mais, dira-t-on, « la Consommation, l'usage et l'emploi de la Richesse ne relèvent que de l'action individuelle, et ne peuvent donner lieu à une organisation spéciale. »

C'est là qu'est l'erreur.

La Consommation comme la Production. pour produire de bons résultats, exige des combinaisons savantes et bien ordonnées. Jusqu'ici, au contraire, la Consommation domestique n'a été l'objet d'aucune étude ; elle est restée dans le cercle étroit des intérêts de la famille, opérant par des moyens restreints, comme le faisait naguère le petit atelier, par rapport à la Production.

C'est à la bonne organisation de l'Atelier qu'est dû le progrès de la Production et du Travail.

C'est à la bonne Organisation de l'Habitation que sera due la réalisation du bien-être, par la Consommation bien comprise des Produits du Travail.

La Production est incomplète et imparfaite, tant que l'atelier reste dans l'obscurité et l'isolement ; les produits en sont rares et de médiocre mérite,

La Consommation est abusive, mal répartie et mal faite, tant que l'Habitation est le résultat du caprice et de l'ignorance de chacun : la misère et la pauvreté tiennent la place du bien-être que la Consommation pourrait produire par une Organisation savante des Combinaisons de l'Habitation.

Il faut donc que la science réalise les moyens économiques du bon emploi des fruits du travail, il faut qu'elle mette les jouissances de la Richesse à la portée de tous ; il faut qu'elle réalise la Réforme architecturale de l'Habitation comme elle a réalisé celle de l'Usine, de la Manufacture, de la Fabrique, des moyens de Culture et des Chemins de fer.

Le progrès social est solidaire de ces progrès dans le Travail, et la Réforme architecturale de l'Habitation doit en être le couronnement par l'édification du *Palais Social.*

L'état de la Société se peint dans l'habitation. On peut reconnaître, par le degré de perfection qu'elle atteint, le degré de bien-être des peuples et celui de leur avancement dans la vie.

C'est ce que nous allons chercher à déterminer dans la fin de ce chapitre, pour arriver à cette démonstration que l'*habitation véritablement progressive, c'est le* PALAIS SOCIAL.

---

*L'abbé Roca se trouve actuellement dans un etat de santé qui ne lui permet pas de travailler à ses articles sur le SUFFRAGE UNIVERSEL. Que nos lecteurs veuillent bien excuser notre frère Roca et s'unir à nous pour demander à Dieu la guérison du courageux apôtre si cruellement éprouvé.*

---

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIERES)

Analyse (*Suite*)

On peut retirer de grands services de l'application de la *Clé de la Vie* et expliquer bien des faits jusqu'à ce jour incompris. Ainsi, parmi les fruits que nous récoltons, les plus mûrs et les meilleurs sont naturellement les plus propres à alimenter harmoniquement les mondicules intérieurs de notre corps, et n'ont besoin, pour plaire à notre palais, ni de préparation, ni de condiments. D'autres, moins avancés, ont besoin d'être cuits pour servir à nous alimenter. Les plus grossiers, enfin, réclament l'art et la science dans leur assaisonnement. Les légumes, qui sont des produits végétaux d'ordre inférieur, se servent mutuellement de condiments et en servent aussi aux produits animaux auxquels ils empruntent leur jus. Quel est le phénomène qui se passe là ? Les végétaux marient leurs *substances vitales*

aux *substances célestes* des chairs, et l'art des mélanges culinaires vient en aide au soleil pour mûrir les mondicules et hominicules armaux et arnaux, pour mélanger et rehausser leurs aromes et rendre, enfin, plus acceptables à l'organisme humain le fluide divin fractionné sous la forme et la nature de la race hominiculaire logée dans les chairs et les fruits destinés à l'alimentation de l'homme.

L'homme a encore, pour se sustenter, des quantités de substances riches en mondicules et hominicules vitaux et célestes, telles que l'eau, le sel et les huiles ; telles que les graisses, le lait, le sucre et les alcools; mais certaines de ces substances sont tellement riches, qu'il est complètement impossible à l'homme des mondes inférieurs de s'en nourrir exclusivement, de même qu'il lui serait impossible aussi de vivre sur un monde dont l'atmosphère serait purement céleste.

Plus l'homme avance en se réincarnant dans des mondes supérieurs, et moins il est obligé d'avoir recours à la cuisine, de même que moins il a besoin aussi de solliciter la fécondité de la terre pour en obtenir des aliments. Les productions de la nature sont plus belles et plus harmonieuses au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie des mondes. Enfin, quand l'homme arrive dans les mondes divins, sa nourriture devient exclusivement fluidique ; il se nourrit uniquement de mondicules et hominicules célestes et divins.

La loi de Dieu est toute-puissante, et nul n'a le droit de s'y soustraire ; ses justes applications sont toujours morales et salutaires. Si, par quelque motif insensé, l'homme se prive de nourriture, il manque à son rôle et à son devoir de solidarité universelle, qui consistent à prêter la main à l'ascension des êtres infiniment petits qui sont destinés à monter vers leur point de perfection. Si, par sa faute, l'homme laisse son frère manquer d'aliments matériels, il se rend cou-

pable non seulement envers lui, mais encore envers tous les petits êtres dont il néglige d'aider l'ascension. Il manque à la loi d'Amour.

Toutes les Planètes du tourbillon solaire en rapport avec le Soleil par leur cordon aromal sont éclairées et échauffées par son amour en raison de leur valeur et de celle de leur atmosphère. La plus éloignée vaut-elle mieux que la plus proche? elle sera mieux éclairée et plus sainement chauffée. Un globe harmonieux, aux environs même du disque solaire, n'y souffrirait pas de la chaleur, car cette souffrance ne provient que de la mauvaise nature de l'atmosphère, ce qui n'a lieu que pour les mondes grossiers.

La science humaine nous a appris que les fluides spirituels et les fluides célestes, autrement dits l'hydrogène et l'oxygène, à l'état pur, produisent à peine de la lumière en se combinant par voie de combustion et en laissant tomber en eau le résidu de leur combustion céleste. Pour qu'ils éclairent, il faut qu'un corps solide, tel que du carbone, soit placé au point de combustion. Cette expérience bien connue nous prouve que, pour que les soleils puissent illuminer les mondes qui sont leurs enfants, il faut absolument qu'ils soient de même nature qu'eux. Dans notre tourbillon, notre Soleil est compact, quoique d'une compacité plus relevée que la nôtre. Et nous, de même que nous serions incapables de voir un fluide ou un corps fluidique lumineux céleste, nous sommes sombres, lugubres et noirs pour les habitants des régions lumineuses. Toutes ces raisons nous font comprendre pourquoi nous ne pouvons voir ni les êtres ni les grands Messagers célestes qui traversent notre atmosphère. Nous devons également comprendre pourquoi nous ne voyons pas non plus les hominicules lumineux qui s'échappent de nos lèvres, de nos yeux et de nos membres. Nous ne pouvons voir mieux, parce que nous appartenons à un monde matériel du dernier rang, dont l'atmosphère est encore remplie de fluides impurs. Voilà pourquoi nous

sommes obligés de nous transformer pour passer d'un monde à un autre. Et voilà pourquoi encore, lorsque le Christ fit son ascension, ceux-là seuls le virent, qui étaient aptes à recevoir la vertu divine qui facilita cet événement. Enfin, voilà pourquoi notre Humanité harmonieuse verra un jour son troisième Messie fluidique et lumineux.

## XVIII

### ANIMAUX ET PLANTES

Le troisième règne, autrement dit le règne animal, n'est autre chose qu'un alambic supérieur et gradué pour l'élaboration des aliments matériels au profit de l'homme, qui est le déicule de la planète. Que l'on descende depuis l'espèce la plus harmonieusement conformée et la plus intelligente jusqu'à la plus stupide et la plus mal partagée, l'animal est calqué sur l'homme. Selon sa nature, chaque espèce reproduit la vie de l'homme et les caractères divers dont l'animal est susceptible de porter l'empreinte.

L'animal vit de sa vie propre au moyen des trois alimentations matérielle , vitale et fluidique arnale. La première est tirée des produits de la végétation et de l'animalité, mais de leurs parties les plus grossières ; l'alimentation vitale, de la partie la plus grossière des fluides vitaux atmosphériques. L'alimentation arnale, enfin, est tirée de la partie la moins pure des fluides célestes de cette même atmosphère. Les animaux sont d'ailleurs constitués, dans chaque espèce, pour l'accomplissement de leur destinée, qui doit être conforme aux besoins de l'homme, dont ils

sont séparés par une barrière infranchissable. L'homme seul a cette étincelle divine qu'on appelle esprit.

Si l'animal n'a pas d'esprit, par quoi est-il donc dirigé ? car on reconnait certainement en lui des actes intelligents. C'est que l'animal est dirigé par le fluide arnal qui est en lui, fluide instinctif qui est peuplé de mondicules et d'hominicules intelligents, eux-mêmes dirigés par des messagers hominiculaires fluidiques. Ces derniers, répandus dans l'atmosphere, sont de natures différentes et sont choisis et distribués par le Soleil ; les moins subtils vont éclairer et mûrir les mondicules de la végétation, et les plus avancés vont remplir le méme office dans les mondicules des animaux. De là, la directioni nstinctive agissant dans le sens du caractère de chaque espèce particulière, caractère représenté par les mondicules fluidiques phosphorescents et soniques de l'animal.

Les quatre règnes de la Planète doivent arriver ensemble à l'harmonie, et cela lorsque la fusion lumineuse de la Planète aura fait disparaitre l'incohérence atmosphérique, aura amendé les fluides mauvais de l'air et aura élevé au degré de pureté voulu le fluide armal des végétaux et le fluide arnal des animaux. Car, auxiliaires gradués de l'homme, ces règnes accompagnent et servent les Humanités dans les mondes de toutes natures. Il n'y a que les mondes divins qu'ils ne peuvent aborder. Arrivés aux confins de ces mondes, leur tâche est terminée ; ils sont alors convertis en fluides. Le règne fluidique minéral devient fluide phosphorescent aimanté ; le règne fluidique végétal et le règne fluidique animal deviennent les fluides armal et arnal qui iront alimenter les atmosphères des Soleils et des Planètes.

Quand, arrivé aux mondes divins, l'homme fluidique y est devenu une émanation fluidique pure, il appartient à la vie absolue divine et ne vit plus que du fluide absolu divin. Là, alimenté

de vie, de lumière, d'intelligence et d'amour, il il n'a plus besoin d'aucune autre nourriture; les quatre règnes n'existent plus pour lui, et les mondicules divins qui l'alimentent ne sont peuplés que d'hominicules absolus divins.

L'homme, au contraire de l'animal dont le progrès est limité, l'homme, en fusionnant dans le corps fluidique infini divin, conserve invariablement son *individualité inaliénable, éternelle et immuable*. Aliment divin, élément de la pensée de Dieu, il devient capable de représenter Dieu dans les diverses natures des mondes. Dans cette élévation il est encore faillible. Sa chute est possible, mais il peut toujours se relever aussi.

## XIX

### ANIMAUX IMPROPRES A L'HARMONIE

Il y a des animaux qui ne suivent pas l'homme dans son ascension harmonieuse. Ceux-là sont de nature malfaisante et le fléau de tout le mobilier planétaire. Divers d'espèces, de taille et de forme, grands ou petits et même imperceptibles, ce sont les ouvriers de la destruction et de la mort.

On sait quelle quantité d'insectes de toute espèce pullule dans les voiries de la nature au moment de la saison d'été. Ces petits animaux s'alimentent des mauvais fluides de l'atmosphère qu'ils épurent au profit de l'homme. Après l'été, quand le soleil s'éloigne, tous ces insectes s'engourdissent simultanément avec la vie végétale, tombent en somnieil léthargique sur la voirie terrestre et y attendent le printemps ou l'été prochain. Ils sont destinés tous à concourir au travail de division et de dissolution des voiries de la Planète, dans les eaux, dans la terre et dans les airs.

Tous ces insectes se battant et se dévorant sans cesse les uns les autres sont destinés à disparaitre graduellement de la vie planétaire, au fur et à mesure des progrès du globe. Quand l'atmosphère est devenue trop riche pour leur nature, ils tombent définitivement en léthargie dans la voirie terrestre et, après la transformation lumineuse de la Planète, ils se rendent avec le cadavre du globe, tombé en catalepsie de malheur dans la grande voirie des mondes, pour en revenir plus tard sur des globes nouvellement formés.

On voit que l'hiver qui endort cette vermine est une nécessité pour un globe. Sans l'hiver, la nature serait dévorée par les insectes.

Si vous jetez dans de l'eau distillée une pincée de poudre de marbre, bientôt l'on verra sous le microscope se développer des myriades de petits animaux. Ces animaux étaient à l'état de léthargie dans la pierre. Comment ressuscitent-ils? simplement par le contact de la *vie* inhérente au principe vital grossier de la voirie humide de l'eau, qui est le sang de la Planète. Les aliments de l'homme, bien qu'ils soient les plus raffinés des produits de la Planète, contiennent, par nécessité, des quantités de ces insectes cataleptiques. L'air en est peuplé dans ses voiries fluidiques. Ils représentent le mal vivant en opposition aux voiries omniverselles qui représentent le mal inerte.

Ces impalpables animalcules entrent dans les poumons par la respiration dont le crible est, au point de vue de la pureté, dans les proportions de la nature du corps où il fonctionne. Appartenant à la nature du mal, ces insectes microscopiques sont cataleptisés dès leur arrivée par la présence et l'empire de la vie. Ils passent aux régions du sang et vont y faire partie de la voirie pour y être balayés par les comètes centrales mondiculaires. Ils sont ensuite semés dans les voiries diverses du corps pour y remplir le rôle qui leur est propre. C'est ainsi que s'explique à l'intérieur du corps humain l'invasion des épidé-

mies, des pestes, du choléra et des fièvres de toute nature. Mais il faut bien se garder de confondre ces petits êtres malfaisants avec les hominicules qui alimentent en nous la vie; ces hominicules sont tout à fait insaisissables à nos moyens physiques et ne peuvent être conçus et vus que par l'œil invisible de l'esprit.

Il en est de même pour les animaux ; seulement, les insectes qui chez eux tombenten catalepsie dans leurs poumons et dans leur sang sont de plus mauvaise nature. Dès que la vie de l'animal cesse, ces insectes se réveillent et commencent au milieu des fluides de la mort leur action destructive.

Si les viandes de boucherie se gâtent plus facilement en été, c'est qu'à cette époque de l'année les fluides mauvais sont doués d'une plus grande vitalité et se réveillent en plus grand nombre. Enfin, ce que nous venons de dire donne la clé de la conservation des chairs et des embaumements. Pour conserver les chairs, il faut les entourer de sel, car le sel est la voirie matérielle du principe vital ; ou bien, on les tient plongées dans l'esprit-de-vin, qui est aussi riche en vie et les isole du contact atmosphérique. Le but de toutes ces manœuvres est toujours de s'opposer à la résurrection des insectes de la destruction. Mais, dans toutes ces préparations, les insectes destructeurs n'y sont qu'en demi-léthargie et peuvent encore ressusciter; c'est ce qui explique les conséquences fâcheuses d'une alimentation prolongée, faite au moyen de salaisons ou de conserves.

Dans le traitement des cholériques, pourquoi l'eau-de-vie camphrée a-t-elle tant d'influence? C'est quelle renforce la vitalité du malade et fait entrer en catalepsie la gent infinitésimale destructive, ce qui vaut mieux que de chercher à l'empoisonner ou la tuer au moyen de toxiques qui sont toujours dangereux et trop souvent fatals.

En résumé, les ouvriers de la mort, les agents

de la destruction sur notre Planète, sont en affinité avec les mauvais fluides dont ils se nourrissent; ils y sont en proportion de la pauvreté de l'atmosphère de la Planète et tombent en catalepsie au contact des fluides de la vie. Ils disparaissent au fur et à mesure que l'atmosphère se purifie et devient plus riche.

Les animaux malfaisants, les ouvriers de la destruction et de la mort ne dépassent pas les voiries compactes de l'Omnivers.

René Caillié.

*(La fin au prochain numéro.)*

---

## Usage et abus du Spiritisme

(*Suite*)

### IV. — But du Spiritisme.

Le but essentiel du spiritisme est de réagir contre cet état des esprits, c'est-à-dire de démontrer expérimentalement — sans négliger, bien entendu, les preuves de raison et de tradition — la survivance de l'âme au corps, de tirer de ce fait fondamental les conséquences théoriques et pratiques, physiologiques et morales qui y sont contenues.

Dans cette entreprise, le spiritisme a contre lui non seulement la science officielle, la reine du jour, qui n'admet que les faits conformes à ses opinions préconçues et favorables à ses intérêts ; non seulement la philosophie non moins officieuse qu'officielle, qui se perd dans des subtilités scolastiques sans fin comme sans utilité, dans le même but que la science ; mais encore l'Eglise également officielle, qui prétend diriger et régénérer la société, et qui ne voit pas que c'est elle-même qui l'a précipitée dans l'abîme ; qui ne s'aperçoit même pas que le véritable péril social réside dans le matérialisme et qui se liguerait plutôt avec celui-ci que de s'allier au spiritisme.

L'aveuglement de l'Eglise officielle a d'ailleurs sa source dans la même cause que celui de la philosophie et de la science. Il suffit d'émarger au budget

pour perdre tout sentiment, non seulement du bien général de l'humanité, mais de sa propre dignité et même de ses véritables intérêts. Il n'y a aucun lieu de croire que,dans la lutte de l'Ecole athée contre l'Eglise, celle-ci s'aperçoive que cela tuera ceci.

La tâche assumée par le spiritisme est ardue, les moyens et les ressources dont il dispose sont faibles, la lutte sera longue ; mais c'est une raison de plus pour s'y atteler avec plus de résolution, y travailler avec plus de vigueur et de persévérance. Plus une entreprise est difficile, plus il y a de gloire et de mérite à la mener à bon terme.

La survivance de l'âme se démontre expérimentalement par les communications que nous pouvons avoir avec les âmes séparées des corps. Ces communications peuvent être *spontanées,* comme les apparitions et fantômes; ou *provoquées*, ce qui est l'objet des évocations.

Les communications du premier genre ne dépendent pas de nous ; nous les obtenons sans les chercher, ni même les désirer ; nous les subissons quelquefois plus que nous ne voudrions. Nous n'avons donc pas à nous en occuper ici.

Les communications du second genre dépendent en partie de nous ; elles sont un acte de notre volonté, mais elles ne dépendent de nous qu'en partie. Les esprits ont une volonté tout aussi bien que nous ; ils sont libres de répondre ou non à notre évocation, comme nous sommes libres de les évoquer ou non.

De plus, leur volonté, comme la nôtre, est subordonnée à la volonté des volontés, à la volonté de Dieu.

Pour que la communication s'établisse entre les vivants et les âmes des morts, pour que l'évocation ait son effet, il y a par conséquent trois conditions requises: 1° permission — à plus forte raison ordre — de Dieu; 2° consentement de l'esprit évoqué; 3° volonté de l'évocateur.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'on n'obtient pas une communication quelconque chaque fois que l'on évoque ; encore moins si, en obtenant une, elle ne vient pas de l'esprit même que l'on a évoqué, mais d'un autre.

Bien naïf, ou bien fourbe, serait celui qui prétendrait entrer en rapport à toute réquisition, non seulement avec un esprit quelconque, mais avec tel esprit en particulier, et commander ainsi aux esprits et à Dieu même.

La vérité est que l'on ne commande, et non sans peine et sans danger, qu'à plus faible que soi physiquement ou moralement. Comme le dit Agrippa dans sa *Philosophie occulte*, on ne peut contraindre et lier que les mauvais esprits; quant aux bons, il faut les inviter, les attirer et les gagner par des prières.

Les médiums qui prétendent avoir à leurs ordres un esprit *supérieur* sont donc — à part de rares exceptions — dans l'erreur ou cherchent à y induire les autres.

Les moyens à employer pour entrer en communication avec les esprits forment la partie technique du spiritisme ; partie un peu aride à traiter, mais qu'il est cependant nécessaire d'exposer aussi clairement et aussi brièvement que possible.

Des expériences bien faites et bien interprétées, telle est la base inébranlable de toute science. Heureusement, il n'est pas difficile de remplir ce desideratum.

En spiritisme, comme en toute science, d'ailleurs, les expériences les plus simples, pourvu qu'elles soient bien faites et bien comprises, sont les meilleures et les plus probantes. Ce sont aussi les plus négligées. Bacon se plaignait déjà de ce que les savants de son temps dédaignaient les observations et les expériences simples et communes, pour se livrer à des recherches compliquées et par là même stériles. Que dirait-il aujourd'hui s'il voyait manœuvrer nos savants fin de siècle ?

## V. — Technologie spirite

On appelle *médium* les personnes qui sont aptes à entrer en rapport avec les esprits par un moyen quelconque.

Ces rapports sont directs ou indirects : *directs*, lorsque le médium, éveillé ou somnambulisé, voit les esprits, les entend, leur parle ; *indirects*, lorsque sans les voir, les entendre ou les sentir, il entre en conversation avec eux par le moyen d'objets et de signes conventionnels.

Il y a donc diverses médiumnités. La plus commune est la *typtologie*, qui consiste à entrer en conversation avec un esprit au moyen de coups frappés par cet esprit à l'aide d'une table ou de tout autre objet.

Les manifestations obtenues par ce procédé sont à

la fois les plus faciles à constater et les plus probantes.

Il y a des médiums qui voient ou entendent les esprits. Ce phénomène est probant pour eux-mêmes et quelquefois pour ceux qui les entourent, mais pas toujours.

D'autres écrivent intuitivement ou mécaniquement sous la dictée ou l'impulsion des esprits. Il est possible que ces médiums soient par là convaincus de la réalité des esprits, quoique cela n'arrive pas toujours ; mais les spectateurs ne sont pas obligés de les croire sur parole; une seule chose pourrait déterminer leur croyance, c'est lorsque le médium écrit ainsi des choses bien au-dessus de son intelligence et, mieux encore, au-dessus de toute intelligence humaine. Mais cela ne se voit que rarement.

On rencontre aussi des médiums *incarnatifs*, — on en rencontre même beaucoup trop, — qui laissent un esprit s'emparer de leur corps et penser, parler et agir à la place du leur. Ce phénomène ne prouve rien pour le médium puisque, s'il est sincère, il n'a pas conscience de ce qui se passe ; il prouve davantage pour les assistants quand l'esprit de passage dit ou fait quelque chose que ne pourrait pas faire le médium ; mais, hors de là, il ne peut leur produire l'effet que d'une pure et ridicule comédie.

Il y a encore des *médiums à apports*, *des médiums à matérialisations ;* mais les phénomènes qu'ils produisent sont si difficiles à authentifier et ils touchent de si près à la prestidigitation et à la fantasmagorie, qu'il est prudent non pas de les rejeter et de les nier, — on ne doit rien croire, mais tout examiner, — mais de ne pas les chercher et de ne pas y attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent.

L'écriture directe est très démonstrative ; mais le fait est rare et il est difficile à contrôler.

Le plus simple, le plus commun et le plus sûr est donc la typtologie. C'est aux résultats obtenus par ce moyen et à leur interprétation que nous nous bornerons ici. C'est par là que l'on doit commencer à s'initier aux pratiques spirites ; on ne risque rien de s'y borner; en tout cas, on ne doit s'occuper des autres qu'après avoir bien étudié celui-ci.

Lorsqu'un médium typtologue, seul, ou mieux avec d'autres personnes, — de préférence une seule autre,— pose ses mains sur une table ou un guéridon, au bout d'un temps plus ou moins long, qui ne doit pas

dépasser cinq à dix minutes, ce meuble craque, se meut en divers sens, se soulève d'un côté ou de l'autre et retombe sans que ces mouvements proviennent d'aucun effort humain.

Comme il n'y a pas d'effets sans causes, ces mouvements impliquent qu'une cause invisible les produit. Le meuble, qui n'est que matière inerte, ne peut se mouvoir, se soulever sans transgresser la loi de la pesanteur.

Mais la force qui met en mouvement ce meuble n'est pas aveugle. L'expérience prouve qu'elle exécute des mouvements et des opérations qui dénotent intelligence et volonté. Elle comprend ce qu'on lui dit ; elle obéit aux ordres qu'on lui intime, elle y désobéit aussi quelquefois, comme pour mieux prouver qu'elle n'obéit que volontairement ; elle répond par des signes convenus aux questions qu'on lui adresse ; elle questionne elle-même, etc.

## VI. — Interprétation des faits.

Quelle peut bien être cette force ? L'observation et l'expérience ne nous montrent des forces que dans les êtres animés ; c'est ce qui distingue les végétaux, les animaux et l'homme de la matière brute.

Puisque la force peut être unie à la matière pour former les êtres animés, pourquoi ne pourrait elle pas en être séparée ? Pourquoi ne survivrait-elle pas a sa séparation du corps, puisque le corps lui-même se transforme, mais ne s'anéantit pas ?

Si nous supposons que la force qui anime les corps des animaux et des hommes, ce que l'on appelle leur *ame*, survive à ces corps, il sera naturel d'admettre — au moins provisoirement — que ce sont des âmes de bêtes ou d'hommes qui produisent les phénomènes en question.

Cette hypothèse n'est pas seulement naturelle, mais légitime. En effet, nous ne connaissons par expérience ou observation directe aucune autre force intelligente et volontaire à laquelle nous puissions attribuer la production des phénomènes intelligents et volontaires que nous avons vus.

Est-ce l'âme d'un animal qui les détermine ? A la rigueur on pourrait admettre que les phénomènes purement physiques, les mouvements et les transports d'objets, sont le fait d'une âme animale. L'âme

des animaux obéissant à l'homme quand elle est incarnée, il ne répugne pas de supposer qu'elle peut encore lui obéir après.

Mais la plupart des phénomènes dénotent un être plus intelligent de l'âme d'une bête, que celle même des animaux les plus élevés dans l'échelle ; il faut donc de toute nécessité attribuer ces actes à des esprits d'un ordre supérieur à l'âme animale.

Or, le premier — le seul même que nous connaissions par expérience, — c'est l'esprit de l'homme. Pourquoi donc ne serait-ce pas lui qui produirait les phénomènes en question? Tout nous invite à le croire, tout nous indique que là est la véritable solution du problème.

Les âmes humaines peuvent agir sur les corps, puisqu'elles peuvent même les animer, ce qui est bien plus difficile à comprendre, et ce qui est cependant prouvé par l'expérience de tous les jours.

Les âmes des morts doivent désirer de se manifester : ayant habité la terre, elles y ont contracté des liens de parenté, de sympathie qu'elles doivent, suivant toute apparence, conserver après leur mort.

Si elles le peuvent et le désirent, il ne manque donc plus que la permission de Dieu pour que le fait se réalise. Pourquoi Dieu s'y opposerait-il d'une façon générale et absolue? Il n'y a pas plus de raison pour que contre [1] ; et comme nous ne connaissons les desseins et la volonté de Dieu que par leurs effets, c'est à ces effets qu'il faut s'en rapporter. Si le fait se produit, c'est que Dieu le permet ; s'il ne se produit pas toujours, à toute réquisition de notre part, c'est une nouvelle preuve confirmative que sa production ne dépend pas de nous seuls et que Dieu, qui le permet, peut aussi le refuser quand il le juge à propos.

Lors même que les âmes des morts ne nous donneraient pas à chaque instant des preuves de leur identité, nous serions donc en droit de les considérer, jusqu'à preuve du contraire, comme les véritables agents des phénomènes spirites.

C'est, en effet, l'explication qui a été admise dès la plus haute antiquité, alors que les hommes observaient avec autant d'attention et de sagacité pour le

---

1. On pourrait même trouver qu'il y a plus de raisons pour que Dieu permette cette chose que pour qu'il s'y oppose ; mais il est bon de laisser la partie belle à ses adversaires, la victoire n'en est que plus complete et plus glorieuse.

moins que de nos jours, et qu'ils n'étaient pas imbus, comme nous le sommes, d'aucun parti pris d'Eglise ou d'Ecole. Et cette explication n'était pas seulement acceptée par le peuple, par les ignorants, mais par les plus grands savants et les plus grands génies en tout genre.

Mais les âmes nous donnent ordinairement des preuves positives de leur identité.

D'abord, elles disent leurs noms, leur âge, le nom des lieux de leur naissance, de leur mort, etc. Elles répondent à une foule d'autres questions de ce genre que chacun peut facilement imaginer, sans même avoir vu aucune expérience.

ROUXEL.

(*A suivre.*)

---

## Expériences à Milan avec le médium Eusapia

(*Suite.*)

II

### PHÉNOMÈNES OBTENUS DANS L'OBSCURITÉ

*Ces phénomènes se sont produits dans l'obscurité complète, pendant que nous étions assis autour de la table, tenant les mains et les pieds du médium. L'obscurité semblait augmenter l'intensité des manifestations, lesquelles peuvent être classées de la manière suivante :*

1. — Coups infiniment plus forts sur la table ; c'était comme le bruit d'un grand coup de poing, ou d'un formidable soufflet donné sur elle.

2. — Coups donnés sur la chaise des voisins du médium, au point de faire retourner la chaise fortement poussée, avec la personne qui y était assise. Quelquefois même, si la personne se levait, la chaise lui était retirée.

3. — Transport de divers objets sur la table, tels que chaises, habits et autres objets ; quelquefois, à

la distance de quelques mètres, quelques-uns pesant plusieurs kilogrammes.

4. — Voltige dans l'air de divers objets ainsi que des instruments de musique; percussion et son de ceux-ci.

5. — Transport sur la table de la personne du médium, avec la chaise sur laquelle il est assis.

6. — Apparition de feux phosphorescents, de très brève durée (une portion de seconde), et de lucioles lumineuses en forme de disques, de quelques millimètres, qui se dédoublaient quelquefois.

7. — Bruit de deux mains battues l'une contre l'autre.

8. — Souffles d'air, sensibles, semblables à un vent léger et localisés en un petit espace.

9. — Contacts produits par une main mystérieuse sur nos habits, sur nos visages, avec le sentiment qu'on éprouve d'être touché par une main chaude et vivante; quelquefois ces attouchements sont de véritables coups.

10. — Visions de une ou deux mains projetées sur un papier phosphorescent, ou sur une fenêtre faiblement éclairée.

11. — Divers travaux suivants exécutés par ces deux mains: formation et dénouement de nœuds, traces de crayon visiblement laissées sur du papier ou autre part; impression de ces mains sur du papier noirci à l'avance.

12. — Contact de nos mains avec un visage mystérieux qui, certainement, n'était pas celui du médium. Ceux qui nient la possibilité des phénomènes médianimiques prétendent que le médium a la propriété (déclarée impossible par l'autorité du professeur Richet) de voir dans l'obscurité complète, et que, par un habile artifice, elle soustrait ses mains à ceux qui les tiennent en substituant l'une à l'autre, ce qui lui faciliterait la possibilité d'agir.

Ceux qui ont tenu les mains d'Eusapia prétendent que l'agitation dans laquelle elle se mettait, chaque fois, avant qu'un phénomène se produisit, a rendu cette surveillance impossible. Par conséquent, les manifestations obtenues dans l'obscurité sont considérées comme insuffisantes et n'ayant pas de valeur démonstrative; bien qu'intrinsèquement probables, nous les passerons sous silence, n'exposant ici que quelques cas, seulement, lesquels ne peuvent, à notre avis, être mis aucunement en doute.

A. *Transports d'objets divers pendant que les mains du médium étaient jointes avec celles de ses voisins.*

Pour avérer que nous n'étions pas le jouet d'une illusion, nous avons attaché les mains du médium à celles de son voisin, avec un bout de corde de 3 millimètres de diamètre, de manière à ce que les mouvements des quatre mains se contrôlassent. La longueur de la corde, entre les mains du médium, était de $0^m$, 20 à $0^m$, 30 ; entre chacune de ses mains et de celles de ses voisins, de $0^m$, 10 et même moins, de façon que, en défaisant les nœuds qui liaient ses mains, on détruisit immédiatement le nœud des autres, sans pouvoir réussir à les reconstituer. Une sonnette fut placée sur une chaise, derrière le médium ; on fit une chaîne et les mains et les pieds du médium furent de nouveau tenus ; l'obscurité étant faite, on exprima le désir d'entendre sonner la sonnette et immédiatement nous entendîmes la chaise se mouvoir, décrire une courbe sur le parquet, s'approcher de la table et être transportée dessous ; la sonnette ayant ensuite sonné, elle fut jetée sur la table. La lumière ayant été faite, on constata que les nœuds étaient intacts. Le transport de la chaise n'a donc pu être opéré par le médium, car cette expérience n'avait pas duré, en tout, dix minutes.

B. *Impression de doigts remarquée sur du papier noirci.*

Pour nous assurer que nous avions réellement affaire à une main invisible, nous fixâmes sur la table, du côté opposé au médium, une feuille de papier noircie avec de la fumée, en exprimant le désir que la main qui ferait l'empreinte n'en laissât aucune trace sur la main du médium, et en laissât une noirâtre sur l'une de nos mains. MM. Schiapparelli et Carl du Prel tenaient les mains du médium. Ayant fait la chaîne et l'obscurité, nous avons entendu une main battre légèrement sur la table, et de suite M. du Prel sentit des doigts qui le frappaient ; ayant rétabli la lumière, nous avons trouvé sur le papier des empreintes de doigts, et la main de M. du Prel teinte de fumée, tandis que les doigts du médium n'en avaient aucune trace. Cette expérience fut répétée trois fois,

en insistant, afin d'avoir une empreinte complète; effectivement, sur la seconde feuille, nous eûmes cinq doigts, et, sur la troisième, l'empreinte visible d'une main gauche entière; lumière faite, l'envers de la main de M. du Prel était entièrement noircie, tandis que les mains du médium étaient parfaitement blanches.

### C. *Apparition de main sur un fond légèrement lumineux.*

Nous ployâmes sur une table un morceau de carton sur lequel on avait étendu une substance phosphorescente (du sulfate de chaux); nous en plaçâmes d'autres sur des chaises, dans différents endroits de la chambre. De cette manière, nous vimes, distinctement, le profil noir d'une main qui se posait sur le carton de la table ; sur le fond, formé par les autres cartons, on vit la main, projetée en noir, passer et repasser entre nous.

Le soir du 21 septembre, l'un de nous vit, à différentes reprises, *non une, mais deux mains simultanément* se projeter sur la faible lumière d'une fenêtre fermée seulement par des vitraux (il faisait noir dehors, mais pas complètement). Les mains s'agitaient rapidement, mais pas assez vite pour n'en pas voir le profil ; elles étaient complètement opaques et se projetaient sur la fenêtre, en noir parfait. Il n'y avait qu'une faible partie des bras de visible.

Ces phénomènes de la visibilité instantanée de deux mains *sont très significatifs*, vu qu'en aucun cas le médium ne réussirait à libérer plus d'une de ses mains du contrôle de ses voisins. La même conclusion se déduit du frappement de deux mains l'une contre l'autre, entendu très souvent pendant la soirée.

### D. *Soulèvement du médium sur la table.*

Nous plaçons ce phénomène parmi les faits les plus importants et les plus significatifs. Le médium, qui continuait à se lamenter, fut soulevé avec sa chaise et placé ainsi sur la table, tandis que ses mains étaient tenues par ses voisins. Le soir du 28 septembre, pendant que MM. Richet et Lombroso tenaient les mains du médium, ce dernier se plaignit de sentir des mains qui le prenaient sous les bras ;

puis, en *transe*, la voix changée, il dit : « Maintenant, je vais placer mon médium sur la table. » Deux ou trois secondes après, le phénomène eut lieu ; MM. Lombroso et Richet sont certains de n'avoir pas même involontairement aidé cette ascension. Après un discours (en transe), le médium annonça sa descente, et, M. Finzi s'étant substitué à M. Lombroso, le médium fut à nouveau retransporté sur le plancher.

Pendant la descente, MM. Richet et Finzi sentirent plusieurs fois une main qui les touchait légèrement sur la tête. Le 3 octobre, le même phénomène se répéta, avec MM. du Prel et Finzi, placés auprès du médium.

### E. *Attouchements.*

Quelques-uns méritent d'être notés, surtout ceux qui furent sentis par les personnes placées hors de la portée des mains du médium. Ainsi, le 6 octobre, M. Gerosa, qui se trouvait éloigné de 1m, 20 du médium, sentit plusieurs fois une main qui frappait la sienne pour l'abaisser ; puis une trompette qu'on avait entendu jouer vint le frapper aussi, après avoir joué un air.

On a noté d'autres opérations difficiles à obtenir dans l'obscurité. En voici une : les 16 et 21 septembre, les lunettes de M. Schiapparelli lui furent enlevées, deux fois, avec une telle délicatesse et une telle rapidité, qu'il ne s'en aperçut qu'après qu'il les eut vues devant une autre personne. Un autre assistant sentit lisser sa barbe et ses cheveux. Dans toutes les opérations exécutées par les mains invisibles, on ne constata jamais une faute, ni une maladresse,—chose inévitable, cependant, pour qui opère dans l'obscurité, et elle était aussi complète que possible ; on ne pouvait se voir les uns les autres, même de près.

A cet égard on peut aussi ajouter que tous les objets plus ou moins pesants qui furent transportés sur la table le furent sans jamais heurter ni toucher aucunement les mains des assistants ; toutes les précautions avaient été prises pour que le médium ne pût bouger les siennes.

### F. *Contacts avec une figure humaine.*

L'un de nous, ayant exprimé le désir de recevoir un

baiser, en sentit le bruit sur ses lèvres, sans recevoir pourtant aucun contact d'une autre bouche. Il arriva aussi à l'un des assistants de toucher une figure humaine, avec barbe et cheveux ; les cheveux étaient bien plus durs que ceux du médium, et la barbe bien plus fine que les cheveux du médium. Cette séance eut lieu le 21 septembre, et fut répétée les 1er, 5 et 6 octobre.

G. *Son de trompette.*

Le soir du 6 octobre, ayant placé une trompette derrière le médium, on entendit diverses notes, très distinctement ; les sons ne venaient certes pas de la direction du médium.

La trompette fut transportée sur la table, du côté opposé au médium.

(*Revue Spirite.*) (*A suivre.*)

---

## Les Phénomènes spirituels[1]

*Communication de Madame D.*[2]

PRESSENTIMENTS

(*Suite*)

RÊVES. VUE A DISTANCE. PRÉVISION DE L'AVENIR.

Il m'est arrivé très souvent pendant le sommeil de voir avec netteté soit des faits tout à fait imprévus pour moi se passant à distance, soit des choses qui, précisément, devaient m'occuper le lendemain; ou bien d'apprendre que tel événement très désirable dont l'accomplissement ne semblait pas devoir se produire se réaliserait

---

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

2. Cette communication, si intéressante par les faits qu'elle rapporte, reçoit une autorité particulière du caractère de la personne à qui nous la devons. Aussi la recommandons-nous tout spécialement à nos lecteurs. A. J.

pourtant dans de certaines circonstances bien caractéristiques et faisant époque ; ou de recevoir par une vision saisissante l'avertissement de la perte d'êtres chers.

Il est impossible que je cite tous les rêves pour moi mémorables ; prenons-en quelques-uns seulement, comme exemples précis.

En 1858, j'avais passé quelques mois au H. chez la sœur de ma mère ; nous étions souvent allées, ma cousine Valérie et moi, nous promener sur la jetée du Nord que nous aimions beaucoup. Pour s'y rendre il fallait passer sous une ancienne porte à pont-levis qui étranglait le passage, et circuler à travers les terre-pleins des fortifications existant encore à l'entrée de cette jetée (la tour François 1er aussi était encore debout).

Lorsque je rentrai chez mes parents, rien ne me donna lieu de croire que quelque chose pût être modifié dans ces antiques dispositions et, à l'état de veille, je revoyais dans ma pensée le port du H. tel que je l'avais quitté. Cependant, dans l'intervalle qui s'écoula entre mon premier et mon second séjour au H., en 1864, il m'arriva plusieurs fois de rêver que je voyais exécuter le creusement d'un bassin, puis je voyais les lames déferler là où je savais bien qu'il n'y avait que massifs et chemins à travers des fortifications. Au réveil j'attribuais ces « inexactitudes du souvenir » à l'incohérence bien connue de la plupart des rêves. Nos parents du H., tout occupés de leurs affaires intimes (ce fut pendant cette période que ma cousine se maria et eut la fin tragique qu'elle avait pressentie), nos parents n'avaient jamais pensé à nous dire un mot des travaux d'agrandissement du port.

Je fus donc très étonnée, lorsque je retournai voir ma pauvre chère tante, en m'apercevant que la tour et la porte avaient disparu ; les fortifications étaient reculées, et, ce qui surtout me remit mes rêves en mémoire, des bassins « brise-lames » avaient été creusés à l'entrée de la jetée et les vagues venaient y rouler leurs crêtes

blanches d'écume comme je l'avais si bien vu, tout en croyant me tromper.

* * *

Au moment où avait lieu le dernier tremblement de terre à Chio, je vis en rêve l'écroulement des maisons et des édifices d'une ville. Je voyais nettement les pierres massives, entraînées par leur propre poids, se détacher du sommet des façades ébranlées sur leur base et s'effondrer dans les rues. J'avais en même temps le sentiment que les habitants terrifiés se croyaient à la *fin du monde*. Mais je ne savais pas sur quel point du globe se passait cette scène lorsque je m'éveillai.

Dans la matinée, je racontai ce rêve étrange à ma sœur, et, bientôt après, nous apprîmes par les journaux la nouvelle du sinistre qui venait de détruire la malheureuse île.

* * *

En avril 1881, je fus, à la suite d'un rêve, saisie par le pressentiment que mon pauvre bon mari. dont la santé, autrefois très vigoureuse, était altérée maintenant par la goutte, n'aurait plus que quelques mois d'existence terrestre à passer avec nous, et le mois de janvier suivant m'était indiqué comme date fatale.

Je repoussais de toutes mes forces ces pénibles appréhensions ; mais, lorsque recommença l'année, je redoutai chacun des jours qui se levait et veillai de plus près que jamais à ce qu'aucune infraction à l'hygiène ne fournit de motif au mal.

Presque tout le mois de janvier s'était écoulé sans accident et je commençais à ranger mes appréhensions au nombre des craintes folles, quand le 29 je le vis rentrer plus tôt que l'heure convenue : il était très pâle et avait le visage décomposé par la souffrance qui l'avait saisi brusquement.

Les soins urgents pris immédiatement ne réus-

sirent pas comme de coutume à enrayer l'accès et, le 1er février, nous eûmes la douleur de le perdre. Sa mort fut, comme celle de ma mère, pleine d'enseignements inoubliables.

Mon mari était, en matière religieuse, un sceptique, non de parti pris, mais parce que, n'ayant pas de tendance à la recherche des fins et des causes, il n'avait pas trouvé — dans sa vie accidentée de marin — de raisons suffisamment concluantes pour déterminer ses convictions au point de vue des destinées futures de l'être humain.

Ayant vécu en brave et honnête homme, toujours soucieux de son devoir (et l'accomplissant avec zèle, quelque pénible qu'il fût), M. D. n'avait pas peur de la mort qu'il avait souvent vue de bien près dans les périls de la navigation.

Le matin de son dernier jour, se sentant perdu et ne pouvant plus parler — le mal était remonté à la gorge, — il me fit marquer la date sur le calendrier, et nous regardant, ma sœur Jeanne et moi, avec un sourire ineffablement doux, il nous fit comprendre qu'il ne passerait pas cette journée et indiqua par écrit ses dernières volontés.

Au médecin qui voulait le rassurer sur les suites de sa maladie, il répondit en souriant encore avec un geste de superbe et paisible dénégation, prouvant bien qu'il était inutile de vouloir le tromper!...

Dans l'après-midi, étant encore en parfaite connaissance, mais ne pouvant plus communiquer ses pensées que par signes, nous vîmes son visage devenir rayonnant de satisfaction ; il se tourna vers nous les yeux illuminés par l'intention manifeste d'attirer toute notre attention sur un point de l'espace juste en face de lui. Son geste éloquent nous marquait d'une façon si explicite qu'il y avait là quelqu'un de bien cher pour lui que je lui dis : « Tu as vu ta mère, mon ami ? » Et je nommai aussi nos chères petites filles Lilie et Marguerite ; alors il inclina vivement la tête et

sa physionomie exprima avec toute la force possible que précisément il les voyait, qu'elles étaient là, maintenant, près de lui!

Puis il entra avec un tel calme dans la phase du dégagement suprême, que le docteur, frappé de respect devant cette fin stoïque, nous dit : « C'est la mort d'un sage. »

*
* *

En janvier 1888, lorsque A. G., notre vénéré parent et le mari de ma sœur, fut pris en pleine santé par la maladie qui devait l'emporter en huit jours. rien ne nous faisait craindre, au début, une issue fatale. Lui et nous, croyions à une indisposition que les soins allaient faire cesser.

Cependant, la nuit du sixième jour, je vis en rêve mon père préparant de splendides funérailles pour les adieux de l'humanité terrestre à l'un de ses grands bienfaiteurs... et c'était G. qui allait passer à une autre existence.

Je m'éveillai, repoussant ce rêve et voulant l'attribuer à une fatigue cérébrale.

La septième nuit, je m'endormis en souhaitant ardemment voir en rêve la guérison de notre cher malade.

Ce que je rêvai fut la confirmation de mon rêve précédent : je vis ma sœur désolée au lit de mort de son bien-aimé mari, et l'un des assistants, M. X., se détournant pour pleurer... Je vis encore mon père assistant aux funérailles avec la foule émue de douloureux regrets...

Impressionnée par la persistance de cette image funèbre, je demeurai en proie à la douloureuse conviction que le F. allait perdre son fondateur, et nous le meilleur des amis, le guide le plus sûr et le plus éclairé.

Il mourait en effet le lendemain soir et M. X., le seul sans doute entre les assistants qui ne pût dominer son émotion, se détourna pour essuyer des larmes dans l'attitude même de mon rêve.

* * *

La nuit du 23 au 24 décembre 1890, je m'éveillai sous le coup d'un rêve des plus menaçants.

J'entendais d'abord ma mère parlant avec quelqu'un que je ne discernais pas; elle disait en me désignant : « Oh ! elle aussi souffrira de la tête ! (Ma sœur venait d'en souffrir sérieusement et n'était pas encore bien remise.) Ce sera à la suite d'une sortie qu'elle se trouvera atteinte; elle aura pris froid. »

Ensuite je voyais s'avancer sur un cheval noir un cavalier enveloppé d'un voile sombre qui lui couvrait le visage. Il était armé d'une longue lance et en frappait en plein corps quelqu'un dont je ne distinguais pas les traits. Ma mère me disait : « C'est la mort, elle arrive rapide !... »

Je restai toute la matinée impressionnée par cette horrible vision; qui donc était frappé ainsi?

Dans l'après-midi nous reçûmes un télégramme de notre belle-sœur nous informant que notre frère, résidant à P., se trouvait gravement malade.

En proie à la plus vive anxiété devant ce coup soudain, nous partimes malgré la rigueur du froid et l'état de souffrance de M^me^ G.

Notre excellent frère, atteint d'une maladie analogue à celle qui déjà nous avait enlevé M. G.. mourait comme lui au bout de huit jours, et nous perdions en sa personne une chère partie de nous-mêmes et la seule force protectrice restant dans notre famille !

Pendant les jours qui suivirent ce cruel événement, nous restâmes à P. La veille au soir de notre départ, nous allâmes rendre visite à un ami. En passant sous la porte cochère, nous fûmes frappées, ma sœur, ma fille et moi, par un courant d'air violent et glacial ; craignant les unes pour les autres, nous refermâmes aussi vivement que possible la porte de l'escalier pour nous mettre à l'abri.

Mais c'était à mon tour d'être atteinte (*réalisant ainsi même la première partie de mon rêve*), et pendant trois à quatre semaines je souffris des plus pénibles douleurs névralgiques au côté gauche de la tête.

Nota. — Malgré la somme de ces rêves justifiés par l'événement, j'ai pu constater, comme tout le monde, qu'il y a tant de causes d'erreurs, sans compter les incohérences et l'absurdité de la plupart de nos rêves, qu'il est sage de se tenir toujours en garde contre les impressions reçues par cette voie.

### RÉVEIL VOLONTAIRE A UN MOMENT PRÉCIS, MAIS DONT ON IGNORE L'HEURE

Avoir en s'endormant la volonté bien nette de s'éveiller à telle heure juste et sortir du sommeil précisément à l'heure déterminée la veille est un fait bien connu de beaucoup de personnes et j'eus trop souvent l'occasion d'en faire l'expérience pour m'y arrêter, mais il est, je crois, plus significatif d'arriver ainsi au même résultat : l'éveil précisément au moment voulu, quand ce moment ne dépend pas de notre volonté et que l'on ne sait à quelle heure le fait devra se produire.

J'appris un soir qu'une personne devrait partir en voyage le lendemain très matin, non par chemin de fer, mais par une voiture prise chez un ami. Pas d'indications exactes du temps où le départ aurait lieu.

Avant de m'endormir, je demandai à cette faculté mystérieuse qui veille quand nous dormons, pour nous ramener si bien à la réalité, de m'éveiller à la minute même où la personne en question passerait en vue de nos fenêtres. (La route passe à une trop grande distance pour que l'on entende le bruit des pas d'une personne mar-

chant seule; je ne pouvais donc compter être avertie par aucun de mes sens.)

Lorsque je fus tirée brusquement du sommeil, j'allai très vite regarder au dehors : à ce moment précis, la personne arrivait en vue de ma fenêtre, marchant rapidement dans la brume matinale, et disparaissait bientôt au coude du chemin sans s'être doutée qu'un regard ami lui avait dit au revoir.

Quelle force occulte avait ainsi pris pour moi connaissance des faits de la *vie réelle* et m'avait tirée du sommeil juste à temps ?

(*La fin au prochain numéro.*)

# PARTIE LITTÉRAIRE

## Les Ames-Sœurs

### UNE HISTOIRE VRAIE

J'ai connu un homme marié qui a rencontré un jour dans sa vie une jeune fille d'une beauté surhumaine et pure comme un rayon d'astre. A partir du jour où ils furent mis en présence, ils comprirent qu'ils s'appartenaient à jamais et que leurs âmes sœurs ne s'aimaient pas pour la première fois. Repoussant toutes les propositions de mariage qui lui étaient faites par sa famille, elle finit un jour par dire à ses parents qui la pressaient de questions sur ses refus systématiques : « J'aime un homme qui ne pourra jamais être à moi parce qu'il appartient à une autre par la loi des hommes, mais j'ai senti que j'étais unie à lui par des liens éternels et que je devais lui rester fidèle pour pouvoir confondre mon essence avec la sienne le jour où il aura recouvré sa liberté. Qu'il me suffise jusqu'à ce que je puisse aller l'attendre dans une autre vie, ce qui ne saurait tarder d'après les pressentiments qui m'avertissent sans cesse ; qu'il

me suffise de le voir quelquefois, de bien faire pénétrer dans son âme les sentiments qui font frissonner la mienne et que dans cet échange de rayons nous contractions l'un et l'autre l'engagement tacite, l'hymen mystérieux qui doit nous lier éternellement. » A partir de ce moment et lorsque la double étincelle eut jailli, elle n'eut plus qu'une pensée, une seule préoccupation, se rapprocher de lui le plus souvent possible, sous le prétexte des relations mondaines qui unissaient les deux familles, le voir, l'entendre, et préparer pour le départ, qu'elle savait prochain, la plus grande provision de souvenirs heureux pour embellir sa vie d'outre-tombe. Comme le sentiment qu'elle nourrissait au fond de son âme pour celui qu'elle avait élu était de ceux que la femme la plus pure peut avouer, elle s'en ouvrait bien souvent à sa mère qui avait fini par comprendre tout ce que cet amour avait de sublime. « Viens avec moi, lui disait-elle parfois, allons faire une visite dans cette maison, je le verrai, j'entendrai sa voix, et, comme je sens qu'il m'aime à son tour, nos âmes communieront ensemble dans une ivresse mystérieuse, pendant que nos lèvres paraîtront se mêler à la conversation générale. A partir du jour où j'ai eu la certitude que j'aimerais cet homme à jamais, je me suis considérée comme morte au monde, puisque le monde ne pouvait plus rien pour moi. Le mariage, en honnête femme, je ne dois pas y penser, parce qu'il me rendrait adultère et que je veux lui réserver toutes mes virginités pour le moment peu éloigné où il nous sera donné de nous appartenir éternellement. Et puis j'ai là, tout au fond de mon être, le pressentiment de ma mort prochaine, malgré la bonne santé dont je parais jouir. De quelle manière je serai délivrée de cette enveloppe matérielle qui m'est désormais inutile, je l'ignore, mais Celui qui m'a envoyée un moment sur cette terre pour me faire connaître et aimer l'époux auquel il me réservait pour les vies futures me prévient secrètement que mon épreuve ici-bas ne sera pas de longue durée. » Et c'est ainsi que son âme à moitié dégagée voyait déjà clair dans cette aurore qui allait briller pour elle.

Les mêmes pensées agitaient l'âme non moins énamourée de l'époux mystique qu'elle avait choisi entre tous. Lui aussi se sentait épris d'une tendresse qui ne ressemblait en rien aux autres affections terrestres. Il avait à son tour érigé dans son cœur un autel sur lequel il avait placé sa blanche madone et il entretenait son culte avec un soin pieux. Pendant ses heures de méditation amoureuse, il écrivait, sur l'ange qui s'apprêtait à ouvrir ses ailes pour s'envoler vers le firmament bleu, des stances toutes pleines de son amour ; il en avait ainsi composé un petit volume qui était comme le livre d'or de son cœur. Pendant un hiver elle était venue passer une journée dans la maison amie où vivait son époux selon son âme, ils se trouvèrent un moment seuls ; et, comme elle ne voulait pas être distraite par la conversation qui allait reprendre autour d'elle, elle dirigea sur lui ses beaux yeux pleins de langueur, et d'une expression inoubliable elle lui dit avec cette lucidité que l'amour seul peut donner : « Vous devez avoir quelque chose d'intéressant à me faire lire. » — « Je vais chercher », lui dit-il, et, sans la prévenir, il lui tendit le petit journal poétique de ses impressions amoureuses. Bien confinée dans un coin du salon, pendant que les autres causaient ou se livraient à un travail manuel, elle savoura la lecture de ce poème dont elle se savait l'héroïne, quoi qu'il ne parlât pas du nom de celle qui l'avait inspiré. Il l'observait attentivement et il voyait sa belle poitrine se soulever avec violence pendant tout le temps que dura cette lecture. Parfois, de ses yeux de prophétesse, s'échappait en perles amoureuses de grosses larmes qui roulaient un moment sur son corsage avant de glisser jusqu'à terre. Lorsqu'elle fut arrivée au bout du livre, elle le lui rendit avec une émotion qu'elle ne pouvait parvenir à dissimuler, et, lui pressant fortement sa main, elle lui dit un seul mot : merci. Le bonheur l'étouffait, elle avait peur de ne plus pouvoir dissimuler la béatitude dans laquelle cette lecture l'avait plongée. Elle prétexta d'un peu de migraine pour prendre congé de la société, et pria sa mère qui devait partager sa chambre

de la suivre. A peine étaient-elles seules, qu'elle se précipita dans ses bras et eut une violente crise de larmes. « Oh! si tu savais comme il m'aime! » lui disait-elle. Et, au milieu de ses sanglots amoureux, elle lui parla longuement de ce doux poème qui l'avait si heureusement émotionnée...

Quelques mois plus tard, sa famille, qui avait l'habitude de donner toutes les années un grand bal à ses nombreux amis, lança les invitations. Une affluence choisie se rendit à cette fête pendant laquelle l'idéale jeune fille fit les honneurs de ses salons avec une grâce qui fascinait tout le monde. On dansa une partie de la nuit et, quand l'heure du départ eut sonné, tous les jeunes gens qui avaient passé là des heures délicieuses prirent congé de leurs hôtes en donnant rendez-vous pour le bal prochain à la fée qui les avait tenus toute la nuit sous le charme : « L'année prochaine, leur répondit-elle, c'est bien loin cela ! » Puis, après une pause, elle leur dit d'un ton inspiré : « Je ne crois pas danser avec vous l'année prochaine. » Les jeunes gens ne comprirent rien à ces paroles qu'ils considéraient comme une simple boutade et ils se retirèrent.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette soirée brillante lorsqu'une épidémie de petite vérole sévit dans le pays qu'habitait la jeune fille. Elle fut une des premières atteintes et, pendant quelques jours, elle put assister à la débâcle anticipée de ses charmes divins d'où allait bientôt s'échapper son âme céleste. A la première nouvelle du danger, son ami écrivit à sa famille une série de lettres qui n'étaient au fond adressées qu'à elle et qui avaient pour but d'adoucir autant qu'il était possible, à celle qu'il savait irrévocablement condamnée, le passage toujours difficile de cette vie à celle qui doit suivre, même lorsqu'on a la certitude qu'elle doit être meilleure. Dans ses lettres quotidiennes, il mettait toute son âme et ne dissimulait plus sa tendresse quoiqu'il sût bien que dans la maison tout le monde serait ainsi mis au courant de son secret. « Comme il est bon, cet ami, disait-elle à sa mère, et comme il est doux de s'endormir bercée par des chants si ten-

dres ! » Dis-lui bien, lorsque je ne serai plus là, que je l'ai bien amoureusement aimé et que je vais l'attendre sur cette terre de délivrance où toutes les lois de ce monde seront abrogées et tous les engagements terrestres à jamais déchirés... »

Elle mourut. L'amant désolé ajouta un dernier chapitre à son roman poétique. Depuis ce jour, il verse des larmes secrètes sur l'amante disparue, et, absorbé dans sa douleur qu'il veut inconsolée, il vit dans la suave espérance de la rejoindre bientôt [1].

X.

---

## Pour l'idéale Amante

A Valère Bernard.

... O ma Douce, ignorons les langueurs du baiser,
Et l'ardeur des amants. Que notre cœur n'enclose
Aucun penser mauvais. Dédaignons telle glose,
Où notre pur amour se pourrait mépriser.

Tel un lys virginal, ô virginale Sœur,
Garde ton âme chaste; et tes claires prunelles,
Détourne-les toujours des visions mortelles:
De tes yeux se pourrait ternir l'albe splendeur.

Et la main dans la main allons dans cette vie,
Le cœur paisible et sourd à toute vile envie,
Vers les jardins de gloire et d'éternelles paix,

Vers les Edens d'amour où, libres de ces voiles,
Nous dormirons unis dans la joie à jamais
Parmi les Anges au front couronné d'étoiles.

Tristan l'Ascète.

---

1. Je suis intimement lié avec le héros de ces scènes d'amour transcendant et je réponds de la véracité des faits,

R. C.

## La nuit silencieuse....

A Paul Rougier.

La nuit silencieuse et tiède, lentement,
Dans le jardin baigné d'ombre et d'enchantement
Descendait sur nos fronts des prochaines ramures.
Dans le jardin, où les framboises étaient mûres,
L'ombre avait la saveur d'un fruit délicieux.
Tout notre humble bonheur exhalait vers les cieux
Je ne sais quel profond et paisible cantique.
La lampe s'éteignait sur la table rustique ;
La nuit touchait nos mains, nos cheveux, nos genoux,
Des souffles ténébreux glissaient autour de nous :
Seules vivaient, parmi les choses dissipées,
Les flammes de nos yeux et nos têtes groupées.

Chères âmes, royaume étroit, frêle univers,
Dont je m'efforce en vain d'évoquer en ces vers
La pensive corolle aux vents abandonnée,
Vous goûtiez pleinement cette heure fortunée ;
L'avenir vous semblait plein de jours triomphants,
Et la maison dans l'ombre où des sommeils d'enfants
Mêlaient comme un parfum de tendresse et de vie
A l'haleine des fleurs par la brise ravie,
La maison, pauvres murs de sable et de ciment
Sous le cours étoilé du lointain firmament,
Pour vous, cœurs simples, cœurs inclinés vers la terre,
Etait dans la douceur du verger solitaire
L'asile où peut s'ouvrir la fleur des longs espoirs
En la beauté des jours comme en la paix des soirs.

Henri MICHEL.

## Les Livres

*Parsifal de Richard Wagner ou l'Idée de la Rédemption*, par Emilie de Morsier [1].

Douce et chaleureuse étude, pareille à un hymne où l'enthousiasme s'enveloppe de misericorde et d'harmonie.

---

1. Chez Fischbacher, rue de Seine, 33, Paris.

Mme de Morsier, dont le nom est cher aux fidèles de la Vérité ésotérique comme aux passionnés de la régénération sociale, écrit avec toutes ses méditations d'idéalité, avec toutes les pitiés do son cœur, pitiés vivantes, accoutumées à rayonner en action.

Dirai-je qu'elle a légèrement animé la pensée wagnérienne des ardeurs de sa propre pensée?

Je ne veux pas prétendre que son interprétation de Parsifal ne soit hautement lumineuse et vraie.

Ce n'est pas telle ou telle explication en elle-même que je trouve idéalisée, mais c'est dans l'étude entière que vibre un accent confiant plus librement spiritualiste que la philosophie wagnérienne, je ne sais quelle vertu de Christianisme ésotérique, dont s'exalte moins le réel *Parsifal*, d'ailleurs si magnifique d'Art, si magnétique de Rêve...

Cette nuance réservée, les commentaires de Mme de Morsier sont une radieuse illustration intuitive des symboles du drame.

Et ce qu'elle ajoute, non à l'œuvre de l'artiste génial, mais au système un peu schopenhauerien du philosophe, ne rend son exégèse que plus attrayante pour l'ésotériste et le chrétien messianique.

Les purs enseignements de la Religion éternelle célèbrent dans ses pages comme un grand rite révélateur, rite spirituel, si j'ose dire, incantation de délivrance et de vérité.

L'initié coupable dans Amfortas, le mage noir dans Klingsor ; l'immortelle Madeleine, la femme emportée de l'amour impur à l'amour divin, dans Kundry; enfin, dans Parsifal, l'âme simple, le *pauvre d'esprit*, initié à la douleur par la sympathie, à la pureté par la douleur, à la sainteté par la pureté : les types du drame deviennent translucides et dévoilent les profonds principes ésotériques dont le musicien-poète, dans une inspiration à demi inconsciente, les a mystiquement pénétrés.

Il est impossible de résumer une étude de cet ordre. mais tous ceux dont l'Esotérisme et l'Art hantent la pensée devront la lire.

A. Jhouney.

---

*La Chanson Panthéiste*, par Marc Amanieux.

Marc Amanieux est un poète sain.
Il appartient à l'école de robustesse et d'éloquence

dont Victor Hugo fut, en ce siècle, le puissant génie.

Les vers lyriques et les poèmes de la *Chanson Panthéiste* ont une belle largeur, parfois un peu oratoire, mais toujours franche.

Une âme ouverte, la foi à la science, à l'avenir de Justice sociale, des sensations de nature directes et vivaces, un style aux clartés bien portantes qui donne l'impression d'une ample poitrine nue, telle est la poésie d'Amanieux.

Mais le poète est un philosophe aussi.

Beaucoup de ses idées nous sont extrêmement sympathiques.

L'expansion humaine, le dévouement social lui sont, comme à nous, les forces de vie.

Et, comme nous, il croit à l'Invisible, à la persistance infinie des Ames, à l'immortalité des Esprits, à leurs communications avec les hommes.

Il croit aussi à un Principe divin de la Nature, mais non positivement à Dieu. Il ne voit pas l'Absolu supérieur à tous les êtres émanés de Lui. Mais je ne peux me figurer que Marc Amanieux n'arrive pas un jour à reconnaître le Dieu Absolu, dont il est si près, qu'il ne découvre pas la source éternellement parfaite des sentiments divins de l'Ame immortelle.

* * *

Voici les vers de résurrection que Marc Amanieux fait chanter à l'*Air Terrestre :*

Terre, si tu pouvais, sortant de ton sommeil,
Rouvrir tes yeux païens pour contempler mes nues,
Les faces de tes morts toutes de toi connues
T'apparaîtraient planant dans mon sein triomphant.

. . . . . .

Terre, les cieux bientôt ne seront plus muets.
Peu nombreux sont encor les Hermès que j'enseigne ;
Mais déjà je le dis à ceux dont le cœur saigne
Et qui tendent l'oreille au trépied d'Eleusis :
Je réunis sans fin Philémon à Baucis,
A ses enfants Rachel, à Nisus Euryale.
O Terre aux lits joyeux, planète nuptiale,
Fais le corps et l'esprit, j'achève les amours !
Sœur, en un double monde, au sein de deux séjours,
Nos deux humanités vivent l'immense vie.
Ma table par Hébé cistophore est servie ;
Le nectar met sa pourpre au cristal radieux
Et l'orgueil d'être mort chante en mes demi-dieux !

ALBER JHOUNEY.

## La Mort

Un auteur qui a écrit sur la mort s'exprime ainsi:

En général, lorsqu'une maladie devient mortelle, il se produit un effet d'engourdissement sur les nerfs, en sorte que le moribond souffre très peu. Le docteur T. L. Cuyler confirme cette observation. Je ne croyais pas, disait un excellent homme à son lit de mort, que c'était une chose si facile de mourir. A mesure que la vie s'éteint, la sensibilité à la douleur disparaît; on raconte qu'un éminent chimiste expira si doucement qu'une cuillère de lait qu'il tenait dans sa main ne fut même pas renversée; l'homme mort la tenait encore immobile.

La mort est bien souvent l'évanouissement des facultés, comme la venue d'un paisible crépuscule. Le sens de l'ouïe conserve parfois une acuité très grande, de sorte que le mourant peut entendre le moindre murmure dans la chambre. « Elle s'en va rapidement, disait tout bas une garde-malade dans la chambre mortuaire d'une bonne femme. — « Non, non, répondit vivement celle-ci qui avait parfaitement entendu ces mots, non, je ne m'en vais pas, je suis dans les bras de mon Sauveur. » Le sens de la vue s'affaiblit généralement pendant l'agonie. Un médecin mourant disait à sa femme: « Mettez la lampe un peu plus près de moi, la chambre devient tout obscure. » Le docteur Adam, le savant directeur de l'école supérieure d'Edimbourg, étant près de sa fin, semble avoir eu les mêmes sensations. Il se croyait dans sa salle d'étude, et murmurait doucement: « Enfants, il commence à faire nuit, vous pouvez retourner à la maison. Une grande proportion des morts qui surviennent sur les champs de bataille doivent se passer sans grande agonie physique, car la blessure de l'arme à feu engourdit la sensibilité. Lorsqu'une balle transperce soit le cœur, soit le cerveau, il n'y a pas de douleur.

On peut donc croire que notre glorieux martyr Abraham Lincoln ne se rendit pas compte du coup qui le frappa. Les sensations que l'on éprouve en se noyant sont loin d'être pénibles. Ceux qui ont échappé à cette mort disent qu'ils éprouvaient des impressions presque joyeuses.

(*L'Aurore.*) A. READER.

## Programme politique

### DES SOCIALISTES ALLEMANDS

Au cours de la période électorale qui s'est terminée par l'éclatant succès des socialistes, M. Liebnecht devait prononcer à Metz un grand discours-programme. La réunion dans laquelle le discours devait être prononcé fut dissoute; mais le programme, en français et en allemand, a été affiché sur les murs de Metz. Nous en donnons les principaux points, à cause de l'intérêt qu'il présente comme résumé des revendications politiques du parti socialiste ouvrier allemand :

1° Suffrage universel égal et direct avec vote secret pour tous les sujets allemands âgés d'au moins vingt ans, sans distinction de sexe, pour toutes les élections et tous les votes ;

2° Législation directe par le peuple au moyen du droit d'initiative et de veto ;

3° Éducation de la milice militaire, défense du pays par le peuple et non par les armées actives ;

La question de la guerre ou de la paix soumise aux représentants du peuple ;

4° Abrogation de toutes les lois qui restreignent ou suppriment la libre manifestation de la volonté et le droit des assemblées ou réunions ;

5° Abrogation de toutes les lois qui établissent l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme relativement au droit public et privé ;

6° La religion doit être une affaire privée n'intéressant que la conscience de chacun ; toute contribution en faveur de l'Église doit être supprimée ;

7° Laïcisation de l'école, instruction obligatoire ;

8° Gratuité de la justice ; indemnité aux victimes des erreurs judiciaires ; abolition de la peine de mort ;

9° Gratuité du secours médical, de l'accouchement et des médicaments ;

10° Impôt sur le revenu et la fortune, augmentant graduellement pour faire face à toutes les dépenses publiques ; déclaration obligatoire de tous ces revenus.

(*Le Devoir.*)

## Le testament du Père Hyacinthe

Il y a quelque temps, *le Figaro* publiait, en première page, et sur cinq colonnes, sous le titre de *Mon Testament*, un morceau de haute éloquence, signé du Père Hyacinthe; ce testament doit être inséré dans une brochure que M. Loyson prépare en ce moment.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en en donnant le commencement et la fin, et en en résumant le reste.

Paris, le saint jour de la Pentecôte,
21 mai 1893.

Ceci est mon testament.

Les jours de l'homme, selon le Psalmiste, sont de soixante-dix ans. J'en ai soixante-six. J'attends donc, au bord de ma tombe, l'arrêt du Dieu qui nous jugera tous.

A dix-huit ans, pour devenir prêtre, je me suis arraché à tout ce que j'aimais en ce monde, à tout ce que j'y rêvais. A trente ans, pour devenir moine, j'ai quitté Saint-Sulpice, la grave et douce famille sacerdotale que je m'étais choisie. Douze ans plus tard, revenu de beaucoup d'illusions sincères mais funestes, je brisai en plein succès, je peux dire en pleine gloire, ma carrière de prédicateur; je descendis volontairement de la chaire de Notre-Dame pour combattre à visage découvert le pire des césarismes, celui du Pape; la pire des illusions, celle de la perfection monacale.

Je fus excommunié, je restai catholique. Le pape peut séparer de l'Eglise visible à laquelle il préside, non de l'Eglise invisible dont le Christ est le chef. J'allai jusqu'au bout des saintes revendications de la liberté chrétienne, et, trois ans après mon excommunication, je me mariai en demeurant prêtre. J'accomplis, ce jour-là, l'acte le plus logique, le plus courageux, j'allais presque dire le plus chrétien de ma vie.

Tout cela s'est succédé dans une trame brisée, douloureuse, contradictoire, en apparence du

moins, mais, en réalité, ferme et progressive comme les développements de la conscience et comme les desseins de Dieu.

Si j'avais à recommencer mon existence, en passant par les mêmes états d'âme comme par les mêmes circonstances extérieures, je voudrais refaire ce que j ai fait J'en emporte avec confiance la responsabilité au tribunal du souverain juge.

Mes fautes sont ailleurs, elles sont nombreuses, et j'invoque sur elles l'infinie miséricorde. Mais, ici, j'en appelle seulement à la justice.

Le Père Hyacinthe expose ensuite ses idées sur la France et l'Eglise.

Il ne croit pas à la République athée, même après l'alliance que le Pape vient de contracter avec elle: « Le Pape et le tsar, dit-il, ne sauraient suppléer à la conscience et à Dieu. »

La plus grande coupable, toutefois, dans la crise actuelle n'est pas la France, mais l'Eglise romaine, qui a abandonné l'Evangile.

Mais M. Loyson fait un vœu que nous considérons comme irréalisable: il appelle la venue d'un Pape libérateur par qui le catholicisme serait arraché à la stérile contemplation du passé et conduit à admettre les vérités nouvelles, à réconcilier le dogme avec la science:

Nous garderons religieusement les oracles des prophètes d'Israël et des apôtres du Christ, les enseignements de tous les saints inspirés des deux Testaments, mais nous ne confondrons plus, comme on l'a fait trop souvent, la parole de Dieu avec l'alliage humain dont une saine exégèse la dégage chaque jour.

Nous notons avec joie plusieurs passages où ce Jean Chrysostome de la France se rapproche de nos idées. Il en est un entre autres où, lisant dans l'avenir, il dit que la religion et la science s'uniront. « Le monde, dit-il, recevra ce dont il a besoin, ce à quoi il aspire, non pas une religion « nou- « velle, mais la Révélation de la Révélation. »

Le monde a déjà reçu cette Révélation dans « l'Apocalypse révélée » et les autres œuvres d'E. Swedenborg ; mais le monde est lent à le comprendre.

Enfin, le testament se termine ainsi :

Je me résume. Ce n'est point la politique ni la science, ni les intérêts qui, à eux seuls, sauveront la France et le monde. Notre salut doit venir avant tout du Christianisme. Mais, pour qu'il opère ce prodige, il faut que le Christianisme redevienne lui-même, c'est-à dire la religion de l'Evangile, de la justice, de la charité. Il faut qu'il s'arrache aux superstitions qui le falsifient, aux sectes qui le mettent en lambeaux, aux clergés et aux gouvernements qui l'asservissent et l'exploitent !

La rénovation morale et sociale par la rénovation religieuse : que ce soient là mes dernières paroles, *verba novissima !* la France, l'âme et Dieu !

J'y voudrais résumer tout ce que je crois, tout ce qui m'a donné la joie de vivre et me donnera la force de mourir.

Je les lègue à mon fils qui sera, je l'espère, le fils de mon âme plus que de mon sang. « Oh ! bienheureux, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la beauté de Jérusalem ! »

Je les lègue à ma femme qui a été, je l'en remercie, la compagne de mon apostolat plus encore que de ma vie terrestre.

Je les lègue à tous les membres de ma famille spirituelle, à mes auditeurs, à mes amis, à ceux qui ont connu, aimé, servi avec moi le Dieu des chrétiens.

Et je les lègue aussi à ceux qui ne l'ont point connu, à ceux qui, n'ayant pu le trouver par le malheur des temps, par notre faute à tous, n'en ont pas moins cherché dans la droiture de leur âme, sous quelque nom que ce soit, charité, amour, devoir, celui que saint Paul n'a pas craint d'invoquer comme « le Dieu inconnu».

Les âmes droites sont destinées à se rencon-

trer un jour dans la même religion, et il n'y aura, je le redis encore une fois avec l'Evangile, ici-bas ou ailleurs, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

(*L'Eglise de l'Avenir.*)

---

*Place aux travailleurs.* — Études sociales et photographies d'après nature, par l'abbé Julio. 1 vol. in-8° de 350 pages, prix 3 fr. 50, franco chez Mauchel, éditeur, 29, rue de Trévise, Paris.

Ce livre est remarquable en tous points et nous le signalons sans crainte à l'attention de la critique et de tout le public, soit par la façon originale dont la question sociale est traitée, soit par le charme de la forme. L'auteur, l'abbé Julio, notre fin chroniqueur, déjà bien connu par d'autres ouvrages d'un style quelque peu virulent, n'est autre que l'abbé Houssay, ancien directeur de la *Tribune Populaire*, qui, par suite de démêlés avec l'ignorant et tyrannique archevêque de Paris, M. Richard, donna en 1885 sa démission de vicaire de Paris, précisément pour se livrer sans contrainte à l'étude des questions sociales et religieuses, et son nouveau livre prouve qu'il y a quelque compétence.

Et qu'on ne s'imaginepas que *Place aux Travailleurs* soit un traité *ex-professo*, ennuyeux comme tous les livres philosophiques; il se lit avec plus d'intérêt qu'un roman. Sa thèse est inattaquable et son titre on ne peut mieux choisi, car ce n'est pas à l'anarchiste qui veut tout détruire, au paresseux, au gouapeur, comme disent les ouvriers, qu'il faut faire place, mais l'avenir est au vrai travailleur, au travailleur manuel comme à celui de la pensée.

L'auteur croque sur le vif des types fort différents, mais très accusés, qu'il prend au hasard dans la banlieue parisienne: bourgeois de Vincennes, employé saint-mandéen, paysan de Montreuil et ouvrier de partout. Ce sont des scènes incroyables, mais vécues qu'on ne peut oublier, tant elles frappent l'imagination. On sent que l'auteur a vu de près les misères des petits, qu'il les décrit comme il les a vues; mais, s'il aime les laborieux, il stigmatise, comme ils le méritent, les fainéants et autres frelons qui

dévorent le miel de la ruche, sans rien y apporter eux-mêmes.

Le dernier chapitre du livre est un programme complet des réformes nécessaires, que tout le monde, législateurs y compris, pourront lire avec profits.

On nous saura gré de signaler les titres des autres ouvrages de l'abbé Julio. Il sont suggestifs. On les trouve à la même librairie.

*Gorin et Cie, Société d'exploiteurs.* Prix, 2 fr.

*L'Archevêque de Paris et les Dames de Carreau.* Prix, 1 fr.

*Passibonqueçà, histoire d'un curé de Paris.* Prix, 2 fr.

*Un forçat du bagne clérical.* Prix, 2 fr.

*Histoire de Jean Sempé, le magnétiseur.* (L'abbé Houssay est actuellement président du Syndicat des magnétiseurs de France).

*Prières merveilleuses* pour la guérison des maladies physiques et morales (Recueil original des antiques évocations du pape Léon III). Prix, 2 fr.

*Traité de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.* Prix, 2 fr. 50.

(*L'Avenir des Travailleurs.*) B.

## Revues recommandées

*Le Devoir*, organe du Familistère de Guise.

*Les Annales des Sciences Psychiques* (Directeur, Dariex).

*La Revue Hebdomadaire.*

## EXPOSITION DE CHICAGO

### Programme du Congrès universel

DES FEMMES REPRÉSENTATIVES

Lundi 15 mai. — Ouverture du Congrès. Introduction des déléguées étrangères. Discours des déléguées étrangères au nom de leurs pays respectifs.

Mardi matin. — L'évolution civile et sociale de la femme et la Compétence administrative des femmes.

Soir. — La femme dans l'économie sociale; la position industrielle de la femme en Allemagne; la position industrielle de la femme en France.

Mercredi. — Ethique du costume; la femme actrice; la femme en Italie; notre dette envers Zurich et Bruxelles; la femme prêtre.

Jeudi. — La femme financière; la femme dans la municipalité; l'avenir politique de la femme; la solidarité des intérêts humains.

Vendredi. — La guerre de la femme pour obtenir la paix; la femme chef de parti; les professions et les métiers qui se rattachent à la vie de famille; la femme dans la science; la place de la femme dans la République des lettres.

Samedi. — Les séances du matin et du soir seront consacrées à la présentation du travail des femmes dans les organisations, au point de vue de la religion, de la philanthropie, de l'education, de la réforme morale et de la liberté politique, avec une discussion sur l'économie des forces féminines par l'organisation.

Dimanche matin. — Il y aura des services religieux conduits entièrement par des femmes reçues comme pasteurs et le Congrès cloitra ses travaux dimanche soir par un grand concert dont la musique sera composée et exécutée exclusivement par des femmes, et par une adresse de clôture sur l'influence de l'Exposition de Colombie sur le développement des femmes.

(*Le Journal des Femmes*).

## Les apparitions de Saint-Evermare

### ET LA FÊTE DE RUSSON DU 1er MAI

Les ouvriers qui ont décidé que le 1er mai serait à l'avenir un jour de chômage n'ont pas été des révolutionnaires. Sans le savoir, ils n'ont fait que revenir à une tradition qui, de temps immémorial dans cette partie de l'Europe, a consacré ce jour à des festivités de tout genre.

La plus curieuse de ces fêtes de mai est célébrée, dans notre pays, aux portes de Russon, village flamand situé près de Tongres, à 12 kilomètres environ de Liége, et où se rendent ce jour là, depuis de longs siècles, des milliers de personnes.

Une brochure populaire de 16 pages qui se vend deux sous pendant la fête même, a paru en première

édition au XVII[e] siècle à en juger par un *imprimatur* du 6 mars 1627, qui est reproduit dans un tirage de 1887 Tongres, imprimerie Thelen-Michiels).

Saint Evermare, le pèlerin thaumaturge dont le village de Russon rappelle chaque année le martyre, apparut, semble-t-il, après sa mort, pour raconter sa vie et indiquer l'endroit où reposaient ses cendres.

Nous trouvons à ce sujet dans *l'Express* du 30 avril une notice dont nous extrayons les détails suivants, déjà publiés par la *Gazette de Liège* du 7-8 juillet 1877 :

« Au temps où l'évêque Eracle gouvernait Liège, il y avait dans le village de Russon une église dédiée à saint Martin. Le prêtre qui la desservait, homme de grande sainteté, s'appelait Ruzelin. Le seigneur l'instruisit par son ange, du nom d'Evermare, de la vie du saint et du martyre qui l'avait couronnée ; il lui révéla même le lieu où reposaient ses restes et, dans de nouvelles visions, lui prescrivit enfin d'inviter et d'amener, de la part de Dieu, l'évêque Eracle à retirer du sein de la terre les dépouilles du bienheureux.

« Le prêtre ne sachant que croire de ces révélations, n'exécuta pas l'ordre qu'il avait reçu du ciel. Dans la même nuit de l'année suivante, le même ange vint lui reprocher de n'avoir pas obéi. Ruzelin continua de ne pas remplir sa mission. Pour la troisième fois l'an d'après, dans la nuit anniversaire des précédentes visions, le messager divin lui apparut et le reprit de sa faute ; il fit plus : il le flagella si rudement que Ruzelin n'eut plus à contester la réalité des apparitions. Le prêtre, cette fois, fût en hâte les confier à l'évêque, montrant, en témoignage de vérité, les plaies et la trace des coups qu'il avait reçus.

« On chercha à la place indiquée, on trouva les restes du saint qui exhalaient une odeur suave et on transféra ses reliques à l'église de Russon. A l'occasion de ces transferts, la légende raconte un certain nombre de miracles.

« Ceci se passait vers l'an 970. »

Des faits analogues qui ont eu lieu au village de Hydesville (États-Unis) au milieu de ce siècle, ont donné naissance à l'immense mouvement qui s'appelle le Spiritualisme moderne.

(*Le Messager.*)

## Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs

*et de tous ceux qui traitent les malades sans médicaments*

Monsieur le Directeur,

Nous avons l'honneur de vous informer que grâce à la publicité et à l'appui de votre excellent journal, le Syndicat des Magnétiseurs, Fascinateurs, Suggestionneurs, Mediums-guérisseurs, etc., vient d'être fondé et reconnu légalement par décision de M. le Préfet de la Seine, qui en a accepté les statuts.

Nous vous serions très obligés de vouloir bien porter cette décision à la connaissance de vos nombreux lecteurs, et de leur rappeler que la cotisation est de 12 francs par an payables d'avance semestriellement, le 1er Janvier et le 1er Juillet. — Pour plus amples renseignements et adhésions, ils devront s'adresser à M. Louis AUFFINGER. tré orier, 15, rue du Four-Saint Germain, à Paris.

Dans cet espoir, agréez Monsieur le Directeur, avec nos remerciements anticipés, nos sulutations empressées.

Le Président du Syndicat : E. HOUSSAY.

Le Trésorier : Louis AUFFINGER,

Directeur du journal *La Chaine Magnétique*.

Paris, le 25 juillet 1893.

---

## La santé de Benoit Malon

Nous avons appris avec une joie profonde l'amélioration de la santé de Benoit Malon. Nous adressons à l'éminent sociologue, au philosophe altruiste nos vœux ardents de guérison définitive.

A. Jhouney.

---

## Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

M. Carl Fries . . . . . 5 fr.

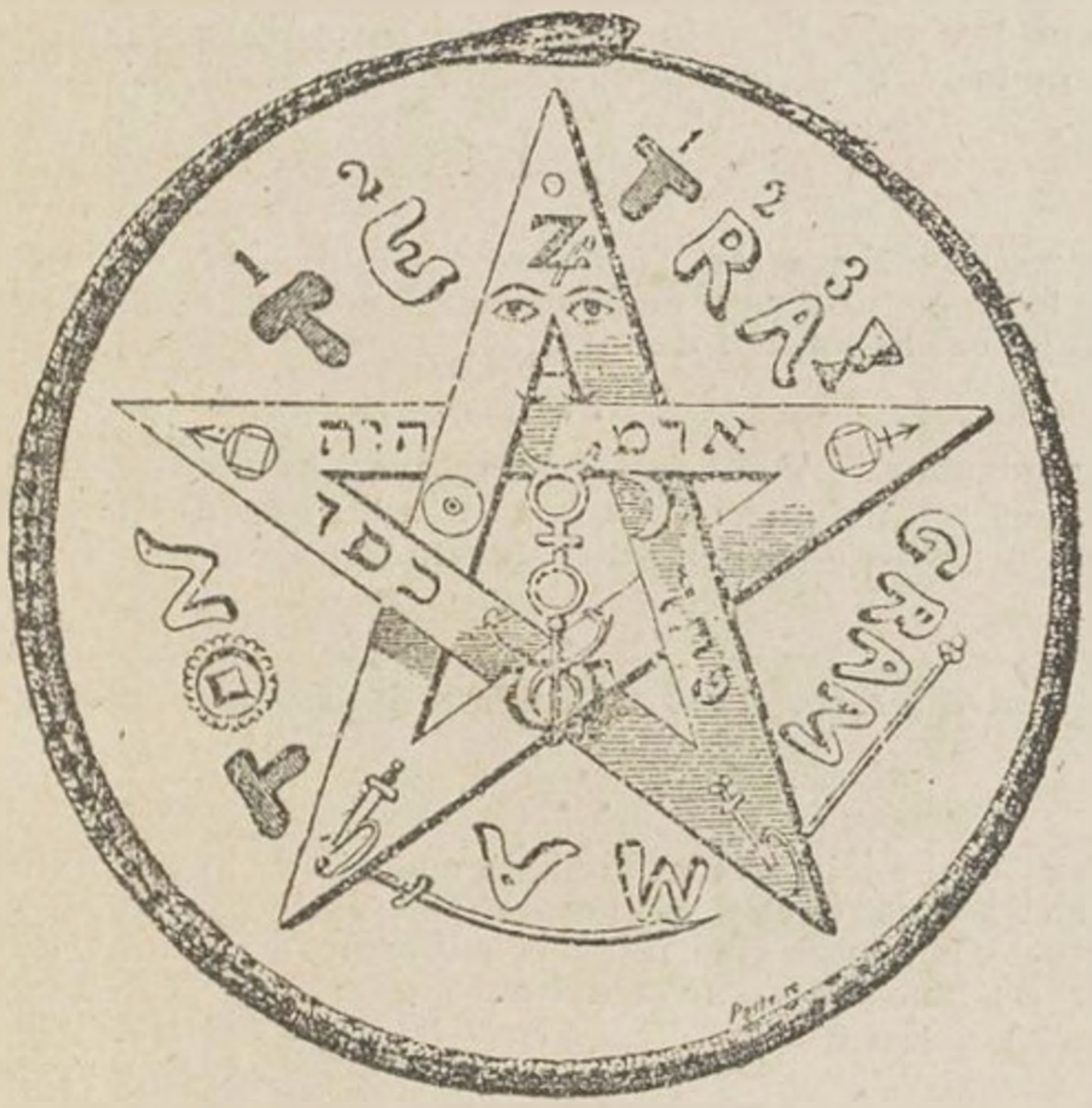
---

*Le Directeur-Gérant :* René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

5e ANNÉE. N° 58. OCTOBRE 1893.

# L'ÉTOILE



## PENSÉES

Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur notre centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle devoir, et dont la chaleur se nomme amour. Mourir au péché, ce prodigieux mot du Christ demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. Faire son devoir par amour et par obéissance, faire du bien, voilà les idées qui surnagent.

*Amiel.*
(RÉACTION.)

* * *

Les Soleils, les Planètes dans l'espace ont une âme. Tous les objets terrestres ne peuvent être sans âme, car leur corps, à ces Soleils, à ces Planètes, à ces Plantes, à ces Hommes, à ces Choses de toutes sortes, n'est que l'expression de cette âme.

* * *

Dans les afflictions, la misère et les adversités de la vie, celui-là seul qui nous secourt est vraiment notre frère.

* * *

Le meilleur des amis, c'est la vertu ; le pire des ennemis, c'est le vice ; la plus cruelle des maladies, le chagrin ; le courage est le soutien de tout.

* * *

Les grandes rivières, les gros arbres, les plantes salutaires et les personnes vertueuses ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour l'utilité générale.

* * *

La Loi du Karma est la Justice distributive universelle.

* * *

Notre tâche ici-bas n'est pas de supprimer le moi inférieur et terrestre (ceci est l'œuvre colossale des saints et des messies), mais d'en faire le serviteur docile et intelligent du moi supérieur et divin.

*Edouard Schuré.*

---

## Fraternité de l'Étoile

### COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

*Le 7 octobre* 1893, *de midi au soir.*
*Le 7 novembre* 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

## L'ABBÉ ROCA

La Religion et la Liberté, la cause du Christ et la cause du Peuple, la Rénovation religieuse et la Régénération sociale viennent d'être douloureusement frappées.

L'abbé Roca, notre vaillant et lumineux Frère, apôtre et martyr du Christ social, est mort à Néfiach le 10 septembre 1893.

A son apostolat, notre héroïque Frère aura tout sacrifié, sa fortune d'abord et puis sa santé et enfin sa vie.

S'il fut obligé d'abandonner sa retraite aimée de Pollestres, c'est que la propagande religieuse et sociale avait dévoré ses dernières ressources; c'est que, tout à son idéal, négligeant les précautions élémentaires qui lui auraient assuré le légitime revenu de ses ouvrages, il avait jeté son armure terrestre, ne gardant que sa poitrine nue, élargissant lui-même les blessures et les ouvrant aux trahisons de l'homme et à la haine de la Destinée.

En même temps qu'il épuisait sa fortune, il détruisait sa santé.

Depuis de longues années, une maladie d'yeux très menaçante lui aurait commandé un travail moins ardent.

Mais il n'avait tenu compte ni des inquiétants symptômes physiques ni des conseils de ses amis.

Il avait surmené son énergie, multiplié les publications et les articles ; le sang monté au front tuait les yeux, un peu de sa vue s'en allait avec chacune de ces pensées lumineuses qui brillaient dans ses regards avant de descendre dans son œuvre pour illuminer nos espérances.

Et, vers la fin, il marchait ainsi à la cécité, consciemment, du même pas chrétien et passionné dont il avait marché à la ruine.

C'était une chose admirable et douloureuse que

ces articles qu'il composait en quelques jours et qu'il mettait un mois à récrire, d'une écriture souffrante et tâtonnante de demi-aveugle.

Pendant que décroissait la vue, le corps entier s'était délabré : « Les bras me tombent de faiblesse, nous écrivait notre malheureux Frère, et j'ai de la peine à tenir la plume. »

Car le travail matériel ne se séparait jamais pour notre Frère d'une magnifique et meurtrière exaltation, d'une attente consumante de l'avenir qui faisait trépider ses écrits de son âme, soutirait de lui sa vitalité et l'infusait dans l'œuvre.

La tête restait encore et rien ne pouvait empêcher l'obstination de son labeur.

Elle finit par être à son tour menacée, accablée par les pesanteurs de l'apoplexie menaçante.

Et la pensée travaillait toujours...

Il y a une persévérance d'un spiritualisme vraiment sublime dans l'effort de cette intelligence successivement trahie par tous les organes de matière.

Comme le guerrier hellène qui, un bras coupé, combattait de l'autre et, les deux bras abattus, saisissait la barque ennemie avec les dents, puis, sentant la mort venir et sa morsure se desserrer, lançait, d'un suprême élan, l'occulte force de sa volonté vers la victoire de sa patrie, ainsi, dans le calme d'un sacrifice plus lent, mais d'autant plus lucide et délibéré, le soldat spirituel du Christ laissait se paralyser, l'un après l'autre, ses yeux, puis ses mains, puis son cerveau assiégé par l'apoplexie imminente, et sa pensée désarmée continuait à se tendre vers son idéal, vers l'œuvre du Christ et de l'Humanité, au-dessus des membres vaincus, du fond de l'ombre des yeux et à travers le sang assombri qui envahissait le cerveau...

Et avec quelle humilité il accomplissait son sacrifice : « Ma misérable personne, écrivait-il, ne mérite pas tant de dévouement. Je suis un membre souffrant du corps social du Christ-Esprit-Humanité. Voilà mon seul titre. »

Enfin quand tout fut consumé, quand l'Ame eut fini de changer en détresse et en souffrance jusqu'aux dernières parcelles du corps, alors seulement elle rentra en Dieu pour y trouver la récompense qu'elle n'alla ainsi chercher qu'après l'impossibilité de continuer la douleur.

* * *

L'œuvre laissée par le douloureux apôtre est vaste et multiple, avec un fort caractère d'unité cependant, dû à la logique de la voyance et à l'intensité de la passion.

Tous les ésotéristes, tous les chrétiens de progrès, tous les socialistes penseurs, tous nos lecteurs, tous nos frères ont bu les eaux du fleuve bondissant et pur, tombant du sommet de l'Esprit par cataractes successives dont chacune était un livre frais d'espérance, écumeux de vérité :

*Le Christ, le Pape et la Démocratie; la Crise fatale et le Salut de l'Europe; la Fin de l'Ancien Monde; Nouveau Monde, Nouveaux Cieux, Nouvelle Terre; l'Abbé Gabriel et Henriette, sa fiancée.*

Et en même temps que les livres jaillissaient, comme des flocons innombrables emportés de la cataracte par le vent d'improvisation, tous ces beaux articles de l'*Aurore*, du *Lotus*, de l'*Anti-Clérical*, du *Socialiste Chrétien* et de l'*Etoile*.

* * *

Comme le fleuve n'a qu'une source et qu'un courant dominant, ainsi l'œuvre de notre Frère, malgré la vivacité de ses multiples épanchements, émana tout entière d'une idée maîtresse qui en fut la source et que le développement de l'apostolat ne fit que prodiguer et répandre.

L'idée apparaît dès le premier livre de l'abbé Roca, et, pour ceux qui connaissent ses convictions, elle est en puissance et, par conséquent,

l'œuvre totale, dans le titre de ce premier livre : *le Christ, le Pape et la Démocratie.*

L'union originelle du Christ et du Peuple, la nécessité de leur réunion finale, l'obligation pour la Papauté de se consacrer à les réunir, en répudiant d'elle-même tous les éléments contraires à la Démocratie et à l'Evangile, telle fut bien la pensée fondamentale de l'abbé Roca.

De là suivaient les conséquences, l'abolition du césarisme, terme symbolique enfermant pour notre Frère toute mauvaise autorité, tout l'esprit de politique, d'égoïsme social et d'exploitation ; la Rénovation des Dogmes ; la transformation du sacerdoce, etc...

Notre Frère couvait son Idée essentielle avec une fixité qui la changeait en vision, en hallucination véridique.

Il contemplait aux origines de l'Ere nouvelle le Christ douloureux, au fond de l'avenir le Christ glorieux, *Double* éclatant et triomphant du Messie crucifié, et, entre les deux manifestations contraires du même Rédempteur, il regardait la Société, l'Eglise et l'Histoire modernes, prises dans un piège divin, ne pouvant échapper à leur origine et à leur avenir, imprégnées malgré elles du sang de la Passion, entrainées malgré elles à la résurrection, clouées à la croix avec Jésus condamné par le Pilate de César sur l'ordre des Prêtres, mais vouées à se relever en corps social de lumière comme Jésus brisant le tombeau par la splendeur de membres transfigurés.

L'abbé Roca saisissait tous les détails de sa vision avec une pénétration singulière.

Il discernait, dans le Pape même, l'amalgame de l'élément césarien et de l'élément chrétien.

Il espérait qu'en un Pape le Christ tuerait César.

Il proclamait la Papauté obligée moralement à se réconcilier avec la démocratie, mais, de plus, il annonçait qu'un Pontife accomplirait historiquement l'obligation, irait à la démocratie, ces-

serait de lier l'Eglise à la politique monarchique, et se tournerait vers le Peuple.

Il prédisait ainsi, et expressément, l'évolution commencée par Léon XIII.

Les récentes élections législatives de France nous ont montré les conservateurs, les partisans de César, abandonnés par leur antique alliée, la Papauté, et rejetant amèrement sur elle la responsabilité de leur déroute.

Peu de temps avant sa mort notre frère a donc pu voir une première réalisation de sa prophétie.

Dieu voulut lui donner cette consolation à l'aube de son agonie.

N'est-il pas amer de penser que le précurseur, le prophète de l'évolution papale est mort interdit par son évêque au moment même où le Pape agissait décisivement en harmonie avec le programme tracé, il y a bien des années, par l'humble et hardi voyant ?

Faut-il voir dans le contraste entre la victoire de l'idée et la condamnation de l'homme une nouvelle cruauté de cette loi générale qui prédestine les révélateurs à la persécution et au martyre ?

Ou, peut-être, l'évolution actuelle de l'Eglise étant de calcul et de prévoyance plus que de spontanéité et de conviction, la Providence aura-t-elle permis que l'Eglise en frappant l'abbé Roca dévoilât son cœur secret et s'avouât, pour les clairvoyants, indigne de son apôtre ?

Je crois à la sincérité personnelle de Léon XIII; mais on respire dans les traditions romaines, dans l'atmosphère même de Rome un si redoutable magnétisme de politique et de domination...

L'esprit qui rêva l'empire de la Papauté sur tous les rois et qui manqua l'entreprise ne pourrait-il songer à un autre empire et plus direct sur les peuples offerts en proie, dans la mollesse de leur liberté, à la ténacité souple de la hiérarchie ecclésiastique, bien plus robuste que les or-

ganisations monarchiques parce que ses principes sont intellectuels ?

Puisse le Pape échapper vraiment aux fascinations du démon romain, du machiavélisme à demi inconscient, car il ignore ses profondeurs astrales, qui hante les associations cléricales, conçues en espérance de maîtrise et de sombre perpétuité...

— Et ce que nous en disons n'est au fond que miséricorde pour l'Eglise : manquée contre les rois, l'entreprise n'échouerait que plus lamentablement contre les peuples. Les ténèbres aujourd'hui ne tromperont plus que celui qui les répandra.

* * *

L'on serait d'autant plus justifié de chercher à la condamnation dont l'Eglise frappa l'abbé Roca une cause mystérieuse et involontairement dénonciatrice que l'apôtre demeura toujours d'une parfaite orthodoxie dans sa foi à tous les Dogmes de la Religion catholique.

Certes les élargissements qu'il souhaitait aux Dogmes étaient immenses, la floraison qu'il leur promettait magnifiquement rajeunissante.

Ses lecteurs ont vu comment, tout en soutenant contre d'autres ésotéristes la vérité historique des Evangiles, il croyait, cependant, aux événements évangéliques un sens de haute philosophie spirituelle et, encore, un autre sens de rénovation humanitaire, inspirateur, celui-ci, des progrès de notre temps et de ses revendications sociales.

Et la même extension philosophique et sociale qu'il donnait aux événements évangéliques, il la donnait à tous les Dogmes de la Religion catholique, à toutes les cérémonies de son culte.

Il aimait aussi à montrer l'accord puissant des symboles du Rituel et du Dogme avec les lois de la science moderne.

Dans quels transports de raison et de foi il découvrait les analogies de l'Evolution des

savants et de la Rédemption des Catholiques !

Mais tous ces agrandissements ne changeaient rien à sa croyance en la forme révélée des Dogmes, n'altéraient rien de sa soumission à leur antique formule.

Et les agrandissements sublimes, il était prêt à y renoncer, il était prêt à se taire sur une parole du Pontife, si passionné était son dévouement à la famille ecclésiale qui le renia.

Quelque superbe et illimité que se déployât au travers des Temples de la tradition le tranquille incendie de sa voyance, miraculeux incendie qui éclairait sans dévorer et inondait de splendeur intérieure, sans les détruire, les murailles, les nefs, les autels, les tabernacles immémoriaux, il n'en abandonnait pas moins toute cette gloire à la merci du plus léger souffle venu de Rome auquel il l'eût laissée éteindre avec la même stoïque résignation qu'il regardait la misère et la souffrance éteindre sa vie.

Il disait à l'Eglise : « Mère, je crois à tes Dogmes tels que tu les a proclamés.

« Je crois que c'est une erreur dangereuse que de les juger antipathiques à la liberté et à la civilisation moderne.

« Je crois aussi qu'ils renferment dans les profondeurs de leurs Arcanes des sens inépuisables, créateurs qui leur permettraient de se renouveler radieusement sans se démentir.

« Je ne vois pas que le pouvoir temporel du Pape soit un article de foi. J'estime ce pouvoir transitoirement utile jusqu'à nos jours comme instrument de la stratégie divine, mais je pense qu'il est fatal désormais à la vraie puissance du Pape, la spirituelle, qui doit répudier le pouvoir temporel et s'en dégager pour entrainer les nations libres au règne de Dieu, à l'avènement du Rédempteur triomphant.

« Mais je suis prêt à me soumettre, *en toutes choses*, à l'infaillibilité, pour moi certaine, du Pontife spirituel.

« Qu'il condamne, *ex cathedra*, mon enseigne-

ment et je cesse mon enseignement, je brise ma plume » [1].

Ainsi parlait notre Frère, non par aucune crainte des vengeances de l'autorité ecclésiastique : il les supporta avec un courage que nous avons tous admiré, mais par une foi *quand même*, extrême et touchante, et que l'on peut admirer aussi, mais sans la partager, en la vocation de la Papauté, en la mission libératrice des Pontifes.

* * *

Si j'ai tenu à prouver combien rigoureuse s'était conservée l'orthodoxie de notre Frère Roca, ce n'est pas seulement pour insister sur la maladresse étrange, providentielle peut-être et avertissant les peuples, avec laquelle l'Eglise le persécuta et le bannit.

Mais c'est encore et surtout pour glorifier la profonde charité qui animait notre Frère.

C'est pour le donner en exemple et rappeler comment il savait, tout en réservant dans sa rigueur sa foi personnelle, s'unir d'un grand cœur à ceux qui, ne partageant pas entièrement sa foi, poursuivaient comme lui l'Œuvre de Régénération morale et sociale.

Il suffit d'ouvrir son beau Livre, *Nouveaux Cieux, Nouvelle Terre*, pour y trouver à pleins débordements la charité compréhensive et généreuse dont je parle.

De quelque origine qu'il voie s'élancer une impulsion de dévouement, un effort vers le progrès, une vérité spirituelle ou sociale, une tradition ésotérique ressuscitée, une découverte scientifique, il court au-devant, il livre son âme, dont le

---

1. Nous venons de recevoir une lettre d'un fidèle disciple de l'abbé Roca, lettre contenant les suprêmes déclarations que notre frère avait médité de faire transmettre à son curé. Ces déclarations que nous comptons publier confirment encore ce que nous disons de l'orthodoxie de notre Frère. A. J.

souffle ardent portera l'élan, la vérité qui s'envolent.

A tous les ouvriers du Bien il prête sa plume, sa pensée, et il prodigue sa sympathie.

Sa large expansion ne l'empêche pas de dire quelle est sa foi à lui, jusqu'où elle va, où elle s'arrête. La netteté de ses convictions fait justement le prix de sa bienveillance.

* * *

Il avait donc l'esprit des Temps nouveaux qui est encore celui de l'Evangile, car c'est l'esprit de la Parabole du Samaritain.

Les diverses écoles ésotériques n'oublieront pas les encouragements des livres de notre Frère à tous leurs travaux, l'ampleur de sa compréhension, la chaleur de ses nobles mains tendues.

Nous-mêmes, ses collaborateurs de l'*Etoile*, malgré tant de croyances pareilles aux siennes, nous aurons connu la douceur, le charme de sa tolérance.

Il n'ignorait pas que notre ésotérisme libre, à René Caillié et à moi, ne reconnaissait point tels dogmes du catholicisme.

Mais, respectant notre indépendance comme la sienne était respectée dans l'*Etoile*, il s'unissait à nous, de son talent spontané, de son âme d'apôtre, pour travailler à l'œuvre commune de rendre vie à la religion et de préparer le relèvement du peuple.

De notre collaboration avec toi, Frère disparu, nous garderons un souvenir dont émanera comme une espérance prophétique mêlée à la tristesse de notre amitié.

Un si profond accord avec toi dans une telle ndépendance mutuelle était plus qu'une félicité, c'était un exemple.

Il réalisait le plus beau rêve des temps futurs, il donnait la sensation même de la vie de charité.

Pour peu qu'on fût arrivé à oublier un instant le monde des guerres menaçantes, des haines

de classes, des jalousies et des discordes intellectuelles, des fanatismes et des égoïsmes, l'on eût semblé penser et vivre avec toi, Frère évangélique, dans la cité à venir où l'on n'entendra plus de cris, où il n'y aura plus de disputes ni de colères, où les libertés des Ames se joueront, mélodieuses, dans la communion et la profondeur d'une Ame immense...

Ce que nous connaissions entre nous, cette harmonie sans contrainte, est-il donc à jamais impossible que la contagion céleste en gagne les hommes, les tristes nations, assemblées de solitaires où chaque volonté dévore en secret les volontés environnantes ?

Cela nous semblait si simple et si heureux d'être unis et de rester libres. Comment tout le monde n'en conçoit-il pas le désir?

De toi, cher Frère, l'Ame attendrie avait compris la sérénité d'une telle concorde et nous demeurons avec toi dans la haute alliance en Dieu que la mort n'a point altérée.

* * *

Par son caractère et par son œuvre, par l'étendue de sa tolérance et la pureté de son orthodoxie, l'abbé Roca fut le type, le héros que le catholicisme devra imiter s'il veut survivre.

Nous enlèverions beaucoup à la portée de l'enseignement de notre Frère si nous omettions d'en exposer cette dernière conséquence.

Le monde marche, nous l'espérons, vers un nouveau ciel religieux, une foi purifiée, d'une grandeur inconcevable, assez large pour que la liberté ne puisse la déborder, assez profonde pour que l'Idéal en soit éternel.

Nous ne pensons pas que l'une quelconque des religions particulières et positives actuellement existantes se transforme jusqu'à devenir une aussi vaste Rénovation.

Nous croyons plutôt que les principes de morale

et de foi simple, essentiels au christianisme ésotérique, mais indépendants des diverses Eglises chrétiennes, s'allieront aux traditions soharites et aux plus beaux psaumes et prophéties d'Israël, aux pures doctrines que l'on discernera dans les religions d'Asie et enfin aux philosophies altruistes, et soulevés, élargis par un esprit de fraternité sociale, constitueront la religion de l'Avenir.

Or, comme la Religion de l'Avenir respectera toutes les convictions et ne poursuivra jamais l'unité par la contrainte, comme les races, les climats, les émotions héréditaires pourront perpétuer l'attachement de certaines âmes à certains cultes, les Religions particulières, les Eglises positives pourront avoir encore devant elles une œuvre et une destinée.

Mais, cela, à condition expresse qu'elles se montreront capables de respirer l'air nouveau de tolérance, de sincérité et de liberté.

Notre Frère Roca, et ce n'est pas l'une de ses moindres gloires, fut, pour le sacerdoce catholique, un modèle de catholicisme viable, d'orthodoxie attrayante, de prêtre sympathique et loyal.

Il créa, dans sa personne et ses livres, une forme rajeunie de son Eglise, susceptible d'entrer au solaire avenir des croyances transfigurées.

Nous avons dit plus haut sa scrupuleuse orthodoxie de catholique ; et nous avons aussi prouvé qu'il appartenait à la Religion éternelle, celle de la Charité sans borne, du cœur ouvert à tous pour le Bien.

Et il pénétra, sans l'altérer ni la trahir, sa foi particulière d'une telle émotion de Religion universelle que rien ne subsista en lui du Démon romain, de l'antique Eglise dominatrice et meurtrière ; c'était un catholique et il faisait songer à l'aurore et à la délivrance : c'était un prêtre, et. à son passage, l'Evangile ne se fanait pas, il refleurissait.

La rajeunissante impulsion que l'abbé Roca donnait au catholicisme emporte toute son œuvre.

En certaines directions capitales elle apparait avec une irrésistible évidence.

Ainsi les préoccupations de socialisme qui hantent actuellement l'Eglise, notre Frère les avait eues et bien avant la fameuse encyclique.

Mais, chez lui, les paroles de sollicitude pour les misères prenaient un accent vibrant où l'on ne redoutait aucune résonnance voilée.

M. Ernest Lavisse, l'éminent historien éducateur, a pu rapprocher le Socialisme du Vatican de celui de Guillaume II et leur attribuer une arrière-pensée politique.

J'ai dit que je croyais à la sincérité du Pape lui-même, mais le Pape n'est point seul et l'influence du Vatican a de quoi donner raison à M. Lavisse et corrompre les conséquences des travaux de Léon XIII.

Chez l'abbé Roca, fidèle à son idée maitresse du Christ âme du peuple et de la liberté, le Christianisme allait au Socialisme avec une énergie dont il n'était pas possible de suspecter l'intention.

L'on se rappelle son accueil enthousiaste aux tentatives d'association et de solidarité que notre siècle voit naître, comment il y saluait le christianisme pur.

Dans l'ardeur de sa campagne, il allait jusqu'à prévoir, sur la parole de saint Paul, la disparition du sacerdoce, fondu aux organisations du peuple régénéré.

Comment se méfier d'un prêtre transporté de joie à l'espérance de la disparition des prêtres ?

Dans la question de la Femme où il s'élevait aux plus limpides hauteurs de l'Esotérisme, où il magnifiait l'essor des modernes révélatrices du Féminin divinisé. les nobles prédications de la duchesse de Pomar et de ses collaboratrices de l'*Aurore*, même libérale inspiration de norte

Frère, même franchise d'initiative et de progrès.

∴

Il faudrait relire tous ses livres pour y voir rayonner, comme dans son caractère, l'originale et attirante figure dont il avait doué son Ministère et son Eglise.

Mais je dirai seulement ceci:

Ou l'abbé Roca sera compris et imité par les prêtres catholiques et ils sauront condamner l'Inquisition, ouvrir leur pensée et leur âme, sans renoncer à leur foi, à tous les problèmes philosophiques et sociaux du monde moderne et surtout devenir capables d'alliance, pour le Bien, à des croyants de convictions différentes des leurs, ou l'Eglise après une vaine diplomatie. libertaire d'apparence, et quelques pâles flatteries aux peuples, sera démasquée, abandonnée, abolie.

Le conseil est d'autant plus désintéressé qu'il est inspiré par l'œuvre d'un mort et prononcé par ses Frères qui, eux, ne sont pas enchaînés au destin de telle ou telle confession particulière, mais à la seule éternité de la libre et universelle Religion.

Il y a longtemps que nous avons placé nos espérances plus haut que l'Histoire, dans la région de l'Esprit pur, où la naissance et la mort des Eglises ne dérangent plus la Foi.

Si donc, Eglise, nous te parlons au nom de notre Frère que tu as martyrisé, ce n'est que par sympathie ouverte à toute bonne volonté possible et sans aucune illusion d'intérêt pas plus contraire qu'aveuglément attachée à toi.

Notre frère Roca, même après sa mort, te rendra le Bien pour le Mal, si tu veux suivre son exemple.

Va, Eglise, près de la fosse que tu as contribué à creuser, évoque l'Ame que tu as persécutée ; tâche de l'imiter, si tu en es capable encore; hâte-toi de chercher dans cette tombe un secret de

résurrection ou la justice t'engloutira toi-même dans un éternel sépulcre.

∴

Et nous, au-dessus des tombeaux, contemplons le fraternel Esprit délivré.

Il est remonté auprès du Christ, dont son cœur et sa raison avaient l'obsession sublime.

Il est lui-même un membre victorieux de cette Humanité dont il a vécu toutes les souffrances, dont il possède toute la gloire.

O mon Dieu, sois doux et bon pour celui qui caressa les hommes de ta bonté.

Garde nous en toi communiants à son dévouement impérissable, conserve dans ton profond infini notre amitié qui participe à l'immortalité de nos convictions, à la pérennité de ton Essence.

O Père, baise de tes saintes lèvres, sur ses yeux douloureux, l'Apôtre revenu à toi, tout déchiré de ses douleurs, tout embaumé des prières des Ames qu'il a éclairées et consolées.

A. JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Réincarnation [1].

LA RÉINCARNATION EST-ELLE UNE LOI ABSOLUE ?

*Réponse.* — La réincarnation est l'imposante base sur laquelle repose le Spiritualisme.

Examinons ensemble les raisons qui peuvent ou prouver ou combattre la réincarnation.

1. Communications reçues dans la séance du 29 mai 1892, dans le sanctuaire de la reine Marie Stuart à Holyrood de Paris.

Le premier argument contre cette loi absolue et admirable est celui-ci :

Pourquoi, si l'homme a déjà vécu, ne se souvient-il pas de ses vies passées ?

Cet argument est le plus fort, le seul qui vraiment paraisse détruire cette loi de la transmigration des âmes.

Car pour beaucoup d'autres raisons qu'on se plait à soulever, elles tirent leur origine, un peu de la sottise humaine et beaucoup de l'orgueil de certains esprits encore imbus de préjugés et qui regarderaient, comme par exemple quelques Américains, indigne de l'esprit d'un blanc d'aller animer le corps d'un pauvre esclave, oubliant que la vraie supériorité est seulement dans l'élévation de la pensée, dans la hauteur de l'intelligence et la droiture du cœur.

Puis, sans la réincarnation, comment établir une sanction morale postérieure à la vie terrestre ? Comment expliquer l'inégalité morale, intellectuelle et matérielle qui existe entre les hommes ? Comment sortir de l'ornière de l'enfer ? Comment même établir l'univers dans son majestueux ensemble, dans la divine harmonie qui doit révéler en tout la main de Dieu ?

Au contraire, si nous considérons l'humanité dans sa grande évolution, dans ce perpétuel mouvement de la vie, où le monde de la forme se montre comme l'échelle mystérieuse qui de la terre conduit au ciel, notre esprit demeure ravi de la justice suprême qui vient se révéler à lui.

Si nous oublions à chaque incarnation nouvelle les incarnations passées, c'est que, pour beaucoup, hélas ! le lourd fardeau des erreurs et des fautes empêcherait l'âme d'avancer dans le progrès.

C'est que, rencontrant ou reconnaissant des ennemis ou des victimes, des persécuteurs ou des rivaux dans ceux qui l'entourent, elle sentirait se réveiller vivaces les haines, les jalousies, les passions, les craintes.

C'est que, passant d'une vie brillante à une vie obscure, elle ne pourrait supporter les épreuves de cette nouvelle existence.

Enfin, si nous considérons que l'âme, en s'incarnant, prend possession d'un organisme neuf, d'un cerveau qui n'a encore enregistré aucune image, nous comprendrons aisément qu'elle ne puisse plus traduire ni ses pensées dans les formes du langage

humain, ni comprendre les images que ses sens lui transmettent du monde extérieur.

Il faut que l'esprit apprenne à traduire les vibrations qu'il reçoit du dehors, les nouvelles sensations que lui apporte un organisme nouveau et différent des organismes qu'il a animés auparavant, dans le langage universel de la pensée, comme il doit apprendre à traduire les mouvements de son âme par le langage humain.

Il se rencontre quelquefois des individus qui se souviennent très nettement de faits datant d'existences antérieures. Mais l'ignorance dans laquelle sont plongés la masse des individus au sujet du Spiritualisme, laisse la plus grande partie de ces faits dans l'oubli, ou porte à les considérer comme des rêveries de l'imagination.

Cependant on ne peut guère expliquer les facultés innées chez les enfants et la différence intellectuelle et morale des hommes que par leur degré d'avancement dans l'échelle de l'évolution.

Il est tout à fait hors de raison de supposer le cerveau le siège unique des facultés et de faire de l'homme un être plus ou moins complet selon le nombre et la disposition des cellules de la matière grise de son encéphale, et d'attribuer bien haut a l'hérédité une influence prépondérante selon les théories les plus en vogue du clan matérialiste.

Que le développement du cerveau et que la perfection de cet organisme révèle de hautes facultés intellectuelles, cela est juste, mais démontre seulement qu'à l'âme plus élevée, plus délicate, plus sensible, il faut un organisme plus parfait qui lui apporte une plus grande somme de sensations et qui permette une plus grande émission de la pensée.

Le développement du cerveau est presque toujours en rapport direct, sauf dans certains cas spéciaux, avec le développement de l'âme.

Mais, je le répète, ce n'est pas l'organisme cérébral qui donne à l'individu une somme de connaissances ou de facultés innées, ces facultés appartiennent à l'âme seule et sont le résultat d'acquits antérieurs.

Comment aussi expliquer les sympathies et les antipathies subites, irraisonnées, qui prouvent un inconscient ressouvenir, et qui s'expliquent mieux par une rencontre antérieure de deux êtres que par des théories analogues aux atomes crochus.

Plus encore que ces questions qui traitent du res-

souvenir et de l'inégalité des hommes, se montre la grande, la sublime idée de la justice dans la douleur. Idée qui plane sur le Spiritualisme moderne et qui le rend si supérieur à tous les autres dogmes religieux, même à ceux qui, comme lui, ont enseigné les vies successives, car ces religions ont mêlé beaucoup d'erreurs à leurs métempsychoses.

Que l'idée de la réincarnation s'impose grande et divine ! Qu'elle est admirable, et au point de vue de l'évolution matérielle et au point de vue du progrès moral et intellectuel !

Consolante pour notre faiblesse, elle enlève du cœur de l'homme l'effroyable vision de l'éternel enfer ou la triste et douloureuse perspective d'un ciel d'où peuvent être à jamais bannis ceux que nous aimons.

Inexorable dans sa justice, elle met un frein à nos passions en nous montrant l'inévitable expiation dans une série de vies nouvelles ; mais bien qu'inflexible, ce n'est pas sans douceur que nous la sentons proportionner le châtiment à la faute et nous montrer toujours la régénération et l'espérance.

Ce n'est pas sans remercier Dieu que l'âme vivant obscure et inconnue, et qui sent en elle des trésors spirituels à répandre, se dit : « Je reviendrai dans une vie nouvelle donner à l'humanité le plus pur de mon être. »

Et celle qui, au milieu des grandeurs, n'a goûté qu'amertumes et déceptions, se dit aussi : « Je reviendrai dans une existence plus modeste oublier ce que j'ai souffert. »

Et l'esprit, qui lève plus haut ses regards, remercie Dieu qui lui permet d'acquérir par lui-même, par son seul et constant travail, une parcelle de la puissance suprême.

L'âme n'est plus créée de toute pièce par un ouvrier malhabile ou partial, qui la doue au hasard de son bon plaisir de germes funestes ou brillants. Fille de ses œuvres, elle s'élève graduellement d'un état indistinct à une sublime personnalité ; de l'inconscience du minéral à la conscience de ces missionnaires que nous appelons divins.

Enfin cette série d'existences fait participer l'homme au grand travail de la nature. L'âme ne s'élève pas seule dans son grand labeur ; avec elle progresse la forme matérielle qu'elle revêt, et qui se développe, s'affine au contact de l'esprit dont le corps est le merveilleux interprète.

Oui, la réincarnation existe, oui, elle vient cette grande vérité comme une consolatrice, comme une justicière et comme un symbole de paix entre les hommes.

Elle vient montrer la voie du progrès, la grande équité de Dieu; elle vient resserrer la fraternité humaine en rendant les hommes solidaires dans le passé où leur âme fut, dans le présent où elle est, dans l'avenir où elle sera.

Et vous qui pleurez sur la rigueur de votre destinée, vous qui accusez Dieu de vous frapper sans pitié, cessez de le considérer comme injuste.

La vie d'épreuve que vous subissez est la conséquence de votre passé, et qui sait si vous-même, avant de rouvrir vos yeux à la lumière du jour terrestre, n'avez pas demandé à Dieu cette vie de souffrance pour gravir plus rapidement les échelons qui vous séparent encore de l'éternel bonheur.

*Heureux ceux qui pleurent*, a dit Jésus, *car ils seront consolés*. *Demandez et vous recevrez*, a-t-il dit aussi.

O vous tous que la vie étreint de ses souffrances, car toute âme ici-bas a ses douleurs apparentes ou cachées, que cette religion vous console; que l'épreuve présente se montre à vous comme l'expiation juste, ou comme le levier qui seul peut soulever le pesant fardeau qui vous accable.

Vous qui demandez, recevez la grande vérité qui vous apprendra la raison de votre souffrance, qui soulèvera le voile derrière lequel se cache l'avenir spirituel.

Oui, mes amis, que cette vérité descende en vos cœurs; que, jointe au bonheur de communiquer avec vos morts bien-aimés, elle vous aide à supporter l'épreuve; et que, régénérées, purifiées, élevées par la douleur, vos âmes, ayant achevé leur évolution terrestre, s'élèvent radieuses pour toujours dans les sereines régions de l'éternel bonheur.

UN GUIDE.

(*L'Aurore* de la duchesse de Pomar.)

## Le Guide spirituel

### LA VIE D'OUTRE-TOMBE [1]

Un homme est sur son lit ; il se débat, puis tombe dans la somnolence; une sueur froide baigne son front ; ses parents, ses amis, rangés autour de lui, le contemplent avec pitié; on parle à voix basse ; on observe les moindres changements: la respiration se ralentit, la figure se crispe légèrement ; les yeux, sans regard, se lèvent lentement vers le front; un souffle s'échappe, les paupières s'inclinent; il est mort.

Voilà ce qui frappe l'œil du spectateur; mais ce n'est qu'une illusion.

Dès que le corps, comme un édifice vermoulu, penche vers sa ruine, l'âme entre dans une sorte de trouble; elle s'apprête à quitter sa prison charnelle. Si elle a vécu dans l'égoïsme et s'est alourdie dans les bas instincts de la vie animale, elle voit avec horreur approcher le moment de la séparation; elle s'attache avec désespoir à ce corps pour qui elle a vécu, et ne veut pas le quitter ; si, au contraire, elle s'est spiritualisée dans ses sentiments, elle voit avec bonheur approcher l'heure de sa délivrance.

De ces dispositions contraires résultent aussi des sensations opposées. En quittant le corps, l'âme grossière est comme étourdie ; elle ne sait pas où elle est ni comment elle est ; elle aperçoit un corps inerte, elle ignore comment il se fait qu'elle ne l'anime plus. Revêtue seulement de son corps astral, munie d'organes fantastiques, elle se croit encore de ce monde ; elle s'adresse aux personnes de la maison, mais on ne l'entend plus, et elle ne comprend pas qu'on ne semble plus la voir. Elle peut contempler ainsi la

---

1. C'est pour obéir à une voix auguste et amie que l'auteur a écrit ce chapitre. Dans un sujet de cette gravité, tout est important ; aussi, pour éclairer les mystères d'outre-tombe, puise-t-il aux sources scripturaires, théologiques, mystiques et spiritualistes. S'il est parfois obligé de sortir des idées reçues pour résumer, en historien fidèle, les témoignages irrécusables venus des défunts mêmes, l'auteur proteste ne vouloir porter, en aucune manière, atteinte aux enseignements des diverses Églises catholique, orthodoxe ou protestante. Dans ce chapitre, il quitte son rôle de docteur pour être simple annaliste et analyser succinctement des faits et des enseignements qui demanderaient de nombreux volumes.

joie ou le deuil de ses parents [2], assister à ses funérailles et être témoin de l'avidité de ses héritiers.

Cet état dure plus ou moins longtemps selon la grossièreté des instincts de cette âme. Même si, durant l'existence corporelle, elle est restée systématiquement fixée dans l'égoïsme, ne voyant que son corps, ne vivant que pour le corps et pour soi, cet attachement violent l'enchaîne encore auprès du cadavre dont elle ne peut se séparer. La putréfaction, les vers attaquent ces malheureux organes que, pour son châtiment, elle ne peut pas encore quitter; elle considère ainsi, d'instants en instants, la hideuse décomposition de ce qu'elle a tant aimé.

Avant que l'âme ait la sensation bien nette de son nouvel état, elle est environnée d'autres esprits qui s'empressent de la secourir. Si elle s'est rendue coupable de quelque crime, elle a honte d'elle-même; elle a peur de rencontrer ses victimes et frémit d'avoir à supporter leur présence. Elle se croit perdue à tout jamais et veut se soustraire aux esprits bienheureux qui l'environnent.

Toute âme coupable souffre horriblement et de sa propre misère et du bonheur des autres. La perspective de souffrir à jamais porte ces angoisses au paroxysme. Tantôt elle est dans la désolation, tantôt dans la rage, jamais dans la résignation qui pourrait l'amender. Ayant vécu pour le mal, elle y est fixée pour un temps incommensurable, et, comme le mal est un état négatif, elle est enveloppée de ténèbres, de froid, au point de ressentir moralement des effets de cuisson, des douleurs intolérables semblables à celles du feu. Ces peines affectent spécialement le corps astral, dont elle ne peut se dépouiller. L'envie, la haine, les passions les plus furieuses agitent sans relâche la partie plus spirituelle.

C'est ce qu'on appelle l'Enfer. Il est nécessaire de

---

2. « J'avais remarqué auprès du cadavre, à droite, une petite forme brillante qui s'agitait dans un cercle lumineux : au moment où le Sauveur souffla, je vis cette ombre planer au-dessus d'elle (la fille de Jaïre) et pénétrer enfin dans sa bouche sous la forme d'un petit corps humain . » Vie de notre seigneur Jésus-Christ, d'après les visions de la sœur Anne-Catherine Emmerich, III, 222. — Nous avons choisi ce passage entre plusieurs autres, parce qu'il atteste la forme brillante de l'âme et son revêtement du corps astral qui lui donne « la forme d'un petit corps humain ». Il nous serait facile de multiplier les citations de ce genre.

dire ici que l'Enfer, le Purgatoire, le Ciel ne sont pas des lieux, mais *es états d'âme*.

Revêtue de l'Enfer, l'âme réprouvée se plait à mal faire, à nuire, et s'acharne à la perte des vivants. C'est l'unique consolation qu'elle ressent, car, fixée dans le mal, elle en a fait sa nature et elle a horreur du bien.

Les âmes moins criminelles forment un monde aussi mêlé que le nôtre, mais non entièrement perverti. Ces âmes restent des siècles, des milliers d'années même dans la période purgatorielle. Comme il n'y a pas de limites tracées au cordeau entre l'état infernal et l'état purgatoriel, les âmes refoulées dans les sphères inférieures se plaisent à mystifier et à affliger les vivants. Ce sont elles qui ont causé tant de troubles aux saints de toutes les époques, et qui, dans ces derniers temps, tourmentaient sans relâche le saint curé d'Ars et d'autres personnes.

Il y a cette différence dans les actions des âmes infernales et des âmes les plus inférieures de l'état purgatoriel, que les premières s'attaquent aux personnes pour nuire, les secondes pour taquiner. Il n'est personne, croyons-nous, qui se soit livré aux études spiritualistes, et n'ait été l'objet de leurs tracasseries parfois très désagréables. S'irriter contre elles est bien perdre son temps, les maudire ne réussit pas mieux: le remède est de prier et de les engager à prier; car, pour être encore mal intentionnés, ces esprits ne sont pas absolument revêches à tout bien. Ils sont sensibles aux prières et aux bons conseils des vivants et s'amendent plus ou moins rapidement, selon leur degré d'avancement.

Souvent, pour hâter leur progrès, ils demandent à Dieu la faveur de se réincarner, choisissant d'eux-mêmes le genre de vie qui leur sera profitable [1].

Du moment où elle est unie au corps, l'âme, excepté dans les cas très rares du somnambulisme naturel, ne pense et n'agit que par lui, et, comme ces organes sont neufs, elle oublie momentanément le passé.

---

1. Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam. Et cum essem magis bonus, veni ad corpus incoinquinatum. (*Sapient.* VII. 19, 20). — Rabbi, quis peccavit. hic, aut parentes ejus, ut cœcus nasceretur? Respondit Jesus: Neque hic peccavit, neque parentes ejus. (*Joan.*, IX, 2. 3). — Sortitus animam bonam, ac rerum cœlestium apprime studiosam, pueritiam atque adolescentiam in gregis custodia transegit. (*Brev. Rom. in* XVII *Maii*, *fest. S. Paschal Baylon*).

Certaines aptitudes, certaines réminiscences vagues, des antipathies ou des sympathies inexplicables, sont les seuls indices assez équivoques de l'existence passée. Elle ne rentrera dans sa mémoire parfaite qu'à la mort.

Ne nous plaignons donc pas de l'existence, puisqu'elle est pour nous une épreuve ; supportons-la de notre mieux, afin qu'elle nous soit profitable.

Du reste, nous ne sommes pas tout entiers dans ce monde. Notre esprit n'y arrive que progressivement, à mesure que les organes se fortifient et sont de nature à pouvoir en supporter la vigueur. Notre existence passagère, ici-bas, constitue notre personnalité, mais non notre individualité, qui réside dans l'Ego supérieur si poétiquement représenté sous le nom d'Ange gardien.

Courage donc, chers lecteurs ! Marchons intrépidement dans la voie de la perfection, chacun selon notre genre d'existence. Si notre chemin est ardu, hérissé d'épines et de pierres tranchantes, voyons-en l'issue glorieuse pour nous animer. La vie ne dure pas longtemps, et, plus l'épreuve aura été redoutable, plus la victoire sera glorieuse. Si, au contraire, nous avons la santé, les richesses, les honneurs en partage, veillons et prions, car l'épreuve, pour être matériellement plus douce, n'en est pas moins dangereuse. Gardons-nous de la séduction ! Pensons à chaque instant que nous n'avons rien en propre, et que tout nous vient de Dieu pour le plus grand bien de nos âmes et de nos frères.

Si nous sommes trahis, outragés, jetés en pâture aux mauvais instincts, persuadons-nous que notre bonheur ne dépend pas de l'opinion d'un monde volage, mais de notre valeur intrinsèque, et sachons nous souvenir que nous n'avons qu'un juge : Dieu ! Supportons donc l'épreuve vaillamment, et notre Père Céleste couronnera ceux que le monde aura injustement flétris.

Si nous avons perdu les êtres chéris qui faisaient notre bonheur, n'oublions pas qu'ils sont près de nous, qu'ils nous contemplent, qu'ils nous aiment et qu'ils s'intéressent à nos efforts.

Si enfin la mort nous effraye de son ombre, écartons d'une main hardie le vain fantôme qui la représente, et, derrière elle, nous verrons nos parents, nos amis dans la joie, et une foule innombrable qui nous tend les bras. N'ayons donc point peur de quitter ce lieu de souffrance et de ténèbres, pour voler au séjour

de la lumière et de la félicité ; d'abandonner cette prison, pour jouir de la liberté.

Enfants de Dieu, notre Père est là-haut : élançons-nous vers Lui !

(*L'Aurore.*) Abbé J.-A. PETIT,
*Membre de l'Académie des Arcades.*

---

## Le Grand Soleil Spirituel Central

« Comment peut-on concilier l'existence du mal dans l'univers, avec l'idée d'un Dieu essentiellement Bon et Tout-Puissant? »

Pour prouver que cette existence du mal n'offre rien d'incompatible avec la bonté infinie de Dieu, ni avec sa Toute-Puissance, il faut avoir des notions exactes non seulement sur Dieu, mais sur l'homme et sur l'univers.

Il est évident que notre monde matériel, dans son ensemble et dans ses parties, subsiste par ce soleil que nous voyons briller au-dessus de nos têtes. Il est évident que tous les effets produits par ce soleil sont dûs à la chaleur et à la lumière qui émanent de lui. Chaleur et lumière, voilà donc les deux principes qui font que notre planète subsiste matériellement. Mais, dans notre monde, il n'y a pas seulement de la chaleur et de la lumière naturelles, il y a aussi de la chaleur et de la lumière spirituelles. Quand l'homme est ému par une affection, n'éprouve-t-il pas intérieurement de la chaleur ; quand une pensée le frappe, n'est-ce pas pour lui une lumière interne ? Cela est si vrai que, dans toutes les langues, on ne saurait parler d'une affection sans employer les termes qui conviennent à la chaleur, ni d'aucune pensée sans se servir de ceux qui ont rapport à la lumière. Que conclure de là, sinon que l'affection de l'homme est une chaleur spirituelle et sa pensée une lumière spirituelle ?

Mais d'où viennent cette chaleur et cette lumière qui nous affectent intérieurement ? Serait-ce de ce soleil visible aux yeux de notre corps terrestre ?

On n'oserait pas le soutenir. Par cela seul que ce soleil est visible, il est matériel ; or ce qui est matériel ne saurait produire le spirituel.

Pour savoir d'où procèdent cette chaleur et cette

lumière, il faut avoir recours à l'analogie, et l'on en tirera cette conclusion :

- Que si la chaleur et la lumière naturelles viennent du soleil naturel — ce qu'on ne saurait nier, — la chaleur et la lumière spirituelles doivent procéder d'un Soleil spirituel invisible, comme elles, à nos yeux matériels.

L'analogie nous dit aussi que si le monde matériel subsiste par son soleil, ce qui est incontestable, le monde spirituel doit aussi subsister par le sien. L'examen que nous pouvons faire dès maintenant sur nous-mêmes vient confirmer l'analogie.

En effet, si par notre corps nous venons dans le monde matériel, par notre esprit nous appartenons au monde spirituel, et comme notre être spirituel n'est qu'un composé d'affections et de pensées, il est évident qu'il ne peut subsister qu'au moyen du foyer spirituel, à plus forte raison les êtres purement spirituels qui constituent l'autre monde ne sauraient subsister sans lui.

Sachant qu'il existe un Soleil Spirituel, et que la partie invisible de l'univers subsiste par ce Soleil, nous devons rechercher quelle peut être la nature d'un tel astre.

Toutes les affections de l'homme appartenant à sa volonté, et toutes ses pensées à son entendement, et ces deux facultés, volonté, entendement, constituant la vie de l'homme — car on a dit depuis longtemps : vouloir et penser, voilà l'homme, — il en résulte que la chaleur et la lumière spirituelles qui, dans leur essence, sont Amour et Sagesse, constituent la vie même. Comme cette chaleur et cette lumière émanent du Soleil Spirituel, il résulte encore de là que la vie même réside dans ce Soleil, et que c'est lui qui distribue la vie dans l'univers.

Quoique la vie même réside dans le Soleil spirituel, ce Soleil n'est pas la vie même, il n'en est que le premier récipient. La Vie même, c'est Dieu ; et comme la vie réelle chez l'homme, se compose d'amour et de sagesse, Dieu étant la Vie même, est par conséquent l'Amour même et la Sagesse même ; l'Amour est son *Être*, sa substance, et la Sagesse est son *Exister*, sa manifestation, c'est-à-dire sa forme. Tous ses autres attributs sont des conséquences de l'Amour même et de la Sagesse même, comme toutes les facultés de l'homme sont des conséquences de sa volonté, siège de ses affections et de son entendement, siège de ses pensées.

Si, dans cette argumentation, je suis parti de l'homme pour arriver à Dieu, au lieu de commencer par Dieu pour descendre jusqu'à l'homme, la faute en est à ceux qui, sur ces hautes questions, ont jeté des ténèbres si épaisses, qu'on se voit forcé aujourd'hui d'en appeler a la raison de l'homme avant de pouvoir s'adresser à son cœur.

L. D.

(*La Religion de l'avenir.*)

---

## L'Ame universelle

### LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

### CHEVALIER DE REICHEMBACH

8e LETTRE

*La Chimie*

Je vous ai fait voir, en dernier lieu, ce que l'on entend par magnétisme animal. Ce n'est pas une influence magnetique, mais une influence odique sur le corps humain qui est aussi bien et souvent mieux pratiquée par un grand nombre de porteurs d'od que par l'aimant qui n'agit ici qu'occasionnellement comme porteur d'od et non comme aimant. Mettons donc de côté le mot de magnétisme animal comme impropre. Il vient d'un temps où l'on avait les idées les plus embrouillées et les plus confuses de ces choses, et ne répond plus à l'état actuel du progrès des sciences. Cependant, avant de vous introduire plus avant dans la question à ce point de vue, je dois mieux vous faire connaitre l'étendue de la nature de l'od.

Vous connaissez l'od qui émane par un motif inconnu éternellement et invariablement *des pôles des cristaux*. Vous connaissez celui qui émane de *l'aimant de l'acier*, source qui va s'affaiblissant, et disparait. Vous connaissez enfin l'od qui jaillit, mais passagèrement, d'une source de vie, de l'organisme vivant. Maintenant je veux vous conduire à celui qui s'enflamme instantanément et s'éteint rapide-

ment ; c'est celui qui provient de la chimie. Je dis de la chimie pour établir nettement la distinction de l'affinité qui désigne cette force et la chimie.

Débouchez à votre sensitif *une bouteille de vin de Champagne* dans l'obscurité ; avec un joyeux étonnement il élèvera un cri de joie au sujet du rayon igné qui depuis l'orifice de la bouteille suit le vol du bouchon jusqu'au plafond. La bouteille entière apparaitra alors dans une blanche incandescence, comme si c'était de la neige luisante, et au-dessus d'elle planera un nuage lumineux et ondoyant. Comme vous ne voyez rien de ce précieux feu d'artifice, vous savez déjà que c'est un phénomène odique ; et si vous voulez le comprendre, suivez-moi dans quelques expériences. Jetez dans l'obscurité une cuillerée *de sucre bien pulvérisé, ou de sel de cuisine décrépitant dans un verre d'eau*. Au premier abord votre sensitif ne voit que peu ou rien des deux ; mais sitôt que vous remuez l'ensemble il voit l'eau et le verre devenir lumineux. Tient-il le verre dans la main gauche, il sent l'eau fortement refroidie ; ainsi, cette simple solution développe de l'od, elle est une source d'od. *Introduisez un fil de fer, ou de cuivre, ou* de zinc dans un bocal de verre qui contient de l'acide sulfurique étendu, tout le fil entrera dans une espèce d'incandescence, et à son extrémité supérieure sortira une lueur passablement semblable à la flamme d'une bougie, si ce n'est infiniment plus faible en puissance lumineuse. Dans le haut elle passera en fumée avec beaucoup de fines étincelles qui jaillissent verticalement. Le fil paraitra beaucoup plus froid dans la main gauche qu'il ne l'était auparavant. La dissolution est donc également une source d'od. Faites une eau acidulée avec une poudre aérophore; *vous dissoudrez d'abord dans l'obscurité le bicarbonate de soude* dans un demi-verre d'eau ; l'eau deviendra de suite lumineuse. Vous dissoudrez l'acide tartrique dans un autre demi-verre d'eau, celle-ci deviendra également et encore plus fortement lumineuse. Lorsqu'après quelques minutes les deux solutions seront rentrées dans l'obscurité, mêlez-les ensemble, instantanément le mélange deviendra très lumineux; il paraitra d'un froid glacial dans la main gauche, et une puissante nuée d'un clair blanchâtre s'amoncellera au-dessus du verre. La décomposition chimique développe donc ici un od très riche. Faites une dissolution *de sel de Saturne, et versez-y une*

*dissolution d'alun ;* dans le moment même tout ce liquide deviendra visible dans l'obscurité. Conduisez les deux fils polaires d'un appareil de Volta dans cette eau ; votre sensitif verra l'eau luisante et par gradation plus claire à partir du moment où la décomposition commencera. Mais il trouvera que le bocal qu'il tient dans la main gauche est froid. *Ainsi, toute action chimique développe de l'od.* La chimie est une impétueuse source d'od, qui apparaît soudain, mais qui tarit tout aussitôt que le jeu des affinités cesse. Si dans l'obscurité on ôte le bouchon d'une *bouteille d'alcool, ou d'éther, d'esprit acétique, de sulfure de carbone, d'ammoniaque caustique* et, mieux encore, d'*eupion* pur, et que l'air soit tranquille, le mouvement respiratoire arrêté, une personne sensitive verra monter perpendiculairement de l'orifice de la bouteille une colonne lumineuse avec une vitesse proportionnée à la tension de la substance. Pendant que ceci se passe, le liquide devient également lumineux, et cela non seulement pour les substances dont la volatilisation est rapide, comme celles citées, mais aussi pour d'autres corps ; *le mercure*, par exemple, avec son très faible pouvoir d'évaporation, dégage une fumée luisante par l'orifice de la bouteille. Les matières solides, comme *le camphre*, se comportent de même. *L'iode* en particulier donne une fumée claire luisante, et devient en même temps lumineux. L'évaporation spontanée et la vaporisation, et par conséquent la distillation, se font avec un développement continuel d'od.

*Chaque liquide sucré* en fermentation luit constamment. Les bulles d'air y montent comme des perles ignées. Le moût de vin en fermentation est un de ces liquides activement chimiques qui sont toujours lumineux. Vous vous expliquerez maintenant sans mon concours l'ascension de votre vin de Champagne en feu et flamme.

La *putréfaction* aussi est une espèce de fermentation, et tout ce qui est putréfié devient luisant. A la vérité, la doctrine de la *phosphorescence* nous a appris cela depuis longtemps, mais nous n'avons pas encore mentionné à quel degré la phosphorescence approche de la lumière odique. Lorsque ceux qui ne sont pas sensitifs n'aperçoivent plus aucune trace de phosphorescence dans des matières putréfiées, les sensitifs les voient encore en plein état lumineux, et comme nous parlons précisément de

putréfaction, nous ne sommes pas loin des trépassés.

Suivez-moi un instant dans le royaume des morts, sur la foi de ma parole de vous en ramener promptement enrichi d'un aperçu nouveau sur les phénomènes nocturnes. Vous n'ignorez *pas que les âmes des trépassés se promènent avec l'apparence de flammes sur leurs tombes, jusqu'à ce qu'elles soient délivrées*, et aient expulsé tout le terrestre dont elles étaient encore chargées, et qu'elles aient trouvé le repos éternel. Vous me regardez avec doute? Mais cela est pourtant sérieux, *car on voit les Esprits*. Vous pourrez vous en assurer par beaucoup de témoins. Votre nourrice vous aura certainement dit qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir des spectres et des âmes de trépassés; qu'il n'y a qu'une certaine classe d'hommes privilégiés qui peut les voir. Tout ceci me revint fortement lorsque je travaillais avec de bons sensitifs sur la putréfaction des poissons. Je voulais savoir si je ne pouvais faire connaissance avec les morts sous forme de flammes. La demoiselle Léopoldine Reichel consentit à se laisser conduire par une nuit bien noire sur le cimetière de Grünzing, près de Vienne, non loin de ma demeure. Elle y vit effectivement (1er novembre 1811) des apparitions ignées sur plusieurs tombes. Conduite alors dans les immenses cimetières de Vienne, elle vit une quantité de tombes avec des lueurs mobiles. Elles faisaient des mouvements similaires de va-et-vient dans le sens de files de danseurs ou de soldats à l'exercice; quelques-unes étaient grandes, presque comme des hommes, d'autres petites glissant à terre comme des lutins contrefaits. Mais toutes étaient dans les rangs des fosses récentes. Les anciennes tombes n'avaient point de gardiens ignés. La demoiselle Reichel y alla timidement et avec lenteur; à son approche les formes humaines disparurent. Elle reconnut que ce n'étaient que des brouillards luisants, comme elle en avait vu de mille manières dans la chambre obscure. Elle se hasarda d'aller plus avant, mais elle ne rencontra qu'une claire vapeur. Elle entra dans l'une d'elles d'une façon déterminée; celle-ci lui monta jusqu'au cou. Elle pouvait la dissiper par le mouvement de sa robe. La danse et l'exercice se fondirent dans le mouvement du vent qui avait joué uniformément avec tous ces trépassés lumineux. Une autre fois j'envoyai quatre personnes sensitives dans le cimetière de Sivring : il faisait si noir, que plusieurs fois elles

tombèrent à terre. Mais arrivées sur les tombes, elles virent toutes des formes de spectres plus ou moins prononcées, selon les différents degrés de leur irritabilité sensitive. Elles les virent comme de l'air luisant sur les fosses récentes. Une d'elles dessina sur ces tombes quelques figures avec la pointe de son parapluie. Les traits persistèrent en lueur renforcée sur la terre gercée.

Qu'était-ce ? et qu'est-ce que cela ?

Rien autre que des miasmes putrides que les tombes exhalent, et qui montent au-dessus d'elles dans l'air, où le vent joue avec eux, et dont la peur change le tournoiement dans le courant d'air en danses d'Esprits vivants. C'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui par l'évaporation développent de la lumière odique. Quand la putréfaction est à la fin, les lueurs cessent, les morts sont réconciliés.

Mais, mon ami, nous avons une réparation à faire à nos vieilles femmes, à leur demander pardon d'une injustice. Les Esprits ignés existent donc en fait et en vérité ; leur présence ne peut plus être niée. Il faut, bon gré mal gré, leur accorder cela, et elles auront raison, même en disant que les spectres ne sont pas vus par tout le monde, mais seulement par des privilégiés, — des sensitifs. Il faut encore que nous confessions cette vérité : ce n'est pas leur faute si nous n'avons pas compris pendant un si long temps ce qu'elles nous avaient affirmé depuis des milliers d'années.

(*A suivre.*)

# SOCIALISME CHRÉTIEN

## NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec douleur la mort de Benoît Malon. L'illustre promoteur du Socialisme Intégral, le moralisateur des revendications économiques, le haut philosophe altruiste sera regretté des généreux de toute doctrine et de tout parti.

Il a succombé le 13 septembre, à Asnières, des suites d'une suprême opération tentée pour enrayer l'inexorable mal qui le torturait depuis longtemps.

Nous ne pouvons aujourd'hui qu'adresser à Mme veuve Malon, et aux cœurs amis déchirés par le départ de celui dont la bonté fut une fascination de lumières, les funèbres hommages de l'*Etoile* et de notre fraternelle tristesse que rendent plus amère nos souvenirs personnels où rayonne le noble charme du grand disparu.

A. JHOUNEY.

## FESTIVAL

LES SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES ANGLAISES A CRYSTAL-PALACE

Le 20 août 1892

DISCOURS DE M. BERNARDOT

INGÉNIEUR

*Membre du Conseil de Gérance de la Société du Familistère de Guise*

**Fondée par J.-B.-A. GODIN. — DEQUESNE et Ce, Succrs**

MESDAMES, MESSIEURS,

La Société du Familistère de Guise m'a fait le grand honneur de me déléguer pour la représenter au milieu de vous.

Notre Société aurait désiré mieux, et nous eussions été heureux que M. François Dequesne, appelé par la confiance des membres de notre association à succéder dans l'administration de la gérance au fondateur du Familistère, pût venir assister à cette solennité et apporter ses conseils personnels à votre congrès des sociétés coopératives de production. Malheureusement, il n'a pu en être ainsi, et notre gérant, retenu par les soins de son administration, a dû renoncer au plaisir qu'il aurait éprouvé en venant, dans votre pays, serrer la main des hommes qui dirigent le grand mouvement coopératif anglais, et présenter à tous les coopérateurs réunis dans cette enceinte l'expression de ses sentiments de confraternité.

Puissé-je remplir la lourde tâche dont il m'a chargé et vous laisser du Familistère de Guise une impression durable et donner, à ceux qui sont en mesure de le faire, le désir d'imiter l'exemple de Godin.

Mesdames, Messieurs,

Les 6, 7 et 8 juin dernier avait lieu à Rochdale, berceau et genèse de la coopération anglaise, votre trente-quatrième congrès, pendant lequel vous a été communiqué le compte rendu de la situation si florissante de vos sociétés.

Vous êtes au milieu du vieux monde, que le travail et la pensée transforment incessamment, une force nouvelle et puissante, non seulement par les immenses capitaux que vos sociétés mettent en mouvement, mais plus encore par l'idée régénératrice qui préside à votre action.

La Coopération, c'est le point d'appui que cherchait le grand géomètre de Syracuse pour soulever le monde ; et le levier, c'est la solidarité qui doit relier tous les coopérateurs et s'étendre de plus en plus pour rassembler en un même effort tous les hommes, les unir en un même but : la réalisation de la justice entre toutes les couches sociales, réalisation qui entraîne avec elle la répartition équitable de la richesse et du bien-être, produits du travail sous toutes ses manifestations : manifestations manuelles et intellectuelles.

Mais, pour que l'idée coopérative se complète, pour que nos descendants assistent à cet avènement de la justice, il est nécessaire que la coopération marche avec toutes ses conséquences, et qu'elle ne se borne

pas seulement à acheter les choses utiles à la vie pour les revendre à ses membres dans les meilleures conditions de prix et de qualités; il faut aussi que cette coopération devienne productive et que ses entrepôts, ses magasins soient approvisionnés par ses entreprises agricoles, par ses manufactures, par ses fabriques. Il faut que la coopération de consommation soit en même temps coopération de production, et, pour résumer en un mot la question économique de la vie qui est toute la question sociale, il est indispensable que le consommateur soit à la fois son propre producteur et son propre vendeur.

* * *

En assistant à cette fête splendide et grandiose que votre richesse vous permet d'offrir à vos amis, dans ce palais, nous sommes profondément émus, non par cette richesse même, mais par la somme des efforts, par la persévérance, par la constante étude des hommes et des choses qu'elle représente dans le passé si court qui précède cette solennité.

Nous en reportons tout l'honneur aux hommes d'élite et de lutte, aux grands hommes, vos contemporains, qui sont à votre tête et dont le dévouement à la cause de l'humanité, le travail, et l'ardeur dans le bien ont obtenu des résultats que les modestes pionniers de Rochdale ne pouvaient entrevoir, même dans leurs rêves les plus exaltés.

Et nous tous, hommes d'avant-garde, inclinons-nous devant la sainte Utopie qui sans cesse engendre le progrès et devient toujours et dans tous les temps la vérité de l'avenir.

* * *

Aujourd'hui que la coopération de consommation est assise sur des bases inébranlables, vos « leaders » comprennent que le dernier mot du progrès n'est pas dit.

Ils ont su entendre cette voix intérieure qui parle au cœur des pionniers de la cause humanitaire et qui leur crie sans cesse : « En avant. »

Alors, rassemblant autour d'eux les représentants des institutions de production encore éparses dans le monde, ils veulent en former un faisceau afin de constituer par l'exemple une force nouvelle de propagande de l'idée coopérative de production, et faire

comprendre, à ceux qui sont encore rebelles aux lois du progrès, que les deux grands antagonistes du passé :

CAPITAL ET TRAVAIL

sont deux agents solidaires, qu'ils ne peuvent rien l'un sans l'autre, que la paix du monde est au prix de leur union et qu'au lieu de se déchirer, au lieu de s'envier et de s'arracher l'un à l'autre par une exploitation fratricide, la richesse, produit de l'activité humaine, il serait préférable, il serait équitable et juste que :

Capital et Travail s'entendissent et s'unissent dans un sentiment pratique de mutualité, d'équité, de justice pour régénérer le monde, chasser la haine des classes, étouffer cette affreuse plaie qui a nom « le paupérisme », et, enfin, transformer l'égoïsme dont la triste formule :

« Chacun pour soi, »

serait remplacée par celle-ci :

« Chacun pour tous,
« Tous pour chacun. »

* * *

Lorsque, conviés par vos amis, nous sommes arrivés dans votre contrée, nous y avons trouvé un accueil chaleureux ; nous avons été accueillis comme des frères.

Vous tous qui nous recevez ainsi, nous vous remercions, et, si vous nous tendez vos deux mains, si, étrangers à votre pays, nous trouvons chez vous un autre « home », c'est que, comme nous, vous comprenez que nous sommes tous de la même patrie qui a nom « Humanité » et pour laquelle il n'y a pas de frontière.

Et si vous nous donnez à nous, Français, l'exemple de votre solidarité dans vos sociétés coopératives, nous vous apportons de notre côté de grands exemples de l'association du Capital et du Travail.

Non seulement M. Froment et moi avons l'honneur de représenter les maisons Leclaire et Godin ; mais nous vous apportons encore l'adhésion des trente-huit sociétés coopératives de production qui sont reliées à la Chambre consultative des associations ouvrières de production du département de la Seine.

C'est donc quarante sociétés établies sur les nouvelles bases sociales qui sont prêtes à marcher avec vous.

Devant nous s'ouvre un monde nouveau dans lequel doit s'établir, en même temps que l'affranchissement complet du prolétariat, la pondération de tous les intérêts sociaux dont la conséquence logique est l'établissement de la paix et de l'harmonie au sein des nations et, plus tard, de la fédération de toutes les nations ; car la science moderne, fille de la Pensée et du Travail, nous ouvre toutes grandes les portes de l'avenir, et c'est la main dans la main que les peuples doivent entrer dans les siècles futurs.

Ces associations, que nous avons l'honneur de représenter ici, prospères aujourd'hui, grandissantes toujours, devront encourager vos hommes d'action à persévérer dans la voie où ils veulent entrer, où ils sont déjà, et où vous saurez les suivre, comme l'armée suit les généraux qui la conduisent à la victoire, mais votre victoire à vous ne sera point sanglante, et, quand vous aurez gagné la grande bataille, vous pourrez être fiers, sans remords, en jetant un regard sur le passé, en comparant les résultats de vos luttes et de vos efforts à l'état anti-économique dans lequel nous nous mouvons encore.

* * *

MESDAMES, MESSIEURS,

Mon compatriote et ami M. Froment, de la maison Leclaire, vous a fait tout à l'heure l'historique de cette œuvre d'un ouvrier modeste, qui, par son amour de l'humanité, s'est élevé à une réputation universelle.

Permettez-moi à mon tour de vous exposer l'œuvre de J.-B.-A. Godin, un humble ouvrier, celui-là aussi, un pauvre petit paysan, sans instruction première qui, par sa volonté, par sa ténacité, par son amour du bien est devenu l'un des grands hommes de ce second demi-siècle.

Quand les peuples de l'avenir enfin désabusés et pleinement affranchis rechercheront dans le passé les origines du grand mouvement social qui aura établi entre eux la Fraternité, ils prendront les noms de Leclaire et de Godin pour les inscrire sur le grand livre d'or de l'Humanité à côté de tous les hommes, de tous les penseurs qui s'échelonnent dans les

temps comme des jalons marquant la route du bien, du vrai, du juste sur la terre.

∴

Le fondateur du Familistère est né le 26 janvier 1817 à Esquehéries, petit village du département de l'Aisne ; il est décédé le 15 janvier 1888 au Familistère de Guise, laissant à la société qu'il avait fondée la somme de 3,500.000 fr., soit la moitié de sa fortune, c'est-à-dire la part dont la loi lui permettait de disposer.

Je ne m'étendrai pas sur la biographie de notre fondateur, cela nous prendrait un temps beaucoup trop long ; je vous le ferai seulement connaître par un résumé de son œuvre sociale et des principes sur lesquels elle est assise.

∴

Dans la déclaration de principe que J.-B.-A. Godin a placée en tête des Statuts de l'Association, il est dit :

I. — Pour rendre hommage à Dieu, Etre suprême, source et principe universel de la vie, pour glorifier la vie elle-même et pour servir à l'avancement de la justice parmi les hommes, les présents statuts sont établis d'après la doctrine suivante :

II. — La vie est la loi suprême de tout ce qui existe.

Tout est fait pour la vie et a la vie pour fin. C'est pour progresser dans la vie que l'homme reçoit l'être.

Son existence a pour objet évident de concourir à l'élaboration de la vie sur la terre.

III. — Le travail fait de l'homme l'auxiliaire du créateur et lui permet d'honorer par des actes utiles l'œuvre de la vie. L'homme est donc une créature d'ordre supérieur et, dans le monde terrestre, la manifestation la plus élevée de la création. A ce titre, la vie humaine s'impose à la protection, aux égards, au respect, à la vénération de tous les hommes.

IV. — L'amour dû à la vie humaine est l'une des lois fondamentales de la morale universelle.

V. — L'individu et la société ont pour devoir essentiel d'agir en tout pour le plus grand bien de la vie humaine, d'en faire le constant objet de toutes leurs pensées, de toutes leurs actions.

VI. — Le sentiment de ce devoir a dicté aux Sages de tous les temps les préceptes suivants dont ils ont recommandé la pratique aux hommes :

Aimer les autres comme soi-même ;

Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous;

Faire servir notre capacité et notre talent à la perfection de notre existence et de celle des autres ;

Ne nous lasser jamais de faire le bien ni de traiter toute chose avec droiture ;

Nous unir pour nous soutenir mutuellement.

VII. — Pour que ces préceptes de la sagesse et de l'amour de la vie humaine parviennent à trouver leur place dans les institutions sociales, les lois d'ordre universel et en particulier la loi du progrès humain mettent à la disposition des hommes :

Les ressources de la nature et celles du domaine public ;

Le travail et l'intelligence ;

Et le capital ou travail accumulé.

VIII. — C'est à l'intention de l'Humanité entière que la nature vivifie et fait croitre tout ce qu'elle renferme d'utile à la vie humaine, et c'est sans droit de privilège pour personne que les générations se transmettent les unes aux autres les connaissances acquises.

C'est de cette théorie de la vie, développée encore plus amplement dans les préliminaires de nos statuts, et dont je ne cite qu'une partie, que le Fondateur du familistère a tiré son œuvre sociale.

Il a donc réuni les forces productrices pour les associer, et dans la formule de répartition de la richesse il a donné à chacune de ces forces la part qui lui est due ;

Dans la pratique, ces parts se traduisent ainsi :

1° Ressources de la nature et du domaine public, constituant la part des faibles, enfants, vieillards, invalides du travail et nécessaire à la subsistance ;

La rénumération de ces ressources est faite par un prélèvement équivalent à 2 0/0 du montant des salaires avant tout partage de bénéfice, plus une autre part que je vous nommerai tout à l'heure ;

2° Travail et intelligence : salaires ;

3° Capital : son salaire qui est l'intérêt normal 5 0/0.

Les salaires étant payés au travail, à l'intelligence et au capital, le partage du bénéfice entre ces agents se fait dans la proportion suivante :

25 0/0 à l'intelligence ;
75 0/0 au travail et au capital répartis au prorata des salaires de chacun.

Au début de la société, 25 0/0 étaient alloués au fonds de réserve ; mais ce fonds ayant été constitué en peu d'années par une valeur égale au dixième du capital, ces 25 0/0 sont rentrés dans les bénéfices à répartir.

Les 25 0/0 à l'intelligence sont donnés : partie à l'administration, partie au conseil de surveillance ; puis pour encourager les recherches d'invention chez les membres de la Société et enfin pour aider les enfants qui ont des aptitudes exceptionnelles à poursuivre leurs études.

Pour faire la part du mérite et du dévouement, les membres de l'association sont divisés en quatre groupes :

1° Les associés, qui touchent 2 parts des bénéfices ;
2° Les sociétaires, 1 1/2 part ;
3° Les participants, 1 part ;
4° Les auxiliaires, qui n'entrent pas dans la répartition, mais dont la part 1 0 0 est reportée au compte des assurances (caisse de retraite et nécessaire à la subsistance).

Les possesseurs de titres sont propriétaires de leurs parts, et, s'ils quittent l'association, ils conservent les titres et passent dans la catégorie des intéressés : ils touchent alors l'intérêt et le dividende du capital, c'est-à-dire son salaire et sa part de bénéfice ; mais ils perdent leurs droits à la mutualité et n'entrent pas dans le partage des bénéfices du travail.

D'après les statistiques annuelles, un membre de l'association touchant un salaire moyen de 5 francs 50 par jour se trouvera au bout de trente à trente-cinq ans de service, dans la situation pécuniaire suivante :

1° Montant approximatif du titre 13,500 fr. rapportant avec intérêt dividende . . . . . 750 fr.
2° Retraite minimum . . . . . 912

Situation du retraité . . 1,662 fr. de rente.

La retraite est obtenue en moyenne à l'âge de cinquante à soixante ans ; en cas d'incapacité de travail, la retraite peut être obtenue après quinze ans de service.

Actuellement, année 1892, les membres de l'association sont divisés comme suit :

| | |
|---|---|
| Associés | 214 |
| Sociétaires | 228 |
| Participants | 544 |
| Total | 986 |

Il y a lieu d'ajouter à ce total 327 autres porteurs de titres qui ont quitté l'association et sont devenus par conséquent seulement intéressés.

Les propriétaires de titres sont donc au nombre de 1,313.

* * *

Le nécessaire à la subsistance est la conséquence directe de la théorie de la vie établie par Godin :

Tout être humain qui vient au monde a droit à vivre ; si les forces de cet être ne lui permettent pas de gagner sa subsistance, la société doit lui venir en aide ; exemple :

1° Une famille composée du père, de la mère et de trois enfants, vit sur le travail du père.

D'après les taux établis en raison du prix des choses nécessaires à l'existence, ce travailleur doit gagner par jour pour son ménage la somme de salaires : A ; il apporte par son travail une somme égale ou supérieure à A ; cette famille est dans les conditions normales, la société ne lui doit rien.

2° Une autre famille plus nombreuse vit sur le travail du père ; d'après les mêmes taux, celui-ci doit apporter une somme de salaires égale à A+B ; son travail ne lui donne qu'une somme égale à A ; dans ce cas cette famille manque du nécessaire à sa subsistance, et la société lui doit le complément B ; c'est la part des faibles et c'est la réserve mise au compte des ressources de la nature et du domaine public qui vient lui donner la part qui lui manque et à laquelle elle a droit.

Vous voyez, d'après cela, que les trois facteurs de la production ont leur compte, et, chose très caractéristique, la formule de répartition entre le capital et le travail a donné ce résultat :

Que, depuis la fondation de l'association, année 1880, le capital avec son intérêt et son dividende a touché une somme égale à quelques milliers de francs près à la part de bénéfices répartis au travail.

La formule adoptée par Godin semble donc équi-

table en tous points : depuis douze années le capital a touché une somme de. . . . . 3.055.533 fr.
Le travail a touché, dans le même laps de temps . . . . . 3.211.450 fr.
Les ressources de la nature et du domaine public (caisse des retraites et du nécessaire) ont eu pour leur part. . . . . 813.617 fr.

Je ne puis entrer ici dans le détail de l'organisation administrative de l'association et je me contenterai de vous citer les services qui se meuvent à l'aise et parallèlement dans cette vaste conception :

1° Habitation du personnel ;

2° Part des faibles, enfants, vieillards, invalides du travail, retraites ;

3° Mutualité, soins et secours aux malades, caisse de pharmacie ;

4° Magasins coopératifs de consommation ;

5° Education, instruction, écoles ;

6° Répartition équitable du bénéfice de la production entre le capital et le travail. — Comptabilité sociale. — Transmission constante et continue du capital entre les mains des travailleurs ;

7° Organisation industrielle, comprenant un personnel de 1.500 travailleurs et 2.160.000 francs de salaires, etc., etc...

(*Le Devoir.*)

## L'Ouvrière

Parmi les questions graves qui s'imposent dans la société actuelle, on peut assurément inscrire en tête la prostitution.

Le débordement de cette véritable lèpre sociale n'a pu jusqu'à maintenant et malgré tout être arrêté et endigué d'une façon efficace, et les esprits les plus positifs et les plus raisonneurs restent absolument effrayés devant le flot toujours grandissant.

Pourtant, pour canaliser le vice on a essayé toutes les répressions. Partout des règlements sévères et quelquefois même iniques ont été mis en vigueur et malgré cela le nombre des malheureuses que consume à la fleur de l'adolescence l'horrible prostitution, a toujours augmenté !

Il y a donc dans notre état social des causes autres que celles qu'on accuse généralement comme les

auxiliaires du vice et qu'on nomme : fainéantise, luxe et gourmandise !

Hélas oui, il y en a une de cause et une grande celle-là, une cause que tous ceux qui ont vécu dans les milieux populaires connaissent bien. Cette cause, cette inexorable rabatteuse, c'est la misère. Oui, la misère noire, le froid et la faim !

La fille ne veut pas mendier, d'ailleurs on rirait d'elle ; elle se prostitue au premier venu pour vivre. Cela est la sombre vérité, quoi qu'on en puisse dire.

Musset a flétri justement, il y a déjà quarante ans, l'indifférence des femmes du monde :

> Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
> Soulever en chantant les draps de votre couche.
> Et de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
> Demander un baiser pour un morceau de pain.

Oui, c'est la faim qui partout s'érige en reine du proxénétisme et qui jette les filles dans la rue avant de les entasser dans les maisons publiques.

Mais, le travail, me direz-vous ?

Et bien, parlons-en du travail et de ce qu'il est rémunéré dans les ateliers.

Dans la presque généralité des métiers le salaire est insuffisant à faire vivre une femme, aussi modeste que puissent être ses goûts.

De 1 fr. 25 à 2 fr. 50, voilà ce que gagne par jour un être humain qui doit manger, se loger et se vêtir. C'est partout un tel ravalement des salaires que les ouvrières peuvent à peine acheter ce dont elles ont besoin pour ne pas mourir de faim. Partout, malgré les maigres salaires, de durs contremaîtres frappent encore d'amendes exorbitantes et vexatoires les malheureuses qui voient ainsi leurs salaires rognés d'une façon monstrueuse.

Du reste, l'enquête personnelle à laquelle je me suis livré me permettra d'établir ici d'une façon précise la paie quotidienne des quelques catégories qui ont le plus d'importance.

### LES LACETIÈRES

Ces filles rentrent à la fabrique à 6 heures du matin, elles en sortent à 6 heures du soir. Les machines ne s'arrêtent jamais.

Il y a une brigade de nuit et une brigade de jour. Ce métier est très dur et très dangereux. Salaire : 2 fr. par jour.

### LES CULOTTIÈRES

Travail souvent aux pièces, quelquefois à la journée, mais résultat identique ; après une journée de 12 heures, salaire : 2 fr. à 2 fr. 50.

### LES PIQUEUSES DE BOTTINES

Il y a quinze ans, ces ouvrières étaient payées à raison de 1 fr. 35 par paire de tiges ; à présent le prix moyen est de 0 fr. 65.

Journée longue, travail exténuant à l'atelier. Achat obligatoire des matières premières chez les patrons qui prélèvent encore un beau bénéfice sur les fournitures. Salaire : 1 fr. 75 à 2 fr. 25.

### LES CHEMISIÈRES

Autrefois elles recevaient 60 centimes par chemise, aujourd'hui c'est 20 et 25 centimes qu'elles touchent.

Pour arriver à gagner 2 fr. par jour, il faut que ces femmes restent de douze à quatorze heures courbées sur la machine à coudre en se brisant la poitrine et se brûlant les yeux. Ce travail plus que tout autre tue l'organisme féminin et le prépare à toutes sortes d'affections nerveuses.

J'arrête ici mes citations. Elles doivent suffire pour démontrer la terrible situation dans laquelle se trouve l'ouvrière.

Après cela que ceux qui (trop nombreux, hélas !) étudient les questions sociales sur les boulevards ou dans les cafés, viennent jeter la pierre aux malheureuses qui se prostituent pour manger.

A ceux-là, nous répondrons :

C'est la société qui est la grande coupable. C'est a société qui est la grande proxénète.

JULES BLUZET.

(*L'Emancipation.*)

---

## Le mouvement socialiste

### LE 1er MAI 1893

Très réconfortant le Premier Mai de cette année avec son plein soleil et les bruits puissants du prolétariat

des deux mondes donnant un nouveau coup de bélier à la forteresse capitaliste.

Il a été admirable ce Premier Mai, surtout en province où dans plus de deux cents villes les travailleurs ont manifesté leur volonté formelle d'en finir avec l'exploitation et la domination patronale.

A Paris l'immixtion de la police a failli provoquer une émeute : l'intervention des agents brutaux de M. Lozé dans les calmes manifestations populaires a toujours ce résultat... voulu par nos ministériels qui, tous, jaloux des lauriers de M. Picard, d'impériale mémoire, veulent avoir leur journée.

Paris, chacun le sait, est sous un régime à part. Il est dit que rien ne doit s'y passer comme en province et alors que dans les grands centres mêmes les manifestations de plusieurs centaines et même milliers de citoyens n'offrent aucun danger, il est décidé de par le pouvoir que si quelques centaines ou milliers de travailleurs chôment, se promènent, se réunissent en meetings publics à Paris, la couronne, pardon ! le grand cordon de M. Carnot est aussitôt en péril.

Alors la police intervient furibonde et folle, elle se rue sur de paisibles promeneurs, sur de simples curieux et, allez donc ! les coups de pieds aux uns, les coups de poings aux autres, des menaces à ceux-ci, des bourrades à ceux-là ; des gifles brutales et grossières à ceux qui ont l'honneur de représenter plusieurs milliers de leurs concitoyens et d'être députés — ô honte policière et ministérielle ! — et le lendemain on s'écrie bien haut que la société est une nouvelle fois sauvée, on chante en pleine tribune du corps législatif les louanges de la police qui a étouffé l'émeute, laquelle n'a jamais existé, et l'on invite les agents de police à continuer leurs exploits et à distribuer de plus en plus des coups de poings bien sentis... par ceux qui les reçoivent.

Car, on le sait, le 1er mai à Paris, c'est un prétexte aux exploits frappants et endolorisants des policiers de tout ordre et de toute catégorie.

Et ils pensent avec cela empêcher l'explosion des revendications prolétariennes, entraver la maturité de la question sociale, paralyser le mouvement ouvrier qui s'accentue et grandit chaque jour ! Pauvres gens ! Naïfs gouvernementaux ! Empêcheront-ils les bourgeons gonflés de sève de briser leurs langes de feuilles et le peuple de se dresser grand et fort pour l'affirmation de ses droits et bientôt pour leur con-

quête ? En ce beau jour de mai, tout plein de frémissements d'amour et du frissonnement des foules, ils devraient reconnaître, nos dirigeants snobs et bourgeois, qu'on ne saurait entraver, retarder même la marche de la nature, l'éclosion du printemps et l'explosion des idées de justice et d'égalité !

Malgré les bourrades des sergents de ville, malgré le grand déploiement des forces policières — et frappantes — notre 1er mai n'en a pas moins été célébré d'une imposante façon à Paris.

Le matin, des délégations ont été dans les diverses mairies réclamer — et non pas demander aux pouvoirs publics — le droit du peuple, déposer des mises en demeure à la bourgeoisie d'avoir à donner les réformes urgentes... sans quoi ! ... une nouvelle sommation avant la prise de possession du droit tout entier par les travailleurs organisés et se levant d'un bout du monde à l'autre dans un même mouvement de revendication, avec un même cri de fraternité.

L'après-midi, à deux heures, réunion devant la Bourse du Travail de ceux des socialistes qui ne croient pas à l'efficacité ni à la nécessité des « mises en demeure ». La Bourse du Travail fermée par ordre de la préfecture, — ce palais des syndiqués leur appartenant cependant, — alors que dans toutes les villes de province c'est dans les Bourses du Travail qu'ont eu lieu la plupart des réunions du 1er mai, c'est de là que toutes les manifestations sont parties.

Devant cette fermeture illégale et provocatrice de la Bourse du Travail nos amis protestent ; ils sont bousculés, arrêtés, frappés par les argousins de M. Lozé et les manifestants se répandent sur la Place de la République où jusqu'à minuit les agents frappent, arrêtent, font la chasse à l'homme.

Si l'on ne s'arrêtait qu'à ces manifestations extérieures, rien ne serait sensiblement différent de ce 1er Mai sur ceux qui l'ont précédés. Mais deux faits importants sont venus apporter au 1er Mai de cette année une plus haute signification.

L'assemblée générale de la Libre-Pensée du 30 avril a voté une adhésion formelle à la manifestation du 1er Mai et a chargé sept délégués — dont trois dames — d'aller porter à la Bourse du Travail l'expression de ses vœux pour l'établissement de la République sociale.

Les femmes, elles aussi, ont manifesté le 1er Mai,

elles ont joint leurs revendications à celles des travailleurs — ce dont nous les felicitons vivement — et ont renvoyé dans les vingt arrondissements de Paris porter aux mairies le cahier des « doléances féminines ».

Ainsi donc la Libre-Pensée et les femmes entrent dans le mouvement émancipateur qui soulève les travailleurs des deux mondes et cet appui certes sera très efficace pour aider à la réalisation des revendications prolétariennes et à l'établissement d'un idéal social fait de paix, de justice, de vérité et de fraternité.

Mais c'est en province surtout que le 1er Mai a été admirable : partout le peuple du travail a manifesté, partout il s'est levé pour affirmer ses droits.

D'un bout de la France à l'autre, dans le Nord, le Midi, l'Ouest, le Centre, l'Est, partout, dans toutes les villes ouvrières il y a eu des manifestations imposantes — malgré l'affirmation contraire des journaux bourgeois. — Dans toutes les villes qui ont des conseillers municipaux socialistes, ces conseillers avec leurs insignes ont pris la tête des manifestations : à Roubaïx, Montluçon, Commentry, Bordeaux, Montpellier, Lyon, Marseille, où les manifestants au nombre de plus de dix mille ont été traqués par les agents de la Préfecture qui n'ont pas osé *charger* devant les rangs serrés de la foule enthousiasmée : M. le Préfet s'en est vengé en suspendant quatre conseillers municipaux.

A Toulouse, Narbonne, Saint-Etienne, etc., etc., les manifestations ont été superbes et partout ce sont les Bourses du Travail qui ont pris l'initiative du 1er Mai, et par des proclamations d'un style haut et ferme, elles ont invité les travailleurs à chômer et à revendiquer leurs droits.

A Cette, où il n'y a pas encore de Bourse du Travail de créée, c'est la Libre-Pensée qui a pris l'initiative de la manifestation et le nombre des citoyens qui sont allés s'inscrire, le 1er Mai, sur le registre de la Libre-Pensée, pour la journée de huit heures, s'est élevé à 2,236.

Dans les autres nations, le mouvement du 1er Mai a été aussi important que les années précédentes.

Donc, la force du peuple s'affirme de plus en plus, et par la perpétuité et le renouvellement périodique du 1er Mai, l'union dans les mêmes revendications des travailleurs du monde entier se fait ; le grande-

ment populaire augmente et l'idée de la Révolution sociale internationale s'impose grandiose et sublime.

PAULE MINK.

(*La Question Sociale.*)

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

## TROISIÈME PARTIE

*Intelligence et direction céleste*

### I

### LE BIEN ET LE MAL. — DIEU ET SATAN

Le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la fusion et la division, la vie et le néant, Dieu et Satan, sont des termes opposés qui se mettent en relief les uns par les autres. Il y a partout les mauvaises influences, l'ignorance, la misère ou Satan, et partout aussi il y a les bonnes influences, la sagesse, le bonheur ou Dieu. Or, Dieu, c'est le principe essentiellement vivant, agissant, créant sans cesse et produisant partout et toujours la vie et la bénédiction.

Dans le cas de chute, l'incohérence et l'inharmonie règnent dans l'être animé de l'étincelle divine, et alors apparaissent le mal moral, la rupture et la division de l'être divin, la lutte entre ses éléments. Cela découle naturellement de ce fait que Dieu nous a tous créés doués de notre libre arbitre ; mais l'homme ne souffre et n'est en proie à l'erreur, à la tristesse et à la maladie que par sa faute, parce qu'il est tombé dans la dégradation.

Ces êtres mauvais sont les instruments volontaires de leurs malheurs et des peines des autres; mais cependant ils travaillent toujours, grâce aux tortures de leur sombre existence, à constituer à leurs dépens leur bonheur futur. Dieu n'abandonne jamais l'homme, son coopérateur éternel dans la grande œuvre des mondes, et il tue le veau gras pour célébrer le retour de son enfant égaré.

Le Dieu de bonté et de miséricorde infinie cherche continuellement, et sans se lasser, à tout utiliser, à tout réparer, à tout améliorer, mais jamais, jamais il ne cherche à punir. D'un autre côté, si les enfants de Dieu, enlacés par leur ignorance ou leurs vices, pouvaient être à jamais perdus, Dieu ne serait point infini ; l'équilibre des mondes serait menacé et il ne serait pas Dieu. Les êtres plus mauvais, plus grossiers, tous ceux enfin qui se dégradent et descendent, verront certainement venir le jour où, transformés et renouvelés, ils reviendront vers leur Créateur et iront habiter les régions de son cœur et jouir de son amour.

Mais d'où vient donc ce mal ? Qui pourra vous dire sa cause et son origine ?

Dieu alimente fluidiquement son corps lumineux, composé d'unités collectives, d'intelligences arrivées au même point d'harmonie et fusionnées, lesquelles dirigent et conduisent les mondes de toutes sortes formés par des soleils fluidiques vivifiants, phosphorescents, soniques ou divins qui sont les prototypes des petits mondicules solaires de nature correspondante pullulant dans notre atmosphère. Ce grand Être infini répandant partout dans l'Omnivers son atmosphère infinie, pleine de vie,

C'EST LE BIEN, C'EST DIEU.

La matière inerte, composée de fluides mauvais de toutes sortes, et répandue aussi dans tout l'Omnivers infini,

C'EST LE MAL, C'EST SATAN.

Le mal nous représente les voiries *matérielles* renfermant la mort, la léthargie. Les voiries *fluidiques vivantes* renferment le mal moral, le mal actif et vivant; c'est là que se fait le réveil de la léthargie de malheur. C'est Satan et sa triste géhenne, et c'est par lui que s'établissent les rapports avec le Bien et le Mal, par l'intermédiaire des mondes matériels grossiers dont fait partie notre Terre. INCORRUPTIBLES PAR LEUR ESSENCE, *les mondes et les êtres fluidiques des natures supérieures sont à l'abri du mal.*

Tous les astres ont, chacun, une intelligence qui les dirige et qui se fait aider par des êtres divers supérieurs encore. Il est évident que les mondes matériels et grossiers sont régis par des êtres de degré inférieur, car les puissances astrales et les Humanités qu'elles dirigent sont appropriées à la nature de la voirie à laquelle elles appartiennent. La vie malheureuse à laquelle sont sujettes les Humanités placées sur des globes inférieurs est le gage de leur bonheur futur; elles ne sont que pour un temps seulement les jouets et les instruments du mal, et elles doivent un jour sortir triomphantes de leurs épreuves, tantôt tombant et tantôt remontant, mais en définitive arrivant nécessairement au but, qui est la perfection.

Ainsi donc, dans la voirie compacte et sous l'empire du mal, on trouve : la matière inerte, les mauvais fluides inertes, la léthargie, tous les ouvriers inertes du mal, et à côté tous les retardataires du bien en catalepsie. Une planète vient-elle à naitre, tout cela se retrouve dans sa forme embryonnaire. Quand arrive l'âme de cette planète, alors un rayon lumineux, bien faible encore, mais cependant céleste, luit à toute cette nature et vient réveiller tout ce mobiller plongé dans les ténèbres au milieu du mal inerte en léthargie. Tout ressuscite. Alors, à chacun de saisir, à ses risques et périls, la planche de salut qui lui est offerte; et l'on voit ainsi que le mal inerte est inhérent à la formation d'une planète et que le

mal vivant se réveille avec elle en même temps que le *péché originel*.

Les êtres déchus attendent un réveil qui sera la reprise de leurs douleurs et le commencement d'une carrière nouvelle, dont ils occupent les plus bas degrés. C'est l'échelle de Jacob qu'ils vont se mettre à gravir, échelle incommensurable. appuyée par sa base à la voirie compacte et ayant dans les cieux son extrémité supérieure. Et sur cette échelle montent et descendent les êtres ; chaque échelon représente une incarnation, et chaque intervalle entre deux échelons une étape. Au pied, Satan, l'ignorance et l'inconscience. Au sommet, Dieu, la sagesse et la conscience dans sa plénitude de perfection.

L'ignorance, mère de tous les vices sociaux, est le champ privilégié d'action pour les mauvaises influences. Le fanatisme, la violence, le mensonge, l'orgueil et l'égoïsme sont les conséquences forcées de la dégradation de l'êtrequi se laisse séduire et vaincre. Mais la lumière se fait petit à petit, et tout ce qui est mal finit par céder sous la bonne et toute-puissante influence des Messies et des Esprits supérieurs qui, messagers de Dieu, travaillent partout à la rédemption matérielle, morale et céleste de tous les êtres qui se meuvent et vivent dans les sphères de l'infini.

## II

### LES MONDES ÉBAUCHÉS

Les mondes matériels, et en particulier les mondes opaques qui sont de tous les plus grossiers, sont ceux qui servent aux ébauches des êtres humains comme les mondicules des trois natures matérielles de la Planète sont les chantiers d'ébauches des hominicules. Les lois équitables qui régissent les mondes classent les êtres sur des Planètes de leur nature. où ils sont soumis à un travail de développement propor-

tionné à leurs capacités et à leur milieu. Mais cela n'est qu'une mesure provisoire pour les mondes inférieurs. Les bonnes résolutions que l'on prend de faire le bien et d'éviter le mal ne doivent pas être provoquées par le désir seul d'éviter un châtiment connu et que l'on saurait être inévitable, mais bien au contraire par des convictions basées sur des sentiments désintéressés. Où serait le mérite provenant de l'état d'ébauche, si le libre-arbitre pouvait être influencé d'une façon quelconque ?

La vie est toujours, en général, âpre et difficile sur les planètes opaques arriérées comme la nôtre, par exemple ; mais elle est tourmentée et terrible sur les plus sombres, où tout est encore à l'état de grossière ébauche. C'est à peine si les races humaines reléguées dans ces lieux y passent quelques rares instants sans tortures physiques et morales, presque entièrement privées qu'elles y sont de tous les avantages matériels et spirituels accordés aux Humanités plus pures et plus heureuses. Le séjour des humains dans ces pays n'y est accompagné que d'une seule circonstance heureuse, mais inappréciable pour eux : c'est la brièveté d'une vie soumise à toutes sortes d'accidents. Notre Planète, qui actuellement est une des plus élevées parmi les mondes d'épreuves, nous fera facilement comprendre ce que valent les autres; nous n'avons qu'à nous reporter pour cela vers le passé et songer à ces temps où régnaient soit l'esclavage, soit le servage avec la féodalité, soit les guerres religieuses et les horreurs de l'Inquisition.

Tout ce que nous venons de dire nous explique comment Dieu voit le présent, le passé et l'avenir. Il connait d'avance la carrière de chacun de nous et la fin lointaine ou rapprochée à laquelle, tous sans exception, nous devons arriver. Cela montre aussi comment se trouvent en parfait accord la prudence divine, sa bonté, sa justice, le libre-arbitre de l'homme, ses épreuves, son mérite et sa récompense.

# III

## LA VIE SUR LES DIFFÉRENTS MONDES

Les mondes matériels sont la base matérielle du corps fluidique infini de Dieu; les mondes célestes en sont la tête. Les premiers sont le commencement et l'ébauche des mondes, dont les seconds sont le modèle et la fin. Les mondes spirituels sont les intermédiaires. Et les uns et les autres se transforment incessamment avec les Humanités qui les habitent et avec les végétaux et les animaux qui les couvrent. Mais les Humanités seules habitent les mondes célestes.

Les mondes supérieurs, dits spirituels, sont réellement les mondes de la vie. Là, les hommes commencent vraiment à vivre; là, ils sont bien complètement frères, s'aimant cordialement les uns les autres et savourant incessamment les délices d'un amour dont le simple désir suffit pour tirer un être des mondes d'ébauches. Là, le bonheur est multiplié à l'infini par les jouissances inappréciables des enseignements spirituels précurseurs de la lumière céleste.

Tout bonheur spirituel n'est pas banni des mondes opaques, des mondes d'ébauches les plus grossiers de tous. La lumière y rencontre de nombreux adeptes,comme sur notre terre aujourd'hui, et c'est la preuve d'un progrès sensible pour ces mondes. Celui qui sait d'où il vient, où il va et quelles sont les splendides destinées qui lui sont réservées, ne saurait ressentir les affres de la mort ni ne saurait éprouver la moindre crainte. Que peut avoir à redouter l'homme à la conscience pure, exempte de toute souillure, jointe au désir ardent de la perfection, jointe à l'amour de ses semblables ?

Les transformations s'adoucissent de plus en plus à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie des mondes. Sur les Planètes en harmonie, elles

se font sans souffrance aucune, et, sur les mondes fluidiques spirituels et célestes, ce n'est plus qu'un acte de forme qui indique à l'être qu'il va se rapprocher de Dieu.

Dans les mondes spirituels supérieurs les êtres, toujours saturés d'une atmosphère de joie et de gaieté, sont dans un bonheur constant. Là, ce désir intérieur, insatiable et sans bornes et mal défini dans les mondes matériels, ce désir qui se heurtait sans cesse à un idéal inconnu qui semblait une chimère, on le voit s'éclairer de tout l'éclat de la vérité lumineuse. Le doute n'agite plus les êtres, on sait, on connait, on comprend toutes choses.

Dans les cieux des cieux se meuvent les planètes fluidiques phosphorescentes, soniques et divines. Elles sont resplendissantes de clartés et parvenues à un tel embrasement d'amour divin, qu'elles sont toujours fusionnées ensemble, n'en faisant pour ainsi dire qu'une seule, mais infinie, plongée dans une vie de ravissement absolu et de dévouement amoureux divin. « Figurez-vous, « dit l'Esprit de vérité en parlant de l'aspect de « ces mondes, un diamant sans limites et de la « plus belle eau, éclairé constamment, de son « centre lumineux, par un soleil incomparable, « père des milliards de milliards de soleils des « mondes, source des lumières de tous les univers. » Mais la peinture de ces mondes et de ces bonheurs est inaccessible à notre compréhension terrestre.

## IV

### DE L'ATTRACTION OMNIVERSELLE

Toute attraction vient de Dieu.

Dieu est l'aimant unique, de puissance infinie, qui attire avec une force constante, sans cesse alimentée et sans cesse renouvelée, l'omnivers entier et tout ce qu'il contient dans son sein.

Cette attraction se fait dans la proportion des affinités de chaque être et de chaque chose.

Pour la matière, cet effet aimanté est le principe de l'attraction matérielle propagée et provoquée par le fluide attractif contenu dans l'air atmosphérique. Ce fluide est accumulé dans la Planète et dispersé sur tous les points de son corps matériel avec le fluide phosphorescent électrique. Lancé primitivement par Dieu, il arrive aux Planètes de leur soleil central par l'intermédiaire des autres soleils placés sous ses ordres, car ce sont les voies normales par lesquelles s'exerce la volonté divine. Le fluide attractif est à la matière ce qu'est aux étres animés intelligents, c'est-à-dire aux hommes et aux hominicules. le fluide d'amour divin, pour l'hominicule. pour l'homme, pour l'astre, satellite. planète ou soleil. L'aimant divin est le principe du désir, c'est notre gage d'immortalité à tous, c'est le talisman infaillible du principe vital de chaque être. Jamais le désir. l'insatiable et l'inépuisable désir ne peut se trouver satisfait pour un être, à moins qu'il ne soit arrivé dans les Cieux des Cieux, au pinacle de la science, de l'amour et de la perfection. Le désir survit à la fatigue, à la satiété, au leurre des passions : il est inextinguible. Le destin du désir. c'est de s'agiter sans cesse, tant il est loin de sa source. Il est l'aiguillon de la curiosité avide de connaitre et de savoir. et la curiosité c'est la sainte libératrice de tous les esclavages issus de l'ignorance. « *Cherchez et vous trouverez* », a dit notre Christ.

Le désir, c'est l'amour. Un grand amour entraine, il amène la fusion avec un amour semblable ; un plus grand amour encore engendre tous les dévouements.

Fusionnées, saturées d'amour par la présence de l'aimant amoureux et infini de Dieu, aveuglées par un dévouement sans bornes, les individualités humaines aux Cieux des Cieux réclament et acceptent avec joie les postes périlleux qui leur sont assignés dans les mondes matériels ;

elles courent remplir toutes ces missions. Mais, dès qu'elles s'éloignent, le désir renait en elles et elles remontent vers Dieu, le sublime objet de leur amour.

Tel est le grand ressort divin des mondes, l'origine du mouvement perpétuel omniversel, l'origine du renouvellement sans fin du corps fluidique de Dieu, du renouvellement de tous les mondes et de tous les êtres qui les habitent.

L'aimant divin se reflète à l'infini dans tous les soleils centraux; l'aimant du soleil central se reflète dans celui des soleils chefs d'univers, dans celui des chefs de tourbillons, dans celui des planètes et dans celui des satellites. L'aimant de notre planète est le principe de l'attraction matérielle et fluidique agissant sur tout son mobilier. Dans l'homme, on retrouve encore l'aimant attractif agissant sur toutes les particules de natures diverses de son corps : sur le principe minéral, sur le principe végétal, sur le principe animal, sur le principe vital et sur le principe céleste et sur tous les hominicules qui deviennent des auxiliaires intelligents et fidèles. Car l'homme est fait à l'image de Dieu, et autour de lui existe un mouvement perpétuel relatif, reflet infiniment petit de celui de Dieu.

L'attraction aimantée, amoureuse, omniverselle, serait une preuve péremptoire de l'existence de Dieu, si l'évidence avait besoin de preuves. La pesanteur témoigne à tout esprit clairvoyant l'existence de l'âme planétaire au centre du globe. Enfin, l'attraction exercée par l'homme sur les quatre règnes et le mouvement général ascensionnel opéré dans son corps sont évidemment le résultat de la vertu attractive aimantée due à la présence de l'âme.

Chez l'animal on constate l'attraction, mais chez lui il n'y a qu'un désir relatif, il n'y a que l'instinct dû à la présence du principe arnal, auquel a été incorporé un peu de fluide sonique grossier.

Pour attirer, il faut vivre ; aussi le métal, qui

est aimanté, vit de la vie attractive, tandis que, pour la matière inerte, il n'est point d'attraction possible puisqu'elle ne contient pas d'intermédiaire fluidique vivant. C'est pour cela qu'il est nécessaire que le fluide phosphorescent aimanté aille pénétrer au milieu des décombres plus ou moins grossiers pour y réunir, par attraction, les fluides métallo-ferrugineux, les ressusciter et en former l'œuf planétaire.

Voici comment il faut s'imaginer le grand Omnivers divin :

Que l'on se figure une sphère immense, mais immense comme nul terme humain ne peut l'exprimer, infinie par son centre, infinie en tous sens par sa circonférence, aux extrémités infinies sombres et matérielles, au centre infini lumineux et fluidique. Des régions ténébreuses partent sans cesse pour aller vers le centre, des sphères concentriques *immenses* décroissant en ampleur depuis leur point de départ. Attirées par l'aimant central divin, laissant en arrière leurs résidus épuratifs, ces sphères marchent vers leur centre commun en se rétrécissant par l'épuration, s'éclairent et s'illuminent peu à peu et vont successivement se fondre et se confondre en fusionnant avec les sphères concentriques de la lumière, puis avec le diamant resplendissant qui éclaire tout l'Omnivers entier. Ainsi, les sphères concentriques en mouvement partent des régions infinies des ténèbres et de la mort matérielle, pour se rendre et s'absorber dans le Centre infini de la lumière et de la vie, siège vivant du Dieu immuable et éternel.

Ces sphères concentriques *immenses*, sombres et lumineuses par gradation, figurent les diverses catégories des mondes. D'inerte qu'il était, le mal devient actif et vivant. La lutte commence, avec le libre-arbitre qui attire et repousse alternativement, avec la morale qui vous enserre dans ses lois inévitables, avec le désir qui vous pousse toujours en avant. Alors la lumière se ait et perce l'horrible obscurité des sataniques

ténèbres, et, bientôt démasqué et maitrisé, le mal est expulsé : la sphère s'épure, s'éclaire, se concentre et marche vers le milieu divin en s'illuminant de plus en plus ; le libre-arbitre et la morale replient leurs ailes, dont le besoin ne se fait plus sentir, et la sphère entièrement lumineuse s'absorbe et fusionne au milieu des autres sphères resplendissantes des Cieux et des Cieux.

Tel est le plan de Dieu. Il est si bon, si beau, si vrai, si juste, qu'on y découvre partout la plénitude d'une miséricorde infinie. Il ne faut pas croire que tout est souffrance dans la création ; non, tout est proportionné à ce que peut supporter chacun. Plus les mondes sont grossiers et mauvais, plus les êtres y sont rapprochés de la léthargie cataleptique, quoiqu'ils puissent supporter plus facilement les souffrances de toutes natures qui les y attendent. Si nous nous reportons aux temps passés, bien avant Jésus-Christ, on voit que l'Humanité dormait encore de la léthargie humanimale. Cette Humanité subissait sans s'émouvoir des afflictions physiques et morales que ne saurait envisager sans frémir l'Humanité actuelle, et qu'envisage encore avec calme le sauvage resté plongé dans la léthargie morale presque complète.

Disons donc, en terminant, que Dieu est infiniment *bon*, comme il est infiniment *juste* et comme il est infiniment *puissant*.

## EPILOGUE

Ici se termine la tâche que nous nous étions proposée, celle de faire connaître cette admirable cosmogonie dictée à un paysan ignorant et simple par un habitant des sphères célestes. Ce résumé succinct ne peut donner qu'une idée incomplète de cette œuvre remarquable, pleine d'une science décrite avec la main sûre d'un

véritable savant, et qui trouve son estampille et sa corroboration dans ce que nous a appris elle-même notre science humaine, soit dans ses découvertes astronomiques, soit dans ses recherches de physiologie. Mais c'est si peu de chose que notre pauvre science humaine tout entière basée sur des hypothèses ! L'homme est borné, aussi bien dans le pore infime et microscopique qu'il habite dans ce petit coin de l'Univers où il se meut, que dans les instruments d'étude qu'il a à sa portée ; il faut donc admettre, comme un fait hors de doute par excès d'évidence, que jamais il n'eût pu sortir de ce cercle étroit pour savoir ce qui se passe dans le reste de cet immense univers sans bornes, sans le secours d'une révélation venue d'En-Haut. Pour nous, qui avons tant cherché à nous faire un concept raisonnable de la Création qui nous plût et mit le repos dans notre âme avide de fixer sa croyance et sa foi dans ce grand problème de l'inconnu, nous n'avons rien trouvé ni connu qui nous satisfit autant. Pour le repos de notre esprit, nous admettons ce vaste et beau système comme étant l'exacte expression de la vérité, et il nous semble, notre travail à sa fin, qu'il nous serait maintenant impossible de comprendre autrement l'Univers et la création : Dieu, placé comme un vaste aimant de matière infiniment quintessenciée au centre, dans les Cieux des Cieux, et gouvernant son incommensurable domaine au moyen de fluides divers sortis de lui-même et portant en eux toutes les créations de sa pensée à l'état de *fieri* ; les mondicules infinitésimaux et les astres gigantesques se transformant sans cesse avec les Humanités et tous les êtres qui les couvrent en décrivant leurs courbes éternelles et sûres à travers l'espace et la matière ; la vie, d'essence divine, étincelle infime dans l'hominicule, plus élevée dans l'homme ; enfin, d'une puissance inouïe dans les *unités collectives* formant les vies d'astres de toutes natures, et toutes, infimes ou grandioses, com-

posant l'ensemble des serviteurs obéissant à la Pensée divine dans son œuvre éternelle de vie et d'amour sur la terre; enfin, le libre arbitre, la peine et la récompense, le désir ardent et toujours inassouvi qui pousse en avant, joint à l'attraction divine qui tend les bras à tous ses enfants. Rien de plus rationnel, rien de plus consolant, rien de plus beau ni de plus grand ! Ajoutons à cela que c'est la lumière qui se fait au milieu des ténèbres, car les obscurités de la Bible et de l'apparition de l'homme, les prophéties des prophètes hébreux, l'œuvre de Moïse et la mission du Christ, tout se trouve expliqué.

Mais ceci n'est qu'une *clé* pour nous permettre d'entrer dans un monde nouveau. Nous nous proposons d'achever notre œuvre en faisant pour nos chers lecteurs, dans nos prochains numéros de l'*Etoile*, l'analyse d'un second volume dicté à Louis-Michel (de Figanières) par l'Esprit de Vérité et ayant pour titre : La Vie Universelle.

René Caillié.

FIN

---

## Les Phénomènes spirituels

*Communication de Madame D.*

### PRESSENTIMENTS

(*Suite et fin*)

### TÉLÉPATHIE

Les faits de télépathie ont été, à une époque de ma vie, si fréquents qu'il m'est impossible de les énumérer ; cette faculté de communication par la pensée à distance s'exerçait presque quotidiennement avec les personnes que je connaissais bien. La première fois que j'eus à constater un fait de cette nature, ce fut avec ma sœur et c'est

avec elle surtout que cet ordre de phénomènes se produisit le plus remarquablement :

Un soir, étant, elle à G. et moi au H., nous regardions à la même heure dans le ciel le beau groupe des Pléïades et nous avions chacune le sentiment que l'autre aussi les regardait en pensant à l'absente ; nous en fîmes la constatation par nos lettres.

Plus tard, lorsque je devins mère, et ma première-née étant encore toute petite, je fus une fois très inquiète par une indisposition violente et soudaine de notre cher bébé. Ma sœur, à ce moment-là à Versailles, ressentit si bien le contre-coup de mon inquiétude qu'elle-même, envahie par le même sentiment, se disposait à tout quitter pour venir à notre secours si elle n'avait senti, au bout de quelques heures, une détente se produire.

Bien des fois, étant séparées, nous nous sommes écrit : « il est telle heure et je te sens en telle disposition », ce qui se trouvait vérifié, en deux jours, par le croisement de nos lettres.

* * *

J'avais en ce même temps, à mon service, une personne avec laquelle la communication de pensées s'établissait si bien que très souvent, si je prenais la peine d'y songer, je constatais, lorsque je l'envoyais en commission, qu'elle me transmettait le résultat négatif ou affirmatif de sa commission dès qu'il était perçu pour elle, de façon que je pouvais à son retour lui dire à coup sûr ce qu'elle venait m'apprendre avant qu'elle eût parlé.

* * *

Les mêmes rapports s'établissaient entre mon mari et moi. Presque jamais dans sa carrière de capitaine au long cours il n'arriva aux colonies ou en France sans que j'eusse le sentiment de son arrivée avant que télégramme ou lettre vins-

sent m'en apporter la nouvelle. Un fait très précis entre autres le frappa beaucoup.

J'avais coutume, après chaque départ, de lui écrire par chaque bateau à vapeur français ou anglais faisant le transport des lettres à époques régulières afin qu'il eût de nos nouvelles dès l'arrivée au port de destination.

Une fois, je sentis qu'il arrivait au cap Haïtien et que, se rendant au bureau, il n'y trouvait pas de lettre de moi. Il en était si vivement contrarié que le sentiment m'en arrivait très poignant. Je lui écrivis immédiatement en indiquant le jour et l'heure, quelle était mon impression, et j'ajoutai que je ne comprenais pas pourquoi je le sentais aussi tourmenté puisque, lui ayant écrit comme de coutume, il aurait dû trouver de bonnes nouvelles de nous.

Il m'apprit dès que possible que mon impression avait été exacte : il n'avait pas eu ma lettre à l'arrivée; elle avait été égarée, envoyée en fausse direction, et il ne l'avait reçue que dix jours plus tard; de là son inquiétude.

*
* *

Avec ma fille la communication sympathique était si complète à distance que bien des fois, quand, toute petite encore et facile à émotionner, elle suivait les cours d'enseignement du F., je pus lui dire à son retour dans la famille comment elle avait été impressionnée à tel moment de la classe.

Quand elle passa à Paris les examens pour l'obtention du brevet élémentaire, je me trouvai empêchée de l'accompagner aux épreuves orales (les seules que je redoutasse pour elle en raison de sa timidité); ma sœur y assista à ma place.

Je restai donc retenue à l'hôtel, mais toute ma pensée était tendue vers les deux chères aimées pour pressentir le résultat de cette dernière [1] épreuve.

1. Epreuve moins importante pour l'enfant elle-même que comme exemple de l'enseignement donné dans les écoles du F. dont elle

Les yeux fixés sur la pendule, je regardais l'heure et notais d'instant en instant mes impressions à partir de leur départ jusqu'au retour, et voici quel fut le résultat de cette expérience :

| MES IMPRESSIONS NOTÉES | LE CONTROLE DES FAITS |
|---|---|
| (8 h. 1/4). « La bonne et affectueuse impulsion de ma sœur m'avertit de l'entrée dans la salle des examens. » | — En effet ma sœur et ma fille se rendaient en bonne disposition dans la salle, et Marie désirait que je le sentisse. |
| (8 h. 30). « Marie est grave. L'action décisive va commencer. » | — Ouverture de la séance. |
| (8 h. 40). « Les questions posées aux premières jeunes filles de sa série paraissent faciles à Jeanne; elle voudrait bien avoir a y répondre. » | — Deux jeunes filles furent interrogées avant Jeanne ; impression vraie relativement aux questions posées. |
| (8 h. 50). « Elle est un peu émue, son tour est venu et ce n'est pas si facile de parler !...<br>« Elle répond bien tout de même. » | — Impressions très exactes tant pour les circonstances que pour le moment où elles se produisirent. |
| (8 h. 55). « Jeanne respire, son premier interrogatoire est fini. — Bien. » | |
| (9 h. 35 à 9.45). « Jeanne est remise sur la | — Il y avait suspension de séance à l'heure |

(nièce du fondateur) était exclusivement l'élève. Un échec par cela même eût fait beaucoup de peine à ses professeurs.

sellette. Sa tante est inquiète. L'enfant fatiguée ou troublée voudrait bien en avoir fini. »

notée, mais Jeanne, mécontente de son examen d'histoire qui venait de s'achever, se trouvait en plein sous le coup de l'impression pénible, que je sentais, et ma sœur en était inquiète pour elle.

(10 h.). « Détente des esprits. La confiance revient. »

— Reprise de la séance. L'examen s'est poursuivi et achevé avec un franc succès.

(10 h. 50). « Impression de Marie, bonne et réconfortante, Jeanne bien remise. Je ne la sens plus palpiter. Tout me semble bien. »

— Au bout de cinq minutes elles arrivaient radieuses.

Je leur communiquai ces notes et ensemble nous constations qu'il n'y avait eu qu'une erreur d'interprétation portant non sur la nature des impressions éprouvées, mais sur la circonstance extérieure amenant ces impressions. L'examen était déjà suspendu quand j'eus le sentiment que Jeanne s'en tourmentait. Tout le reste était juste.

Néanmoins, pour ces faits-là comme pour les rêves, il faut bien conclure qu'il y aurait tant de dangers à accorder créance aux suggestions de l'imagination qu'il est urgent de se tenir en garde contre ses impressions tant que l'état de nos connaissances sur ces matières ne nous permet pas encore de discerner toujours le vrai du faux, ou quelle est notre part personnelle dans les phénomènes dont notre sensibilité est affectée.

FIN

# PARTIE LITTÉRAIRE

## Revues

*Revue Moderne d'Esthétique*, rédacteur en chef : Maurice Griveau. Signalons et recommandons cette nouvelle Revue, pleine d'idées, où M. Griveau tente de pénétrer de beauté toute la vie moderne, en cherchant dans la science récente d'invincibles éléments de rythme et d'esthétique.

Lire dans la *Religion universelle* (Nantes, rue Mercœur), bien connue de nos lecteurs les beaux articles de MM. Lessard et Bearson dont le *Socialisme libéral*[1] et l'Esoterisme chrétien nous sont profondément sympathiques.

Dans le *Devoir*, organe du Familistère de Guise, des documents pour la *Biographie de* Jean-Baptiste-André Godin, *Faits Politiques et Sociaux. — Mouvement féministe.*

## Hypnose et Télépathie

Très intéressant le fascicule juillet-août des *Annales des Sciences psychiques* (Directeur, Dariex. Editeur, Félix Alcan, Paris. Abonnement : 12 francs par an) : Télépathie. *Cas de Gambetta. Expériences de lucidité*, fort scientifiquement conduites, sur les conseils de Charles Richet, par M. Jean-Ch. Roux. — Matérialisation apparente de mains et de pieds. — Clairvoyance pendant l'*autohypnose* (le sujet, M. Keulemans, se place facilement dans cet état *mixte*, ceiui des plus hauts voyants, comme l'a remarqué M. Jhouney, dans sa conférence sur les *Phénomenes spirituels*). L'engrenage mutuel de la science et des faits télépathiques et spirites commence à mordre solidement. Toutes nos sympathies sont acquises à l'œuvre du Dr Dariex et de ses collaborateurs.

— Dans la *Revue de l'Hypnotisme, août 1893* (Rédacteur en chef, Edgar Bérillon. — Abonnement :

1. Heureuse expression de M. Paul Laffitte (*Revue Bleue*).

10 francs par an, pour les départements ; 8 francs pour Paris. S'adresser rue Saint-Antoine, 170, Paris), attachants articles de J. Delbœuf, Auguste Voisin, etc...

Et commencement d'une remarquable étude du Dr Liébault de Nancy, le fondateur de l'école de ce nom, étude qui a de nombreux rapports avec la *Yoga* hindoue, et d'autant plus significatifs que le célèbre hypnotiseur n'a sûrement pas approfond la *yoga* et se base sur ses propres observations et sur les travaux de Braid et Dugald-Stewart.

## Revues littéraires

Dans les derniers numéros de la *Revue hebdomadaire*, la publication du *Matelot*, le simple et si pénétrant roman de Pierre Loti, la *Chanoinesse* d'A. Theuriet, des études d'A. France sur Jeanne d'Arc, d'un grand charme de style avec d'intéressantes recherches d'histoire, — mais quelque renanisme de ton, — et de beaux vers, sonnés sur la harpe d'argent, à la louange de Tennyson, par le délicat poète Louis le Cardonnel.

Dans la *Jeune Belgique* d'août, les forts vers sombres de Gilkin, *Déprécation magique*, et la critique verveuse et nerveuse d'Albert Giraud.

Dans l'*Ermitage* de septembre une nouvelle de *Jacobsen*, traduite par de Néthy, des vers de Stuart Menill, A. Delaroche, A. Sabatier, H. Degron ; une étude méditée et curieuse du Dr Fortuné Mazel sur la décadence religieuse en France.

## Bibliographie

**Ésotérisme et Socialisme**, par Alber Jhouney
Comptoir d'Edition, Paris (Prix : 3 50).

Sous ce titre vient de paraitre un nouvel ouvrage de l'éminent occultiste qui travaille avec tant de science et de dévouement à l'ordre nouveau qui se crée dans notre état social. Ce livre se recommande à tous les chercheurs sérieux autant par l'élévation et l'origina-

lité des idées que par l'élégance et la beauté du style de cette âme de poète. Il n'est autre chose que la mise en bloc des quatre conférences faites en 1890 à l'hôtel des Sociétés savantes par l'auteur. « Les quatre lectures rassemblées ici, dit Alber Jhouney, essayent une adaptation de la Doctrine ésotérique aux problèmes contemporains. La Question sociale, le Mystère du Christ, les rapports de la philosophie occulte et de la science moderne, l'exposition des phénomènes hypnotiques et spirites sont les quatre problèmes que j'ai tâché d'approfondir et de résoudre par l'Esotérisme. » L'auteur a certainement atteint le but qu'il s'était proposé. Tous les efforts de M. Jhouney, d'ailleurs, tendent à la rénovation moderne de l'Esotérisme dans sa double forme d'analyse et de synthèse. Il a donné à l'ensemble de son système philosophique, magistralement présenté dans la revue de l'*Etoile*, le nom d'*Harmonie messianique*. Ce beau livre qu'il vient de faire paraitre, on pourrait l'appeler l'Evangile des temps modernes.

R. C.

---

**Addha-Nari** ou l'*Occultisme dans l'Inde antique*, 1 volume in-8 de 350 pages ; Paris et Nice, Galignani, éditeur, 1893.

M. Ernest Bosc, l'auteur très érudit d'un grand nombre de publications de science et d'art, a fait paraitre ces jours-ci un nouveau volume destiné à produire grand effet dans le monde spécial de l'occultisme et du spiritisme.

L'an dernier, il nous initiait, dans *Isis dévoilée*, aux mystères de la théogonie et de la théosophie égyptiennes. Cette fois, dans *Addha-Nari*, il fait l'histoire de l'occultisme dans l'Inde antique. Dans ce livre très touffu et très intéressant, l'auteur traite successivement de la littérature et de la linguistique hindoues, des mythes, symboles et religions de l'Inde, enfin de la doctrine ésotérique et de l'ésotérisme à travers les âges.

C'est un résumé très clair et très attrayant d'une foule de questions dont on parle couramment tous les jours et qu'il est bon de connaitre et d'approfondir. Les gens du monde trouveront là des notions précises et sûres sur un sujet d'une passionnante actualité : le spiritisme et le psychisme; ils remonteront avec l'auteur à la vraie source des doctrines théoso-

phiques et télépathiques, qui datent de bien loin, comme on voit, et qui n'en sont que plus curieuses et plus respectables.

Comme toutes les œuvres précédentes publiées par l'auteur, celle-ci est extrêmement synthétique ; en effet, sous un petit volume de 350 pages environ, *Addha-Nari*, est une sorte d'encyclopédie sur les faits du psychisme, que la science se décide enfin à étudier !

X.

---

*Le Boulou, le 20 septembre 1893.*

A M. le Directeur de *l'Etoile*.

Monsieur,

J'ai la douleur de vous annoncer la perte irréparable que vient de faire notre pays en la personne de l'abbé Roca, mon cousin, mort subitement à Néfiach d'une attaque d'apoplexie à l'âge de soixante-trois ans.

Le concours du clergé lui ayant été refusé par M. l'évêque de Perpignan, le célèbre abbé a été enterré civilement.

J'ignore si sa famille vous a encore appris cette triste nouvelle ; dans tous les cas je vous informe qu'il a laissé un testament qu'un ami a lu sur sa tombe et dans lequel il disait que, si le secours de la religion lui était refusé, l'on mit immédiatement à la poste les lettres annexées au testament et adressées aux Revues auxquelles il collaborait. Ces lettres n'ayant pas été retrouvées, on n'a pu en informer les dites Revues.

Quelques jours avant sa mort, il m'avait manifesté le désir de venir passer quelques jours chez moi au Boulou, ayant, disait-il, quelque chose à me communiquer. Etaient-ce les lettres en question ? nul ne le sait. Je ne serais pas étonné que, pour ne pas les oublier, il les eût mises dans la poche de l'habit qu'il porte dans la tombe.

Si vous aviez besoin de quelques renseignements, je ferai tout mon possible pour vous les fournir. Si

dans l'*Etoile* vous faites un article nécrologique sur celui dont les œuvres sont immortelles, vous me feriez bien plaisir en m'en adressant un ou deux exemplaires et vous obligeriez infiniment celui qui a l'honneur d'être, Monsieur, votre tout dévoué serviteur.

F. Manina,
Médecin au Boulou (Pyrénées-Orientales).

---

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire.
Elle ne confirme que trop ce que dit notre article nécrologique de notre frère l'abbé Roca et de son Eglise indigne de lui.

*L'Étoile.*

---

## Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

| | |
|---|---|
| Mme Antoinette Raymond. . . . . | 10 fr. |
| Mme Antoinette Reymond. . . . . | 10 fr. |

---

*Le Directeur-Gérant :* René Caillié.

---

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

5e ANNÉE. N° 59 NOVEMBRE 1893.

# L'ÉTOILE

## PENSÉES

Représentez-vous une statue sortie toute brute des mains du sculpteur, mais dans laquelle l'artiste aurait eu le génie de placer un mécanisme mystérieux qui donnerait à la statue la puissance de s'achever elle-même dans la plus grande perfection. Représentez-vous, d'autre part, une seconde statue entièrement terminée par la main de l'artiste. Laquelle des deux est la plus admirable et revèle plus de génie? Laquelle est la plus digne du créateur? On peut affirmer que la puissance de l'artiste et le chef-d'œuvre seront d'autant plus grands que la statue à son origine se trouvera moins avancée?

* * *

Le Spiritisme a *un but :* la perfection humaine. Il a trois moyens qu'il recommande *pour l'atteindre :* l'Amour, l'Etude et la Charité !

*Les Evangiles de Roustaing.*

* * *

Dieu se cache lui-même dans toute la Nature. Toutes les nations ont senti la présence de ce doux mystère que nous appelons la Nature, et ont plus ou moins vaguement compris que quelque chose se cachait derrière ce mystère. Les Egyptiens exprimaient cette pensée par la figure voilée d'Isis, dont aucune main mortelle ne pouvait soulever le voile ; ou par le sphinx mystérieux, aux yeux calmes, qui regarde les vastes étendues de sable, et semble contempler une chose que les yeux de l'âme seuls peuvent voir ; tandis que ses lèvres entr'ouvertes sourient comme songeant à un grand secret non découvert.

*Marie* (L'AURORE).

* * *

Veux-tu que la nuit du tombeau ait pour toi l'éclat du plus beau jour ? Allume dès cette vie le flambeau des bonnes actions, il te précédera dans l'autre.

*Un Poète persan.*

* * *

Il peut y avoir autour de nous des choses qui seraient dangereuses et funestes pour l'homme, si la Providence n'avait, par de simples modifications de la matière, mis une barrière entre elles et nous.

*Bulwer Lytton* (ZANONI).

## Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

*Le 7 novembre* 1893, *de midi au soir.*
*Le 7 décembre* 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

### I

### LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

### CHAPITRE PREMIER (*suite*)

### B. — Commentaire

D'après la tradition kabbalistique, Moïse entra dans quarante-neuf des portes de l'Intelligence : la cinquantième lui demeura fermée.

Qu'est-ce que la cinquantième porte de l'Intelligence ?

C'est la plus haute.

Les cinq séphiroth, de Chésed à Hod, ont été subdivisées, comme nous l'avons vu, en dix séphiroth (Kéther, Chocmah, Binah, etc... jusques et y compris Malchut) pour constituer les cinquantes portes.

Dans chacune des cinq séphiroth la plus haute des dix subdivisions est celle qui correspond à Kéther.

Et, parmi les cinq séphiroth, c'est Chésed qui est la plus élevée.

La plus haute des subdivisions, la cinquantième porte de l'intelligence, c'est donc la Kéther de Chésed.

Mais Kéther est le sceau de l'initiative suprême

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

et de la forme primordiale, de la première émanation de l'Absolu.

Entre les portes de l'Intelligence, celle qui est, de toutes les Kéthers échelonnées, la plus éminente formera donc, en la création, en la genèse le plus sublime des reflets de l'Absolu.

La tradition kabbalistique concernant Moïse signifie par conséquent que le grand prophète pénétra la création entière dans ses principes dominateurs, mais qu'il ne put conquérir le principe qui manifeste par excellence la volonté primordiale de Dieu.

En d'autres termes, rien ne lui fut mystère excepté le mystère suprême où se révèle l'action directe de l'Absolu-Infini.

*
* *

Par l'étude que nous avons faite des trente-deux voies de la Sagesse et des cinquante portes de l'Intelligence, nous allons pouvoir corroborer ce que nous avons dit plus haut sur la signification de la Sagesse et de l'Intelligence.

Les trente-deux voies sont les moyens de connaître Ce sont les armes de l'esprit pour conquérir la science et, à la fois, les instruments de la méthode et les éléments des formules.

Les cinquante portes sont l'objet de la connaissance, puisqu'elles résument la création, puisqu'elles renferment tout ce que put comprendre le grand prophète Moïse et même le principe supérieur qu'il ne put que vénérer sans le pénétrer.

Chocmah, la Sagesse, est donc bien ce qui connaît, c'est-à-dire la conscience intellectuelle, et la méthode.

Binah, l'Intelligence, est donc bien *ce qui est connu*, la création distribuée en ses éléments compréhensibles et en l'élément incompréhensible et souverainement divin.

Notre digression sur les trente-deux voies et

les cinquante portes nous a permis d'éclairer difinitivement les sens de Chocmah et de Binah.

La première, c'est la conception.

La seconde, c'est l'objet conçu.

La première, c'est la compréhension ; et la seconde, c'est la vérité : toutes deux en se réunissant engendrent *Daath*, la science qui n'est pas comptée par les kabbalistes au nombre des séphiroth étant un principe purement annexe et dépendant.

Au-dessus de Chocmah et de Binah est Kéther, l'initiative suprême qui les a émanées, toutes les deux, l'élément unique, non pas inconscient, mais où, déjà, comme dans l'Absolu, l'objet ne se distingue pas du sujet, la vérité du savant, la connaissance de la conscience.

ALBER JHOUNEY.

---

## Religion Messianique [1]

### L'AME DU SALUT [2]

Le courage ne nous commande pas seulement la vaillance dans le bien, mais il nous ordonne la résignation aux peines et aux difficultés de la vie en ce qu'elles ont de fastidieux, de mesquin et de stérile.

La vie terrestre ne nous impose point que des luttes puissantes et expressives où nous sentons avec force l'intérêt de la grande guerre entre le bien et le mal.

Nous nous traînons souvent au milieu d'ennuis ternes, illogiques ; nous languissons en des

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893).

misères qui paraissent n'avoir pas de sens et nous irritent de leur absurdité.

Combien d'hommes se fatiguent en des situations inextricables, ou s'épuisent à des travaux qui contrarient leurs vocations !...

Par des complexités, des entraves infimes et matérielles, la vie terrestre paralyse nos élans de charité, séquestre les ressources à notre dévouement.

Quoi de plus amer que cette ironique victoire où la matière, par son insuffisance même, triomphe de l'esprit vaincu ! Quoi de plus déchirant que l'impuissance de la charité devant les souffrances...

Et le courage nous ordonne de nous résigner aux ennuis qui nous excèdent, et de supporter les situations énervantes, les travaux antipathiques où le devoir peut nous enchainer.

Et le courage nous commande de ne point désespérer du bien malgré les impuissances matérielles de notre charité, mais, le possible tenté en vain, de rester debout et attentif, cherchant des ressources nouvelles, et de persévérer dans l'effort, si l'accomplissement nous est interdit.

* * *

Il est des occurrences où la justice, nous le savons, nous ordonne de risquer et, s'il le faut, de sacrifier notre vie.

Lorsque, par violence, on veut nous entrainer à être complices d'un crime, et dans toute circonstance où nous sommes placés entre manquer à la vertu et nous exposer à la mort nous devons affronter la mort et nous devons, s'il faut, l'embrasser.

Et la justice commande encore une abnégation particulièrement intrépide à ceux qui, tel un médecin dans une épidémie, un capitaine de vaisseau dans un naufrage, sont voués à l'oubli d'eux-mêmes par l'honneur de leur profession.

Et de tous ces sacrifices et de tous ces héroïsmes c'est la charité qui donne l'élan, c'est la justice qui commande l'accomplissement, mais c'est le courage qui fait le naturel et qui peut même inspirer la joie.

C'est par le courage aussi que sont inspirés ceux qui portent secours à leur prochain lorsqu'ils le rencontrent en péril, ceux qui assistent un homme attaqué par un autre homme ou par une bête, un homme qui se noie ou que menace le feu dans un incendie ou que presse tout comparable danger.

Et c'est par le courage que sont exaltés tous ceux qui osent pour le bien et l'humanité.

L'explorateur qui se propose la civilisation et la science, et non la cruelle avidité, le savant et le philosophe qui s'usent au travail, le chercheur d'au delà qui aventure sa pensée en voulant approfondir l'invisible, sont des apôtres du courage.

Il ne faut pas croire cependant que le courage pousse au déséquilibre et conseille la témérité. Il deviendrait alors destructeur de la justice.

En ce qui concerne particulièrement les travaux intellectuels ou les recherches d'au delà et de science psychique, nous ne devons jamais suivre une méthode dont la nature soit évidemment de compromettre la santé et la raison.

De même que le suicide physique nous est défendu, alors qu'il nous est commandé de nous laisser tuer plutôt que de manquer à la vertu, de même nous sont interdits le suicide par excès intellectuel ou le meurtre de notre raison par le délire volontaire, alors que, cependant, nous serons glorifiés, si dans un travail rationnel et sain, au cours de recherches pondérées, nous trouvons, par notre passion absolue pour le bien et le vrai, par les luttes, les épreuves extérieures, les détresses intérieures qu'elle nous cause et par notre obstination à la servir quand même, l'épuisement et la mort. A. JHOUNEY.

# L'Ame universelle

## LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

### 9e LETTRE

*Le son, le frottement, les sources.*

Dans ma derniere lettre, nous avons combattu la superstition, et nous avons été la chercher dans un recoin où elle nichait depuis des milliers d'années; aujourd'hui je veux lui jouer encore un tour pareil. Suivons plus loin encore la présence de l'OD dans la nature. J'avais le mécanicien, M. Enter, un sensitif moyen, dans la chambre obscure (octobre 1851), et je voulais rechercher si le son n'avait pas quelque liaison avec l'OD. J'apportai la cloche d'une machine pneumatique, je la pris par le bouton et je frappai dessus avec précaution avec une clef. Dès que le son retentit elle devint luisante et visible. Plus le coup était fort, plus la lueur était claire. Une tige de métal, un aimant en fer à cheval, frappés pour donner un son, gagnaient en lueur. Une cloche de métal d'un son incisif, frappée pendant quelque temps, devint si luisante qu'elle répandit dans toute la chambre une lueur claire que tous les sensitifs ont vue. Après avoir donné un coup d'archet sur un violon, non seulement les cordes, mais toute la table d'harmonie devinrent luisantes. D'autres corps sonnants ne devinrent pas ignés odiques, mais ils répandirent aussi une clarté brillante autour d'eux ; ils parurent entourés comme d'une auréole de saint. Tout verre à boire que je touchai avec un couteau comme on a coutume de faire pour appeler un domestique, s'enveloppa d'une atmosphere lumineuse, et d'autant plus claire que le son que l'instrument rendait était plus élevé. On pouvait y remarquer une vibration semblable à celle du son. Le point sur lequel je touchais était chaque fois le plus luisant. Je fis entrer des mains dans ces cloches de verre et de métal, mais de manière à ce qu'elles ne touchassent pas le corps des cloches. Lorsque je frappai en dehors et que le son

retentit, la main gauche fut fraiche et la droite tiède. L'influence de la sensation odique arrivait, et cela dans le sens du rayon bleu du soleil, de l'extrémité supérieure du cristal et de l'aimant vers le pôle nord. J'ai eu, en un mot, la satisfaction de trouver dans le son une très forte source d'OD.

Une autre fois je dirigeai mes études sur le frottement, et je mis dans la main de M^lle^ Maix (juillet 1844) un fil de cuivre, à l'autre extrémité duquel j'avais attaché une planchette. Lorsque je frottai dessus avec une autre planchette, il se dégagea de la chaleur par ce long fil dans la main sensitive. Lorsque je frottai le fil dans l'obscurité contre une meule qui roulait sur le tour, tout le fil devint incandescent odique et se couvrit tout du long d'une lueur claire A son extrémité détournée s'éleva une lueur de la forme de la lumière d'une bougie. Pour contre-épreuve je pris le tube de verre d'un baromètre, le mis par une extrémité dans un verre d'eau et frottai l'autre pendant quelques minutes contre la meule qui tournait rapidement sur le tour ; tout le tube devint luisant, le verre d'eau compris. Tous les sensitifs trouvèrent l'eau tiède en la goûtant, un peu amère et répugnante. L'une d'elles que j'ai persuadée de vider le verre se mit peu après à vomir plusieurs fois très fortement. Un très vif développement d'OD par la source du frottement était hors de doute.

Ceci me conduisit par la pratique à un résultat qui vous sera sans doute agréable. Je voulais savoir si le frottement des liquides indiquait aussi la présence de l OD. En effet des bocaux de verre bien bouchés qui contenaient de l'alcool, de l'éther, de l'essence de térébenthine, du créosote, devinrent tous luisants avec leur contenu lorsqu'on les secouait dans l'obscurité ; l'eau même, secouée dans des bouteilles bien bouchées, devint luisante et, dans la main gauche, tiède, nauséeuse ; mais, dès qu'elle revint au repos, l'OD y devint en peu de secondes invisible, et le goût en était rafraîchissant.

Il me vint alors l'idée d'éclaircir un fait curieux : ne vous effrayez pas ! Ce n'est ni plus ni moins que... la baguette divinatoire tant décriée. Les chercheurs d'eau, ceux qui découvrent les sources, se présentèrent à ma mémoire. Comment, pensai-je, si de l'eau secouée met l'OD en mouvement, l'eau coulante ne pourrait-elle pas produire le même effet ? Pour en trouver la preuve, j'enveloppai fortement un tube

en verre avec du papier, je le mis dans la main gauche d'une sensitive et versai par un entonnoir de verre de l'eau dedans par un filet continu. Tous trouvèrent qu'il leur arrivait de la chaleur par le papier aussi longtemps que je versai l'eau, et que la fraicheur revenait dès que je cessai. Lorsque je fis l'expérience dans l'obscurité de verser l'eau dans l'entonnoir, ils virent pendant tout son écoulement le tube de haut en bas luisant. J'obtins ainsi la preuve que par son simple passage à travers un tube l'eau développait de l'OD.

Mon espoir alla croissant. J'emmenai la demoiselle Zinckel, une sensitive moyenne, dans le parc qui entoure ma maison de campagne. J'y connaissais la direction d'un aqueduc établi dans une grande prairie, mais qui est méconnaissable à sa surface. Je la fis marcher lentement, transversalement sur la prairie pour la faire passer par-dessus l'aqueduc. Lorsqu'elle s'en approcha, je la vis hésiter dans sa marche, avancer, reculer et enfin s'arrêter. « Ici, dit-elle, je sens, jusqu'à la hauteur des genoux, particulièrement au pied gauche, un tiède nauséeux. » Rien de semblable n'arriva sur les autres parties de la prairie. Elle était en effet posée très exactement sur les conduits par lesquels une source prise à une demi-lieue de là est amenée à la ferme. Je répétai l'expérience avec plusieurs autres sensitifs, et toujours avec le même résultat. Voilà donc que la baguette magique se relève de la profonde humiliation dans laquelle l'ignorance et un mépris immérité l'avaient plongée. Ce n'est pas la baguette en elle-même, qui n'est probablement qu'une enveloppe dans laquelle la vérité se cache, mais bien l'essence de la vérité qui était voilée la-dessous, et qui n'avait pas su arriver à se faire valoir. Eh bien ! elle n'est autre que l'influence de l'OD mise en activité par le frottement de l'eau dont les mouvements sont aperçus par les sensitifs.

M. *** [1], sourcier de la France, le chercheur de sources renommé qu'on appelle au loin dans le pays et qui est parvenu à une surprenante habileté pour découvrir l'eau, n'est certes autre qu'un bon sensitif. Aussi souvent qu'il marche au-dessus d'une

---

1. Nous présumons que l'auteur veut citer l'abbé Paramel.

eau souterraine qui est en mouvement, il ressent son influence odique sur son corps impressionnable. Il peut, selon la mesure de la plus ou moins grande irritabilité, inferer de la plus ou moins grande profondeur de l'eau. Il a poussé son habileté et sa sécurité si loin que la moitié de la population française lui témoigne son admiration et sa reconnaissance. Son secret, qui était pour lui-même une énigme, et qu'il était hors d'état de découvrir, est maintenant dévoilé et peut-être aurons-nous bientôt en Allemagne des centaines d'hommes et de femmes à sources. Tous les hauts sensitifs, après une courte pratique, seront aptes à les découvrir.

La baguette divinatoire est donc dès à présent un lieu-commun dont le secret est dévoilé à tout le monde. (*A suivre.*)

# SOCIALISME CHRÉTIEN

## Lettre de l'abbé Roca à son curé[1]

« *Château de Pollestres, le 12 juin 1890.*

« Mon cher et digne Curé,

« J'ai à vous faire une communication qui dans l'état d'esprit où vous êtes, et où sont bon nombre de nos frères en sacerdoce, ne manquera pas de vous attrister profondément, — à mon grand regret.

« Vous êtes le curé de ma paroisse, et c'est à ce titre que je crois devoir vous manifester mes *dernières volontés*, telles qu'elles se trouvent *irrévocablement* fixées dans mon *testament*.

« C'est par *charité* que je le fais ; prévenu d'avance, vous pourrez consulter le premier pasteur du diocèse, qui de son côté aura le temps de délibérer sérieusement sur ce *cas extraordi-*

1. C'est la lettre que nous avions reçue au cours de l'impression de notre dernier numéro et dont nous annoncions la publication,

A. J.

*naire*, et, au besoin, d'en référer à Rome pour dégager sa responsabilité devant Dieu.

« A ma mort, vous aurez, mon cher ami, à prendre une détermination dont vous comprendrez toute la gravité, quand je vous aurai dit que j'entends mourir en chrétien fidèle, non seulement comme membre du *corps social vivant du Christ-Esprit*, ou, ce qui revient au même, de son Eglise *une*, *sainte*, *catholique* et *apostolique*, mais encore comme prêtre, c'est-à-dire comme *ministre*, ou *serviteur* dévoué de ce même *corps*, de cette même *Eglise*.

« En conséquence, je sollicite humblement de mon curé, au moins pour l'heure de ma mort, l'administration des derniers sacrements, et, pour après ma mort, les honneurs de la sépulture ecclésiastique.

« Si ces grands bienfaits me sont refusés[1], j'ai la douleur de vous informer que des mesures sont prises pour que ce refus soit porté à la connaissance de tout le monde, par la publication qui en sera faite, d'abord sur ma tombe, à l'heure même de mon enterrement, et ensuite dans les revues et dans les journaux ou j'écris, et qui tous se feront un devoir d'insérer en même temps ma *profession de foi catholique* et le texte de la présente lettre.

« Voici, au reste, mon bon et cher monsieur Cot, l'article testamentaire où j'ai consigné ces dispositions.

« EXTRAIT DE MON TESTAMENT :

« Je meurs comme j'ai vécu, attaché de tout
« mon cœur, comme chrétien et comme prêtre,
« aux principes de la foi religieuse que profesSe
« l'Eglise *une*, *sainte*, *catholique* et *aposto-*
« *lique*, dont Jésus-Christ est le chef invisible,
« et le pape le chef visible.

---

1. L'on sait qu'ils ont été refusés et que l'abbé Roca a été enterré civilement.

« Je ne rejette aucun des articles de cette foi,
« tels qu'il sont formulés *exotériquement* dans
« les trois *symboles catholiques* des apôtres,
« de Nicée et de saint Athanase, et dans les
« *canons dogmatiques* décrétés par nos dix-huit
« conciles généraux, et promulgués par le sou-
« verain pontife, *ex officio cathedræ*. Je crois
« de toute mon âme à l'*Immaculée Conception*
« de la très sainte Vierge Marie, et à l'*infailli-*
« *bilité personnelle* du pape, telle qu'elle a été
« définie par le concile du Vatican tenu en 1870.

« En conséquence, je supplie l'évêque du dio-
« cèse où je mourrai de m'accorder le bienfait
« des derniers sacrements et les honneurs de la
« sépulture ecclésiastique. Je veux être inhumé
« comme les pauvres, par le ministère religieux
« d'un seul prêtre qui dira pour moi une messe
« non chantée, *presente corpore*, et deux autres
« messes basses, le plus tôt possible. Je de-
« mande que ma dépouille mortelle soit accom-
« pagnée au cimetière et mise en terre sainte
« sans aucune espèce de chant, et que le prêtre
« se contente de réciter pour moi les prières li-
« turgiques.

« Si les honneurs de la sépulture religieuse
« me sont refusés par l'*Ordinaire diocésain*, je
« prie un parent ou un ami (j'aimerais que ce
« fût mon cousin, le docteur M... du B...) de
« se mettre à la tête du cortège funèbre, portant
« haut la croix, *signe sacré de la Rédemption*,
« *ce symbole béni* de toutes nos croyances. Dans
« ce cas, j'entends et j'ordonne qu'il soit fait lec-
« ture, à haute voix, publiquement, devant toute
« l'assistance réunie au cimetière, des déclara-
« tions testamentaires que je viens de faire et
« par lesquelles je témoigne, devant Dieu et de-
« vant les hommes, de ma foi pleine et entière
« en l'Eglise de Jésus-Christ, *une*, *sainte*, *catho-*
« *lique* et *apostolique*.

« Je demande aussi (dans le cas de refus, s'en-
« tend) que ma lettre au curé de Pollestres, por-
« tant la date du 12 juin 1890, soit lue publique-

« ment ; et enfin je veux et j'ordonne que les « *plis cachetés* joints à ce testament soient ex- « pédiés sans retard aux revues et aux jour- « naux dont l'adresse est inscrite sur leurs en- « veloppes respectives. »

« Il va sans dire, mon cher curé, que je n'attends ni ne demande aucune réponse à cette triste notification. Ce que je sollicite de vous, c'est une participation à vos bonnes prières, un petit souvenir au *Memento des morts* quand je ne serai plus là pour vous causer des chagrins dont je vous demande bien pardon, bien que ma conscience m'y oblige.

« A chacun de faire son devoir. Le vôtre, mon cher ami, est bien plus facile à remplir que celui de votre dévoué serviteur en N.-S.-J.-C.

« L'abbé Roca,

« *Chanoine honoraire.* »

---

## L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

—

### CHAPITRE DIX-NEUVIEME

#### ARCHITECTURE SOCIALE

#### I

*Influence des dispositions matérielles*

C'est une vérité trop peu connue que l'ordre moral est intimement lié à l'organisation matérielle ; tant que les institutions propres à mettre

---

1. Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

les hommes dans la voie pratique du bien ne seront pas fondées, les efforts tentés pour réaliser l'ordre moral seront marqués d'une impuissance proportionnelle à l'écart où l'on sera de la véritable organisation matérielle de ces institutions.

Pendant plusieurs siècles, l'enseignement religieux et une philosophie fausse et incertaine ont fait naitre mille préjugés contraires aux besoins matériels imposés à la créature humaine, en voulant détacher la masse du peuple des choses terrestres, au grand profit de ses oppresseurs ou des propagateurs intéressés de ces doctrines.

Sous l'empire de préjugés semblables, certains lecteurs encore pourront croire superflues les données pratiques dans lesquelles je vais entrer pour indiquer la voie des Lois vivantes auxquelles l'homme est assujetti.

Quant à nous, au lieu de prêcher aux hommes le mépris des biens terrestres, nous enseignons que leur premier devoir est de chercher à en réaliser le complet usage au profit de tous.

Nous avons établi que l'humanité est prédestinée au Progrès de la Matière vers la Vie ; elle n'accomplira véritablement sa mission que du jour où elle aura réalisé les institutions pouvant concourir à la Conservation, au Développement, et à l'Equilibre de la Vie humaine.

Car la créature humaine ne peut concourir à la vie matérielle que par l'action de son organisme, et la puissance de ce concours est subordonnée à la Force, à la Santé et à la Perfection de son Etre.

La perfection du corps et celle de la santé ne peuvent être obtenues qu'en plaçant la créature humaine dans un milieu conforme aux besoins de sa nature physique. Quand l'homme souffre au physique, les fonctions du moral et de l'intelligence souffrent : or la santé véritable n'existe qu'avec le bien-être, et le bien-être ne peut se réaliser que dans l'habitation convenable.

Rappelons-nous que les besoins physiques de l'homme sont de deux ordres différents :

Les besoins externes,

Les besoins internes.

Les premiers réclament le confort : les seconds, l'aliment.

Remarquons en outre que, privé de l'une ou de l'autre de ces conditions indispensables à la vie physique, l'homme n'est pas en état d'équilibre : il est amoindri dans son existence, et incapable de la plénitude de ses facultés ; au lieu de s'élever alors à la vie intelligente et morale, son esprit est circonscrit dans les seules préoccupations de la vie physique.

L'homme doit triompher des obstacles de la matière pour s'assurer le plein exercice de l'esprit ; la conquête du bien-être matériel est la plus sûre garantie que l'humanité puisse avoir de sa liberté morale.

La conclusion naturelle de ce qui précède, c'est que les combinaisons de l'architecture sont nécessaires pour la satisfaction des besoins externes, et que l'habitation perfectionnée est particulièrement indispensable aux complètes satisfactions des besoins internes.

Les vêtements les plus chauds et les mieux faits seraient, en effet, insuffisants pour les satisfactions externes, si l'homme n'avait pas d'abri ; et, d'un autre côté, les préparations culinaires nécessaires aux besoins internes seraient imparfaites sans l'habitation, dans laquelle l'homme peut réunir les moyens de bien faire les préparations alimentaires.

L'habitation est donc naturellement placée au premier rang des choses matérielles nécessaires à la Conservation et au Progrès de la vie humaine, et les Progrès de l'Architecture, dans tous les édifices qui servent de lieu de réunion à l'espèce humaine, sont un élément de progrès social apporté à l'humanité.

L'habitation est, dès lors, d'autant plus parfaite et plus en accord avec le but de la vie,

qu'elle réunit autour de l'homme, et sans confusion, tout ce qui permet les manifestations des divers aspects de l'existence humaine, et surtout les moyens du bien-être externe et du bien-être interne.

L'habitation ne vaut, par elle-même, qu'autant qu'elle augmente le bien-être de l'homme par ses dispositions, ou qu'elle entraine et facilite le développement d'institutions concourant au progrès de l'espèce.

L'habitation est variable dans sa construction, mais c'est surtout par l'ensemble que les habitations forment entre elles, que s'exerce leur influence sur l'état social et sur la condition du travailleur dans l'humanité.

De même que la hutte correspond aux besoins de la vie sauvage, la tente à la vie pastorale, la maison isolée à la vie agricole et artisane, l'Architecture unitaire de l'Habitation correspond à la constitution de la Grande Industrie, de la Grande Culture, de la Fabrique et de la Manufacture.

Les conceptions architecturales correspondent aux évolutions sociales des peuples ; et, en effet, si l'on y fait attention, on verra qu'il faut, aux cultes, aux réunions des croyants : l'Eglise ou le Temple ; qu'il faut pour l'Education et les soins à donner à l'Enfance : la Crèche, la Salle de garde, et l'Asile ; pour l'Instruction : des Ecoles, des Collèges, etc. ; le Travail a des Usines et des Ateliers ; enfin tout ce que l'homme fait est subordonné à la création du milieu matériel propre à en faciliter l'exécution ou la pratique, et les résultats sont proportionnels aux dispositions créées pour les produire.

L'architecture de l'habitation nouvelle doit être, en conséquence, la représentation de l'Union parmi les hommes, autant comme elle a été jusqu'ici l'image de la Division qui règne parmi eux

Il suit de ces déductions que du jour où l'habitation humaine sera conçue sur un plan réunis-

sant tout ce qui est nécessaire au progrès de la Vie, la condition de l'homme devra promptement s'en ressentir.

Disons plus, disons que l'Etat social peut certainement passer par des améliorations bien diverses, mais qu'il n'entrera véritablement dans sa voie régulière et définive qu'avec la conception architecturale la mieux comprise pour faciliter au peuple tout entier l'accès à tous les avantages de la vie sociale.

Les véritables institutions sociales sont celles qui se traduisent, dans les faits matériels, par des fondations durables, et servant, par elles-mêmes, au maintien de ces institutions ; en dehors de cela, tout est éphémère et sans consistance : les principes restent sans application, les théories les plus vraies sont sans portée, et les aspirations les plus généreuses sans effet durable sur le sort du peuple.

## II

### *Conditions du bien-être*

Quelle sera donc l'Architecture de l'Habitation ? Quelles seront sa construction, sa forme et ses dispositions ? Tel est le problème dont la solution importe à celle de la Répartition équitable des biens de ce monde, et qu'il est dans les conditions du progrès de notre époque de résoudre.

Un problème bien posé est à moitié résolu, dit un adage vulgaire : il est aussi vrai de dire que les problèmes sont bien souvent différés, faute de connaître les éléments de leur solution.

Assurer le bien-être aux classes pauvres, aux classes ouvrières, est le vœu de tous les philanthropes ; mais bien peu d'entre eux ont commencé

par rechercher en quoi consiste le bien-être ; ils se sont bornés à émettre des théories hasardées qui, ne tenant aucun compte des lois véritables de la question, sont le plus souvent faites pour obscurcir le véritable but à atteindre.

La science du bien-être ne repose pas sur des conceptions de l'imagination, elle repose sur la connaissance vraie des besoins de la Vie humaine. Il ne suffit pas que des vues intéressées vantent certains plans préconçus, pour que ces plans deviennent des vérités. Le fond de la Nature humaine est immuable ; le bien-être a ses conditions obligatoires auxquelles l'habitation doit satisfaire.

Les lois du bien-être sont inhérentes à l'espèce humaine ; il n'est pas besoin de faire de profondes théories pour déterminer en quoi elles consistent : aussi est-il surprenant que ces lois soient si méconnues en théorie, quand elles sont si bien connues dans la pratique.

Il suffit d'examiner comment la créature humaine recherche et pratique le bien-être pour en avoir une juste idée. Les faits existent, ils sont patents ; à côté des privations imposées aux besoins de l'existence, à côté de la Pauvreté qui manque des choses pouvant rendre la vie agréable, ne voyons-nous pas la Richesse pour laquelle abondent toutes les choses nécessaires à la vie ? Il suffit donc d'énumérer ce que la famille riche s'ingénie à réaliser à son profit, pour reconnaître, sauf les variantes exigées par les latitudes et les climats, que c'est dans les avantages matériels, dont elle est entourée, que cette famille trouve les satisfactions en dehors desquelles tout bien être disparaîtrait pour elle.

La richesse jouit des biens matériels, ce sont eux qui constituent le bien-être :

Pour elle l'alimentation est saine et abondante :

Les vêtements sont beaux, propres et bien faits ;

L'habitation est commode et agréable, la propreté y règne ;

Les pièces habitables ne sont livrées à aucune fonction gênante ;

Les soins de la famille sont rendus faciles par les gens de service ;

Des pièces particulières sont consacrées aux soins de l'enfance ;

D'autres pièces sont consacrées aux soins et aux fonctions du ménage ;

Des salles sont réservées aux amusements ;

Des jardins, des promenades, entourent l'habitation et constituent le charme extérieur.

Tels sont les principaux éléments concourant à procurer le bien-être matériel : la pauvreté, dans son isolement, ne peut atteindre à rien de semblable.

Personne ne contestera que les satisfactions matérielles sont plus grandes pour le riche que pour le pauvre ; personne ne contestera davantage que la richesse n'a de mérite que par les satisfactions qu'elle procure.

Si, en effet, on privait la famille du millionnaire d'une nourriture suffisante et convenable;

Si on la dépouillait de ses habits pour la couvrir de haillons ;

Si, au lieu d'un château pour habitation, on l'obligeait à n'avoir qu'une chaumière ;

Si, dans cette chaumière, la principale pièce habitable servait à la fois de cuisine, de buanderie et de chambre à coucher pour le père, la mère et les enfants ;

Si les soins des enfants en bas âge restaient, jour et nuit. à la charge du père et de la mère:

Dans de telles conditions, quel bien-être resterait-il à cette famille riche à millions ?

Il ne serait même pas nécessaire d'user de tant de restrictions pour que la vie ait perdu tout son charme. Supposons pour un instant que cette famille ait continué à jouir d'une nourriture satisfaisante, et qu'elle ait conservé l'usage de ses vêtements habituels, mais qu'elle soit restreinte au régime de l'habitation que nous venons de lui

assigner, ne serait-ce pas encore pour elle un supplice à peu près égal ?

L'habitation et son régime constituent donc une des parties essentielles du bien-être et des satisfaction de l'existence ; ils marquent le degré de sociabilité auquel la créature humaine a su s'élever.

Les animaux sauvages ont les grands arbres des bois ou des terriers pour abris, ils ont pour couches l'herbe des champs ou la terre froide ; mais déjà pour les animaux domestiques on construit la loge, l'étable et l'écurie.

L'habitation de l'homme ne doit point pouvoir se confondre avec celle des animaux ; pour l'Etre qui s'associe le plus intimement par le Travail à l'Œuvre du Créateur, pour l'Etre qui est la manifestation de l'Intelligence sur la terre, l'habitation doit être un Palais ; cette vérité est tellement dans les besoins de la Nature humaine, que c'est à cela qu'aspirent ceux qui arrivent à la fortune : une habitation dans laquelle sont réunies toutes les ressources nécessaires à la vie est toujours le couronnement de la richesse.

Si nous avons remarqué qu'en enlevant une à une à la famille riche les jouissances que procure une habitation convenable, on la prive du bien-être dont elle jouit, ne pouvons-nous pas hardiment conclure que, si nous réunissons tous les avantages de l'habitation du riche autour de la famille du pauvre, nous aurons créé au profit de celle-ci une somme de bien-être dont elle est privée ?

Combien d'hommes, animés du reste de bonnes intentions, ont vanté malgré cela, et vantent encore, de nos jours, l'urgence de l'isolement de la famille du travailleur comme seul moyen de conserver aux mœurs les formes d'un idéal impossible, objet des rêves de leur imagination ; de petites maisons, un petit jardin, voilà pour beaucoup de philanthropes tout le bien-être qu'ils souhaitent à la famille de l'Ouvrier.

Il ne suffit point cependant d'avoir un toit pour

que les conditions propres à assurer le bien-être des masses soient réalisées? Non, cela suffit pour donner le jour à de malheureux petits êtres pour lesquels il n'est, dès la naissance, que privations et tortures ; mais cela ne fait point que ces pauvres petits soient chaudement logés dès leur entrée en ce monde ; cela ne fait point qu'ils soient bien vêtus, bien soignés et qu'une propreté constante soit faite autour d'eux ; cela ne fait point qu'une bonne garde leur soit assurée pour guider leurs petits pas, pour les préserver de tout accident, pour répondre à leurs questions, et pour créer des distractions utiles à leur éducation. par des occupations en rapport avec le besoin de mouvement dont ils sont sans cesse agités.

Ah ! combien ils se trompent, ceux-là qui veulent laisser à la famille pauvre, qui a besoin de son travail de tous les jours et de tous les instants, la charge des fonctions les plus assidues, les plus délicates et les plus saintes de la vie ! Quel contresens de vouloir que l'enfant ne relève que de sa famille, quand les pères et mères ne peuvent obtenir le salaire qui les fait vivre que par des occupations actives, les obligeant à négliger les soins dus à l'enfant !

Ne voyons-nous pas que la famille riche, dont le pain du jour est tout gagné, a des bonnes pour soigner ses enfants, des précepteurs pour les instruire, et que c'est là une condition de bien-ètre et de tranquillite pour les pères, les mères et les enfants ? Ne faisons donc pas de raisonnements contraires au faits. profitons des leçons de l'expérience ; les misères des familles pauvres, et abandonnées à leur propres forces, sont trop traditionnelles, depuis l'origine du monde, pour qu'il ne soit point déplacé de vanter encore le régime de l'isolement familial, et la pauvreté des conceptions de l'architecture domestique imaginées jusqu'ici.

## III

### *Les Equivalents de la Richesse*

Nous avons vu quelles sont les conditions véritables de l'habitation dans laquelle la classe riche trouve le bien-être ; nous avons vu que c'est en concentrant tout ce qui est nécessaire à l'usage des personnes, en mettant à côté des besoins de chacun les moyens propres à les satisfaire, que le riche trouve dans son intérieur les satisfactions du corps, qui contribuent tant aux satisfactions de l'esprit.

Nous devons en conclure que l'amélioration du sort des classes ouvrières n'aura rien de réel tant qu'il ne leur sera pas accordé les *Equivalents de la Richesse*, ou, si l'on veut, des avantages analogues à ceux que la fortune s'accorde ; armé de cette boussole, on peut marcher constamment dans la voie des choses qui sont à faire, on a un guide sûr de sa conduite.

Placer la famille du pauvre dans un logement commode ;

Entourer ce logement de toutes les ressources et de tous les avantages dont le logement du riche est pourvu ;

Faire que le logement soit un lieu de tranquillité, d'agrément et de repos ;

Remplacer, par des institutions communes, les services que le riche retire de la domesticité ;

Telle est la marche à suivre si l'on ne veut pas que les familles ouvrières soient perpétuellement exclues du bien-être qu'elles créent, auquel toute créature humaine a droit, et qu'il est dans les nécessités de notre époque de réaliser pour tous.

Les institutions propres à atteindre ce but se dessinent d'elles-mêmes, lorsqu'on examine attentivement les conditions d'existence de la famille pauvre :

Le logement est insalubre et malpropre, parce

qu'au lieu d'être réservé au calme nécessaire au repos et au bien-être des personnes, il sert d'atelier pour les travaux domestiques, de buanderie pour le lessivage. La rareté du linge fait du lavage une nécessité de tous les jours, de sorte que les miasmes qu'on extirpe du linge, pour faire la propreté, retournent en buée dans l'atmosphère de l'habitation, et dans les planchers et carrelages ; car la ménagère ne se fait pas faute de laver son appartement avec ce qu'elle appelle ses *eaux grasses*, elle trouve que cela nettoie bien ; c'est une propreté à la surface qui enveloppe la famille de principes morbides lui apportant la maladie, tuant l'enfance en bas âge, énervant l'ouvrier, l'enlevant à son activité, avivant ainsi, de plus en plus, les douleurs d'une pauvreté sans issue.

Le riche a une buanderie qui enlève au foyer domestique ces causes d'insalubrité, de saleté et de dégoût ; il faut donc pour le pauvre une buanderie accessible pour lui à l'égal de celle de la maison du riche, c'est-à-dire attenant à sa propre maison.

Les enfants en bas âge sont négligés forcément par les causes suivantes : défaut de linge, défaut de propreté, absence de soins généraux, isolement et abandon de la mère qui vaque à ses travaux.

Le riche obvie à tout cela par des nourrices et des bonnes ; il faut donc une nourricerie pour le pauvre dans sa propre maison ; c'est la crèche touchant à l'habitation.

Nous avons dit ce que l'enfant au berceau doit souffrir dans la maison du pauvre ; l'enfant qui marche n'est guère plus heureux : livré au plus complet abandon, presque nu ou en guenilles, il se roule sur la poussière du chemin ou patauge dans la boue du ruisseau, et souvent pour cela il est maltraité, battu, injurié ; nulles leçons, nuls soins intelligents, ne viennent le relever de ses mauvaises habitudes et le diriger dans une meilleure voie ; l'enfant du pauvre est abandonné à

lui-même, quand il n'est pas placé sous le régime violent de la répression paternelle ou maternelle ou de celles de ses frères et sœurs.

L'enfant du riche, quand il sait marcher, est guidé avec bienveillance par des personnes commises à cette fonction, sous les yeux de la mère ; des jouets sont à sa disposition, des amusements lui sont ménagés de manière à le préparer, à l'initier à la vie : il faut donc pour l'enfant du pauvre, et près de l'habitation de la mère, des salles où l'enfant reçoive ces première leçons avec les soins les plus attentifs et les plus intelligents ; il faut, en développant les facultés physiques par des exercices attrayants, préparer le corps de l'enfant à la culture facile de l'intelligence : ce sont les salles de garde et d'asile perfectionnées, et bien comprises, qu'il faut mettre à la portée de tous.

Comment se fait l'éducation de l'enfant pauvre quand, de cinq à douze ans, il peut aller à l'école ? Combien peu profitent des leçons du maitre ou ne les reçoivent que dans des conditions imparfaites ! Combien, arrivés à l'âge du travail productif, oublient le plus souvent le peu qu'ils ont appris et n'en peuvent faire aucun usage !

Si l'on se représente la population de ces villages embrassant souvent un rayon de plusieurs kilomètres, on verra combien de causes empêchent l'enfant de profiter des leçons de l'école, quand il y en a une. Combien de motifs légitimes viennent justifier l'indifférence apparente des pères et mères : « N'est-il pas triste d'abandonner de pauvres enfants à eux-mêmes, pour un pareil trajet, par le mauvais temps, les mauvais chemins par la pluie, par le froid, par la neige ? » Et quand il fait beau, que de motifs de retard et même d'arrêt l'enfant ne trouve-t-il pas en chemin pour se dispenser des leçons du maitre !

Par toutes ces causes, l'instruction éprouve de graves retards dans les campagnes, et, si elle est plus développée dans les villes, cela tient surtout aux facilités que les enfants trouvent pour se

rendre aux cours d'enseignement ; il faut donc aussi les écoles près de l'habitation.

Et il en est ainsi de toutes les choses servant au développement intellectuel et moral. A quoi, par exemple, pourrait servir l'établissement de crèches et de salles d'asile dans les villages où l'éparpillement des maisons placerait de suite ces institutions, si utiles et si bienfaisantes, à des distances qui en rendraient l'usage impossible à la plupart des familles ?

Dans les villes, la proximité de ces institutions d'utilite publique les rend d'un usage plus facile ; c'est pourquoi on a pu penser à y fonder des crèches, des salles d'asiles, etc., mais, établies dans les campagnes, où leur présence serait si nécessaire, ces institutions n'en seraient pas moins désertes ou à peu près. Les familles ne pourraient en profiter qu'en petit nombre, à cause de l'éloignement des habitations ; les pertes de temps, et les difficultés qu'il y aurait pour y porter les jeunes enfants, rendent ces fondations impossibles.

Toutes les mesures tentées pour favoriser le développement de l'espèce humaine ne peuvent avoir qu'un lent et difficile accès au sein des campagnes ; et on ne peut songer à leur création, tant que de profondes modifications ne seront pas introduites dans l'organisation domestique et économique des populations.

Pour l'administration parfaite de l'intérieur d'une maison, il faut une réunion de connaissances que ne peut posséder le personnel composant une seule famille. La salubrité, l'hygiène, la propreté et tous les soins domestiques intelligents qui sont l'apanage de la fortune ne peuvent devenir le partage des masses sans une organisation particulière des relations domestiques, qui, en concentrant toutes les fonctions, permettra de mettre l'intelligence, la science et le savoir au service de chacune des institutions indispensables au vrai bien-être de tous.

Pour donner à la pauvreté les Equivalents de

la Richesse dont elle est privée, il ne faut pas seulement améliorer un côté déterminé de l'existence de la famille, par un fait d'association partielle ; il faut améliorer les ressources de la famille de l'ouvrier dans son existence tout entière ; il faut créer d'abord le milieu propre au bien-être de la famille ; il faut donner à celle-ci les satisfactions qui naissent du milieu habité, lorsque des conditions de charmes assez variées l'entourent ; il faut enfin réunir dans l'habitation tous les éléments de conservation et de progrès nécessaires à l'Etre pour accomplir son rôle dans la Vie.

Pour enlever les familles ouvrières aux maux qui les poursuivent dans leur isolement, il faut s'élever à une conception supérieure de l'habitation humaine ; il faut l'union des familles et leur coopération ; il faut réunir au profit de leur collectivité les avantages qu'on ne peut créer isolément pour chacune d'elles.

Car on conçoit que si les châteaux ont pu seuls réunir, et à grands frais pour l'usage de quelques privilégiés de la fortune, les ressources nécessaires à la famille, on ne peut songer à donner ces ressources à tous les hommes par les mêmes moyens ; on ne peut faire un château pour chaque ouvrier : il faut donc, pour une équitable Répartition du bien-être, créer le Palais dans lequel chaque famille et chaque individu trouveront ces ressources et ces avantages, réunis au profit de la collectivité.

Mais comment donner à l'habitation de chaque ouvrier les avantage qui n'existent que pour les privilégiés de la richesse ?

Cela n'est possible qu'en ouvrant au Capital de nouveaux moyens de se rendre utile, car, si l'on ne peut faire des millionnaires de tous les travailleurs de l'industrie, il est pourtant possible de trouver une direction nouvelle à l'emploi du Capital dans une voie encore inexplorée, voie profitable au Capital lui-même. et au plus grand bien de l'espèce humaine : la Réforme de l'Habi-

tation est ce nouveau champ d'activité à ouvrir au Capital et au Travail.

Dans la première moitié de ce siècle, Capital et Travail ont créé la Grande Industrie et transformé les moyens de transports : ils ont créé les Usines et les Chemins de fer ; il leur reste à entreprendre la Réforme Architecturale de l'Habitation.

Nous avons vu que nulle amélioration n'est possible dans les demeures ouvrières abandonnées à l'incurie et aux ressources individuelles : le bien-être de l'homme ne peut se réaliser dans ces conditions ; la misère s'attache au milieu qui lui est propre ; le Capital n'a rien à faire là, l'Aumône seule peut y remplir son rôle !

Il faut donc sortir de ce milieu.

Voilà pourquoi le FAMILISTERE a été fondé.

*Ne pouvant faire un Palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l'ouvrier dans un Palais ;* le Familistère, en effet, n'est pas autre chose, c'est le *Palais du Travail*, c'est le PALAIS SOCIAL de l'avenir.

Ce qu'il n'est pas possible de faire au profit de familles éparpillées et sans lien, les améliorations qu'on ne peut introduire dans le tohu-bohu des habitations ouvrières, ni à la ville, ni à la campagne, ni dans les caves, ni dans les mansardes habitées ; ce que ne permettent pas même les habitations ouvrières isolées les mieux construites, quel qu'en soit le système : le Familistère le permet, le *Palais Social* le rend possible ; bien plus, il le rend nécessaire.

(*A suivre.*)

## La Question de la Paix perpétuelle

Voici une primeur d'un grand intérêt que nous pouvons donner à nos lecteurs.

C'est un mémoire qui vient d'être envoyé au Congrès réuni en ce moment à Genève, par la Ligue internationale

de la Paix et de la Liberté, en réponse à la question posée par ce Congrès : *De la Morale politique.*

Ce travail a pour auteur M. Hippolyte Destrem, président de la Société de la Paix perpétuelle par la Justice internationale. Il envisage la question qu'il traite sous le point de vue le plus élevé, le plus général et le plus logique qu'elle comporte.

Ne pouvant en donner le texte dans toute son étendue, nous nous bornons à insérer comme il suit les propositions fondamentales en lesquelles il se résume :

1° *La Force et le Droit.* — Affirmation : Le Droit prime la force. Celle-ci est honorable quand elle défend le Droit, quand elle le viole ou l'opprime, elle est criminelle devant la justice immanente et devant l'humanité;

2° *Le Droit en matière internationale.* — Affirmation : Toute nation constituée a un territoire propre qui lui appartient de Droit absolu. Tout acte de force, appelé conquête, qui la dépouille de ce territoire légitime est nul de plein droit, et la revendication contre cet acte ne se prescrit par aucun temps et à aucun titre;

3° *Ce qui constitue une nationalité.* — Affirmation : Toute nation est constituée par le consentement libre et volontaire des populations habitant un territoire déterminé. Tout acte de force ou conquête qui arrache une population à une nationalité qu'elle préfère, pour l'incorporer à une nationalité qu'elle repousse, est un attentat de lèse-humanité, et ne saurait produire de conséquences valables en aucun temps et en aucun lieu ;

4° *Des exceptions à ces règles.* — Affirmation : Le fait de conquête ne peut être excusé et autorisé que par la nécessité de faire cesser sur certains points du globe les coutumes anti-humaines, telles que piraterie, sacrifices humains, razzias d'esclaves, anthropophagie, et d'élever le plus humainement possible, à défaut de tout autre moyen, les populations conquises à un état moral digne de ce nom ;

5° *Que faut-il penser des protectorats ?* — Affirmation : Le protectorat des nations avancées sur les peuples en retard constitue un progrès dans l'ordre international, quand les peuples sur lesquels il s'exerce l'acceptent librement et volontairement, sentant qu'ils ont intérêt à l'accepter. Le devoir des nations protectrices est alors d'exercer leur influence

dans le sens le plus généreux et le plus favorable aux progrès des populations dont il s'agit ;

6° *De la division du genre humain en nationalités diverses, et du parti qu'on doit en tirer.* — Affirmation : Cette division est une grande loi de la nature, qui crée les variétés et les sous-variétés nationales, comme elle a divisé toutes les espèces en variétés et sous-variétés, et comme elle a divisé le globe en centaines de régions et de climats divers. La haute sociologie a pour objet d'harmoniser entre eux les intérêts, les sentiments et les idées spéciaux à chacun de ces types. La réalisation de cette harmonie est l'idéal que la science humanitaire poursuit sous le nom de : l'UNITÉ HUMAINE ;

7° et 8° *Par quelles voies pratiques réalisera-t-on cette unité ?* — Affirmation : Pour arriver à constituer l'Unité européenne d'abord, devant ensuite s'étendre progressivement aux autres parties de la terre, le moyen naturel et pratique consiste à trouver avant tout la formule d'un pacte fédératif, qui, par son évidente raison et sa parfaite justice, ralliera les consciences des nations les plus avancées et la constituera à l'état de fédération harmonique et de paix perpétuelle ;

9° *De qui émanera ce pacte fédératif ?* — Affirmation : Le vrai pacte fédératif international, point de départ de la Paix et de l'Unité, sera, comme l'ont été toutes les vérités reconnues jusqu'à ce jour, trouvé et formulé par un ou plusieurs investigateurs heureusement inspirés, et propagé ensuite, jusqu'à sa réalisation de la part de gouvernements et des peuples, par les individus et les sociétés voués à la cause de la Paix ;

10° *Quels éléments entreront-ils dans la composition de ce pacte fédératif ?* — Affirmation : le remaniement nécessaire de la carte de l'Europe ; les plébiscites qui détermineront ce remaniement ; le désarmement général succédant à la signature du pacte fédératif ; l'institution d'une autorité fédérale statuant sur les conflits et gérant les affaires communes ; la création d'une force militaire défensive au besoin contre les Etats non fédérés.

Hippolyte DESTREM.

**Telles sont les propositions affirmées dans le mémoire de M. Hippolyte Destrem. Chacune d'elles est appuyée**

d'une démonstration très forte en logique et en fait. Nous croyons savoir que l'auteur publiera son travail en entier dans le prochain numéro de L'UNITÉ HUMAINE.

(*L'Epoque.*)

---

## Les Fêtes franco-russes

Pour nous, cette splendide et éminemment cordiale manifestation de la France pour la religieuse Russie et son religieux chef le tsar, l'arbitre vénéré accepté de la Paix; cette sympathie, ce chaleureux enthousiasme. cette *affection*, sont un signe des temps. Pour nous, ces deux grands peuples ne sont que des instruments dociles dans la main de la Providence, qui, par ses messagers invisibles, souffle et répand à profusion l'enthousiasme, l'amour et la fraternité dans le cœur et dans l'âme des deux nations. Il faudrait des volumes pour raconter la splendeur de ces fêtes; dans mon impuissance je me contente de transcrire ici ces quelques lignes du *Nouvelliste de Lyon* à la date de la grande réception lyonnaise du 26 octobre :

Lyon, 26 octobre 1893.

L'amiral Avelan, appelé, accourt avec son bon sourire; il arrive au balcon, entouré de ses officiers. Un cri immense monte des profondeurs jusqu'au ciel : « Vive la Russie ! » Le cri se prolonge lointain comme si des échos sans fin le répétaient en le renforçant.

Au balcon, tous les bras se lèvent comme pour dire à la foule : faites silence ! La foule a compris ; au bruit succède un silence complet dans cette mer immense de têtes dont l'électricité éclaire toutes les physionomies.

Alors dans l'espace retentit la voix de l'amiral, comme sur la passerelle de son vaisseau,... mais quel vaisseau !... : « Vive la France ! »

« Vive ! vive la Russie ! » gronde la foule. Et qui n'a pas entendu ce cri délirant, sortant comme des entrailles de la terre pour monter vers le ciel éclatant, n'a rien entendu, n'a rien senti. La scène est extraordinairement émouvante, et nous avons vu autour de nous des officiers en pleurer d'attendrissement.

Par trois fois ce spectacle merveilleux, inoubliable, qu'on ne saurait décrire, se renouvelle.

Nous abordons un officier russe dont les yeux sont pleins de larmes.

« — Eh bien, mon lieutenant. qu'en pensez-vous?

« — C'est beau ! la France est une femme superbe, elle nous a donné tout son cœur ; elle nous a tenus dans ses bras comme une mère ; nous n'oublierons jamais ses baisers et nous les lui rendrons. »

Voilà ses paroles textuelles ; mais ce que nous ne pouvons rendre, c'est le ton avec lequel elles etaient prononcées. Mes collègues et moi, également émus, nous serrions la main au brave officier.

R. C.

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## L'Émancipation de l'homme

### HUIT INSTRUCTIONS
### DONNÉES PAR LE CONCOURS DE TROIS ESPRITS
### PENDANT LA GUERRE DE 1870

*Souvenir fraternel à M. René Caillié,*
*Lyon, 3 septembre 1884.*

Mme P...

### PREMIER ENTRETIEN (8 octobre 1870)

MES FRÈRES,

La liberté de l'esprit humain s'annonce par l'émancipation de ses forces morales et ne s'effectue que par la connaissance exacte des lois qui régissent l'Univers.

L'esprit humain, dégradé par les passions de l'animalité, se purifie par la pensée de Dieu. Dieu détermine les phases de l'émancipation en la soumettant à l'arbitre des volontés de l'esprit; mais

ces volontés sont dictées par l'accroissement des lumières intellectuelles que nous nommons PROGRÈS.

Le progrès, essence divine répandue sur l'intelligence créée par Dieu, la ceint d'immortalité; et la puissance de s'élever par l'ambition des découvertes est un don de l'immortalité.

Quiconque a personnifié Dieu par la science est digne de pénétrer les desseins de Dieu. Quiconque a vu Dieu dans ses œuvres est tenu d'expliquer la loi divine.

L'avancement humain perd ses droits à la civilisation lorsqu'il s'écarte des principes fondamentaux de l'ordre moral, et tout progrès qui n'a pas pour base et pour but Dieu lui même s'abîme dans l'écueil des choses éphémères.

Hélas ! Dieu méconnu, Dieu outragé, délaissé par vous, ne peut favoriser le progrès qu'en vous mêlant dans la mort et la douleur, qu'en vous initiant à sa force par la contemplation de votre faiblesse, qu'en vous appelant avec le retentissement de sa miséricorde après vous avoir couchés dans la cendre de vos édifices, et terrifiés par l'éclair de son courroux !!!

Mes Frères, depuis longtemps déjà nous donnons ici des preuves de l'existence de Dieu, mais ces preuves n'ont point rencontré d'esprit assez fort, d'âme assez lucide pour les propager. La science qui affirme le pouvoir de la matière sur la pensée et l'extinction de la pensée avec la matière a poursuivi son œuvre désorganisatrice, pendant que la science de l'immortalité et du principe divin était reléguée dans l'ombre.

De nouvelles conditions physiques changent en certitudes nos espérances. La place du temple se prépare par des catastrophes humaines dont la providence divine avait le secret, et nous venons poser la première pierre avant même que la place soit entièrement déblayée.

De notre intervention passée notre intervention présente vient affirmer la vérité ; mais nous devons dénoncer le progressif enchaînement de

nos manifestations afin de les préserver de tout contrôle malveillant et faire ressortir la nécessité des caractères de nos relations occultes. Ainsi, les faiblesses, les intermittences de lucidité, les découragements, les déceptions même du dépositaire de notre parole s'expliquent par ce fait, aussi simple que rationnel, qu'il fallait préparer le terrain avant d'y semer. A notre premier appel se manifestèrent l'étonnement et l'enthousiasme ; puis nos façons discrètes, nos récits interrompus, nos alternatives d'émanations certaines ou *défaillantes* dans la marche des choses annoncées amenèrent naturellement la timidité de l'âme et les tourments de la pensée. C'est ce que nous voulions pour empêcher d'orgueilleuses prétentions et de fatales entraves à notre possession exclusive.

La doctrine de Dieu sortait toujours pure de nos façons discrètes, de nos récits interrompus ; mais l'attraction invincible de l'esprit humain vers les choses matérielles se trouvait murée ou punie par le silence ou l'erreur. La force renaissait quand même, et la face de Dieu, s'imprimant dans l'âme et dans l'esprit, a dissipé les craintes de l'âme et les troubles de l'esprit.

Aujourd'hui, la démonstration spirituelle conserve sa valeur première, et les sens intimes de l'esprit, n'étant plus soumis aux caprices des sens extérieurs, reçoivent l'émanation directe des délégués de Dieu pour tous les événements dont la connaissance est nécessaire au but que nous poursuivons.

Mes frères, bénissons Dieu ensemble, afin que cette harmonie de nos cœurs dans la prière soit l'augure de meilleurs jours, en même temps que la préface du livre que nous dédions à tous les peuples de la terre.

« Mon Dieu, nous t'adorons comme l'auteur
« de l'univers ; nous t'aimons comme le père
« de toutes les créatures ; nous nous humilions
« devant tes décrets et nous reconnaissons la fra-
« ternité universelle.

« Des crimes qui ont ensanglanté la terre nous « sommes les complices par notre impiété, nos « lâchetés, nos orgueilleuses inepties, nos hon- « teux débordements ; mais nous voulons les « réparer, et nous le promettons avec des larmes « de repentir aussi bien qu'avec la plus énergi- « que volonté. Donne-nous ta loi, mon Dieu, et « nous la ferons respecter pour le bonheur de « tous. »

Oui, mes frères, Dieu vous donnera sa loi dans ce livre dicté au milieu des horreurs de la guerre. Ce livre résumera tout ce que nous avons dit déjà concernant le devoir et la mission de l'homme. Nos précédentes manifestations serviront de détails à la rapide livraison dont l'urgence est assez démontrée.

Paix et fraternité au nom de Dieu, mes frères.

*Un ami du Monde invisible.*

---

## Expériences à Milan avec le médium Eusapia

(*Suite et fin.*)

H. *Expériences de Zollner sur la pénétration d'un corps solide à travers un autre corps solide.*

On connaît les célèbres expériences de l'astronome Zollner, par lesquelles il tenta de donner une preuve expérimentale de l'existence réelle d'une quatrième dimension de l'espace, laquelle, selon sa manière de voir, aurait pu servir de base à une théorie plausible de beaucoup de phénomènes médianimiques. Si l'une de ces experiences réussissait avec l'aide d'Eusapia, ces fatigues auraient été complètement récompensées ; aussi essayâmes-nous de l'obtenir.

1° *L'entrelacement de deux anneaux solides (de bois ou de carton) entièrement séparés ;*

2° *La formation d'un nœud simple dans une corde sans fin ;*

3° *La pénétration d'un objet solide, de l'extérieur*

*à l'intérieur d'une boîte fermée dont nous tenions la clef.*

Aucune de ces expériences ne réussit et, non plus, celle du modelage de la main matérialisée dans de la paraffine fondue. Un seul fait eut lieu, le 21 septembre, fait pouvant être classé parmi ce genre d'expérience, mais, n'y étant pas préparés, nous n'avons pu le contrôler suffisamment pour en assurer la véracité.

L'un de nous ayant déposé son paletot sur une chaise, au commencement de la séance, nous vimes, à un moment donné, divers objets qui se trouvaient dans les poches du paletot mentionné ci-dessus être transportés sur un des cartons phosphorescents ; en même temps le médium se plaignit qu'on lui serrait la gorge, avec quelque chose qu'on avait mis autour de son cou. Ayant allumé la lampe, on constata que le paletot n'était plus en place, mais que, chose étrange, le médium l'avait sur lui ayant déjà passé ses bras dans les manches, et il faut bien noter que, dans toutes les séances, les mains et les pieds du médium *avaient été scrupuleusement entrelacées*, comme toujours.

On comprend que de la surveillance seule dépend la sincérité de ce fait ; les expérimentateurs ne croyant pas avoir failli à leur surveillance habituelle, ils admettent une distraction qui a pu, momentanément, et lorsqu'ils s'en empêchaient, enlever subrepticement les mains du médium à leur pression suivie.

## III

### PHÉNOMÈNES AYANT EU LIEU JUSQU'A PRÉSENT DANS L'OBSCURITÉ OBTENUS A LA LUMIÈRE EN VUE DU MÉDIUM.

Il nous restait, pour arriver à une pleine conviction, à obtenir les mêmes phénomènes en exposant le médium à la clarté ; il fallait faire en sorte de laisser l'obscurité aux phénomènes, et la lumière à nous et au médium.

On divisa, à cet effet, la chambre par un rideau, afin d'en laisser une partie dans l'obscurité ; le médium fut assis au-devant du rideau en face de l'ouverture faite à celui-ci et ayant le dos placé dans la partie

obscure ; ses bras et ses mains, son visage et ses pieds, dans la partie éclairée de la chambre. Derrière le rideau on plaça une petite chaise, avec une sonnette, à la distance d'environ un demi-mètre du médium ; sur une autre chaise, plus loin, on posa un vase rempli d'argile plastique humide, dont la surface était parfaitement lisse. Dans la partie illuminée, nous fîmes cercle autour de la table, laquelle fut placée devant le médium. Les mains du médium furent touiours tenues par celles de ses voisins, MM. Schiapparelli et Carl du Prel. La chambre était éclairée par une lanterne à verres rouges, placée sur une autre table. C'était la première fois que le médium était assujetti à de telles conditions.

Les phénomènes se présentèrent de suite, même à la lumière de la bougie, sans les verres rouges : nous vîmes le rideau se gonfler sur nous et les voisins du médium ayant apposé leurs mains sur le rideau sentirent de la résistance ; la chaine de l'un d'eux fut tirée avec violence ; puis cinq coups furent battus contre le rideau, ce qui signifiait qu'on demandait plus de lumière ; alors nous allumâmes la lanterne rouge, en y mettant un abat-jour, mais, peu après, nous avons pu l'ôter et même la lanterne fut mise sur notre table, devant le médium. Les plis de l'ouverture du rideau furent fixés aux angles de la table, et, selon le désir du médium, ils furent repliés sur sa tête et attachés dessus avec des épingles. Alors sur la tête du médium quelque chose commença à apparaitre à plusieurs reprises. M. Aksakof, se levant, posa sa main dans l'ouverture du rideau, au-dessus de la tête du médium, et annonça, de suite, que des doigts le touchaient ; puis sa main fut saisie à travers le rideau ; enfin il sentit que quelque chose lui était posé dans la main, c'était la petite chaise. Il la prit, puis elle lui fut ôtée et on l'entendit retomber à terre ; tous les assistants placèrent et mirent aussi leurs mains dessus le rideau et sentirent un contact de mains. Dans le fond noir de l'ouverture même, sur la tête du médium, des feux, les mêmes, apparurent à plusieurs reprises. M. Schiapparelli fut touché avec force à travers le rideau, sur le dos et au côté. Sa tête fut couverte par le rideau, et attirée dans la partie obscure, pendant qu'avec sa main gauche il tenait toujours la main du médium, et avec la droite celle de M. Fiogi ; dans cette position il se sentit touché par des doigts nus et chauds et il vit des feux qui

décrivaient des cercles dans l'air, et qui illuminaient un peu la main et le corps qui les transportaient. Puis il reprit sa place, et alors une main commença à apparaître dans l'ouverture, sans même se retirer subitement, et on la vit ainsi d'une manière plus distincte. Le médium, qui n'avait encore jamais vu cela, souleva la tête pour voir et, de suite, la main vint lui toucher le visage. M. Carl du Prel, sans abandonner la main du médium, introduisit la tête dans l'ouverture, au-dessus de la tête du médium et, de suite, il se sentit touché fortement sur diverses parties du corps et sur plusieurs doigts ; entre les deux têtes, la main se montra à nouveau.

M. du Prel reprit sa place, et M. Aksakof présenta un crayon dans l'ouverture ; le crayon fut saisi, puis après lancé, à travers l'ouverture, sur la table. Une fois apparut un poing fermé sur la tête du médium ; il s'ouvrit lentement et nous fit voir la main ouverte, avec les doigts séparés ; cette main apparut tant de fois et fut tellement touchée aussi par nous, que le doute n'était plus possible. *C'était vraiment* une *main humaine* et *vivante* que l'on *pouvait toucher*.

A la fin de la séance, M. du Prel nous annonça une empreinte dans l'argile : effectivement, on vit la forme d'une main droite et cela nous expliqua pourquoi un morceau d'argile avait été lancé sur la table, à travers l'ouverture du rideau, sur la fin de la séance, preuve évidente que nous n'étions pas hallucinés.

Ces faits se répétèrent encore plusieurs fois, sous la même forme ou semblable à elle, les 9, 13, 15, 17 et 18 octobre. Pour plus de sécurité, on lia à la main gauche du médium un cordon élastique qui lui enroulait séparément les doigts, ce qui permettait, à tout instant, de distinguer laquelle de ses mains tenait chacun de ses voisins.

Les apparitions eurent lieu, également, sous le contrôle rigoureux et attesté de MM. Ch. Richet et Schiapparelli qui y donnèrent toute leur attention, ce qui était extrêmement difficile, vu la continuelle agitation des mains du médium qui les tenait le plus souvent sur ses genoux.

## CONCLUSION

Ayant ainsi obtenu à la lumière les phénomènes merveilleux que nous avions observés dans l'obscurité,

la séance du 8 octobre fut pour nous la constatation évidente de la justesse de nos impressions antérieures et la preuve incontestable que, pour expliquer les phénomènes de l'obscurité, il n'est pas nécessaire de supposer une fraude de médium, ni une illusion de notre part. Nous eûmes une preuve que ces phénomènes peuvent résulter des vraies causes qui les produisent, pendant que le médium est éclairé de manière à pouvoir contrôler sa position et ses mouvements.

En publiant ce résumé de nos expériences, nous devons encore confirmer ce qui suit : 1° que les phénomènes obtenus à la lumière ne sauraient être produits par un artifice quelconque ; 2° que la même conviction pouvait être éprouvée, en majeure partie, en ce qui touche les phénomènes dans l'obscurité complète. Nous pourrions, pour une partie de ces derniers faits, reconnaître en masse la possibilité de les produire par quelque artifice du médium ; pourtant, après ce que nous avons dit, il est évident que cette hypothèse serait non seulement improbable, mais aussi inutile dans notre cas. En admettant l'ensemble des faits bien assurés, nous ne pourrions nullement nous compromettre.

Du reste, nous reconnaissons que, au point de vue de la science exacte, nos expériences laissent encore à désirer ; elles furent entreprises sans la possibilité de savoir de quoi nous aurions besoin. Les instruments et appareils divers que nous avons employés ont dû être préparés et improvisés par MM. Finzi, Gerosa et Ermacora.

Tout de même, ce que nous avons vu et constaté l'a été avec nos yeux, pour bien prouver que ces phénomènes sont bien dignes de l'attention scientifique.

Nous considérons comme notre devoir d'exprimer publiquement notre estime et notre reconnaissance à M. Ercole Chiaia, pour avoir persisté avec tant de zèle, et malgré les clameurs et les dénigrements, dans le déploiement des facultés médianimiques de ce sujet remarquable ; en appelant sur lui l'attention des hommes studieux, il n'a eu en vue qu'une seule chose, et cette fin : *le triomphe d'une vérité qu'on a injustement rendue impopulaire.*

SIGNATURES : *Alexandre Aksakoff*, directeur du journal *Psychiche Studien*, à Leipzig, conseiller d'Etat de S. M. l'empereur de Russie.

*Giovanni Schiapparelli*, directeur de l'observatoire astronomique de Milan.

*Carl du Prel*, docteur de philosophie, à Monaco (Bavière).

*Angelo Brofferio*, professeur de philosophie.

*Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'école supérieure d'agriculture de Portici.

*G. B. Ermacora*, docteur en physique.

*Georges Finzi*, docteur en physique.

A bonne partie des séances, ont assisté les personnes suivantes qui ont signé :

*Charles Richet*, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique* (5 séances).

*Charles Lombroso*, professeur à la Faculté de médecine de Turin (2 séances).

Comme supplément du procès-verbal ci-dessus, nous publions la lettre suivante du directeur de l'une des cliniques de l'Université de Naples :

« A M. Chiaia, Milan, 29 octobre.

« J'ai eu l'occasion d'assister, en compagnie de professeurs mes amis et collègues, particulièrement le professeur Lombroso, à une dizaine de séances d'Eusapia Paladino, et j'avoue que j'y suis allé complètement incrédule ; devant l'évidence de ce qui se présenta à mon observation, j'ai dû me convaincre que ce que je voyais et je sentais était autre chose qu'une mystification possible ; les faits étaient le résultat d'une force étrangère à Eusapia.

« Bien instruit de tous les trucs auxquels on a recours pour la production de tels phénomènes, et principalement de la substitution des mains et des pieds de la part du médium, j'ai eu l'occasion de vérifier l'absolue impossibilité de cette action par Eusapia. Pour les phénomènes à distance, ainsi que le transport d'objets placés loin d'elle, le son des instruments, l'apparition de feux et les empreintes plastiques, si l'on admet que ces faits sont produits par l'habileté mystificatrice d'Eusapia Paladino, c'est, je l'atteste, un acte de complète imbécillité et d'inconscience de la part des témoins. Je puis moi-même, après avoir assisté à ces diverses expériences, affirmer sans réticence la vérité des phénomènes observés.

« L'explication de ces phénomènes n'est pas de ma compétence ; il faut que ce travail soit fait et étudié

avec toute la rigueur exigée par les recherches scientifiques.

« Votre dévoué,

« Prof. F. DE AMICIS,

« Directeur de la clinique dermo-siphilopathique de l'Université de Naples. »

FIN

## Usage et abus du Spiritisme[1]

(*Suite*)

### VII. — RÉVERBÉRATION DE LA PENSÉE.

Nos adversaires affirment que tout cela ne prouve rien, et que ces réponses ne sont dues qu'à la réverbération de la pensée du médium ou des assistants. Ils n'oublient qu'une chose, et elle est capitale. C'est de nous dire où et comment s'opère cette réverbération de pensée. C'est dommage, car ce serait là une découverte bien plus merveilleuse, un fait plus extraordinaire que l'action d'une âme désincarnée sur les corps terrestres. Tant que ces savants ne nous auront pas montré comment se fait la réverbération de pensée, leur assertion ne sera qu'une pure hypothèse dénuée de tout fondement et même de toute vraisemblance.

Nous pouvons cependant leur faire cette concession que les réponses connues des assistants ne sont qu'une réverbération de leurs pensées. Quand on est riche, on ne doit pas être regardant. Mais les esprits ne réverbèrent pas toujours la pensée : il arrive très souvent que l'on pense fortement à une chose que la table s'obstine à ne pas réverbérer. Elle n'est vraiment pas gentille.

Elle fait plus : il n'est pas rare qu'elle dise des choses qui sont complètement inconnues de ses auditeurs ; il lui arrive même de prédire des choses qui se realisent.

Exemple : Un Esprit inconnu de tous les assistants se présente. On lui demande ses noms, son adresse, son âge, la maladie de laquelle il est mort, etc. On va ensuite à l'adresse indiquée, et les renseignements

1. Voir la Revue de septembre.

reçus se trouvent exacts. Et cela n'arrive pas une fois par hasard, mais très souvent.

Un Esprit que vous avez connu de son vivant nous dit aussi quelquefois des choses que vous ignorez complètement, et qui se trouvent vraies après vérification et contrôle.

Il arrive encore, — on en a beaucoup d'exemples, — qu'un Esprit annonce un événement qui se passe au moment même de l'évocation, à des centaines de lieues de distance. On en voit même qui annoncent spontanément des événements futurs auxquels personne ne s'attend le moins du monde, et qui pourtant se réalisent tels qu'ils ont été prédits.

La réverbération de pensée ne peut évidemment être pour rien dans ces sortes de révélations.

A la vérité, on n'obtient pas toujours et à toute réquisition des preuves aussi précises de l'identité d'un Esprit, ni des manifestations aussi extraordinaires.

Souvent c'est un autre que l'Esprit évoqué qui se présente et qui répond à l'évocation. S'il lit si facilement qu'on le suppose dans la pensée de l'évocateur, — encore faudrait-il pour cela qu'il fût doué de l'intelligence humaine, — il ne tiendrait qu'à lui de se donner pour l'Esprit évoqué. Pourquoi donc ne le fait-il pas et s'obstine-t-il à donner ses propres noms, profession, etc.?

Au pis aller, on peut cependant admettre que l'on n'est sûr de l'identité d'un Esprit évoqué qu'autant qu'il donne non seulement ses noms, et autres banalités connues des personnes présentes, mais encore qu'il dit des choses inconnues de tout le monde.

Mais lors même qu'il ne dirait rien de pareil, le seul fait qu'il fait preuve d'intelligence et de volonté suffit pour nous autoriser à croire que c'est, sinon l'Esprit évoqué, du moins un Esprit humain quelconque ; il n'en faut pas davantage pour que les expériences spirites démontrent la survivance de l'âme au corps.

## VIII. — Opinion de Russell Wallace.

En résumé, tout concourt à prouver que la cause efficiente des phénomènes spirites a une existence objective ; que cet agent invisible est doué d'intelligence et de volonté ; que cette intelligence et cette volonté présentent tous les caractères de l'intelligence et de la volonté humaine. Ces phénomènes n'étant

pas l'œuvre d'âmes humaines incarnées, ne peuvent donc venir que des âmes humaines désincarnées.

Comme l'observe avec raison sir Russell Wallace [1], tous ces phénomènes ont des caractères essentiellement humains. Ils se présentent sous forme d'actions humaines, d'idées humaines ; il y est fait usage du langage, de l'écriture, du dessin humains ; on y voit se manifester un esprit, une humour, une émotion que nous pouvons tous apprécier et juger, des communications variant de caractère comme le font celles qui émanent des hommes ; tantôt triviales, tantôt tout à fait élevées, elles sont toujours essentiellement humaines; quand les Esprits parlent, la voix est une voix humaine ; lorsqu'ils deviennent visibles, les mains et les visages sont absolument humains; quand nous pouvons toucher les formes, les examiner complètement, nous les trouvons humaines, et non pas comme celles qu'auraient des êtres d'une autre espèce que la nôtre.

Les photographies sont toujours celles de nos semblables, jamais celles de démons ni d'anges. Quand des mains, des pieds ou des visages se produisent dans des moules de paraffine, ce sont, jusque dans les plus petits détails, ceux d'hommes ou de femmes, bien que ce ne soient pas ceux du médium.

« En face de cette écrasante masse de preuves, conclut M. Russell Wallace, que penser du bon sens ou de la logique de ceux qui nous disent que nous sommes tous abusés ; que presque toutes ces communications émanent de ce qu'ils appellent des esprits élémentaires, ou plutôt des esprits inférieurs, qui n'ont jamais été des hommes ? Je ne trouve aucune espèce de preuve de cette croyance qui ne soit de la plus faible valeur. Si nous recevions une lettre du centre de l'Afrique, écrite en bon anglais, sur du papier américain ou européen, avec une plume métallique, de la bonne encre chimique, simplement parce qu'elle serait signée *Satan* ou *Elémental*, devrions-nous en conclure que toute cette région est habitée par des démons ou des esprits élémentaux? »

Nous sommes donc autorisés à croire et à dire que les expériences spirites prouvent la survivance de l'âme humaine, ce qui est leur but capital.

La doctrine spirite se trouve ainsi fondée : 1° sur

---

1. *Les Miracles et le Moderne spiritualisme.*

les traditions les plus anciennes et les plus universelles ; 2° sur la raison et 3° sur les faits. Que peut-on demander de plus ? Quelle science présente plus de garantie, de solidité et de vérité ?

Cependant le spiritisme rencontre de nombreux et ardents adversaires. Les uns nient purement et simplement les faits sans les avoir vus, sans vouloir les observer. Les autres admettent les faits, mais ils les attribuent à d'autres agents et proposent des explications plus ou moins fantaisistes, toujours purement hypothétiques.

Des adversaires du premier genre il n'y a rien à dire. Il est évident qu'avec des gens qui nient *a priori* les faits, et qui refusent de les observer, qui vont même jusqu'à dire : « Je le verrais que je ne le croirais pas », avec de telles gens il n'y a pas de discussion possible.

Quant aux diverses explications proposées par les adversaires du second ordre, elles ont été souvent réfutées; mais il est bon de résumer les principales objections et les réponses qu'on y peut faire, car tout le monde ne les connait pas. C'est ce que nous allons faire maintenant aussi succinctement que possible.

## IX. — Le Satanisme.

La plus importante des objections opposées à la doctrine spirite est celle que soulèvent les catholiques. Pour ceux-ci, ce ne sont pas les âmes des morts qui sont les agents des phénomènes spirites, mais bel et bien le diable en personne.

Nous sommes loin de nier l'existence des anges bons et mauvais ; nous avons même donné à l'appui de cette thèse quelques raisons qui ne manquent pas de force [1]. Toute la différence qui nous sépare des catholiques sur ce point, c'est que nous croyons que tout être capable de tomber est aussi capable de se relever. Dieu serait barbare, injuste, imprévoyant ou impuissant, s il avait créé des êtres capables de faillir et incapables de se rédimer ; des êtres qui, pour une faute grave, étant donnée l'infinité de l'offensé, mais légère, étant donnée la faiblesse de l'offenseur,

1. Voyez, *Théorie et pratique du spiritisme.*

seraient condamnés fatalement et irrévocablement à un châtiment terrible et éternel.

Il peut donc, il doit même y avoir des anges bons et mauvais, commeil y a des hommes bons et mauvais, mais les uns aussi bien que les autres ne le sont pas nécessairement. Les bons peuvent devenir mauvais, puis se réhabiliter ; les mauvais peuvent redevenir bons et plus tard retomber dans le mal. Les anges sont bons ou mauvais par leur volonté, par l'usage qu'ils font de leur liberté, et non par leur nature.

Le fond de leur être, leur essence, qui vient de Dieu, est bonne. Le bien est naturel, le mal n'est qu'accidentel et il est de plus la condition du bien. Si l'enfer est éternel, personne, ni ange, ni homme, n'y est condamné éternellement.

Etant admis qu'il y a des anges bons et mauvais, il s'agit de savoir s'ils interviennent dans les phénomènes spirites.

Qu'ils le puissent, c'estce qui ne parait pas douteux. Les anges sont de la même nature que les âmes humaines séparées des corps; ce sont les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ce que peuvent les âmes, il est évident que les anges le peuvent aussi.

Mais le veulent-ils ?

D'abord, on ne voit pas pourquoi les mauvais le voudraient plutôt que les bons. Supposé, comme l'assurent les catholiques, que les anges déchus sont laissés par Dieu en liberté pour tenter les hommes — opinion qui parait peu digne de Dieu, — on est en droit d'admettre que les bons anges ne sont pas moins zélés pour préserver les hommes des tentations.

Il suivrait de là que de même que les bons anges ont chassé du ciel les anges rebelles, ils les chasseraient également de la terre à moins de supposer que Dieu, qui laisse toute liberté d'action aux diables, la retire aux bons anges, ce qui serait un comble de barbarie.

Le plus simple et le plus rationnel serait donc d'écarter l'intervention des uns et des autres, d'autant que l'on ne voit aucune raison valable de cette intervention.

En effet, la volonté des êtres intelligents les uns à l'égard des autres est déterminée par leurs relations, leurs affections, leurs liens de parenté, de sympathie, etc.

Or, quelles relations les anges bons ou mauvais ont-ils avec les hommes? Qu'y a-t-il de commun entre eux et nous? Quels motifs pourraient bien déterminer la volonté des anges ou des démons pour qu'ils viennent, par le moyen d'une table, chercher à séduire les hommes ou à les sauver, comme s'ils n'avaient pas mille autres moyens plus efficaces et même plus simples d'agir sur nous?

Il n'y a donc théoriquement nulle apparence que les phénomènes spirites soient le fait des anges bons ou mauvais; et pratiquement il n'y en a pas davantage; à moins qu'il suffise qu'un Esprit farceur prenne le nom d'Uriel, d'Azael ou tout autre nom en *el* pour que nous croyions que c'est un démon, alors que nous ne croirions pas à la présence des âmes des morts, quoiqu'elles donnent des preuves palpables de leur réalité.

La seule raison qui détermine les catholiques à donner cette explication des phénomènes spirites, c'est qu'ils supposent qu'après la mort les âmes vont en paradis, en purgatoire ou en enfer, et qu'elles ne peuvent pas sortir de ces lieux pour se rendre aux évocations.

Mais c'est là une pure hypothèse démentie par les faits. Il y a des manifestations *spontanées* d'âmes de morts bien et duement constatées de tous temps par les catholiques eux-mêmes.

Pourquoi, dès lors, n'y aurait-il pas aussi des manifestations *provoquées?* Pourquoi les âmes, venant d'elles-mêmes à nous sans que nous les appelions et même contre notre désir, ne viendraient-elles pas aussi bien, sinon mieux, avec la permission de Dieu, quand nous les en sollicitons?

Or, la permission de Dieu est une question de fait. Si les âmes repondent aux évocations, c'est que Dieu le permet; il n'y a pas à sortir de là. Les théologiens ne peuvent pas empêcher Dieu de faire ce qu'il veut.

L'hypothèse catholique repose d'ailleurs sur une erreur fondamentale, qui consiste à croire que le paradis et l'enfer sont des *lieux* matériels, opinion contradictoire avec cette autre — également erronée en partie — qui considère les âmes comme de purs esprits inétendus et par conséquent indépendants du lieu, de l'espace.

Le paradis et l'enfer sont des *Etats* de l'âme, et ne sont des lieux qu'au figuré. Chaque âme séparée porte son paradis ou son enfer en soi. La vieille

théologie enseignait ces choses ; mais il parait que la jeune les a oubliées, ainsi que beaucoup d'autres non moins importantes.

(*A suivre.*) ROUXEL.

## QUELQUES EXPERIENCES

### SUR CERTAINS

## Phénomènes d'ordre physique

Par M. XAVIER DARIEX[1]

Dans le fascicule IV des *Annales psychiques* de 1892 (voy. *Ann. des Sciences psych.*, année 1892, p. 189) où j'ai consacré un chapitre à la description de mes expériences sur les mouvements d'objets sans contact, je me suis intentionnellement borné à signaler certains faits dans le but de n'attirer tout d'abord l'attention que sur ceux qui avaient pu être contrôlés *sans équivoque* par toutes les personnes présentes qui les avaient observés *en plein jour ou à une lumière suffisante*. Parmi ces faits volontairement omis, s'en trouvent de très remarquables qui ont lieu dans des conditions telles qu'il m'est difficile de les attribuer à la supercherie ; d'autre part, la question ayant fait des progrès, je pense qu'on les accueillera avec moins de méfiance et que leur description trouvera utilement sa place, à la suite du compte rendu des expériences de M. Ch. Richet.

Ces phénomènes étaient dus aussi à la présence d'une femme qui, tout d'un coup, et sans raison apparente, etait devenue médium à effets physiques.

Mme B..., cuisinière, âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, est une Alsacienne fort simple, ne sachant ni lire ni écrire. Elle s'est toujours prêtée de très bonne grâce à tous les moyens de contrôle, à toutes les conditions d'expérimentation que l'on a voulues ; elle ne recevait *aucune rétribution* et n'avait aucun intérêt matériel à tromper.

C'était, de plus, un *sujet neuf,* je veux dire un sujet qui n'avait et qui n'a jamais exercé la profession de medium, et que nous avons été les premiers, mes amis et moi, à avoir entre les mains ; d'ailleurs,

1. Extrait de la remarquable revue *Annales des Sciences psychiques*, recommandée à nos lecteurs.

elle n'a guère été qu'entre nos mains, car, même aux quelques séances qu'elle a données à des personnes que nous connaissions, il s'est toujours trouvé un ou plusieus d'entre nous.

Un jour que j'interrogeais Mme B... pour savoir si, dans le cours de son existence, jamais des phénomènes analogues s'étaient passés en sa présence, elle me dit que non, mais qu'étant encore enfant, vers l'âge de douze ans, elle avait été témoin d'un fait qui l'avait surprise et un peu effrayée : se trouvant malade et au lit, elle avait vu, tout à coup, les rideaux de l'alcôve où elle était couchée, arrachés violemment des crochets auquels ils étaient fixés par des anneaux ; de plus, quelques-uns de ces crochets, pourtant très solides, auraient été tordus.

Si l'on ne peut attacher beaucoup d'importance à ce fait, pour la seule raison qu'il ne repose que sur un témoignage qui n'est pas des plus autorisés, il ne manque pas d'intérêt ; il n'est même pas invraisemblable à côté de ceux qui nous occupent, et il convenait de le signaler en passant, c'est-à-dire sans y insister.

Nos séances avaient lieu quelquefois chez elle, le plus souvent chez moi ; nous étions presque toujours les mêmes personnes, et jamais nous n'avons été qu'entre amis très intimes, se connaissant depuis longtemps et se sachant incapables de se tromper les uns les autres.

Les plus assidus étaient M. Bloch, le Dr Mercier, le lieutenant H... (un de mes parents) et moi-même. Le Dr Barbillion a été plusieurs fois des nôtres.

Les phénomènes qui se produisaient en sa présence avaient débuté inopinément Du bruit avait été entendu dans une pièce voisine de sa chambre à coucher : le pot à eau, la cuvette et le marbre d'une petite table de toilette avaient été brisés ; dans la chambre à coucher, un carreau de la fenêtre fut trouvé cassé. Ces braves gens en furent très stupéfaits ; mais, sachant bien que personne ne s'était introduit chez eux, ils ne songèrent pas à mettre sur pied le commissaire de police.

Prévenus presque aussitôt par des personnes de notre connaissance qui habitaient la même maison, nous nous mimes, mes amis et moi, à expérimenter en petit comité ; nous laissâmes tranquille le commissaire, nous ne fimes pas gémir la presse, et ces faits restèrent sans écho.

Le logement de Mme B... se composait de deux pièces très étroites, profondes et hautes de plafond.

Les séances avaient lieu dans la seconde, la plus grande, où l'on accédait après avoir traversé la première, et dont voici le plan :

Une table ronde, à côtés pliants, était placée contre la cloison, à peu près à égale distance de la porte et des pieds du lit, et vis-à-vis de la cheminée. Quatre ou cinq chaises complétaient le mobilier de cette pièce.

Nous étions placés autour de la table de la manière suivante : M. Bloch, qui a assisté à toutes les séances, près de la porte (en *c*) ; Mme B..., le médium, devant le milieu de la table (en *b*), et moi entre la table et le lit (en *a*), ayant toujours Mme B... à ma droite. Lorsque d'autres personnes, notamment le Dr Mercier ou le lieutenant H..., assistaient aux expériences, ils étaient placés tantôt entre Mme B... et M. Bloch, tantôt entre celui-ci et la cloison, tout près de la porte.

M. B..., le mari du médium, employé comme cuisinier dans un restaurant du quartier de l'Opéra, n'assistait pas du tout à nos réunions, ou n'y venait que vers la fin, entre dix heures et demie et onze heures. Il se plaçait généralement à la droite de M. Bloch.

MÉMORIAL DE FAITS SPIRITUELS

## I

## Expériences de suggestion

ET DE SOMNAMBULISME LUCIDE

Nos officiels ont longtemps bafoué le magnétisme, ils l'ont conspué, ils l'ont accommodé aux plus mauvaises sauces, ils lui ont fermé leurs portes, ils l'ont proscrit, ils l'ont mis à l'index comme bête puante, et cet impudent, cet effronté, cet éhonté de magnétisme ne s'en porte pas plus mal, il va son petit bonhomme de chemin en riant des anathèmes impuissants prononcés contre lui, en se moquant de ceux qui affectent de se moquer de lui. Bien loin que la proscription dont il est l'objet, bien loin que les huées dont il est poursuivi par la tourbe des académiques l'aient enrayé, il est passé à l'état d'épidémie.

Qui est-ce qui ne fait pas un peu de magnétisme ou d'hypnotisme pour occuper ses loisirs ? On ne saurait compter les personnes qui, sans négliger

leurs occupations journalières et leurs affaires, consacrent au moins une petite heure à des études magnétiques. Je puis dire sans trop m'avancer que la passion pour ce genre d'études est assez commune dans la capitale et ses environs. C'est précisément le cas d'un de mes excellents confrères de Paris, M. Journeau, qui, ami éclairé et intelligent de la science, sait faire marcher de front les opérations de banque et les expériences magnétiques. M. Journeau ne se livre pas seul à ces captivantes études, il est admirablement secondé par un de ses amis, amateur non moins ardent que lui, et tous deux ont eu la singulière bonne fortune de trouver un excellent sujet qu'ils endorment sans le moindre attouchement ; il suffit à celui des deux qui opère de dire au sujet : « Dormez, je le veux, » pour que le sujet soit instantanément plongé dans un profond sommeil. On lui fait voir tout ce que l'on veut; par la suggestion, un simple candélabre devient tour à tour un lion, un éléphant, un docile et aimable toutou. Quand le sujet voit le candélabre transformé en fauve, il tremble de tous ses membres, ses cheveux se hérissent, et il tomberait mort de frayeur si on ne lui suggérait aussitôt que le lion est parti laissant la place au plus inoffensif et au plus caressant des caniches. La suggestion exerce sur lui un empire tellement puissant que lorsqu'on lui dit de ne plus parler, il lui est impossible d'ouvrir la bouche. Il pleure, il rit, il a chaud, il sue, il grelotte, il claque des dents à volonté. A l'état de veille, il reste, à la simple parole, cloué dans un fauteuil, et malgré ses efforts il ne peut plus se lever, etc. On lui donne aussi des suggestions à longue échéance pendant son sommeil, et toujours les suggestions ont leur effet. Le sujet ne sait pas pourquoi il fait telle ou telle chose, mais il le fait, et cela de la façon la plus exacte et la plus ponctuelle. M. Journeau et son ami ont fait une expérience bien plus frappante encore que toutes celles qui précedent. Dans le compte rendu de la fameuse et terrible catastrophe de Saint-Gervais, qui eut lieu près de Genève, en Suisse, l'ami de M. Journeau avait remarqué parmi la liste des blessés une jeune fille qu'il connaissait particulièrement. Il a voulu savoir si cette jeune personne était morte des suites de ses blessures. Le sujet fut endormi, et, pendant qu'il était en état somnambulique, M. Journeau et son ami lui ordonnèrent de se rendre

par la pensée sur les lieux et de passer en revue les personnes décédées. Le sujet répondit qu'il voyait beaucoup de femmes. « Voyez-vous la jeune fille en question ? » demandèrent les expérimentateurs. et en même temps ils voulurent énergiquement que celle-ci fût au nombre des morts. Leur volonté était exprimée mentalement. Le sujet répondit : « J'ai interrogé les femmes, et toutes m'ont répondu que celle dont vous parlez n'était pas parmi les morts. » M. Journeau et son ami insistèrent en disant: « Elle y est, bien sûr elle y est. » Et en même temps ils exprimèrent de nouveau et très énergiquement leur volonté dans ce sens. Malgré tous leurs efforts, le sujet répondit avec non moins d'énergie: « Elle n'y est pas, je vous dis qu'elle n'y est pas. »

Tout à coup il tressauta et se mit à trembler de tout son corps. « Je vois un homme à tête blanche », dit-il.— « Demandez-lui son nom. » La tête blanche répondit au sujet qui l'interrogeait: « Je m'appelle M. X.., mort depuis six ans. » Ce qui était parfaitement exact ; M. X.... était le père de la jeune fille. Elle n'était pas morte de ses blessures, et aussitôt guérie elle était partie pour Bordeaux. Le fait a été vérifié depuis.

Jamais le sujet n'avait entendu parler de cette jeune fille ni de son père ; ils lui étaient absolument inconnus. Quand le sujet fut réveillé, on lui mit entre les mains un album de photographies qu'il put feuilleter tout à son aise. Soudain il poussa un cri, il se sentait très ému, et ses yeux étaient hagards. « J'ai déjà vu cet homme, dit-il, en désignant une photographie qui représentait M. X..., je l'ai vu, je ne saurais dire où. Enlevez-la, je ne veux pas la voir. » On le plaisanta sur sa frayeur, et l'album continua à être feuilleté par lui. A la vue d'une autre photographie, le sujet parut encore ému. « Qu'avez-vous ? » lui demandèrent M. Journeau et son ami — « Je vois la fille de M. X.... », répondit le sujet en montrant du doigt la photographie.

En lisant ce fait vraiment extraordinaire, véritablement miraculeux, la bande incorrigible des sceptiques ne sera certes pas convertie, la bande persistera dans son incrédulité systématique, mais on peut passer outre. Les faits sont les faits, ils ont une éloquence qui domine tout. M. Journeau, qui ne se livre aux expériences que pour s'instruire, que par amour complètement désintéressé pour la science, est, ainsi

que celui qui le seconde avec tant d'intelligence, un homme sérieux qui n'a en vue que la vérité, rien que la vérité ! Il se contente de rapporter avec une scrupuleuse exactitude, avec une parfaite loyauté ce qu'il a vu. Le fait qu'il m'a communiqué, quoique peu commun et merveilleux, n'est pas nouveau ; il s'est produit plusieurs fois, à l'étranger, par toute la terre, et pour l'obtenir il suffit de posséder la science et de mettre la main sur un excellent sujet. Mes honorables correspondants ont de la pratique, ils ont le talent, ils ont la science, et ils prouvent une fois de plus qu'en dépit des sentences impitoyables prononcées contre lui, le magnétisme n'est pas mort, qu'il se répand de plus en plus et que, dans les grands centres intellectuels, le nombre de ses adeptes ne fait qu'augmenter tous les jours. Je dis magnétisme, car ce qu'on appelle hypnotisme n'est qu'une variété du magnétisme sous un nom nouveau, et dans la pratique il est souvent difficile de se rendre compte si tel fait appartient à l'hypnotisme ou au magnétisme. Le somnambulisme lucide, même quand le sujet est endormi par les procédés hypnotiques, est un phénomène qui semble relever spécialement du magnétisme. Dans bien des cas, comme deux frères jumeaux, l'hypnotisme et le magnétisme se ressemblent à tel point dans leurs effets qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre.

Horace PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(*La Chaîne magnétique.*)

---

II

## La Dame Blanche

DE LA FAMILLE DE BRANDEBOURG

Dans son numéro du 10 juillet, le journal *l'Étoile belge* emprunte aux *Archives russes* le curieux document qui suit et que nous reproduisons tel quel en regrettant que le correspondant de la feuille bruxelloise n'ait point signé son interessant article.

Saint-Pétersbourg, 5 juillet.

La dernière livraison de notre revue hautement considérée, *les Archives russes*, publie un fragment

fort intéressant des Mémoires de l'aide de camp général comte de Nostitz. Il s'agit d'une histoire de revenant qui sert, à un certain point, à corroborer la légende bien connue de la « Dame Blanche ».

Le comte Grégoire de Nostitz, Prussien d'origine, avait commencé son service militaire sous les drapeaux de son pays, et il n'avait passé au service russe qu'en 1813. Il mourut en 1838, aide de camp général de l'empereur Nicolas, couvert de gloire au service de sa patrie d'adoption. Son fils a imité son exemple; chevalier de Saint-Georges et major-général à la suite de feu l'empereur, il fut chargé en 1869 d'une mission spéciale auprès du roi Guillaume de Prusse auquel il devait remettre les insignes de grand-cordon de l'Ordre de Saint-Georges.

C'est alors que le prince royal de Prusse, qui fut plus tard pendant cent jours l'empereur Frédéric III, ayant eu connaissance de ce qu'il se conservait dans la famille des comtes Nostitz des souvenirs sur une double apparition du spectre de la « Dame Blanche » (la comtesse Orlamande) au prince Louis-Ferdinand de Prusse, la veille et le jour même de sa mort tragique sur le champ de bataille de Saalfeld, insista auprès du général russe pour connaitre la vérité sur cette affaire.

Le comte, qui possédait une relation française de feu son père, en fit part au prince, et ce dernier l'en remercia par la lettre suivante, dont le texte français est publié aujourd'hui par les *Archives russes*.

« Potsdam, 11 juin 1870.

« Mon cher Comte,

« Je vous remercie bien sincèrement de l'attention que vous avez eue de m'envoyer l'extrait des mémoires de feu votre père, l'aide de camp général Nostitz, que vous m'aviez promis lors de votre séjour à Berlin. Ce manuscrit sera inséré dans nos archives et sera toujours considéré comme un document intéressant ayant rapport à une époque remarquable de ma maison.

« Je suis, mon cher Comte, votre très affectionné.

« Frédéric Guillaume,
« Prince royal de Prusse. »

Or, voici ce que raconte ce document, conservé depuis l'été de 1870 dans les archives de la maison des Hohenzollern:

En 1806, le comte Grégoire Nostitz, alors officier prussien, était attaché à la personne de Louis-Ferdinand de Prusse, un jeune et brillant général du corps d'armée commandé par le prince de Hohenlohe. A la veille de la bataille de Saalfeld, si funeste aux armes prussiennes, le prince se trouvait avec les officiers de son état-major au château du duc de Scharzburg-Rudolstadt. A la nuit, on s'était réuni dans une des salles du château. Le prince Louis-Ferdinand exultait de joie à l'idée de la première rencontre sérieuse avec les troupes françaises de Napoléon qui se préparait pour le lendemain.

Sur le coup de minuit, s'adressant au comte Nostitz, il lui dit :

— Je me sens tout heureux aujourd'hui. Notre navire est enfin en pleine mer ; nous avons vent en poupe et nous sommes à nos places.

Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le comte Nostitz vit avec une surprise indicible changer l'expression de son beau visage. Levé d'un bond, le prince se frotta les yeux, saisit un des flambeaux qui éclairaient la table et s'élança dans le couloir qui conduisait dans la salle de la veillée militaire.

Le comte Nostitz courut après lui et le vit poursuivre dans l'obscurité du couloir une figure vêtue de blanc, qui disparut subitement quand elle fut arrivée au mur sans la moindre issue auquel aboutissait ce couloir.

En entendant des pas derrière lui, le prince se retourna et dit au comte :

—Tu as vu; Nostitz ?

— Oui, votre Altesse, j'ai vu.

— Alors ce n'est pas un rêve, un accès de délire ! s'écria Louis-Ferdinand.

Toutes les recherches d'une porte secrète à travers laquelle la figure blanche aurait pu s'échapper furent vaines, et cependant il y avait eu encore un troisième témoin du passage du spectre par le couloir. Le planton placé à la porte, questionné par le comte, déclara avoir laissé passer un individu, couvert d'un manteau blanc, qu'il avait pris à cet indice pour un officier de cavalerie saxonne. Or le couloir n'avait que deux issues, la porte gardée par la sentinelle et la porte

donnant accès dans la salle où se trouvaient le prince et ses officiers.

Très impressionné, Louis-Ferdinand ne cacha pas au comte Nostitz qu'il considérait cette apparition comme de mauvais augure, le spectre de la « Dame Blanche » apparaissant, selon la légende, aux membres de la famille de Hohenzollern, la veille de leur mort violente.

Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld.

Au fort de la déroute des troupes allemandes, le prince Louis-Ferdinand et le comte Nostitz aperçurent une seconde fois, sur un promontoire voisin de l'endroit où ils se trouvaient, une femme vêtue de blanc qui pleurait et se tordait les mains. Le comte s'élança de tout le galop de son cheval vers ce promontoire, mais, quand il y arriva, la femme en blanc avait disparu. Des soldats prussiens postés tout près l'avaient vue aussi, mais ignoraient complètement ce qu'elle était devenue.

Quelques moments après, le prince Louis-Ferdinand fut blessé mortellement dans une charge furieuse de la cavalerie française. Le comte essaya de l'emporter du champ de bataille, mais, blessé lui-même et ayant perdu connaissance, il n'apprit que plus tard que son général avait été achevé par un hussard alsacien de l'armée française.

De son vivant, le comte Grégoire ne parla de cette aventure qu'à son fils, et cela sous le sceau du plus grand secret. Son fils déclare que le comte Grégoire n'était rien moins que superstitieux ni prédisposé au mysticisme.

Le recit de ce dernier se termine par le passage suivant :

« J'écris tout ce qui est arrivé en prévision de l'avenir. Il se peut qu'après ma mort, quand viendra l'époque de l'histoire pour mes contemporains, mon fils, feuilletant dans mes papiers, trouvera ce récit et le fera connaitre au public. »

Ici il ne s'agit point d'une de ces histoires de revenant dans lesquelles la simple hallucination peut jouer le rôle principal. La figure vêtue de blanc a été vue au château de Rudolstadt et sur le champ de bataille de Saalfeld, non seulement par le prince Louis-Ferdinand et son dévoué compagnon d'armes, mais par plusieurs soldats, ignorant complètement la légende de la comtesse Orlamande.

Le fait doit donc être classé dans la catégorie de

tant d'autres du même genre, conservés dans l'histoire et demeurant sans explication plausible jusqu'à nos jours.

Le comte Nostitz a donc bien raison de rappeler, à propos de la publication qu'il vient de faire, la réflexion célèbre et éternellement juste d'Hamlet :

*There are more things in heaven and earth, Horatio,*
*Man are dreamt of in your philosophy* [1].

Cette tradition de l'apparition d'une *Dame Blanche* annonçant la mort prochaine d'un des membres d'une grande famille n'est point particulière à celle des descendants des margraves de Brandebourg. Elle a cours également chez les Habsbourg, chez les Lusignan, chez les Chimay. Malheureusement, les documents de la nature de celui que nous venons de reproduire sont des plus rares. et nous ne pouvons que regretter l'ignorance où nous sommes de ce qui s'est passé au moment de la mort de Guillaume Ier et bientôt après de son fils Frédéric III. La *Dame Blanche* aurait-elle abandonné les Hohenzollern à la suite de leur suprême élévation ?

ALASTER.

(*La Haute Science*)[2].

## III

Voici un fait relaté dans un ouvrage anglais [3] qui prouve d'une manière évidente l'action d'un agent occulte obéissant à la volonté.

— J'eus l'occasion d'observer, en 1814, un cas d'amaurose causé par une violente émotion : Quand l'expédition turque, sous le commandement de Koord Ahmet-Pacha, prit possession du Jabel, un district montagneux situé au sud-ouest de Tripoli, Hadgi Goonus, un des agents du pacha, reçut l'ordre de percevoir un impôt d'une certaine tribu de marabouts, dont la seule occupation consistait à offrir aux voya-

1. Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horace, que n'en peut rêver votre philosophie.

2. Revue des plus intéressantes où paraissent des traductions savantes du Sohar, des Upanishads (par F. Hérold), des Mystères de Jamblique (par P. Quillard), etc (Chez Bailly.)

3. *The Ophtalmoscope, its varieties and uses*, par Robert Brudemell Carter.

geurs de ces contrées une hospitalité généreuse et désintéressée, et à combler de dons les indigents.

Cette tribu était considérée comme sacrée parmi les Arabes, et avait été jusqu'alors, pour cette raison, exempte des onéreuses contributions que les Turcs faisaient peser sur cette partie de leur empire. Le cheik de ce peuple hospitalier refusa de se soumettre aux exigences de l'agent du pacha, alléguant que les revenus de la tribu étaient la propriété des pauvres et qu'il ne pouvait en disposer. Hadgi Goonus insista, mais, comme le cheik refusait toujours, il s'emporta et le menaça de mort s'il ne voulait à l'instant satisfaire à sa demande. Le vénérable cheik, se levant alors de toute sa hauteur et étendant ses deux bras vers Hadgi Goonus, lui dit: « Eh bien! puisque vous persistez dans vos odieux desseins, et que vous voulez absolument ravir le bien du pauvre, soyez maudit, et que Dieu vous rende aveugle ! ! ! » Ces mots étaient à peine prononcés que je vis (car j'étais présent) Hadgi Goonus saisir sa tête de ses deux mains et pousser un cri de douleur; le malheureux avait perdu la vue. Je fis ce que je pus pour soulager ses souffrances, mais ce fut en vain. L'agent du pacha quitta le camp et mourut quelque temps après dans d'horribles douleurs.

(*Rapport du docteur Dickson, de la Faculté royale de médecine.*)

---

## IV

### *Phénomènes physiques comme moyen de sauvetage*

On entend bien souvent les égoïstes dire que les Esprits ne servent à rien; souvent ceux-ci prouvent, au contraire, leur intervention dans les choses de la vie. Les bons Esprits s'efforcent d'éloigner tout danger des pas de leurs protégés. Ils veillent à leur sécurité; nous allons en donner une preuve.

Dans la famille Gratius, amie de la *Lumière* et qui participe à nos travaux, il se passait, dans les derniers jours de février, des faits en apparence inquiétants. Une armoire s'ouvrait toute seule, des objets en sortaient et étaient placés avec ordre sur le par-

quet. Chapeaux, manchons, linge s'alignaient en dehors du meuble.

On rentrait tout cela, non sans un certain frisson : l'intérieur de l'armoire se trouvait rempli d'un fluide abondant perçu par les sensitives. Puis on entendait beaucoup de bruit, parfois comme une pluie de gros sable. La mère et la jeune fille, constamment ou à peu près dans la maison, avaient à souffrir de ces perturbations inexplicables, d'autant plus qu'elles souffraient déjà beaucoup de l'insalubrité de l'appartement. Toutes deux étaient malades et dépérissaient à vue d'œil depuis qu'elles étaient entrées en possession de leur rez-de-chaussée. Une odeur infecte s'y faisait sentir, les empoisonnant peu à peu. Une troisième personne de nos amies, les ayant visitées, fut témoin des phénomènes. Un jour, elle avait elle-même replacé les objets dans l'armoire et elle avait fermé celle-ci à clé. Un instant après elle était ouverte.

Enfin, pendant la nuit du 3 mars, il se produisit de l'écriture directe sur un papier resté là par hasard, et ce fut l'explication de tout. L'écriture était bien formée, très appuyée au crayon et fort grosse, ne ressemblant en rien à l'écriture de ces dames.

On y lisait ceci :

*« Conseil d'un protecteur. Si vous ne sortez pas de là, ce sera votre tombeau. Pitié pour la jeune fille déjà trop malade ! Dieu a dit : « Aide-toi et le Ciel t'aidera. Cherchez, vous trouverez. »*

*« 3 mars 93, 2 heures matin. »*

Un déménagement, c'est une chose qui ne s'accomplit pas si vite qu'on le voudrait : ces dames résistaient un peu. Les bruits continuaient. Il était vraiment clair que le protecteur tenait à faire réussir son plan malgré propriétaire et locataire.

Les circonstances se montrèrent en tout favorables pour hâter le changement. Un docteur se trouva là à point pour constater l'insalubrité et forcer la détermination. Le propriétaire comprit l'urgence de certaines réparations et décidément on quitta les lieux, libérés des trois mois réglementaires.

Dès l'instant où la famille fut décidée à partir, il n'y eut plus de bruit, ni dérangements d'objets.

Il est curieux de remarquer que les objets sortant de l'armoire étaient précisément ceux qu'il fallait prendre pour s'en aller : chapeaux, manchons et le

reste. Depuis le changement d'appartement, ces dames n'ont plus été malades.

(*La Lumière.*)

---

V

*Des esprits frappeurs à Charleroi*

De temps à autre, on signale la prise de possession de quelque maison de grande ville par des esprits mystérieux qui s'y livrent à une série de mauvais tours. Paris, Bruxelles ont eu certaines de leurs rues hantées par ces farfadets dont les exploits ont défrayé pendant de longs jours la conversation du public et les faits divers des journaux.

Il paraîtrait que Charleroi n'aurait plus rien à envier sous ce rapport aux plus retentissantes légendes. Depuis quelque temps, en effet, les dépendances de l'habitation de M. B..., changeur au boulevard Audent, sont livrées aux déprédations des esprits frappeurs qui font pleuvoir sur les toits vitrés des projectiles de toutes natures : briques, cailloux, etc.

Chaque jour c'était de nouveaux carreaux cassés. Fatigué de se perdre en conjectures sur l'origine des projectiles, M. B... renonça à l'hypothèse des esprits ou des gnomes mystérieux et s'en prit à des voisins en chair et en os.

Plainte fut déposée au Parquet. On s'imagine qu'il y eut de grandes protestations et une non moins grande indignation de la part des voisins ainsi accusés, d'ailleurs parfaitement honorables.

Voilà la guerre allumée dans le quartier. Accusateurs et accusés cherchent des témoignages chez les uns et chez les autres.

Naturellement, les gens sollicités disent qu'ils n'ont rien vu, et cherchent à rester dans une sage neutralité vis-à-vis des belligérants. Naturellement aussi, ceux-ci se blessent de leur abstention : chacun d'eux croyait pouvoir tirer meilleur profit de ses relations de bon voisinage. On se boude. Les locataires donnent congé à leurs propriétaires. Bref, c'est une mêlée générale, et à cette heure, au boulevard Audent, il n'est plus question que de cela.

Le plus curieux, c'est que tandis que la police fait le guet, les projectiles continuent à tomber chez M. B... et y cassent les carreaux de plus belle. Lundi, la servante qui se trouvait dans sa cuisine a même été blessée à la joue par un éclat de verre.

Le lendemain, à onze heures du soir, comme l'agent de police qui avait veillé venait de se retirer, patatras, un nouveau moellon brise en mille morceaux une glace de la maison hantée. A l'heure actuelle, il n'y a pour ainsi dire plus un carreau entier dans les pièces de derrière, et les habitants n'osent plus s'y tenir. Eux aussi, dit-on, donnent congé à leurs propriétaires.

Comment tout cela finira-t-il ?

(*Le Producteur*, de Leuze.)

---

## VI

### *Phénomènes curieux*

Mme Lucie Grange, directrice de la *Lumière*, nous fait part d'un phénomène bien curieux dont elle a été elle-même récemment l'objet. « Dans les derniers jours de juin, nous dit-elle, je fis un rêve où il me fut prédit que je devais bientôt expérimenter le fluide électrique, subir la mort et ressusciter. Or, le 1er juillet, au moment où un orage se déclarait, à Auteuil, mon guide, Salem-Hermès, me dit de quitter la place que j'occupais et d'aller m'étendre sur mon lit ; je ne devais pas toucher le parquet. Bien étonnée de ce conseil, je m'y soumis néanmoins, comme je l'avais accepté en rêve. Le soir venu, la foudre entra dans ma chambre et m'endormit. Le lendemain matin, j'étais paralysée, sans mémoire et sans force. Peu à peu les vertiges et les douleurs se sont passés, me laissant aussi faible que si j'avais fait une maladie de trois mois. Un oiseau en cage qui se trouvait dans mon cabinet de travail est resté paralysé lui aussi jusqu'au lendemain soir. Je tais de nombreux faits qui sont encore plus remarquables que le précédent, mais je puis vous dire que la foudre a toujours joué un très grand rôle dans ma vie, ce qui n'empêche que je sois un esprit de paix ! »...

Nous remercions vivement Mme Lucie Grange de son

récit, qui est une preuve évidente de l'intervention des esprits dans le rêve et à l'état de veille.

(*Le Phare de Normandie.*)

### Syndicat des Magnétiseurs

Signalons à nos lecteurs l'apparition, dans la *Chaine Magnétique*, des Statuts du *Syndicat des Magnétiseurs*, sur lesquels nous comptons revenir dans l'*Étoile*. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cet utile et noble *Syndicat*, consacré à la vérité indépendante et à la guérison des souffrants. A. J.

## PARTIE LITTÉRAIRE

### Les Livres

*L'Antre des Nymphes* de Porphyre (traduit du grec pour la première fois en français), par PIERRE QUILLARD [1].

M. Pierre Quillard, le poète sculptural et méditatif de la *Gloire du Verbe*, a commencé, dans la revue la *Haute Science*, une série de traductions d'un très profond intérêt ésotérique et philosophique.

Il nous donne en français les œuvres des initiés alexandrins, l'*Antre des Nymphes* de Porphyre, le *Livre des Mystères* de Jamblique.

La librairie de l'Art Indépendant publie aujourd'hui, en plaquette, la première de ces traductions, l'*Antre des Nymphes*.

M. Pierre Quillard me paraît avoir suivi avec une fidélité d'une souplesse très claire et très eurythmique le sens et les mouvements du texte porphyréen.

Les ésotéristes se plairont à lire ce précieux fragment de l'exégèse antique.

Dans l'antre du vieil Homère l'initié alexandrin nous découvre un symbole du monde, dans sa porte septentrionale il nous montre le signe zodiacal du Cancer présidant à l'incarnation des âmes, dans sa

1. Une plaquette chez E. Bailly, librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11, Paris.

porte méridionale le signe zodiacal du Capricorne présidant au retour des âmes vers les dieux, dans les Naïades les âmes elles-mêmes lorsqu'elles sont prises de la soif de naitre, dans les métiers de pierre des Naïades, sur lesquels ces nymphes tissent des étoffes de pourpre, les os sur lesquels l'âme naissante tisse le voile pourpré de la chair pleine de sang.

C'est le mystère de l'âme préexistante et survivante et de son passage dans les corps, avec l'aide de l'*eau* génératrice (la lumière astrale), qu'enseignent toutes les initiations et que les spirites retrouvent, intuitivement, de nos jours.

A propos du *Capricorne*, porte des immortels, il est curieux de remarquer que Jeanne d'Arc est née, ainsi que Jésus, sous le signe du Capricorne.

Le *philosophe inconnu*, Saint-Martin, d'une si pure spiritualité, est également né sous l'influence de la *Porte des immortels*.

A. Jhouney.

---

Dans la *Revue Monégasque* d'octobre 1893, lire les fragments de l'œuvre nouvelle du délicat poète et prosateur Maurice Guillemot, *Affres d'Amour*, pour laquelle Jules Claretie a écrit sa dernière préface. Nous ne pouvons résumer le charme simple et subtil des proses. Citons quelques vers :

La neige cette nuit avait couvert la terre
D'un virginal et pur tapis ;
Tous les petits oiseaux, dans le bois solitaire,
Frissonnants étaient blottis.

Ce matin le soleil a caressé la terre
De ses rayons chauds et benis ;
Le sol n'est plus glacé ni le bois solitaire,
Les chants vibrent dans les nids.

Mon âme était en proie aux tristes amertumes,
A bien des noirs soucis rongeurs ;
Mon ciel était voilé de brouillards et de brumes
Et mon cœur saignait de douleurs.

Un éclair de tes yeux a rajeuni mon être
De tes beaux yeux caressants,
Un baiser de ta lèvre a fait revivre et naître
En mon âme ses chants.

A. J.

---

## Appréciations diverses

SUR LE *Poème de l'Ame*

Remarqué dans ce livre :

1° Une horrible couverture compliquée de sceaux kabbalistiques ; 2° une très mauvaise reproduction de *l'Amour et Psyché* ; 3° une dédicace à M. Jules Bois ; 4° cet exergue entre autres :

Qu'un ami véritable
Est une douce chose !

5° une innombrable quantité de fois : « Je l'aime..., j'aime..., je t'aime », etc ; 6° 3 fr. 50 de morceaux de musique ; 7° de mauvais vers (naturellement).

(*Le Mercure de France.*)

Pas poli, en vérité, le monsieur. Quel grincheux ! sans doute un de ces affreux matérialistes aux ailes de pingouins et qui se gobe lui-même. En tous cas cette critique injuste et haineuse, qui d'ailleurs n'en est pas une, est indigne du *Mercure de France*. Si mon poème est négligé, en mettant à part le but élevé qu'il sert, un esprit moins malveillant y eût certainement trouvé quelque chose d'aimable à dire.

Mais quel Iroquois ! On devine qu'il se croit sorti de la cuisse du grand Jupiter ; ni homme, ni femme, un véritable Auvergnat, quoi ! De celui-là, comme de celui du bon La Fontaine, on peut bien dire :

Qu'il n'y voit pas plus loin que le bout de son nez.

Jeune imberbe ou ramolli ? On n'en sait rien, il n'a pas signé son nom, comme ces pauvres honteux qui ne veulent pas se laisser connaître. C'est dommage : si je l'eusse connu, j'aurais pu lui dédier un beau sonnet, ou lui faire un acrostiche digne de sa belle intelligence et de son grand cœur et qui l'eût fait passer à la postérité. Mais est-il intelligent ? *That is the question*. On voit bien en tous cas que ce monsieur-là ne

se mouche pas du pied, comme le grand moutardier du pape. Peste !

René Caillié.

---

Nouvel ouvrage de Papus : **Traité élémentaire de Magie pratique**. Adaptation, réalisation, théorie de la magie avec un appendice sur l'histoire et la bibliographie de l'évocation magique et un dictionnaire de la magie des campagnes, des philtres d'amour, etc. Ouvrage orné de 158 figures, planches et tableaux. Illustrations de Louis Delfosse. Prix : 12 fr. Chamuel, éditeur.

Ce livre est recommandé à tous ceux qui ont souci de connaître Dieu, l'homme et les secrets de la nature.

---

## A la Médiatrice

Enfant qu'exalte le décor des lys anciens
Et l'ombre des piliers sacrés qui t'ont connue
Florissante en pudeurs, dans ta blanche advenue
Parmi l'or des lueurs et les pleurs musiciens

Des orgues, ta bonté resplendit sur mes plaintes.
Une Grâce terrible et douce m'a touché :
Je veux agenouiller mon orgueilleux péché
Sous la Pluie adorable où les soifs sont éteintes.

Religieuse enfant dont les gestes d'aurore
Saisirent mes regards, un pardon s'offre encore
Si par nos bouches parle un esprit immortel.

O ma Sœur, que ta voix enchante le silence
Et dans moi s'accroîtra la rose d'indulgence :
Voici l'Église sombre et Jésus sur l'autel.

Paul SOUCHOY.

---

## A l'Ami

Pleure aux mortels appels qui naissent de la mer,
Ami, car ma pensée est leur écho vivace.
J'ai vu s'éteindre en moi le soleil de la Grâce
Et s'accroître l'ombre profonde de l'enfer.

J'ai perdu le souci des choses éternelles,
Et cette nuit, avec la lune sur les flots,
C'est mon cœur qu'illumine à travers mes sanglots
Tout l'étalage vain de mes œuvres charnelles.

Toi qui t'en vins, ô mon ami, si noblement
Pour adoucir avec des paroles d'amant
L'amertume de l'heure à mon âme isolée,

Oh ! parle-moi du charme infini sur les cœurs
Qu'avait Jésus prêchant à de simples pêcheurs
Sur les sables fleuris du lac de Galilée.

PAUL SOUCHOY.

---

## La Terre

*Evolution de la vie à sa surface, son passé, son présent, son avenir*, par EMMANUEL VAUCHEZ [1].

Voilà un beau livre qu'il faut lire, car c'est l'histoire de la Terre et de l'Humanité, et celui qui l'écrit est un homme bien connu, de haute valeur intellectuelle et morale. C'est lui qui, de concert avec Jean Macé et Camille Flammarion, fonda la Ligue de l'enseignement qui a rendu tant de services à la France. Cette œuvre sort de l'ordre ordinaire des publications de notre époque ; c'est une vaste synthèse des connaissances actuelles de l'esprit humain sur la terre et ses habitants, où l'on apprend à com-

1. 2 vol. de luxe, grand in-8 illustrés, prix : 15 fr, chez Reinwald et Cie.

prendre ce qu'est véritablement la vie, d'où nous venons et où nous allons. On voit la grande loi divine du Progrès se manifester avec évidence dès le chaos primordial, depuis le protoplasma, par où commence l'être primitif, jusqu'à l'homme paléolithique et l'Humanité moderne. Tout cela est magistralement présenté et dans un style simple et noble. L'auteur est essentiellement spiritualiste. Tout en admettant les découvertes de nos sciences modernes, il proclame hautement, en s'appuyant sur la science spirite, l'indestructibilité des âmes et montre évidente et claire la grande solidarité du monde visible et du monde invisible. Rien de plus instructif et en même temps de plus consolant et réconfortant que cette belle œuvre de science vaillante et indépendante! Une de ses parties les plus intéressantes, c'est celle où il passe en revue toutes les religions : le paganisme, le jéhovisme, le christianisme, le catholicisme et le protestantisme. « Les religions, écrit-il, sont en pleine décadence. Le scepticisme a pénétré dans les temples et atteint les prêtres eux-mêmes. L'humanité va-t-elle se condamner à la vie positive, terre à terre et sans idéal ? Ne cherchera-t-elle plus à sonder le mystère de la destinée ? La religion du passé est morte, mais la science n'a pas dit son dernier mot ; et la science, qui peut le nier ? a sa grandeur et sa foi.

« Nous croyons avoir établi que l'existence actuelle est la continuation d'une existence antérieure. Tous ceux qui vivent ont déjà vécu ; tous ceux qui ont vécu revivront. D'où il suit qu'entre la fin de la vie actuelle et le commencement de la vie suivante, il peut s'écouler un temps où les âmes attendent leur heure de résurrection, flottantes dans l'espace, impalpables, inaccessibles à nos procédés d'investigation, mais pouvant nous manifester leur puissance par une action intellectuelle ou matérielle.

« La nouvelle religion aura donc un caractère entièrement scientifique. Elle fera la guerre aux légendes, aux miracles apocryphes, aux supercheries de toutes sortes. Mais elle ne repoussera *a priori* aucune affirmation, aucun fait. Elle exercera sur chaque chose et sur chaque homme les droits stricts et absolus du libre examen.

« De même qu'elle ne sera inféodée à aucune secte dépendante d'aucune tradition nationale ou locale, de même elle ne se liera à aucune morale dogmatique ni sacerdotale.

« La morale est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. Elle procède de la conscience humaine, chaque être en porte l'embryon dans son cœur », etc.

Et il s'écrie, à la dernière page de son beau livre :

« Maître des mondes, faites que tous les hommes vous cherchent, que les hommes s'aiment, qu'ils comprennent votre Loi ! »

Tout ce livre est plein d'élévation et de grandeur. Et ce qui m'a touché tout particulièrement, c'est ce respect pour les bêtes, les animaux qui nous servent si intelligemment, avec tant d'amour et de dévouement, et pour lesquels nous sommes si ingrats et si méchants. Puisque leurs âmes deviendront des âmes humaines, n'ont-elles pas droit à toute notre affection, tous nos soins, toute notre condescendance, ces pauvres âmes en évolution ?

Ce livre, dit Camille Flammarion, « c'est l'ascension de la pensée humaine dans la lumière. »

René Caillié.

---

## L'Ecole pratique de Magnétisme

Le lundi 2 octobre, dans son vaste local de la rue Saint-Merri, *l'Ecole pratique de Magnétisme* a brillamment inauguré la première série de ses cours.

M. Fabius de Champville, président de la *Société Magnétique de France*, a prononcé un discours très applaudi sur les origines de l'Ecole et les avantages de la médecine naturelle.

M. Durville, un praticien connu et apprécié, en parlant de la transformation des forces, a rattaché la théorie du magnétisme aux notions de la physique contemporaine.

Comme l'électricité, la lumière, la chaleur, dit-il, le magnétisme du corps humain est un mode vibratoire de l'éther, une manifestation de l'énergie.

Puis le docteur Encausse, plus connu sous le pseudonyme de Papus, a fait avec beaucoup de verve et de bon sens la première leçon de son cours de physiologie d'après une méthode synthétique qui n'est pas sans valeur.

Dans l'assistance, des professeurs, des médecins, et. ce qui paraît assurer le succès de l'école, une soixantaine d'élèves prenant des notes.

---

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

La 4e année de

## L'Almanach de la Question sociale

ILLUSTRÉ

*Année 1894*

Sous la direction de P. ARGYRIADÈS

On connait l'*ALMANACH de la QUESTION SOCIALE* et on sait le succès qu'ont obtenu ses trois premières années (1891-1892-1893). Celui de 1894, qui est en cours de préparation ne le cédera en rien aux trois premiers. Comme ceux-là, il contiendra des articles dus à la plume des plus fervents défenseurs du socialisme, en même temps qu'à celle de nos meilleurs littérateurs. De plus, il sera illustré de nombreux portraits et gravures. En un mot, la direction de l'*ALMANACH de la QUESTION SOCIALE* apporte à cet ouvrage tous les soins les plus minutieux, désirant en faire une œuvre attrayante et surtout importante au point de vue de la propagande socialiste.

L'*ALMAMACH de la QUESTION SOCIALE illustré pour 1894* sera un fort volume de 200 pages environ, et, comme les précédentes années, coûtera 1 fr. 50.

*Adresser dès à présent, pour que l'on puisse se fixer sur le tirage, les demandes avec mandat ou timbres-poste à l'Administration, 5, boulevard St-Michel, Paris.*

*P. S.* — Ceux qui demanderont l'almanach avant son apparition, auront l'avantage de recevoir de suite et comme prime une brochure de P. Argyriadès: **La Femme et le Socialisme**, traduction analytique de l'ouvrage de Bebel.

*Le Directeur-Gérant :* René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

5e ANNÉE. N° 60. DÉCEMBRE 1893.

# L'ÉTOILE

## PENSÉES

La Trinité céleste est composée de la Substance, la Force et la Loi. La Force est la Vie originelle, ou Dieu le Père. La Substance est l'Être originel, ou Dieu la Mère. Indissolublement unis, ils forment la substance vivante, le *Ensoph* ou la *Sophie*, l'Amour divin et la Sagesse divine, le Un sans limites de la Kabba'e. Incapables de se manifester en eux-mêmes, ils se manifestent dans la loi et par la loi, leur expression étant la *Parole*, le Logos ou le Fils, leurs manifestations dans l'humanité, l'Homme-Christ.

(L'Aurore).

∴

Pour vous, vous êtes d'ici-bas, mais, pour moi, je suis d'en haut: vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde; je suis descendu du Ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel.

*Jésus* (JEAN, VIII, v. 23; VI, v, 33; III, v. 13).

∴

Toute idée conçue dans l'âme est un ordre auquel obéit l'organisme: ainsi la représentation de l'esprit produit dans le corps ou une vive chaleur ou le froid; elle peut même engendrer ou guérir la maladie, et il n'y a rien là qui doive surprendre, puisque l'âme, *forme* du corps, est une même substance avec lui.

*Saint Thomas*

(SOMME THÉOL., 1re partie, p. 110).

∴

Dieu a fermé les ouvertures du cerveau de telle sorte que l'homme ne voit qu'à travers un verre obscur la gloire qui brille dans tout l'univers. Dans sa sagesse Dieu conduit l'homme par les chemins royaux du développement progressif, car, s'il pouvait percevoir plus de la gloire stupéfiante qui l'entoure, il se sentirait si rapetissé que la leçon importante de la vie ne serait jamais apprise, car il n'y prendrait aucun intérêt. Si toute la lumière des étoiles qui luisent sur votre corps se concentrait dans la pupille de votre œil, vous en seriez éblouis jusqu'à devenir aveugles. Vous ne pouvez pas supporter une quantité de lumière plus grande que celle qui vous est envoyée par une petite fenêtre circulaire, dont le diamètre ne mesure pas plus que la quinzième partie d'un pouce.

*Marie* (L'AURORE).

## Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

*Le 7 décembre* 1893, *de midi au soir.*

*Le 7 janvier* 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

# KABBALE MESSIANIQUE

## La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

### I

### LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

### CHAPITRE PREMIER (*suite*)

### B. — Commentaire

La quatrième des Séphiroth se nomme Chésed, la Grâce ou la Magnificence.

Selon Franck, elle représente l'expansion de la volonté.

C'est un principe masculin; c'est d'elle que sortent les âmes viriles.

Car la Kabbale reconnaît la distinction des sexes non seulement dans les corps, mais dans les âmes.

Après qu'une Ame a été créée dans Binah, l'Intelligence, elle descend et passe par Chesed lorsqu'elle doit être virile, par Géburah lorsqu'elle doit être féminine.

Et le sexe spirituel ainsi déterminé dans l'Ame ne change pas et demeure en elle immortellement.

*
* *

Chésed est, en Dieu, semblable à ce que fait un homme, non parce qu'il y est obligé par la néces-

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

sité ou un devoir étroit, mais parce qu'il le veut bien, sans que personne l'y force et par bonté pure.

On nomme Chésed Gédulah par opposition à Géburah.

Chésed est considérée comme ayant été l'inspiratrice d'Abraham, de même que Géburah fut celle d'Isaac et Tiphéreth celle de Jacob.

ALBER JHOUNEY.

## Note

Le plan que je me suis formé réléguant un peu loin la suite de la traduction, par le développement du commentaire des premiers versets, j'ai décidé de donner, en même temps que ce commentaire, la traduction du *Siphra Dzénioutha* jusqu'à la fin. Les curieux de Kabbale pourront ainsi la lire sans retard.

A. J.

*Voici donc la suite et la fin de la traduction du premier chapitre.*

25. Les Sculptures des Sculptures sous l'apparence d'un long serpent étendu çà et là.

26. Sa queue dans sa tête. Et il transporte sa tête derrière les épaules [1] et il s'indigne. Il observe et il se cache. L'un des mille jours brefs il se manifeste.

27. Il y a des bosses sur ses Squammes. Son organe générateur a un destin particulier.

28. Sa tête est brisée parmi les eaux de la grande Mer, selon ce qui est écrit : Tu as brisé les têtes des Dragons, parmi les eaux (*Psaume* 74, vers. 13).

29. Ils ont été réduits en un. C'est pourquoi le mot תנינם [2] a été écrit défectivement.

30. Les têtes, selon ce qui est écrit : Et la similitude sur les têtes de l'Animal, le firmament (*Ezéchiel*, chap. 1er, vers. 22).

---

1. De l'Epouse du Microprosope.
2. Le mot hébreu qui signifie *Dragons* (d'autres traduisent *baleines*, monstre marin).

31. Et Dieu dit : Que la Lumière soit, et la Lumière fut. Le sens est : Parce qu'il l'a dit, cela a été fait (*Psaume* 33, vers. 9). Et le degré הוה est d'abord rappelé seul. Et le mot ויהי (et elle fut), est aussi rapporté seul.

32. Ensuite les lettres sont inversées et réduites en un. Et la dernière lettre (ה) dénote la Shéhinah inférieure de même que, d'autres fois, la lettre Hé se trouve signifier la Shéhinah.

33. Mais elles sont pondérées en une seule Balance. Et les Animaux courent et reviennent.

34. Selon ce qui est écrit : Et Dieu vit la Lumière, qu'elle était bonne (*Genèse*, chap. Ier, vers. 4). Dites au juste qu'il est bon (*Isaïe*, chap. III, vers. 10). C'est pourquoi elles montent en équilibre.

35. D'abord il était seul. Mais toutes se réduisaient en un. Vau descendit et il se fit connaître. Et ils s'enlacent mutuellement, dans la puissance de Iod et de Hé, comme deux amants qui s'embrassent.

36. Six proviennent du surgeon de la racine du Corps.

37. La langue dit de grandes choses (*Daniel*, chap. VII, vers. 8).

38. Cette langue est cachée entre le Iod et le Hé.

39. Car il est écrit (*Isaïe*, chap. 44, vers. 5) : Celui-ci dira : Je suis du Tétragramme. Et il s'appellera Jacob. Et il écrira de sa main : Je suis du Seigneur. Et il aura pour surnom Israël. Il aura ce surnom, véritablement.

40. Celui-ci dira : Je suis du Seigneur. Il est descendu. Et toutes sont appelées בורר, et toutes sont cohérentes par la langue, cachée dans la Mère. Car celle-ci est ouverte à celui qui vient d'elle-même.

41. Le Père est au commencement, la Mère dans le milieu, et elle est couverte d'ici et de là ; malheur à celui qui dévoile leurs nudités!

42. Et Dieu dit (*Genèse*, chap. Ier, vers. 14) : Qu'il y ait des luminaires dans le firmament du ciel. Le mari a domination sur sa femme ainsi qu'il est écrit (*Prov.*, chap. X, vers. 25) : Et le Juste est le fondement du monde.

43. Ainsi Iod irradie deux fois. Et (d'une troisième sorte encore) il resplendit, et il passe dans la femme.

44. Et Iod demeure unique et seul.

45. Ensuite il monte à son degré, en haut, en haut. La femme s'obscurcit.

46. Et la Mère s'illumine, et elle est ouverte dans ses portes.
47. La Clef arrive, qui contient 6, et elle ferme la porte de la Mère.
48. Et elle s'applique à ce côté et à celui-là.
49. Malheur à celui qui ouvre sa porte.

(Traduit par A. JHOUNEY.)

---

## Religion Messianique [1]

### L'AME DU SALUT [2]

*Que nous défend le Courage ?*

Le Courage nous défend de trahir la Charité et la Vertu par lâcheté physique ou morale.

En eux-mêmes les mouvements de frayeur physique ne constituent pas des fautes, puisqu'ils peuvent être involontaires et inconscients : la faute commence lorsque la volonté ne combat pas la frayeur, ne cherche pas à la dompter, mais se livre à elle.

Il en va pareillement des frayeurs spirituelles qui peuvent saisir involontairement la pensée devant la difficulté d'une vertu, le poignant d'un sacrifice :

Il n'y a faute que lorsque la volonté confirme de telles frayeurs au lieu de les contrarier et de les asservir.

Le Courage nous interdit la paresse que déjà nous défendait la Justice.

Par la Justice. nous avons vu l'égoïsme, l'ingratitude sociale, l'iniquité de la paresse.

Le Courage nous en fait sentir l'avilissement.

*
* *

Quelles que soient nos fautes et si bas que

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Étoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et le numéro de novembre 1893).

nous soyons descendus, le Courage nous défend de nous croire à jamais incapables de Bien, et de désespérer de notre relèvement.

Il ne veut pas nous laisser traîner dans la résignation de l'infamie ; il s'en arrache avec nous.

*
* *

Le Courage nous défend d'imaginer que telle vertu nous est impossible, sans remède, par notre caractère ou notre tempérament.

Il ne nous engage pas cependant à nous illusionner, il ne s'oppose certes pas aux commandements de la Prudence qui nous prescrivent de discerner exactement notre nature morale ; mais, s'il ne nous cache point les obstacles presque insurmontables que nous rencontrerons à pratiquer telle spéciale vertu, il nous défend de nous abattre au pied de ces obstacles et, plus ils sont élevés, plus il nous découvre une occasion de grandeur à les conquérir et à les fouler.

*
* *

Le Courage nous défend le respect humain.

Il nous interdit la fausse honte qui, par crainte de l'opinion et des jugements humains, nous entraine à commettre le mal que nous désapprouvons et crée ainsi des coupables par timidité et des vicieux par convenance.

Le Courage nous défend d'abjurer le Bien à cause de ses insuccès matériels.

Et le Courage nous défend de laisser notre sentiment du Bien s'étioler, s'altérer et se détruire par l'influence des doutes que répandent la vue de pervers puissants ou les théories fatalistes et matérialistes de la société et du monde.

Nous n'avons à nous soucier, pour établir nos convictions, ni de la traîtrise des événements, ni de la victoire des menteurs ou des corrompus, ni des immoralités de la nature et de l'histoire, ni du splendide attrait des négations fameuses,

ni de la séduction intime des doctrines basses.

Le frisson intérieur de la Charité et de la Vertu ne doit se troubler devant rien, se rendre à rien; et il doit être pour nous plus que le monde, plus que toutes les paroles et les sciences des hommes et plus que nous-mêmes.

ALBER JHOUNEY.

---

## La Nouvelle Révélation sur les Evangiles

PAR LA DUCHESSE DE POMAR

Nous publions ici un Extrait des remarquables articles de Mme la duchesse de Pomar, parus sous le titre de: *La Nouvelle Révélation sur les Evangiles*.

Cet extrait est emprunté à l'*Aurore* du mois d'octobre 1893.

Quelque opinion que l'on ait sur la théorie mystique et historique dont les articles de Mme de Pomar développent les aspects, le rationalisme religieux ne peut qu'en approuver hautement le principe général : c'est-à-dire la pensée que les justes et les Saints unis à Dieu, après leur vie terrestre, auront part au gouvernement de la terre, lorsque la planète sera enfin régie par la Loi du Bien et rentrera dans l'Harmonie du Royaume de Dieu.

Car là ou triomphe la Loi de Dieu, triomphent solidairement tous ceux qui lui obéissent, et, le propre des saints étant de conformer leur volonté à la volonté de Dieu, ils agissent avec lui en profonde communion et sont victorieux de ses victoires.

A un tel point de vue l'idée de Mme de Pomar me parait incontestable et mérite l'examen.

Et je suis heureux, à cette occasion, de signaler également aux lecteurs de l'*Etoile* une autre série d'articles intitulés *Logosophie* et où la directrice de l'*Aurore* expose avec pureté et grandeur les enseignements du christianisme ésotérique.

L'*Aurore* a toujours gardé à l'Esotérisme l'esprit de religion et de haute spiritualité qui est son Ame intérieure, comme l'Esotérisme est lui-même l'Ame secrète des symboles, des prophéties et des traditions.

A. Jhouney.

*Voici l'extrait :*

« La chair et le sang ne peuvent pas entrer dans le royaume ; des pécheurs mortels ne peuvent pas gouverner durant l'époque du millénium. La plénitude du pouvoir spirituel ne peut pas être confiée à ceux qui doivent manger et boire, être revêtus de vêtements matériels, abrités dans des maisons construites par des mains, et qui sont sujets aux passions de l'envie, de l'ambition et de la convoitise de la chair.

« Avant que le sceptre soit mis dans leurs mains. les Princes de la royauté divine doivent être devenus des êtres spirituels et immortels; mais ce changement qui est produit par le Saint-Esprit peut se passer en un clin d'œil. Nous avons montré, en interprétant de la façon la plus simple et la plus naturelle les Annales Sacrées, que le Roi et plusieurs Princes ont déjà été sauvés. Dieu a sauvé le Roi et le Roi a sauvé les Princes, mais aucun ne gouverne encore. Parmi ceux qui, à la fin de l'époque juive, furent appelés, un petit nombre seulement fut trouvé digne. Le Père céleste sait combien il lui en faut, et nous pouvons être certains que le nombre sera complété.

« Le salut est venu une fois des Juifs, mais il n'en sera plus ainsi. Il doit venir aujourd'hui des Gentils. D'Abraham jusqu'à saint Paul, tous ceux de la lignée d'Abraham qui sont dignes de gouverner avec le Christ sont entrés dans le royaume et attendent. Les Gentils qui sont héritiers de la foi dans les promesses n'ont pas encore reçu les choses promises : ils attendent — éveillés ou endormis — un *autre* dernier jour; alors ils mettront de côté la corruption pour

revêtir l'incorruptibilité, et ils entreront dans la joie de leur Seigneur.

« Nous ne faisons que répéter l'histoire, elle est si nouvelle et cependant si vieille ! Mais la vérité est toujours la même.

« Heureux est celui qui aura part à la première résurrection, ou à la translation des *Saints Gentils*. Ceci sera accompli par le renversement et la destruction de tout le pouvoir Gentil, civil et ecclésiastique. Le jour du salut est aussi le jour de la condamnation. Si nous possédons la moindre capacité de discernement, sûrement nous lirons ceci dans la leçon du passé.

« Au moment où l'Eglise apostolique fut fondée, la Théocratie Juive, le Clergé, le Sanhédrin, le Roi et tous les autres représentants du gouvernement religieux n'ont-ils pas disparu ?

« Le Juif possède-t-il un pays, un Roi, un gouvernement, ou quoi que ce soit qui y ressemble ? N'est-il pas sans espoir, sans aide, abandonné, errant parmi les nations et dans le monde, inconsciemment prêt à accepter le royaume à venir, révélé dans les écrits de ses propres Voyants ? Les Juifs n'ont pas grand respect pour leurs Rabbins, sauf le respect que l'on a pour l'éducatien et le talent. Chaque jour l'histoire montre qu'il n'y a pas d'autorité dans la Synagogue :

« Une partie d'Israël est tombée dans l'endur-
« cissement jusqu'à ce que la multitude des Gen-
« tils soit entrée daus l'Eglise. »

« Le bon sens humain n'a que de la pitié pour l'aveuglement des Juifs, mais, de fait. cet aveuglement n'est-il pas préférable à la vue fausse des nations ? Pourquoi ne voyez-vous pas que ce qui a été écrit à propos de ce temps, l'a aussi été pour notre instruction ? Nous citons souvent cette parole banale : « L'histoire se répète », mais jamais on ne trouvera un meilleur exemple de ceci que dans la fin des temps des nations. Sous presque tous les rapports le monde chrétien est semblable au monde juif, alors que Jésus enfant

attendait de commencer son œuvre. Les Pharisiens ont leurs Eglises et leurs Synagogues dans tous les pays, et du haut de leurs chaires ils expliquent la loi et les prophètes d'après les traditions des Anciens. Ils font de longues prières, et enseignent comme des doctrines les commandements des hommes. Ils aiment à faire des salutations sur les places des marchés et dans les lieux de fêtes. Ils ont leur neuvaines, se confessent et font des aumônes pour être vus des hommes. Ils croient aux Anges, aux esprits, aux visions et inculquent le culte de la volonté et la pitié comme autrefois.

« Les Saducéens sont représentés par les hommes de science qui nient Dieu, les Anges et les âmes des hommes; qui prétendent que tout est matière et force, que l'homme physique est tout ce qui existe, que la religion n'est que superstition et la raison le seul guide vers la vérité; qui, n'ayant pas de foi, enseignent qu'il n'y a rien au-delà du témoignage des sens et en dehors du criterium de l'expérience.

« L'Essénien est aussi vivant aujourd'hui que lorsqu'aux jours de Jésus il se croyait un être très spiritualisé, se détournait de toutes les satisfactions des sens et vivait d'abstraction et d'extase.

« Le temple de Jésus est de nouveau fermé, l'égoïsme et l'indifférence règnent en maîtres.

« Les entreprises financières et les affaires occupent les esprits des hommes; le monde ne songe qu'au luxe et au plaisir. Mais derrière tout cela une idée vague et indéfinie, une attente de quelque chose qui doit arriver bientôt, soit en bien, soit en mal, pénètre l'atmosphère mentale, présageant l'accomplissement de la prophétie qui n'a été ni lue, ni annoncée.

« Pourquoi ne savons-nous pas discerner les signes des temps?

« Ce qui caractérise l'Eglise et la Société d'aujourd'hui, c'est l'orgueil national et la vanité religieuse. En Europe et en Amérique nos grandes villes rivalisent de luxe.

« Les Eglises se vantent du grand nombre et de la valeur de leurs institutions charitables. Leurs membres parcourent la terre et la mer pour faire des prosélytes, et appellent leur intolérance du zèle religieux. N'est-il pas vrai, aujourd'hui comme autrefois, « que l'orgueil marche devant l'écrasement? »

« Nous n'avons pas l'intention d'être prophète de malheur, ni de faire la leçon aux nations chrétiennes; mais nos yeux sont ouverts sur l'état actuel de la chrétienté, et nous voudrions faire comprendre à ceux qui ne sont pas aveuglés par la vanité nationale, religieuse ou personnelle, quel rapport existe entre l'état actuel du monde et la parole de la prophétie divine. Si l'étudiant veut se retirer hors de l'influence magnétique de ce grand dix-neuvième siècle, qui se vante de posséder plus de pouvoir, de sagesse et d'intelligence que les siècles précédents, il s'apercevra que le monde qui se cabre sous l'idée d'une domination morale, a pris le mors aux dents et se précipite aveuglément en avant, sans avoir d'autre but que l'excitation du mouvement et le mépris de tout gouvernement. Aucune loi de Dieu n'a de prise sur le monde, aujourd'hui, car toute croyance au divin est tenue pour superstitieuse.

« Celui qui voit tout cela, qui comprend l'esprit de l'époque et qui est familier avec le génie des Ecritures sait que la fin est très proche. Les grands hommes du monde, ses Rois, ses directeurs, ses penseurs, ses philosophes, son clergé et ses guides spirituels ont presque terminé leur carrière. Dans le tourbillon de leur course précipitée, dans l'éclat rapide de leur progrès sans but, tôt ou tard ils se heurteront contre Dieu, et cette collision amènera la destruction finale et complète. Ils disparaitront et les Saints s'empareront du Royaume.

LADY CAITHNESS, duchesse DE POMAR.

# L'Ame universelle

## LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

### 10e LETTRE

*Le calorique, l'électricité, les corps terrestres.*

Il n'est certes pas besoin de ma participation pour vous rendre attentif au rôle que d'aussi puissants agents, tels que le calorique et l'électricité, doivent jouer en face de l'OD. Cependant, la complication croit ici de telle façon, que je ne vois point de place pour eux dans le cadre étroit de ces lettres, et que je me vois forcé de me restreindre à exposer quelques faits seulement, le plus brièvement possible. *Portez un vase de charbons ardents à la rencontre d'un haut sensitif*, ou allumez de l'esprit de vin dans son voisinage, ou bien conduisez-le à la distance de quelques pas d'un feu allumé, ou encore jetez vis-à-vis de lui quelques boulettes de potassium sur de l'eau, et demandez-lui la sensation qu'il éprouve devant ces différents phénomènes. Vous, ainsi que votre sensitif, serez confus d'être obligés d'entendre dire que ce n'est pas de la chaleur qui lui vient par tout ce feu d'artifice, mais que la fraicheur est la sensation prédominante. Donnez-lui un léger bâton, d'environ un mètre de longueur, qu'il tiendra par le bout dans la main gauche, et devra allumer à l'autre bout; il trouvera que le bâton refroidit dans sa main pendant qu'il brûle. Au lieu du bâton, mettez-lui dans la main une tige de fer, un tube en verre ou en porcelaine, et faites-les chauffer au-dessus du tuyau d'apiration d'une lampe d'argent, il vous dira, en secouant la tête : Ils deviennent tous froids. L'explication de cette anomalie dans la loi du calorique est simplement celle-ci : *que l'élévation de la température ainsi que l'acte de combustion développent de l'od.*

*Introduisez dans la chambre obscure un fil de métal*, de l'épaisseur d'un tuyau de paille à peu près, de façon qu'un bout soit dans l'intérieur et l'autre en dehors, en passant à travers la porte par exemple;

vous mettrez ce dernier bout sur un réchaud incandescent et le chaufferez. Dès que la chaleur commencera à l'extérieur, le sensitif vous annoncera, dans l'obscurité, l'apparition d'une petite flamme lumineuse sur la pointe du fil qui est près de lui.

Sans m'arrêter, je vous parlerai de l'électricité, mais en peu de mots. La sensation prédominante que tous les sensitifs indiquent, quand ils sont conduits dans la proximité *de grands corps électrisés positivement, est la fraîcheur, mais un électrophore frotté donne du tiède.* Battez fortement un gâteau de résine avec la queue d'un renard devant votre sensitif, dans l'obscurité, et dites-lui de le regarder sur le côté; vous entendrez: qu'on y voit monter une lueur particulière, semblable à de la flamme, d'environ un demi-mètre de hauteur; la queue ressemblera à un cylindre d'une luisante blancheur; la flamme du gâteau disparaîtra au bout de quelques minutes, mais, pendant qu'elle flamboiera, elle dégagera une fumée luisante, qui montera jusqu'au plafond, ou elle formera un grand cercle éclairé, comme cela a lieu avec les cristaux et les pôles des aimants. J'ai une très grande machine électrique, dont les pieds sont posés sur le parquet de la chambre ainsi que le conducteur; le tout forme un assez grand appareil; lorsque la machine est en repos, les sensitifs moyens ne voient presque rien dans l'obscurité; si l'on met le plateau dans un mouvement assez lent pour que la lumière électrique ne puisse devenir visible, tout l'appareil devient néanmoins d'un blanc luisant. Quelques sensitifs en firent la singulière comparaison avec une voiture chargée de chaux qui offre un aspect d'une blancheur semblable.

Une bouteille de Kleist, chargée, leur apparut d'outre en outre lumineuse Un long fil de fer, conduit par la chambre obscure, avec les deux bouts en dehors, sur lequel je fis la décharge d'une de ces bouteilles en dehors, devint, après chaque commotion, blanc lumineux dans toute sa longueur, pendant quatre à cinq minutes.

Au moment de la décharge, les sensitifs virent passer tout le long du fil, avec la rapidité de l'éclair, une lueur plus claire, de laquelle ils me décrivirent l'exacte direction, depuis le point d'entrée du fil jusqu'au point de sortie.

De la pile de Volta, je ne mentionnerai que ce fait: que le fil polaire fermé devient, non seulement incan-

descent, lumineux par lui-même, mais qu'il est encore entouré d'une lumière en forme de spirale, qui tourne et jaillit vivement autour de lui. On serait autorisé à croire que ce seul fait devrait porter les physiciens à prendre le plus vif intérêt à ces expériences. Ce qu'ils ont mis au jour avec une extrême subtilité d'esprit, chaque enfant sensitif pourra, pour ainsi dire, leur en faire la description ; *je veux parler de l'appareil d'Ampère avec* ses courants voltaïques. Quelque jour se rencontreront sans doute quelques physiciens sensitifs, comme j'ai déjà trouvé une douzaine de médecins sensitifs.

Le calorique et l'électricité sont donc de puissantes sources d'od. Mais je me vois contraint de m'interdire de développer ici la richesse des phénomènes qu'ils présentent ; je préfère vous conduire près de la dernière et la plus importante de ces sources d'od.

Monsieur Anschutz, capitaine-commandant au service de l'Autriche, un bon sensitif moyen, était malade, alité à Baden ; son irritabilité était montée à un haut degré pendant la maladie ; étendu sur son lit, privé de sommeil, il fut étonné de voir les gonds et la serrure de la porte qui était en face de lui, chaque fois que les nuits étaient très noires, tandis qu'il lui était impossible de distinguer autre chose dans la chambre. Il reconnut que ces objets avaient une lueur, qu'ils émettaient eux-mêmes de la lumière.

D'autres, mais de hauts sensitifs seulement, virent luire toutes les serrures des meubles, toutes les clefs, tous les objets dorés dans leur chambre, chaque clou sur la cloison, et les virent émettre de petites flammes ou de la fumée luisante.

Je rassemblai des échantillons de plusieurs métaux. tous les sensitifs les trouvèrent, sans exception, faiblement luisants, les uns plus et les autres moins clairs, mais visibles à tous. Une armoire vitrée contenant de l'argenterie de toute espèce apparut dans l'obscurité, et petit à petit, toute pleine d'un feu délié. Lorsque j'éprouvai des corps d'un autre caractère tels que: le charbon, le sélenium, l'iode, le soufre, ils furent également trouvés lumineux. L'aspect de ces corps présentait de l'incandescence, comme dans l'état de phosphorescence ; ils étaient comme transparents ; on pouvait les voir dans leur intérieur. Pendant cette incandescence, les hauts sensitifs remarquèrent, tout autour de ces substances, la même émanation lumineuse ressemblant à une flamme et

se dissipant en cette fumée qui nous est déjà connue par d'autres émanations odiques concentrées.

Ici, comme là, elle se laisse diviser et dissiper par le souffle et le mouvement de l'air, et est, en plus d'un cas, apte à éclairer les doigts qui tiennent ces corps. Les couleurs n'étaient pas les mêmes, et ceci fournit un moyen certain pour contrôler l'exactitude des observations. Ainsi, tout ce qui était de cuivre fut vu dans une incandescence rouge, entouré d'une flamme verte ; l'étain, le plomb, le palladium, le cobalt bleu ; le bismuth, le zinc, l'osmium, le titan, le potassium rouge ; l'argent, l'or, le platine, l'antimoine, le cadmium blanc ; le nickel et le chrôme verdâtre se fondant dans le vert-jaune ; la lueur du fer bigarrée, présentant les couleurs de l'arc-en-ciel ; l'arsenic, le charbon, l'iode et le sélenium rouge ; le soufre bleu, ainsi que les sensitifs moyens l'ont vu plusieurs fois.

Les corps composés étaient également lumineux ; les uns d'une manière surprenante, tels que le théobromine blanc, l'acide parabanique d'un bleu admirablement beau ; la chaux vive rouge.

Je mis plusieurs centaines de préparations chimiques dans une boîte portative dont les rangées étaient très serrées. Je la déposai dans l'obscurité, où je l'ouvris pour placer les objets. Les sensitifs moyens n'en virent que quelques-uns, mais les hauts sensitifs les virent tous, sans exception, plus ou moins luire. Après un plus long séjour dans l'obscurité, les murs mêmes de la chambre obscure parurent d'une lueur blanchâtre délicate. Cela alla si loin, qu'à la fin, tous mes voyants remarquèrent tout ce qui était dans la chambre comme dans un crépuscule. Ils me virent moi-même, qui ne voyais absolument rien, et ils me prirent par le bras, et me conduisirent, avec la plus grande sécurité, à travers mes préparations.

Ainsi tout est lumière, tout, tout ! Nous sommes dans un monde plein de matière lumineuse.

Ainsi que le soleil émet une quantité de lumière extrêmement forte, celle qui émane généralement de toutes choses sur la terre est extrêmement faible. Les corps légers, tels que : les cotonades, les draps, le bois, l'argile, luisent plus faiblement. Toutes les pierres sont lumineuses.

*Parmi les corps amorphes, les métaux et les substances simples, en général, sont les plus lumineux.* La lumière de tous ces corps est plus faible en inten-

sité que de ceux cités plus haut; mais, par contre, elle est infinie en étendue.

Cette lumière est-elle ODIQUE?.... Elle l'est, parce qu'elle porte tous ses caractères en elle, ainsi que les influences des sensations sur tous les sensitifs.

Mettez des métaux, à votre choix : du soufre, de l'iode, ducharbon, de la graptiéle sur une planchette, et faites mettre le creux de la main gauche d'un haut sensitif par-dessus ; vous apprendrez qu'elle se sentira affectée de frais ou de tiède, d'agréable ou de nauséeux, et plus fortement par ceux qui luisent le plus clairement, moins par ceux dont la lumière est plus mate. Donnez-leur alternativement des corps de toutes les façons, solides on liquides, à découvert ou renfermés dans des bocaux, dans la main nue ou gantée, à chacun ils seront impressionnés différemment, plus frais ou plus tièdes, plus agréables ou plus nauséeux, et, parmi ces corps, il y en a qui, par des influences accessoires, ont des propriétés très prononcées, tels que : le soufre, le brome, le bichromate de potasse, le gaz oxygène, l'arsenic, le mercure et le cuivre; mais, par la sensation, les sensitifs distingueront et gradueront chacun d'eux d'après son caractère odique.

Ainsi l'OD concentré ne coule pas seulement de sources spéciales, mais c'est un don général de la nature, un dynamide irrégulièrement partagé, répandu partout, comme le sont le calorique, l'électricité, l'affinité, la pesanteur ; et il pénètre et remplit l'univers du plus petit au plus grand.

*(A suivre.)*

---

# SOCIALISME CHRÉTIEN

## Conférences de l'abbé C. M.

### I. — LES TROIS PHASES DE L'HISTOIRE HUMAINE

Ceux d'entre vous qui ont lu les philosophes marquants de notre siècle savent que l'Histoire,

à leur gré, se divise en trois ou quatre périodes systématiques, sur lesquelles il sont au reste peu d'accord. Leur désaccord en ce chapitre comme en tous les autres vient du manque de profondeur et du manque d'étendue dans leurs points de vue, toujours partiels sinon sectaires. Le seul point de vue complet, le seul critérium infaillible, en philosophie de l'histoire comme en toute autre philosophie, c'est non pas ce qu'il nous plait ni ce qu'il nous semble, mais ce qui est : « Qui es-tu ? demande Moïse à Iévé. — Je suis celui qui est » répond Dieu. Ce qui est, l'Etre tel qu'il est, voilà le seul absolu, voilà la loi et le juge.

Donc, qu'est-ce qui est ?

L'Etre est double : masculin et féminin, actif et passif, force et inertie, esprit et matière. « *Ad imaginem Dei fecit eum ; masculum et fœminam creavit eos.* »

Par conséquent, toute l'évolution de l'Etre, qui est double, doit consister dans l'union progressive de ce double, dans la pénétration successive de l'inertie par la vie, du passif par l'actif, de la matière par l'esprit. Et jusqu'à l'harmonie finale, qui sera l'adaptation parfaite de l'un à l'autre, on peut compter en gros trois phases principales : de pénétration commençante, d'union équilibrée, de transformation complète.

## I

C'est une vérité constatée aujourd'hui par la science comme elle fut de tout temps affirmée par l'Esotérisme, que la vie est partout, même dans le minéral. Mais ce qui la distingue nettement dans l'homme, c'est qu'elle s'y rend compte d'elle-même, et de son but, et de sa loi, et qu'elle y peut diriger librement ses actes, d'après cette loi, vers ce but, que sa raison lui montre et que sa conscience lui impose.

Là seulement, dans le règne humain, se pose donc pour la première fois aux êtres d'ici-bas la

question de *religion*: « Veux-tu, oui ou non, te *relier* au monde supérieur, au monde divin? »

Si intelligent qu'il ait pu être, si tant est qu'il ait jamais existé, cette question ne s'est jamais posée au singe anthropoïde. C'est cette question posée qui a commencé l'homme; et, résolue, elle l'achèvera. La vie de transition par la lutte et par la souffrance se prolongera pour nous sur la terre ou dans d'autres purgatoires, tant que nous n'aurons pas donné à cette question une solution victorieuse. Et, en attendant, la vraie mesure de l'homme en chacun de nous — je ne dis pas de l'animal humain — est déterminée par le degré où s'élève notre esprit dans l'intelligence de cette question, par l'étiage de notre vie dans sa réalisation.

De là plusieurs idées surgissent.

La religion est le sentiment humano-divin qui pousse toutes et chacune des âmes à chercher cette intelligence de l'au-delà et à réaliser ce rattachement. — Une religion est une organisation d'enseignement intellectuel et d'exercices pratiques pour conduire à ce but un certain nombre d'hommes. — Un homme religieux est un homme qui travaille de toute sa force à pénétrer cet enseignement et à atteindre ce but. — Un livre sacré est un livre qui donne, sous une forme tantôt didactique, tantôt parabolique, l'enseignement du but, des phases et des moyens de notre reliement, de notre rattachement divin. — Un Christ est un homme qui réalise complètement en lui cette union, cette pénétration humano divine. — Et le Christ Jésus est la perfection absolue, non seulement par acquêt, mais par innéité, de l'homme parfaitement uni à Dieu, de l'Homme-Dieu parfait.

Avant ce terme lointain et sans terme, l'évolution de l'homme vers le dieu qu'il doit devenir se divise, avons-nous dit, en trois phases, en trois vies différentes. Sans doute, les caractères spéciaux de la seconde se devinent déjà et se dessinent vaguement dans la première, ceux de

la troisième dans la seconde ; sans doute la période de transition entre l'une et l'autre constitue l'être mi-partie de l'une et de l'autre, comme dans le minéral s'agite déjà la force d'accroissement qui spécifie le végétal, comme le zoophyte se peut classer, soit encore dans le règne végétal, soit déjà dans le règne animal. Mais chaque phase de l'évolution spirituelle a néanmoins son acte spécial, qui est : pour la première, de se purifier, de se séparer, de s'affranchir toujours davantage de la vie inférieure ou animale, et tel est bien le sens du nom qu'on lui donne : vie purgative ou purgatorielle.

L'or se trouve le plus souvent dans le sol à l'état mêlé, sous la forme de minerai, et force est de le séparer d'avec sa gangue, par le feu, dans le creuset.

Avez-vous réfléchi à ce que serait cette opération, si le minerai était sensible ? Sentir le feu violemment s'introduire en vous, vous séparer de vous-même, vous arracher morceau à morceau ce qui est vous, ce qui tient à vous et à quoi vous tenez par toute la surface sensitive de votre être, quelle torture ! Comme à notre sensibilité cela semble cruel et déraisonnable ! Non pourtant, cela n'est ni injuste ni déraisonnable. Vous êtes or, vous êtes le métal supérieur et pur ; il est donc raisonnable, pour que vous soyez vous, de vous débarrasser de ce qui est inférieur et vous retient au-dessous de vous-même.

Vous avez souffert, mesdames, et vous aussi, messieurs, car la douleur ici-bas est pour tous. Et peut-être, sous les étreintes de la souffrance et son obstination, avez-vous senti dans votre âme monter le doute ou même le blasphème. Le pourquoi de la souffrance vous apparait aujourd'hui, n'est-ce pas ?

L'âme est d'or, d'or sensible, mais elle se trouve mêlée ici-bas à de plus vils métaux qui annulent ou paralysent en elle ses forces et ses qualités pures. Et elle y tient, à ces molécules inférieures, avilissantes, qui cependant la re-

tardent, la diminuent de sa puissance pure et de son pur bonheur. Quel moyen trouver. je vous le demande, pour se séparer sans douleur d'une partie de soi-même, d'une chose qui tient à vous et à laquelle vous tenez ? Il n'y en a qu'un vraiment, c'est de couper vous-mêmes le lien, non par à-coups, avec arrêts suivis de recommencement : tous ces retards ne servent qu'à prolonger la souffrance ; mais virilement, d'un seul coup : la souffrance sera plus brève, l'opération plus sûre; et, le lien coupé qui la retenait en bas, votre âme, selon sa nature, s'élèvera sans obstacle.

Evidemment, certains hommes, quand on leur parle de hausser leur âme, sont comme des aveugles à qui on parlerait lumière ou comme des sourds auxquels on vanterait la musique. Ils ont peut-être au complet les cinq sens animaux, mais le sens vraiment humain, le sens spirituel, leur manque. Quelques-uns même, se faisant un honneur de ce qui est leur infériorité, raillent ce qu'ils ne comprennent pas et méprisent ce qui les dépasse. Qu'ils rougissent plutôt et s'affligent. Si vous n'aviez pas le sens de la vue et qu'il dépendit de vous de l'acquérir, certes vous feriez effort, tant sont désirables les jouissances que la cécité physique supprime. Plus encore mille fois la cécité spirituelle ! Et vous êtes aveugles de l'esprit, et vous ne voyez pas les choses d'en haut, parce que vous regardez toujours en bas, parce que vous êtes en bas et que vous y restez. Ce n'est pas dans le marais, au pied de la montagne, c'est du sommet que l'on voit haut et loin. Montez donc ; montez ! vous dis-je.

Pourquoi dire : « Plus tard ! » Eh ! vous n'êtes donc pas las d'être apprentis de la vie et serfs de la matière ! Si souvent et si durement notre instrument de maîtrise nous frappe sur les doigts ; si souvent et si durement cette matière, même la plus savamment domptée, se retourne contre nous ; cette vapeur, par exemple, dans la

locomotive qui brise et déraille et fait des catastrophes !

A l'œuvre, tous, tout de suite, et courageusement, maçons du grand ouvrage ; tous, élevons en nous et hors de nous, quoi qu'il nous en coûte, cet édifice qui se construit, non pas de pierres avec équerre et truelle, mais de vertu et de science avec l'intelligence et la volonté.

* * *

L'édifice de votre individualité d'abord.

Pour le chercheur lent qui suit un à un tous les anneaux de l'évolution vitale, le point précis des transitions est peu marqué, et les êtres intermédiaires semblent indécis entre un règne et un autre. La différence néanmoins est éclatante entre deux types parfaitement accusés, à raisonnable distance des frontières ; entre un chêne et un aigle, par exemple.

Or, avez-vous bien réfléchi, Messieurs, à l'impression que devrait ressentir l'être qui se rappellerait son passé lointain, d'avant la transformation de l'espèce, et qui tout à coup le retrouverait devenu ce présent si dissemblable ; l'être qui jadis aurait été un arbre et qui s'en souviendrait et qui maintenant se sentirait oiseau ?

La doctrine géologique suggère ces étranges hypothèses, puisqu'elle attribue l'origine de notre planète à un amas nuageux d'où sont sortis successivement tous les êtres terrestres ; et la doctrine transformiste affirme, attribuant logiquement tout l'itinéraire et toutes les étapes à cette parcelle du nuage cosmique qui est devenue un homme.

Donc, calculez la différence et mesurez l'impression.

Voici une goutte d'eau enfouie dans le sol. Tout à coup, elle est séparée, arrachée de cette motte de terre avec laquelle elle fait corps, et entraînée dans les veines d'une plante. Là, elle est pénétrée par la force vitale qui anime cette

plante; sous cet influx, elle se transforme, elle devient sève, et, d'un jet régulier, circule, parcelle vivante de vie végétative. D'un mouvement plus ou moins rapide, elle se meut, l'hiver et l'été... mais combien à l'étroit, serrée dans le corset d'écorce, retenue encore au sol par les racines de l'arbre, bornée à la seule étendue des rameaux et des feuilles! Ah! si elle pouvait être un atome de cette fourmi seulement, qui du moins marche! Si elle pouvait, mieux encore, être une parcelle vivante de ce quadrupède, de ce cheval qui galope, crinière au vent! Eh! il est encore retenu au sol par la pesanteur, si agile qu'il soit, ce coureur des prairies et des routes. Si elle pouvait devenir parcelle vivante de cet oiseau que le sol ne retient plus et que ses ailes emportent vibrant et chantant dans l'espace!...

C'est fait! Tous les atomes dont est composé le corps de l'aigle ou de l'alouette ont franchi toute l'échelle de l'évolution, depuis l'état minéral, inerte, jusqu'à cet état de chair vivante qui plane, affranchie du sol, dans la pure et libre lumière.

Et quand sont-ils montés à des facultés si différentes et supérieures? lorsque, se déprenant de leur vie actuelle, inférieure, ils se sont livrés docilement au principe vital supérieur. L'évolution est à ce prix : renoncement à ce que l'on est, union à ce que l'on doit être.

Mais c'est l'atome central, *la monade consciente*, qui importe pour la pure volupté de cette odyssée. Quel désir elle eût dû avoir, si elle avait su, cette âme de primevère dont parle Taliésin, quelle impatience, de devenir l'âme d'un homme, d'un homme intelligent et heureux!

Or, je vous prie, quelle est de l'une à l'autre la différence spécifique? Deux pas : du règne végétal au règne animal, du règne animal au règne humain. Et maintenant ne savez-vous pas que la vitesse s'accélère et que la distance parcourue dans le même espace de temps se multiplie, à

mesure que le mouvement s'approche du centre? Puisque tout ce qui existe est né de l'esprit, même la matière, l'être que nous sommes, en montant vers l'esprit, se rapproche donc de son centre ; par conséquent la distance franchie et la différence obtenue entre l'homme actuel et l'espèce qui suit est plus considérable que de la plante à l'animal, que de l'animal à l'homme. Plus de différence qu'entre l'arbre et l'aigle! Entendez-vous? Supputez donc là-dessus les facultés, les puissances d'intellect, d'amour et d'action que nous promet notre prochaine étape.

Oh! oui, la sensation devra être étrange et délicieusement troublante de l'atome qui se sentira franchir cette ligne, cet équateur, donne vie à une autre vie si supérieure. La minute où nous perdrons comme dans un paradisal sommeil la notion claire et la nette possession de notre vie précédente et nous sentirons entrer dans la vie autre, dans la vie supérieure, cette minute sera divine ; et la sensation sera vertigineuse de cet état naissant, de cette combinaison nouvelle, personnelle, vécue, consciente !

La vie même purement animale dans l'homme fait de cet instant génésique la suprême et hallucinante volupté, lorsque le corps seulement engendre un autre corps. Combien et infiniment plus voluptueux doit être, d'une volupté absolue, toute vitale, toute pure, cet instant génésique de l'engendrement de l'âme nouvelle, de l'âme, entendez-vous, de l'âme tout sensation et tout tendresse, lorsque, déprise de sa charnelle ergastule, elle se prendra, union ineffable ! à cet autre elle, son moi céleste, son corps spirituel, tout électricité et tout lumière, tout sensibilité et tout acte, tout santé et tout sainteté, tout jouissance et puissance !

L'abbé C. M.

(*A suivre.*)

# L'Abbé Roca

## NOTES BIOGRAPHIQUES

Nos frères et nos lecteurs seront heureux de trouver ici quelques détails biographiques précis concernant l'apôtre-martyr du Christ social, l'abbé Roca.

L'apôtre est né à Fourques (Pyrénées-Orientales) le 26 avril 1830, à deux heures du matin ; il reçut les noms de Paul, Antoine, Etienne (ceux de l'apôtre des nations, du grand anachorète et du premier martyr).

A vingt ans (28 octobre 1850), il entra au service de l'Université de France, comme professeur.

Pendant l'épidémie qui décima la commune de Pollestres en 1854, il se dévoua aux cholériques qui s'étaient trouvés privés tout à la fois de maire, de curé et de médecin.

Il fut ordonné prêtre à Paris le 29 mai 1858.

Il fonda à Perpignan l'établissement du grand Saint-Louis de Gonzague, dont il fut nommé directeur.

Il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Perpignan le 9 octobre 1869.

En 1870, il quitta Perpignan et passa dix ans à Barcelone ; pendant ce séjour il visita toute l'Espagne.

En 1880, il voyagea en Amérique, en Suisse et alla à Rome [1].

Enfin, à partir de 1882, commencèrent ses publications : *le Christ*, *le Pape et la Démocratie*, *la Crise fatale et le Salut de l'Europe*, *la Fin de l'Ancien Monde*, *Monde Nouveau*, *Nouveaux Cieux*, *Nouvelle Terre*.

Et jusqu'à sa mort son existence ne fut plus

---

1. C'est dans ces voyages que la contemplation clairvoyante du Monde moderne inspira à notre frère les idées génératrices de ses livres et de son apostolat.

que travaux, épreuves et persécution courageusement subie.

A. J.

---

## Souscription

### EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

*Erection d'une Pierre commémorative*

L'*Etoile* avait ouvert une souscription en faveur de l'abbé Roca. La mort, si cruellement prompte, de notre Frère, a rendu inutile le dévouement de ses amis et arrêté la souscription.

Mais nous avons pensé que le meilleur usage à faire de la somme qui nous reste en caisse et de celles qu'on pourrait encore nous adresser, serait de les consacrer à l'érection d'une pierre commémorative à la mémoire de notre frère, qui serait placé sur sa tombe et porterait l'inscription suivante :

A L'ABBÉ PAUL ROCA,
*Apôtre et martyr du Christ-Esprit-Humanité*
*Ses frères et ses admirateurs.*

Nous laissons donc la souscription ouverte et toute somme qu'on nous adressera sera consacrée à l'accomplissement de l'hommage funéraire que nous voulons rendre à la mémoire de notre frère regretté.

*L'Etoile.*

---

## Les Fêtes franco-russes

### LE DÉPART

*Les adieux du poète*

Ces fêtes splendides et inoubliables pour lesquelles ni autoritarisme ni les roueries de la politique n'avaient rien préparé, sont la plus

éclatante manifestation de la Providence agissant mystérieusement dans l'histoire des peuples. Ç'a été l'Ame de la France s'unissant d'Amour avec l'Ame de la Russie pour le triomphe de la justice et de la paix. Le contraste a eté frappant : quand d'un côté le sol retentissait sous la trainée des sabres exubérant d'orgueil et d'insultes, de l'autre c'étaient des appels à la fraternité et des cris d'amour. Dure et sévère leçon pour les batailleurs et les conquérants !

Voici le dernier écho de ces fêtes splendides.

La veille du départ de la flotte russe, dans la soirée, après le bal du *Pamiat-Azova*, le fils de Jules Barbier, M. Pierre Barbier, l'auteur de *Vincenelle*, a été reçu par l'amiral Avellan à bord de l'*Empereur-Nicolas Ier*, comme représentant de l'œuvre des Dames françaises et de la *Nouvelle Revue*, et lui a lu une pièce de vers, *Dernier Salut*, qui résume l'impression de la nation française au cours des fêtes franco-russes. L'amiral a remercié le poète avec beaucoup d'effusion, et les officiers du bord, qui l'avaient invité à dîner, lui ont fait répéter ses vers. La lecture s'est terminée par une très chaude ovation suivie de toasts vibrants à la France et à la Russie, au tzar et au président ; à Mme Adam, aux femmes françaises.

Nous donnons les dernières strophes de cette pièce de vers, qui fera vibrer les cœurs français comme elle a fait vibrer les cœurs russes.

. . . . . .

Crions : « Vive la paix ! » les yeux sur le drapeau !

Russes, nobles amis, vous lisez dans nos âmes !
Allez rendre à Cronstadt notre salut joyeux !
A vos femmes portez le salut de nos femmes !
C'est la communion des mères sous les cieux !

Offrez-leur ces présents qui ne sont qu'un symbole.
Et cette fleur d'azur qui dit : « N'oubliez pas ! »
Et vos enfants sauront, instruits par leur parole,
Que la France est fidèle à qui lui tend les bras !

Vous vous étiez chargés du plus touchant message
Qu'ait inspiré le ciel et non point le hasard !
Si vous avez senti nos cœurs battre au passage,
Reportez maintenant notre message au Tzar :

Il n'a pas craint d'aimer un peuple qu'on dénonce
Comme affolé toujours d'une aveugle fureur !...
Russes, ce peuple est juste... Et voici sa réponse:
Nos cœurs républicains aiment votre empereur !

# SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

## L'Émancipation de l'homme

### DEUXIEME ENTRETIEN

Mes frères, la parole de Dieu demeure la loi des mondes malgré les forces dévastatrices et la dépravation du sens moral des créatures.

La parole de Dieu se transmet de région en région, depuis les profondeurs de l'Empyrée céleste jusqu'aux plus humbles faces des humanités peuplant les espaces de l'Univers.

La parole de Dieu se répercute d'écho en écho spirituel, mais la sonorité dépend de la distance qui sépare l'écho spirituel de l'esprit humain.

Lorsque l'esprit humain se trouve rapproché de l'écho spirituel, il comprend la parole de Dieu et il doit la mettre en pratique sous peine de châtiment et de déchéance.

L'écho spirituel est aujourd'hui si près de vous, mes frères, qu'il y aurait folie et crime, tout à la fois, de le nier. Écoutez donc la parole de Dieu et courbez-vous sous sa justice sans désespérer de sa miséricorde; faites l'étude de la loi divine et que cette loi dicte vos lois humaines.

« Tu ne tueras pas, — dit la loi, — tu marcheras « dans l'amour ; et tu consacreras ta vie tempo-

« raire à préparer ta vie future. Tu éclaireras la « route si elle est obscure, et tu sémeras le long « de cette route pour ceux qui devront te suivre.»

Amour, perfectibilité, loi immuable de la création intelligente, force de l'Univers, lien indissoluble des esprits à Dieu, marche des humanités dans la voie lumineuse, quelle patrie à travers toutes ces patries soumettez-vous à l'application de vos éternels principes ? Aucune. — Chez toutes, Dieu, l'amour et l'honneur sont travestis, niés, insultés. Chez toutes, la force établit le droit, le meurtre, la pression, l'ignorance, le despotisme et la lâcheté. Chez toutes, les hommes sont égoïstes, frivoles et cruels. Chez toutes, les hommes se trompent, se haïssent, se tuent les uns les autres ; chez toutes, la paix est un calme trompeur, la guerre une manifestation décorée de titres et de gloire; chez toutes enfin, la face de l'immortalité se nomme la mort.

De ma fermeté à décrire votre imperfection morale, mes frères, le but est de vous amener au repentir. Je me tiens à la portée de vos souffrances pour mieux vous en expliquer les motifs, et je détaille votre passé pour vous délivrer de l'orgueil, comme votre avenir pour vous faciliter le courage et la liberté d'esprit.

D'autres échos spirituels se joignent à moi et nous nous partageons le travail de vous instruire, de vous fortifier avec la parole divine.

L'amour proprement dit, dans le sens spirituel, est un sentiment qui prend racine dans la conviction de la fraternité universelle ; il augmente en raison de la sensibilité de l'âme et de l'avancement de l'esprit. L'attraction des êtres charnels les uns pour les autres n'est qu'un principe déterminant de la nature animale, et le sentiment qui nait de cette attraction devient de l'amour seulement lorsqu'il s'élève par le sacrifice de la personnalité et qu'il résiste à l'élément destructeur de la matière.

La matière méprisée par l'âme, c'est le triomphe de la spiritualité sur la nature animale.

L'esprit s'éclairant des lumières de la raison, c'est le renversement des pusillanimités et des hontes ; c'est l'ardente aspiration de l'intelligence créée vers l'intelligence créatrice ; c'est l'amour fraternel s'érigeant sur le tombeau des attractions charnelles et découvrant l'immortalité de l'amour !

L'amour divin couronne l'esprit purifié des attractions charnelles pour l'amour fraternel, et l'amour fraternel est une suite d'ovations à la gloire de Dieu.

Fraternité, tu embrasses toutes les conceptions de l'amour divin, et tu ne t'arrêtes ni à la base ni à l'apogée des transformations de l'intelligence !

Mépris des créatures inférieures, cruautés ineptes ou raisonnées, vous êtes les tristes fruits de l'inertie de l'âme et de l'incapacité de l'esprit !

Honneurs inconscients dédiés par la créature à la créature ; honneurs fondés par l'asservissement et la force, vous êtes les preuves d'une dépravation morale ou d'une ignorance grossière de l'esprit humain !

Honneur de la tuerie, agressions et représailles sanglantes, vous êtes les hontes de l'esprit humain, la pitoyable face d'un monde réfractaire à l'idée de Dieu !

Mes frères, la fraternité entre les hommes s'établira lorsqu'ils comprendront l'origine et la destinée de l'esprit. L'émancipation de l'homme commencera à la pratique sérieuse de la fraternité. La fraternité honorera l'intelligence en lui conférant la science de l'équilibre social.

Notre fraternité, à nous, consiste dans la persévérante ardeur qui nous porte à défendre votre esprit contre l'envahissement de l'athéisme. L'athéisme n'est plus compréhensible avec nous et, l'athéisme détruit, vous conquerrez une place au soleil de l'intelligence suprême.

L'émancipation de l'homme surgira de sa croyance en Dieu ; et la fraternité humaine s'affermira par la fusion des peuples en un seul peuple, par le maintien de tous les droits, le respect

de toutes les infortunes, le progrès de toutes les sciences, l'épuisement de tous les égoïsmes, de toutes les sensualités déshonorantes.

La fraternité humaine est une dépendance de la fraternité générale des esprits de Dieu. La fraternité humaine élèvera la Terre dans la hiérarchie des mondes ; la fraternité humaine sera le promoteur d'adorations dignes de Dieu, et l'appel incessant des grâces et des bénédictions de ce Dieu.

*Un ami du Monde invisible.*

---

## Usage et abus du Spiritisme[1]

(*Suite*)

### X. — Scientifisme

Depuis que les phénomènes spirites ont fixé l'attention publique, beaucoup de savants officiels se sont efforcés de leur trouver une explication autre que celle proposee par les spirites, d'accord avec toute l'antiquité.

On a d'abord voulu expliquer les mouvements rotatoires et autres des tables par des causes physiques, électricité universelle ou vitale : mouvements conscients ou inconscients des opérateurs, notamment des médiums, etc.

Toutes ces hypothèses ne supportent pas l'examen. En effet, si la cause du phénomène était physique, l'effet se produirait fatalement; il suffirait pour l'obtenir de se placer dans les conditions physiques requises. Or, on sait qu'il n'en est rien : on obtient les effets physiques du spiritisme quand on peut, et non quand on veut; on les obtient même souvent quoiqu'on ne les veuille pas.

Même en admettant l'hypothèse d'une cause physique quelconque, elle ne servirait toujours qu'à expliquer les phénomènes physiques ; tout ce qui dénoterait l'intelligence et la volonté de la force en action échapperait à l'explication proposée. Pourtant c'est là l'essentiel. L'intelligence et la volonté de

la cause ont été reconnues par tous les expérimentateurs de bonne foi.

L'échec des mouvement inconscients n'a pas empêché des savants plus modernes de proposer une autre hypothèse du même genre ou plutôt un nouveau mot, car l'hypothèse en question n'est pas autre chose qu'un mot vide de sens à moins qu'il ne soit contradictoire.

Ce mot, c'est la « force psychique ».

Il est vraiment étonnant qu'en un siècle dit de lumière comme le nôtre, les savants soient si ignorants ou considèrent avec tant de confiance les autres comme tels.

Le mot « force psychique » signifie force intelligente ou ne signifie rien. Or, lesdits savants refusent l'intelligence à leur force psychique.

D'après eux, cette force psychique émane du médium ; elle est extériorisée par lui et, une fois en liberté, sans organes visibles, elle transporte des meubles que deux ou trois personnes de la force du médium en corps et en âme seraient incapables d'ébranler.

Cela ne donne-t-il pas à rêver ? Ce miracle n'est-il pas cent fois plus inconcevable que celui que l'on ne veut pas admettre ?

Jésus-Christ multipliait les pains et les poissons. On n'en veut rien croire, et l'on croit qu'un médium multiplie sa force psychique, que cette force, dégagée des organes, est plus efficace que lorsqu'elle y est unie.

Il y a pourtant un fond de vérité dans cette explication. Il est bien vrai que l'homme peut extérioriser son activité aussi bien que sa sensibilité ; cela n'est pas nouveau ; il y a longtemps que Van Helmont l'a dit: « Des esprits, dit-il, sont formés par l'homme, qui sont en lui comme le feu dans le caillou. C'est par leur moyen, et non par celui des esprits du ciel et de l'enfer, qu'il agit sur les objets éloignés. »

Mais le plus simple bon sens suffit pour comprendre que les esprits extériorisés par l'homme sont moins puissants que l'homme lui-même, ce qui revient à dire que la partie est moindre que le tout.

S'il en est ainsi des phénomènes physiques, à plus forte raison des phénomèmes psychiques. Et pourtant il est un fait d'expérience, c'est que les tables disent souvent des choses tout à fait inconnues du médium et des assistants. Ces choses ne provenant pas

de leur force psychique, il faut de toute nécessité qu'elles proviennent d'une autre ; or, nous n'en connaissons pas d'autres par expérience, ni même par raisonnement, que les âmes ou les anges, et nous avons vu que toutes les vraisemblances sont pour l'intervention des âmes à l'exclusion des anges.

D'autres prétendus savants, se disant occultistes, mages, etc., attribuent les phénomènes spirites aux esprits élémentaires. Mais le difficile est de s'entendre entre eux sur la nature de ces esprits.

Pour les uns, ce sont les esprits des quatre éléments : du feu, de l'air, de la terre et de l'eau.

Pour d'autres les esprits élémentaires ou élémentals sont les éléments constituants des corps organisés ; c'est ce qu'Hippocrate appelait les éléments ; Buffon les molécules organiques, et d'autres auteurs par d'autres noms.

Il est évident que ces éléments sont tout à fait hors de proportion avec les phénomènes à expliquer.

Pour les plus savants d'entre les occultistes, les élémentaires sont les coques astrales, les enveloppes fluidiques abandonnées par l'âme après la mort, par conséquent mortes elles-mêmes et dépourvues de force, d'intelligence et de volonté, toutes conditions requises pour expliquer les faits.

Le plus curieux, c'est que ces occultistes ne s'entendent pas entre eux. L'un appelle élémentaire ce que l'autre nomme élémental et réciproquement. Le fait est qu'il serait difficile de s'accorder sans une entente préétablie lorsqu'on raisonne sur des êtres de raison.

Cela n'a pas empêché lesdits occultistes d'obtenir, dans un certain monde, quelques succès ; ce qui prouve que, de nos jours, on n'est pas difficile sur les explications. Il n'est pas nécessaire, loin de là, qu'elles soient rationnelles, il suffit qu'elles soient singulières ; si elles sont extravagantes, cela n'en vaut que mieux. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Une dernière hypothèse consiste à attribuer les phénomènes spirites à une « monade inférieure », c'est-à-dire inférieure à la monade humaine.

Il ne resterait plus qu'à nous dire quelle est cette monade, où elle se trouve, comment elle est faite, quelles sont ses facultés et ses propriétés, car personne ne l'a jamais vue, pas même dans la mythologie.

Ensuite il faudrait prouver que, non seulement les mouvements de tables, — les *oui* et les *non* et autres bagatelles, — mais toutes les communications que l'on obtient sont proportionnées aux facultés physiques et intellectuelles de cette monade.

Or, nous avons vu, chapitre VIII, que les phénomènes spirites étaient exactement adéquats à la monade humaine. Inutile donc de supposer une monade supérieure, qui expliquerait trop, et encore moins une monade inférieure, qui n'expliquerait pas assez et qui, surtout, n'est qu'une pure hypothèse, tandis que la monade humaine est la plus réelle que nous connaissions et puissions connaître et celle par le moyen de laquelle nous connaissons les autres.

Nous pourrions citer et réfuter encore d'autres hypothèses ; mais elles ne sont pas plus solides que les précédentes et toutes sont dictées, de parti pris, par l'opinion préconçue de ne pas admettre l'intervention des âmes des morts, en dépit de toutes les preuves de raison et de fait que chacun peut se procurer.

Et pourtant l'âme est une réalité tandis que les élémentals, les élémentaires, les monades inférieures, ne sont que des hypothèses dépourvues de toute vraisemblance.

Le fait est que, si l'on convenait que ce sont les âmes séparées qui répondent aux évocations spirites, on serait obligé d'avouer que l'âme est indépendante du corps et lui est supérieure. Est-il rien de plus officiellement anti-scientifique ?

Si l'on reconnaissait que l'âme est autonome, on serait conduit à admettre son immortalité, sa liberté, sa responsabilité, ce qui pourrait gêner bien des consciences et déranger beaucoup de plans d'exploitation de l'espèce humaine.

Il est donc facile de comprendre que la science officielle, qui vit du budget, c'est-à-dire de l'exploitation du peuple, répugne à admettre des faits et des théories qui seraient sa propre condamnation. On ne se suicide pas ainsi d'un cœur léger tant qu'on n'y est pas forcé.

## XI. — De l'usage a l'abus

La conviction de la survivance de l'âme étant acquise, aussi rigoureusement que possible, par le

raisonnement et par l'expérience (par le moyen des évocations spirites), le but principal est atteint. Les évocations n'ont donc plus dès lors de raison d'être qu'autant qu'elles servent à entretenir la conviction de l'évocateur ou à la communiquer à d'autres personnes, et qu'elles contribuent à son édification et à son instruction ainsi qu'à celle du prochain.

Les pratiques du spiritisme sont encore d'un usage légitime en tant qu'elles visent à ces objets ; mais l'usage et l'abus se touchent de près.

Une conviction fondée sur un petit nombre d'expériences bien faites, bien concluantes, surtout quand ces expériences sont confirmées par des preuves de raison très solides et par une tradition aussi universelle que l'est celle-ci, une telle conviction s'entretient d'elle-même, et il n'y a guère lieu de réitérer souvent les expériences pour la maintenir.

Il n'est cependant pas essentiellement mauvais et absolument interdit de les répéter dans ce but ; mais il importe d'éviter les séances trop longues et trop fréquentes; car le moindre mal qui en puisse résulter, c'est la perte du temps, qui est chose précieuse, et qui nous a été donné pour d'autres emplois plus utiles à nous-mêmes et à nos semblables.

Nous sommes sur terre, avant tout, pour y vivre de la vie terrestre, c'est-à-dire pour remplir nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers notre prochain. Les communications avec le monde invisible ont leur utilité, mais elle n'est que secondaire. Ce doit être le condiment de notre vie spirituelle et non l'aliment.

C'est pour que nous usions des pratiques spirites sans en abuser, que nous sommes naturellement séparés du monde des esprits, que nous ne pouvons que difficilement et que nous ne devons que rarement entrer en relations avec les habitants du monde invisible.

A quoi reconnaît-on que l'on tombe dans l'abus?

Il est bien rare que les gens de bonne foi et de bonne volonté n'obtiennent pas, dans les commencements qu'ils se livrent aux pratiques spirites, des communications édifiantes et concluantes, émanant par conséquent de bons esprits ; car on connaît l'arbre à ses fruits.

Lorsque des esprits légers — à plus forte raison des esprits grossiers — se rendent aux évocations, c'est un signe que les bons esprits du debut ont achevé leur mission ou que vous évoquez trop sou-

vent. N'ayant ni la volonté, ni peut-être le temps, de venir causer pour causer, ils s'abstiennent et des esprits inférieurs prennent leur place, quelquefois même leur nom. Dans ce dernier cas le moyen de savoir si l'on est dupe est toujours le même: on connait l'arbre à ses fruits.

Il faut donc, dès que les fruits changent de qualité, c'est-à-dire dès que la conversation devient vide, banale, légère, espacer davantage les évocations ou même les suspendre pour un plus ou moins long temps. Il n'y a aucun inconvénient à se conduire ainsi et il peut y en avoir beaucoup à se comporter autrement.

Outre la perte de temps qui résulte de semblables évocations, le danger plus grave consiste dans les obsessions. Ces esprits légers ou pervers, que vous admettez dans votre intimité, prennent de l'empire sur votre esprit, quelquefois même sur votre corps ; vous en souffrez et vous en faites souffrir votre entourage.

Les obsessions sont plus fréquentes qu'on se le figure. J'ai dit, dans la *Théorie et pratique du spiritisme* (chap. XI et suiv.), ce qu'il convenait de faire pour s'en préserver et s'en débarrasser. J'y renvoie le lecteur.

Les spirites sont en ce moment et déjà bien divisés entre eux ; on peut bien le dire tout haut, car ce n'est pas en cachant une plaie qu'on la guérit. J'incline fort à croire que ces dissidences proviennent en grande partie des obsessions, lesquelles proviennent de l'abus des évocations.

## XII. — Le Prosélytisme.

Il est naturel et légitime que l'on fasse part de ses idées, comme de ses autres biens, à son prochain, et que l'on cherche à convaincre les autres de la réalité du monde des esprits lorsqu'on est convaincu soi-même.

Mais il faut beaucoup de discrétion et de mesure, si l'on ne veut pas aller contre son but et obtenir un résultat tout opposé à celui qu'on se propose.

Si l'on ne doit pas mettre la lumière sous le boisseau, il ne convient pas non plus de la poser sur les tréteaux ; ce qui veut dire qu'il ne faut pas prendre une attitude provocatrice, qu'il ne faut pas faire de

la propagande à tort et à travers, par vanité, par orgueil ou même par cupidité.

Le prosélytisme poussé à l'excès devient du fanatisme ; et le fanatisme est toujours dangereux s'il n'est pas ridicule, et ridicule s'il n'est pas dangereux.

On ne refuse pas le feu et l'eau à celui qui en a besoin ; mais il est prudent d'attendre qu'il vienne les demander. et il peut être indiscret d'aller les lui offrir. Du moins, que les impatients n'offrent l'initiation spirite qu'avec modération et discernement; qu'ils ne s'adressent qu'aux personnes sincères et de bonne volonté et qu'en aucun cas elles n'insistent outre mesure.

La raison de ces préceptes, c'est qu'en ne les observant pas, en faisant de la propagande par des motifs mondains, sans règle dans les moyens, sans choix dans les personnes, en criant en quelque sorte à tous les passants: « Entrez, mesdames et mes- « sieurs, la vue n'en coûte rien ou l'on ne paie qu'en « sortant, » on s'aliène d'emblée les bons esprits, qui ne se prêtent pas, cela se comprend, à ce genre de cabotinage.

Il en résulte que l'on échoue dans ses entreprises et que l'on va contre le but à atteindre. Si l'on y réfléchit bien, on verra que c'est la une des principales causes du peu de progrès que fait la doctrine spirite.

En effet, par ces merveilleuses promesses, par ces rodomontades et par les échecs qui les suivent inévitablement, — car on doit bien penser que ce ne sont pas des esprits supérieurs qui se prêteront à ces démonstrations charlatanesques, — on se rend ridicule soi-même.

Il n'y aurait pas grand mal à cela, car on le mérite bien ; mais le pire, c'est que le ridicule rejaillit sur la doctrine que l'on prétend faire triompher. Loin d'attirer les néophytes, ces procédés et leurs résultats les éloignent. On suscite leur méfiance, on excite leurs doutes, on attise le scepticisme auquel ils ne sont déjà que trop enclins.

Il nous paraitrait donc sage de la part des spirites de renoncer à leur prétention de convertir, de « confondre » les incrédules par « des faits », ou du moins ils devraient beaucoup se modérer dans cet ordre d'idées.

Les faits ne prouvent rien par eux-mêmes ; pour en tirer profit, il faut être préparé d'esprit et de cœur à les comprendre ; avec notre système d'enseigne-

ment officiel à tous les degrés, ils sont rares ceux qui sont aptes à sentir l'importance des manifestations spirites et des conséquences qui en découlent.

Il est un moyen bien plus sûr d'appeler l'attention du public sur la doctrine spirite, c'est de régler sa conduite sur cette doctrine. Quand les spirites seront plus vertueux que le reste des humains; quand ils seront moins intéressés, moins vains, moins orgueilleux, alors les esprits et les cœurs seront mieux disposés à examiner les faits, à recevoir la doctrine qui fait de pareils hommes.

Mais d'ici là — et nous en sommes loin — pourquoi changerait-on? Pourquoi de catholique ou de matérialiste deviendrait-on spirite?

(*A suivre.*) ROUXEL.

---

## La « Magie pratique » de Papus[1]

De l'auteur nous ne dirons rien, si ce n'est que la haute intelligence qui se cache sous le pseudonyme de Papus sera une des gloires de notre époque. C'est le plus grand ennemi du matérialisme et de la superstition. Quant au livre volumineux qu'il vient de faire paraitre et qui est l'éducation complète du Mage, il faudrait trop de pages pour en donner un aperçu; nous nous contenterons d'en citer quelques passages des plus beaux. Voici les sages conseils qu'il donne, pages 335 et suivantes, au néophite : (R. C.)

### RAYONNER

### I

### *Le Magiste et la Société*[2]

Jusqu'à présent nous avons enseigné les pratiques les plus simples qui permettent au magiste l'éducation progressive de sa volonté et l'action

---

1 *Traité élémentaire de Magie pratique.* Prix : 12 fr. Chamuel, éditeur.

2. Le Magiste est celui qui travaille pour devenir Mage. C'est un sage qui veut arriver à la perfection.

R. C.

de plus en plus consciente sur les êtres psychiques. Nous supposerons donc que l'expérimentateur est parvenu à constituer autour de lui une atmosphère de sympathie aussi bien dans le monde invisible que dans le monde visible, et nous allons lui demander d'utiliser son travail et sa science aux bénéfices des profanes et des ignorants, de ceux qui, loin de le comprendre, répondront à chaque bienfait par des attaques hargneuses, à chaque révélation par des sarcasmes. C'est là le résultat le plus clair de cet apostolat, et ceux qui y ont passé savent seuls combien il faut d'énergie et d'opiniâtreté pour rester « bon enfant » et souriant devant tous ces curieux et ces impuissants d'aujourd'hui qui seront les adversaires et les ennemis de demain, sauf de rares et de nobles exceptions, car c'est à peine si de temps à autre un cœur généreux se révèle, prêt à tous les sacrifices intellectuels et à tous les dévouements pour aider à supporter les épreuves communes, et c'est l'histoire de tous les adeptes de l'occultisme depuis Pythagore jusqu'à Raymond Lulle et depuis Paracelse jusqu'à Martinez Pascalis et Louis Claude de Saint-Martin.

Mais les obstacles ne doivent pas arrêter le chercheur, et c'est maintenant qu'il nous faut écrire la conduite du magiste dans la société, quelle doit être son influence intellectuelle dans les milieux hostiles et comment, chevalier de l'Idée, il doit s'élancer dans la mêlée sans jamais compter le nombre de ses alliés pas plus que le nombre de ses adversaires, etc., etc.

*Lecture des signatures.*

Maître de vos passions et instruit des mystères de la nature, jetez les yeux autour de vous. Vous êtes au XIX^e^ siècle, après la révélation de l'essénien Jésus : le gnosticisme, vainqueur enfin de l'opposition cléricale, se manifeste dans tous

les plans par une incroyable explosion de liberté. L'idée, enfin dégagée des séculaires étreintes des traditions et des dogmes, manifeste sa puissance par des affirmations incroyables et des négations déconcertantes. On nie l'existence d'Homère, on nie l'existence littéraire de Shakespeare ; Orphée n'est qu'un mythe sublime, Pythagore un révélateur des académies chinoises, et le Bouddha dispute le sceptre de la royauté spirituelle à notre Jésus ; la foi chancelante s'écroule sous les hardies révélations de la science, les cinq mille ans de la Bible amusent beaucoup les orientalistes commentateurs de la chronologie des Brahmes et les géologues font chorus ; enfin Jacobus Burgundus Molay, grand Maître du Temple, plante la bannière de son ordre sur la noire citadelle papale, dernier vestige de la louve romaine. Un vieux monde va s'écrouler, un monde nouveau va naître, et, telle qu'Alexandrie aux premiers siècles de notre ère, la moderne barque d'Isis, Paris, voit s'élever mille écoles rivales, mille philosophies contradictoires, tandis que là-bas, vers l'est, de sombres grondements se font entendre, indice prochain de l'invasion des barbares germains et tartares. Souvenez-vous que vous êtes appelé à l'action dans un pareil moment, souvenez-vous de la devise écrite sur la barque d'Isis, symbole de notre science : *Fluctuat nec mergitur* ; laissez les lâches et les ignorants se désespérer, laissez-les prédire la décadence et la ruine des peuples latins ; que vous importe ! la Celtide, la patrie des druides et des fées, restera debout. Vous êtes né en pleine bataille, intellectuelle aujourd'hui, morale demain, et peut-être physique tout à l'heure, apprenez donc à vous battre et sachez mourir à votre rang : ce sera votre suprême honneur. Que les malades et les incapables encombrent l'arrière-garde et décochent des quolibets en guise de balles ; que vous importe ! La société au milieu de laquelle vous venez agir est ainsi faite ; acceptez donc les con-

ditions que vous impose notre époque, et, magiste réel, c'est-à-dire maître des impulsions et des contingences extérieures, étudiez froidement ce qu'il vous reste à faire pour manifester la puissance de l'apostolat de l'idée dans une telle civilisation. Vous êtes entouré d'êtres humains : c'est d'eux qu'il vous faut attendre le salut ou la perte, c'est sur eux qu'il est nécessaire d'agir. Qu'est-ce donc qu'un être humain ?

C'est, suivant le cas, un bœuf ou un porc guidé par des instincts et de grossiers appétits ; un tigre ou un sanglier poussé par des passions et dirigé par l'égoïsme et la haine ; un vautour ou un perroquet fasciné par des intérêts, des mesquineries ou des préjugés, parfois même un homme fanatisé par des croyances souvent fausses et toujours despotiques et aveuglé par l'orgueil.

Or chacun de ces êtres porte, inscrite sur le visage, la signature des impulsions animales qui le poussent et le dominent. Toi, le professeur des secrets d'Hermès, tu dois apprendre tout d'abord à arracher le masque à face humaine qui cache toutes ces bestialités latentes au fond des êtres, et, vainqueur de tes impulsions, tu dois savoir vaincre les manifestations de toute impulsivité dans l'Adam-Hève, etc., etc. (page 338).

PAPUS.

(*A suivre.*)

---

## Documents originaux [1].

### EXPÉRIENCES DE MILAN

*Notes de M. Charles Richet*

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que je me décide à parler des expériences auxquelles, grâce à

---

1. Extrait de l'excellente revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*, recommandée à nos lecteurs.

A. J.

M. Aksakof, M. E. Chiaia et M. Finzi, j'ai pu assister à Milan. Mais, d'une part, mon illustre collègue M. Lombroso n'a pas craint de divulguer son opinion, nous donnant à tous un exemple de courage scientifique que j'aurais mauvaise grâce à ne pas suivre ; d'autre part, je ne suis pas tout à fait aussi affirmatif que lui, et je crois utile de faire connaître les faits que j'ai vus, ainsi que les conclusions, incertaines encore, que je crois pouvoir en déduire.

Il est bien évident pour tous ceux qui me connaissent que je donnerai mon opinion très sincèrement, très complètement, sans me laisser intimider par la crainte du ridicule ou par tout autre motif extra-scientifique.

## I

Les expériences que fait Eusapia Paladino sont assez simples, et voici très brièvement en quoi elles consistent.

A une demi-lumière quelquefois, quelquefois en pleine lumière, quelquefois aussi dans la complète obscurité, elle se met devant une table ; puis la table, qu'elle touche légèrement, se livre à une sorte de gymnastique bizarre, qui n'a rien d'extraordinaire pour ceux qui connaissent ces sortes d'exercices, dus sans doute à des mouvements musculaires inconscients. Quelquefois, la table se soulève des quatre pieds, suivant des conditions qu'il faudra étudier avec détail. — A d'autres moments de l'expérience, Eusapia change de ton et d'accent (elle s'exprime à l'état normal dans un patois napolitain très prononcé), et alors ce n'est plus Eusapia qui parle : c'est son *guide*, suivant l'expression consacrée, un certain *John*, sans autre qualificatif, qui peut, paraît-il, diminuer le poids d'Eusapia, la soulever et la porter sur une table, apporter des objets divers, et parfois même apparaitre partiellement sous la forme d'une main. Cette main aurait été quelquefois nettement sentie par les personnes présentes, dans l'obscurité.

Ce sont là des faits que je ne crains pas de qualifier d'absurdes, bien plus absurdes que tout ce qu'on peut rêver. Et cette absurdité est si grande, que ce

n'est pas une des moins bonnes preuves (morales) de la réalité de ces phénomènes que cet excès dans les bêtises, tel qu'on a peine à comprendre qu'elles aient été forgées et construites de propos déliberé.

Mais la question n'est pas de savoir si ces faits sont absurdes, ce qui n'est pas douteux : il s'agit seulement de savoir s'ils existent ; si l'explication mécanique, rationnelle, grossière, telle qu'une fraude ou une supercherie, est plus ou moins acceptable. Nous n'aurons donc à étudier ni le plus ou moins grand degré d'absurdité des phénomènes, ni l'explication plausible qu'on en peut donner, mais seulement cette question bien plus importante de savoir s'ils sont réels ou simulés.

## II

Venons d'abord à l'expérience la plus simple, celle de la table soulevée des quatre pieds. Le point intéressant de cette expérience, c'est qu'elle se fait en pleine lumière. J'appelle pleine lumière une grosse lampe Carcel et deux bougies, ou une lampe électrique presque éblouissante. Le fait qu'il y a vive lumière, permet une observation assez certaine et assez facile en apparence, de sorte qu'on ne saurait trop insister sur des résultats obtenus dans ces conditions très favorables.

La table qui se soulève n'a certainement aucune machination. C'est une grosse et vulgaire table, dite de cuisine, en bois blanc, sur quatre pieds. Nulle part il n'y a de traces de rainures, de clous, de vis, d'empreintes ; car la table est à peu près neuve, et a été faite récemment à Milan. Elle pèse 8 kilogrammes ; elle a à peu près $0^m,70$ de largeur sur $1^m,10$ de longueur. On peut la manier, la retourner en tous sens, avant, pendant et après l'expérience, sans trouver la plus légère trace d'une préparation ou d'un artifice quelconque.

Les personnes qui ont assisté avec moi à ces expériences sont : M. le professeur Brofferio, M. le professeur Gerosa, M. Schiaparelli, l'illustre directeur de l'Observatoire de Milan, et M. le Dr Finzi. Je ne parle que des personnes ayant assisté à toutes les

expériences; car quelquefois il y eut d'autres assistants : M. Solovovo, à la première et à la deuxième ; M. Chiaia, à la première et à la cinquième ; M. Aksakof, à la première ; M. Ermacora, aux quatre premières. Peu importe, puisqu'il est évident que l'hypothèse d'une complicité est un non-sens ; que, d'autre part, il faudrait la supposer multiple, non unique, et enfin, comme on le verra, elle n'expliquerait rien ; car la plupart des phénomènes observés, surtout les soulèvements répétés, ne pourraient s'expliquer par la complicité d'un ou deux ou même trois des assistants.

(*A suivre.*)

---

## *MÉMORIAL DES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS*

### Chez M. le colonel A. de Rochas.

AU PAYS DES MAGES. — L'ENVOUTEMENT SCIENTIFIQUE.

Envoûtement ? Ce mot gothique me laissant un nuage dans l'esprit ; je suis allé consulter, à l'Ecole polytechnique, M. le colonel de Rochas, dont les expériences troublantes sur l'*extériorisation de la sensibilité* sont connues de tous.

Je le surprends dans son cabinet de la rue Descartes, dont les murs disparaissent sous les gravures et les plans ; en face de lui, au-dessus d'un horizon de masures décrépites, se découpe dans le ciel gris la silhouette archaïque de la tour Clovis. J'examine discrètement la physionomie du savant : la carrure de la tête, la hauteur du front révèlent le penseur méthodique doublé d'un mathématicien inflexible. Le regard inquiète par la mobilité de l'expression, tantôt humide de tendresse contenue, alangui de rêverie, tantôt impérieux et fixe.

— Je commence par vous déclarer, nous dit-il avec une vivacité toute militaire, que je ne fais ni occultisme ni médecine. Je suis et veux rester un physicien, rien de plus. Vous me demandez maintenant ce que je pense au sujet de la question de l'envoûtement.

Eh bien, nous trouvons cette pratique condamnée explicitement dans le livre des *Lois* de Platon. Il en est également question dans les inscriptions cunéiformes de Ninive et dans les papyrus de l'Egypte. Mais une différence capitale existe entre l'envoûtement des anciens et les phénomènes que j'ai étudiés et qui sont d'ordre purement scientifique. Il me faut, pour obtenir la sensibilisation d'une image clichée, placer cette image tout près de la personne qu'elle représente et agir physiquement sur cette personne *qui peut ne pas s'y prêter*. Les occultistes, au contraire, prétendaient remplacer ces énergies physiques en contact par l'*action de la volonté à distance*. Paracelse est très net à cet égard : « Si l'on peint « dit-il, sur un mur une image à la ressemblance d'un « homme, il est certain que tous les coups et les « blessures qu'on portera à cette image seront reçus « par celui dont l'image offre la ressemblance... »

En étudiant l'action de l'électricité sur le système nerveux exceptionnellement impressionnable des gens qu'on appelle « des sujets », j'ai reconnu qu'à l'aide de certaines manœuvres mécaniques, analogues à celles qu'on exécute avec un vivant, on pouvait extérioriser la sensibilité, c'est-à-dire faire jaillir hors du corps l'agent qui transmet au cerveau les impressions extérieures et qui ordinairement ne dépasse pas la surface de la peau. J'ai reconnu, en outre, que cet agent, quel qu'il soit, peut s'emmagasiner dans certaines substances, comme la chaleur dans une boule de métal, la lumière dans une substance phosphorescente. Transportées à une certaine distance, la boule fait rayonner à son tour la chaleur dont elle est chargée, la substance phosphorescente reste lumineuse jusqu'à ce qu'elle se soit également déchargée par rayonnement. De même, l'objet chargé de sensibilité est impressionnable, tant que la distance n'est pas trop considérable. Ainsi se vérifient expérimentalement les assertions des anciens qui limitaient l'influence du *volt* ou *voltus* au voisinage de la personne visée. C'est pour cela qu'on enfouissait généralement la figure magique sous le seuil du logis de l'envoûté.

— Alors, monsieur, vous croyez à l'*envoûtement scientifique?*

— L'expression me déplait, parce qu'elle prête à l'équivoque ; mais il est certain que la science découvre chaque jour des forces inconnues, parmi lesquelles il s'en trouve de redoutables. Beaucoup de ma-

ladies attribuées au microbe — le tarte à la crème de la médecine actuelle — sont peut-être dues à des envoûtements ou, pour parler plus exactement, à des rayonnements de forces inconnues. La mortalité est plus grande dans les villes qu'aux champs, uniquement parce que la promiscuité des existences humaines nous force inconsciemment à subir des influences physiques très défavorables.

— Pouvez-vous me citer quelques exemples d'envoûtement scientifique à courte distance ?

— Mon Dieu, oui. Vous avez peut-être entendu parler de l'expérience qui a eu lieu avec un sujet extrêmement sensible. On avait confectionné une poupée en cire à son image, dans laquelle les assistants s'amusaient à enfoncer l'aiguille. Agacé, le sujet se jeta sur la poupée et en arracha la tête. Elle tomba raide et aussitôt une couronne rouge apparut au cou du sujet. Ce dernier phénomène était peut-être de l'auto-suggestion. Les journaux ont raconté le fait, je crois. Tenez, voici des faits divers qui sont assez récents : On a amené dernièrement à la consultation de la Charité une jeune fille dont la peau était insensible et qui ne pouvait supporter le froissement des vêtements. C'est que ses sensations étaient naturellement extériorisées. Autre fait emprunté à la clinique de M. M. Charcot : un individu fut blessé au ventre dans un accident de voiture. Depuis, son abdomen est resté d'une sensibilité telle qu'il souffre quand on en approche la main. La grande affaire, voyez-vous, c'est de découvrir ce qu'on appelle les *points hypnogènes* des sujets, c'est-à-dire les trous imperceptibles par où s'échappe la sensibilité. Un jour j'avais extériorisé la sensibilité d'un de mes sujets, une femme, dans un cliché à son image. Je lui ordonnai de s'en aller et, de mon cabinet, au moment où elle traversait la cour, je piquai le cliché. Elle se baissa incontinent comme si elle avait été mordue à l'improviste. Je découvris de cette manière qu'elle avait un point hypnogène à la jambe et je pus régulariser mes expériences sur elle en procédant d'une façon précise et mathématique. Je ne vous rappellerai pas l'histoire du charpentier américain qui souffrait atrocement de son bras coupé. On déterra le bras : la main avait été clouée par mégarde dans la caisse qui le renfermait. Je ne vous rééditerai pas le *Nez d'un notaire* d'About, qui a cessé d'être une aimable plaisanterie.

— Que deviendra le libre arbitre dans l'hypothèse où votre théorie se généraliserait ?

— Je vous le répète, je ne transporte pas la volonté à distance, ce qui est le propre de l'occultisme, mais je transmets la sensibilité à un objet dans un rayon assez restreint. Mes expériences ne peuvent réussir qu'avec des sujets réunissant des conditions particulières très rares, et il faut qu'ils donnent au préalable leur entière adhésion. Le monde de la pensée reste inaccessible. Je ne crois pas à la possibilité de transmettre la pensée. Donato m'a avancé que, sur trois mille sujets qu'il avait hypnotisés, il avait observé un ou deux cas où la pensée d'autrui s'était rencontrée avec la sienne comme dans un éclair. J'ai eu ici Zamora le liseur de pensées. Nous avons eu toutes les peines du monde à lui suggérer l'idée d'aller prendre un parapluie dans l'antichambre. Il a fallu l'endormir, se tenir constamment derrière lui, le pousser vers la porte, à la lettre, en murmurant presque distinctement notre vouloir énergique. Mes sujets sont habitués à moi, bien dans ma main; il sont capables, en restant dans ce cabinet tandis que je passe dans ma salle à manger, de dire quelle sorte de liqueur je bois, mais je les défie de deviner ce à quoi je pense.

— Les anciens sorciers étaient accusés fréquemment de souhaiter la mort d'autrui.

— Et ma conviction est qu'ils avaient réellement, dans certaines circonstances, une action néfaste. C'étaient généralement des bergers, des gens simples, dont le cerveau était peu meublé et qui concentraient toute leur énegie vitale sur un objet distinct. Ajoutez qu'ils avaient une confuse notion de certaines vérités scientifiques. Ainsi, dans leurs maléfices, ils se servaient souvent des excréments, des dents de leurs victimes, de débris humains pouvant receler un virus.

— Ne pensez-vous pas qu'un danger pourrait naître de la divulgation de votre théorie ?

— Je suis très peiné de l'abus qu'on peut faire, par maladresse ou autrement, des indications que j'ai données. Mais je suis dans la position d'un chimiste qui découvre un corps nouveau. Son rôle n'est pas d'en tenir la préparation secrète, mais de prévenir le public des dangers que peut faire courir son emploi inconsidéré, et c'est ce à quoi je m'efforce.

(*Le Rappel*, 7 février.) NOEL AMAUDRU.

# PARTIE LITTÉRAIRE

## La Pauriho (Les Pauvres)

(Traduit du Provençal)

L'on nous fait espérer l'apparition prochaine, en plaquette, de *la Pauriho* de notre frère Bernard. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs quelques-unes de ses poésies pleines de pitié, d'humanité, et en même temps de grâce et de rêve, belles de douleur, belles de beauté.

### Le Berceau

Le berceau jonché de hardes,
Posé sur deux chaises boîteuses,
Vacille et ne fait que balancer.

— « Mon cœur ! mon âme ! ma splendeur ! »

Chaude de la chaleur du corps,
Dans la veste de son père
Ils ont fagoté le beau trésor.

— « Mon beau ! comme tu pleures de sommeil ! »

Puis ils l'ont couvert d'un vieux manteau
D'où sort à peine sa petite tête
Comme une tulipe en fleur.

— « *Ne-ne, souom-souom*[1], belle petite fille ! »

Le père fatigué du travail
Dort au bruit du berceau qui grince,
Qui va et vient, qui vient et va.

— « Ma vie ! ma chérie ! ma fille ! »

Et il rit aux anges, l'enfantelet ;
Il semble le Jésus sur la paille ;
Il ne remue pas plus qu'un santon.

---

1. Premiers mots d'une chanson de nourrice.

— « *Ne-ne souom-souom*, ma belle caille ! »

Tout ce qu'elle peut se souvenir,
La mère le lui chansonne :
Le petit homme va venir.

— « Ah ! nine ! ton œil clignote !

Le berceau va *balin-balan*.
Au balancement fermant ses paupières,
L'enfantelet lentement s'endort.

« *Ne-ne, souom-souom*, mon beau chéri ! »

Dans son rêve il s'est envolé
Au paradis des petits enfants
Plein de belles mamelles et de lait.

« Chut ! plus de bruit ! l'enfant sommeille ! »

## Belle nuit !

Les yeux pleureurs, écume aux lèvres,
Venimeux, qu'il semble un crapaud,
Il se juche
Tristement sur un vieux banc de pierre.

Rouges comme un vol de flamants,
Les nuages fusent au firmament.

Il vous reluque sans y voir ;
Et il vous bée sans parler ;
Il faut croire
Qu'un malheur l'a détraqué.

L'ombre s'étend comme une fumée,
La terre exhale ses parfums.

D'échine, en renversant le cou,
Il s'allonge et gémit, tout d'une pièce ;
L'œil fou,
Il contemple le ciel étoilé.

Claire étincelle d'un grand feu,
La lune monte dans la nuit.

Les étoiles semblent sourire
A son museau de chien malade,
Et dire :
« Tu en es au moment décisif [1].

« La lune derrière les nuages
« Semble un grand feu de braise.

« Nous sommes le pays des rêveries,
« Sous tes pas nous ferons un pont,
« Courage !
« Il faut s'endormir pour tout de bon.

« Et la troupe des étoiles, en son rayonnement,
« Fait fantômatiquement errer des rêves.

— « Ah ! si cela était bien vrai ! » soupire-t-il.
Le voici pris de frissons ;
Il s'étire,
Il bâille avec un long râle.

La lune file le fil blanc,
Que lui dévide la troupe des étoiles.

Plié dans sa veste en loque,
Les yeux englués de chassie,
Il s'endort.....
Et les astres veillent sur lui.

Verse lui la paix du bon Dieu,
O douce ! ô belle nuit d'été !

## A TRAVERS CHAMPS

Dans la belle saison qui embaume,
Il est à travers champs, le vaurien,
Comme une chouette, égaré,
Comme un loup hors de sa tanière.

La chaleur monte comme une fumée,
Les oiseaux chantent de toute part :
Le cœur du vaurien, hélas !
Se répand là comme un parfum

---

1. *Au quicha de la clau*, expression proverbiale et figurative, mot à mot : à la pression de la clef.

Loin de l'affreuse vie mesquine.
Et, perdu dans ses pensers,
En fermant les yeux doucement,
Il s'est allongé sur le dos.

Le foin qui jonche [1] le sol
Jonche également sa carcasse ;
A travers les trous de ses chiffons,
Les marguerites regardent à la dérobée [2].

Sur son énorme barbe ébouriffée,
Les papillons vont butiner :
Les coquelicots se sont inclinés
Près de ses joues amaigries.

Et le parfum des romarins,
Et la senteur de la résine,
A sa poitrine maigre de famine
Versent le baume du bon Dieu.

Il ne fait pas un brin d'air dans l'étendue,
Loin, bien loin à travers la plaine
Se voit la ville de malédiction
Aux longues cheminées.

Le pauvre gueux pendant ce temps,
Couché sur le dos, rêve
Qu'il est un rosier de grande taille ;
Et les filles amoureusement

Mettent ses roses à leurs corsages.
Lui, par les racines, à pleines mamelles,
Suce la sève et la grâce,
La grâce de la grande nature.

Sa tête pleine de fleurs
Qu'en chemin le soleil baise
Dans les prés semble une couronne ;
Et le soleil boit sa senteur,

Et l'eau du ciel l'arrose.
A ceux qui l'ont aimé,
Il offre son cœur tout embaumé
Dans le calice de ses roses.

---

1. *Qu'apaio*, mot à mot : qui s'étend comme de la paille.
2. *Faire babòu* : mot à mot jeter un coup d'œil à la dérobée.

## Des Visages

Toi que nous cherchons avec passion,
Beauté divine, ô beau visage !
Rayonnement de l'âme qui a fait pacte
Avec un idéal de perfection !

Après toi halète la vie.
Et nous allons, pauvres pèlerins
De l'Idéal qui est notre Dieu.
Mais hélas! usée et *re-usée*

Sera notre âme, que jamais
Nous ne pourrons t'atteindre. Sur le pauvre
Qui jusqu'à la mort doit labourer,
La laideur s'étend de plus en plus.

Il est moins qu'une bête. Son visage
Embroussaillé de poils blancs,
Et flétri par le malheur,
Sans pensée vous regarde

Avec un air de dire : Pourquoi
Toujours traîner sa triste vie ?
Et l'humanité se traînaille,
Trébuchant à tout trébuchet !

Le souci du ventre nous mine.
Dès naître à la vie nous sommes las.
Comme des mulets sous le collier
Nous crispons des visages de singe.

Pauvres filles et travailleurs
Vendent leur chair, brisent leurs os;
Et d'horreur la bouche se tord
Blasphémante, comme ivre.

Ce sont puis des faces de porcs
A grosses lèvres, à lourds fronts bas,
Gavés que l'arrière-train tire en bas,
Ventres en forme de rouleau.

Gonflés, graisseux, lourds,
Ils ont l'œil allumé par le vice.
En un vomissement d'ordure
Ils lèchent leurs groins de gloutons.

Sont-ce des hommes ou des bêtes ?
Vous diriez un rêve de démon!
Carnaval de laideur sans nom!
Pourriture vêtue!

Et lentement, et tristement,
Comme en un songe, tous ces visages
Passent et repassent, défaits
Par la fourberie..... Et, lentement

Dans le dégoût de cette terre
Nous nous sentons naître à la clarté;
Un rayonnement vient tout écarter
Qui nous fait tressaillir d'espoir.

Car, loin, dans notre souvenir,
Se lève un visage divin:
Son grand œil clair nous illumine
Et nous prenons foi dans l'avenir.

VALÈRE BERNARD.

---

Pour René Caillié.

O Maître! Ils ont traîné ton corps pur dans la boue
Et flagellé ta chair auguste, vil affront.
D'épines ils ont couronné ton divin front.
De leur bave visqueuse ils ont souillé ta joue.

Ils t'ont, Mon Cher Seigneur, d'une écrasante croix
Chargé comme un voleur, malgré ta chair meurtrie,
Malgré les pleurs de sang de Madame Marie
Implorant tes bourreaux ironiques et froids.

O Jésus, doux Martyr, ils ont baigné de fiel
Tes lèvres d'où coulait le Verbe, comme un miel.
Rien n'a pu des mauvais arracher la colère.

Et là, sur ce gibet infâme, du tréfond
De ton âme pour eux tu suppliais ton Père:
Pardonne, disais-tu, savent-ils ce qu'ils font!

TRISTAN L'ASCÈTE.

---

## Bibliographie

**Poèmes, Sonnets, Fables et Ballades,** par A. Eschenauer. Librairie Fischbacher.

Nous venons de recevoir un élégant petit livre portant ce titre. On connaît l'auteur; c'est un philosophe et un philanthrope, le président de la Société d'études psychologiques et sociales.

Nous en extrayons parmi les Fables la jolie pièce que voici :

### Le Chien et le Savant

*(Authentique)*

C'était un pauvre chien, pantelant, garrotté;
Pour surprendre en ses flancs les secrets de la vie,
Un illustre savant l'avait pris, ligotté,
Et d'une habile main, l'âme ferme et ravie,
Il fouillait du scalpel et ne découvrait rien.
Il se disait déjà : « Que vas-tu donc m'apprendre
Pour contenter mon zèle et me fournir le bien
Que je prétendais faire à qui voudra m'entendre? »

L'animal le comprit, et, d'un suprême effort,
Il lécha plusieurs fois la main ensanglantee
Prête à signer sans peur son triste arrêt de mort.
Cette fois, le savant eut l'âme épouvantée
De son cruel forfait et du supplice affreux;
Il comprit à son tour: « Pauvre bête sublime,
Se dit-il, repentant et pleurant, tout honteux,
Du plus noble savoir tu me montres la cime,
Et l'Evangile en toi trouve son défenseur :
Tu m'apprends le pardon de mon pire oppresseur. »

(*Dit à l'Assemblée générale de la Société française contre la vivisection*, le 14 juin 1892.)

Et parmi les petits Poèmes on lira encore avec plaisir celui-ci:

### Vanitas Vanitatum,

*Omnia Vanitas.*

Le temps s'enfuit à tire d'aile
Comme un oiseau qui fend les cieux,
Rapide comme une hirondelle
Qui s'évanouit à nos yeux.

Le plaisir, encor plus rapide,
Passe pour ne plus revenir:
Tel, sur le fil d'une eau limpide,
Une ride, une ombre, un soupir.

Et vous, beauté, folle jeunesse,
Vous n'êtes qu'un rêve enchanté ;
Vous me bercez avec ivresse
Et trompez ma crédulité.

Succès, fortune, vaine gloire,
Amours, en promesses féconds,
Qui donc pourrait jamais vous croire,
Après vos lâches trahisons?

R. C.

## Appréciations diverses

**Le Poème de l'Ame** par René Caillié, aux Bureaux de *l'Etoile*. — Prix : 3 fr. 50.

« Le *Poème de l'Ame* est écrit par une âme. Il a la beauté des vierges forêts toutes parfumées de mystère, et, si l'on n'y retrouve pas la grâce un peu suspecte des jardins travaillés par les hommes, cette beauté abondante, sauvage, n'en est que plus belle d'être solitaire et toute inextricable de Dieu.

Jules Bois.

Telle est la fin de la préface de ce volume de près de 350 pages, dont l'auteur est M. René Caillié, le sympathique directeur de *l'Etoile*, à Avignon, et qui est certainement un des plus interessants que nous ayons reçu.

C'est une œuvre d'une originilaté complète et vraiment délicieuse à lire. Il y a de la poésie pour tous les goûts ; et nous comprenons parfaitement l'enthousiasme qu'a causé sa publication. Aussi nous hâtons-nous de joindre nos félicitations à celle de nos distingués confrères, et de remercier l'auteur du *Poème de l'Ame* du plaisir qu'il nous a causé en nous offrant un ouvrage aussi intéressant.

Alex. Gerbée.

(*L'Echo des Jeunes.*)

---

**Le Poème de l'Ame**, par René Caillié. In-12. Paris, Comptoir d'édition, 1893.

Il est dit dans la *Genèse* : « Dieu créa l'homme à son image ; il les créa mâle et femelle. » D'aucuns en concluent que l'homme primitif était androgyne, que la séparation des sexes a été la conséquence d'un péché et que le but de la vie est l'amour et le mariage ayant pour fin de réunir les deux parties séparées, de reconstituer l'androgyne ; l'obstacle à cette reconstitution est le mal. Il s'agit donc de vaincre le mal,

de substituer à la haine l'amour, afin de *rediviniser* la nature humaine. Telle est la thèse soutenue dans le *Poème de l'âme*. Et c'est en vers qu'elle est soutenue.

ROUXEL.

(*L'Economiste.*)

---

**Les Esséniens du XIX^e^ siècle.** La délivrance de la Famille Humaine par l'essenianisme de Jésus. Brochure par MM. René Girard et Marius Garredi, chargés des publications ésséniennes, rue des Belles-Feuilles, 11, Paris.

---

La Librairie Mondaine, ancienne maison d'édition DEGORCE CADOT, 9, rue de Verneuil, publie aujourd'hui dans sa nouvelle et magnifique collection à 1 fr. le volume, format grand in-18 jésus, une nouveauté intitulée **Un peu plus tard**, par POTONIÉ PIERRE.

C'est un livre qui frappera les esprits par son originalité.

Le héros, un de nos contemporains, se trouve transporté en plein XX^e^ siècle; les mœurs, les progrès scientifiques, philosophiques et sociaux au milieu desquels il se trouve, l'étonnent, et le charment ; les événements le mènent d'Europe en Amérique, tandis que les péripéties du récit font parcourir au lecteur certaines contrées d'Asie et d'Afrique.

Bien des idées sont remuées dans ce roman. Le style en est châtié et attrayant, et, si des pensées profondes y sont présentées au lecteur sérieux, le lecteur qui ne recherche qu'une distraction sera complètement satisfait par les surprises qui l'attendent. Une double idylle s'épanouit dans ces pays que des paysages de toutes contrées colorent de fraicheur et d'attraits.

Un beau volume grand in-18 jésus (prix 1 fr.), tout particulièrement recommandé.

R. C.

---

**Théonomie**[1], *démonstration scientifique de l'existence de Dieu*, par Charles Fauvety. Un volume in-12 de plus de 300 pages sur très beau papier et renfermant la matière d'un volume de 3 fr. 50. Librairie

---

1. Belle œuvre sur laquelle nous comptons, et tout prochainement, revenir, et que nous recommandons déjà a nos lecteurs comme haute, claire, sage, très noblement rationnelle. A. J.

LESSARD, 3, rue Mercœur, NANTES (Loire-Inférieure). Prix, 2 fr.

Nous publions un livre sur Dieu à une époque où plus personne ne veut entendre parler de Dieu. Et cependant nous sentons la nécessité pressante de cette publication, car nous croyons de plus en plus à l'utilité morale et sociale de l'idée de Dieu. Qu'on veuille bien remarquer qu'il ne s'agit point ici, dans ce volume, d'*inventer Dieu*, parce que Dieu est moralement et socialement utile à la vie des peuples. Voltaire a pu professer cette opinion : « Que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'*inventer*. » Nous pensons, nous, au contraire, avec l'auteur de ce livre, M. Charles FAUVETY, que si Dieu n'existait pas, il faudrait le déclarer hautement à toute la terre, car la Vérité à nos yeux passe avant toutes choses. Si donc nous affirmons l'idée de Dieu, nous désirons qu'on sache bien que ce n'est point parce que nous croyons uniquement à l'idée morale et sociale de cette idée, mais bien parce que nous sommes persuadé de l'existence de l'Etre par excellence qui contient tous les êtres et qui est comme l'âme et la réalité vivante de tout ce qui est. — Dieu, pour l'auteur de ce livre comme pour l'éditeur, est *un fait scientifique*. C'est donc bien, comme le titre de ce livre l'indique, une explication scientifique de Dieu que nous sommes heureux d'offrir au public. Mais c'est aussi une Science nouvelle que nous apportons à nos contemporains, et que M. FAUVETY a si heureusement nommée *Théonomie*. Le mot *Théonomie*, de *Theos*, Dieu, et *Nomos*, loi, ne signifie rien dans la pensée de M. FAUVETY, que ce que dit si clairement l'alliance de ces deux mots : *DIEU-LOI*. Mais ce néologisme a cet avantage d'exprimer *l'identité de la Science et de la Loi*. La Science n'existe que parce qu'il y a des lois, et une Loi suprême qui les relie et les embrasse toutes. Il ne peut y avoir de science quand la science ne s'appuie que sur des phénomènes. Les phénomènes font connaître l'existence des lois et servent à les découvrir, mais la réalité parfaite est dans la *LOI*, et non pas dans le phénomène séparé de la Loi qui le domine et le régit. Nous ne pensons pas que, dans aucun autre ouvrage sur Dieu, cette manière d'envisager l'idée de Dieu ait jamais été employée. Nous espérons que ceux qui liront le travail de M. FAUVETY concluront comme il a conclu lui-même,

et propageront à leur tour une idée qui est l'affirmation de la Vérité la plus scientifique, puisqu'elle est, dans sa source, la plus vivante et la plus réelle.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

---

## Ligue Nationale

POUR LE LIBRE EXERCICE DE LA MÉDECINE

*23, rue Saint-Merri, Paris.*

PREMIER CONGRÈS

*Le Premier Congrès pour le libre exercice de la médecine en France* se réunira du 20 au 25 novembre, au siège de la *Ligue*.

LES RÉUNIONS AURONT LIEU

Le lundi 20, à 2 heures du soir.
Le mardi 21, à 8 heures 1/2 du soir.
Le mercredi 22, à 2 heures du soir.
Le jeudi 23, à 8 heures du soir.
Le vendredi 24, à 2 heures du soir.

Visite individuelle à l'*Ecole pratique de Magnétisme*, le jeudi 23, à 9 heures du matin (clinique), le mercredi 22 et le vendredi 24 (leçons théoriques), à 9 heures du soir.

Le samedi 25, à 7 heures du soir, banquet suivi de concert.

COMITÉ DE DIRECTION :

MM. l'*abbé* HOUSSAY, le *docteur* BÉNARD, FABART, DURVILLE, FABIUS DE CHAMPVILLE; *Membre Suppléant :* M. AUFFINGER.

## Syndicat des Magnétiseurs

Voici les statuts du Syndicat des Magnétiseurs sur lequel nous avons déjà plus d'une fois attiré l'attention des lecteurs de l'*Etoile*.

Ce Syndicat est une œuvre de haute portée et qui mérite la profonde sympathie des savants indépendants, des ésotéristes, des spirites, de tous ceux qui ont à cœur la recherche libre de la vérité occulte et la guérison des maux humains par les voies naturelles et vivantes.

Comme nos lecteurs le savent, c'est notre cher frère Houssay, déjà bien connu par son dévouement à la régénération sociale et religieuse, par ses articles dans l'*Avenir des Travailleurs*, l'*Ami de l'Humanité*, ses interviews du *Matin* et ses livres hardis : *Place au Travailleur*, *Histoire de Jean Sempé*, etc., qui est le Président naturel de ce Syndicat de liberté et de bienfaisance, l'apôtre digne de l'œuvre.

A ses côtés, avec un zèle égal, combattent M. Auffinger, vétéran du magnétisme, continuateur de l'œuvre de l'illustre du Potet, courageux directeur de la *Chaîne Magnétique*, MM. Crignon et Martin, vice-présidents; Martin fils et Godon, secrétaires, et toute l'élite des magnétiseurs au nombre de 53. Nous n'avons pas sous les yeux la liste complète; crainte d'oubli et d'injuste omission, nous ne citerons aujourd'hui aucun nom particulier. mais nous adressons à l'entier Syndicat les vœux fraternels de l'*Étoile* et nous lui souhaitons ardemment large extension, stable solidarité, découvertes, guérisons, triomphe.

A. Jhouney.

### STATUTS

### DU SYNDICAT DES MAGNÉTISEURS, MASSEURS, ETC.

*Fondé à Paris, le 28 mars 1893.*

EXPOSÉ

Considérant :

1° Que la liberté de faire le bien est un droit pour

tous, du moment que les moyens employés ne sont pas contraires à la loi ;

2° Que le magnétisme, le massage et autres applications des sciences similaires constituent un traitement naturel et rationnel, sans remèdes ni prescriptions de remèdes, seuls délits visés par la loi sur la médecine, lorsque le praticien n'est pas muni d'un diplôme de la Faculté ou compris dans les exceptions prévues par ladite loi ;

3° Que magnétiser ou masser n'est pas faire de la médecine, puisque l'on n'emploie ni on ne fait employer aux malades aucun médicament, et que le magnétisme et le massage ne sont pas inscrits dans le codex ;

4° Que le magnétisme, le massage et autres applications similaires peuvent être aussi nécessaires et indispensables à l'homme pour se bien porter que peuvent être l'hygiène, la gymnastique, la danse, la vélocipédie, l'équitation, la natation, l'hydrothérapie, l'électricité, la métallothérapie, etc. ;

5° Que si la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine en France n'autorise pas la pratique du magnétisme et du massage sans diplôme universitaire, elle ne l'interdit pas plus que la loi du 19 ventôse an XI, ainsi qu'il appert du rapport de la Commission présidée par l'honorable M. le docteur Chevandier, où il est dit en termes formels « qu'à l'unanimité la Commission avait décidé que la nouvelle loi ne visait pas les magnétiseurs ni les masseurs, leurs pratiques n'étant pas suffisamment étudiées par les savants pour les retirer des mains des profanes ; » d'où il résulte que la nouvelle loi sur la médecine permet explicitement aux profanes les pratiques du magnétisme, du massage, etc. ;

Les adhérents présents à la réunion préparatoire du 28 mars 1893 ont décidé, d'un commun accord, le groupement de tous ceux qui traitent les malades sans médicaments, se forment en Syndicat et s'engagent à observer les statuts suivants, qui ont été adoptés à l'unanimité dans l'assemblée générale du 4 avril 1893.

### *But du Syndicat*

ARTICLE PREMIER. — Un Syndicat de magnétiseurs, masseurs, fascinateurs. suggestionneurs, médiums-

guérisseurs et tous autres traitant sans médicaments est fondé à Paris dans le but :

1° De vulgariser et d'utiliser les bienfaits du magnétisme, du massage, etc., au profit des malades et de tout être qui souffre ;

2° De veiller aux intérêts professionnels de ses adhérents et des sciences qu'ils représentent, de les soutenir dans leurs travaux ou dans leurs légitimes revendications, de leur prêter aide et protection dans leurs besoins ;

3° De fonder un dispensaire pour le traitement gratuit des malades sans médicaments, d'établir une caisse de secours et de retraite pour la vieillesse en faveur des membres du Syndicat, d'entretenir une bibliothèque spéciale pour leurs études, d'organiser des cours et conférences, de rétablir le banquet annuel mesmérien ;

4° De défendre la liberté de toutes les sciences auxquelles s'adonnent les membres du Syndicat, soit individuellement, soit collectivement ;

5° De revendiquer la liberté des séances publiques ou privées, à la seule condition qu'elles soient honnêtement pratiquées et qu'elles ne nuisent à personne ;

6° De se communiquer réciproquement les recherches faites ou les résultats obtenus dans les diverses branches des sciences susdites, par l'approfondissement, l'extension et la vulgarisation de ces mêmes sciences en vue du bien général ;

7° D'empêcher tous les abus résultant de l'empirisme, des excès sur les personnes et les choses, en sorte que le Syndicat soit le premier à chasser de son sein et à dénoncer au public tout charlatanisme averé, toute manœuvre d'escroquerie ; les membres du Syndicat s'engageant, tant qu'ils en font partie, à n'employer dans leurs études ou expérimentations que des moyens honnêtes et en conformité avec les lois ;

8° D'assurer les droits et prérogatives du Syndicat, ainsi que le maintien et l'élévation de la dignité de la corporation ; l'entretien entre ses membres de l'esprit de confraternité et de solidarité qui doit les animer, et l'arbitrage des différends qui peuvent survenir entre eux.

ART. 2. — Les membres du Syndicat, sans distinc-

tion de nationalité ou de religion, s'interdisent d'une manière absolue la prescription ou l'emploi de tout médicament dans le traitement des maladies, lequel traitement relève plutôt de la physiologie que de la pathologie.

ART. 3. — Toutes discussions politiques ou religieuses sont rigoureusement interdites.

*Organisation du Syndicat.*

ART. 4. — Le Syndicat reçoit dans son sein les magnétiseurs, masseurs, fascinateurs, suggestionneurs, médiums-guérisseurs et autres praticiens des sciences improprement dites occultes ou secrètes, aux conditions énumérées dans l'article 1er.

ART. 5. — Le siège est actuellement fixé à la *Librairie du Magnétisme*, rue Saint-Merri, 23, à Paris.

ART. 6. — Les membres du Syndicat se réunissent le premier jeudi de chaque mois, à huit heures et demie du soir, au siège social. Si ce jour est férié, la réunion mensuelle est remise au jeudi suivant.

ART. 7. — Dans ces réunions mensuelles, l'ordre du jour pourra comporter des cours, conférences et communications quelconques. Mais toutes polémiques irritantes, critiques ou attaques personnelles sont rigoureusement interdites.

ART. 8. — Aux réunions mensuelles seront donnés les comptes rendus de la situation personnelle et financière du Syndicat, ainsi que toutes autres communications à l'ordre du jour.

ART. 9. — Toute décision prise en assemblée générale doit l'être à la majorité des membres présents, quel qu'en soit le nombre.

ART. 10. — Tous les membres du Syndicat participent à tous les avantages du Syndicat, s'obligent à observer les Statuts et Règlement, ont droit de vote et doivent remplir toutes les obligations qui leur sont

imposées par le Bureau, en conformité des Statuts et Règlement.

ART. 11. — Aucun sociétaire ne peut se prévaloir, sous aucun prétexte, de son titre de Syndicat dans ses prospectus, cartes, annonces ou réclames.

ART. 12. — La durée du Syndicat est illimitée, ainsi que le nombre de ses adhérents.

*Administration.*

ART. 13. — L'administration est confiée à un Bureau composé de cinq membres au moins, dont :
Un président. — Deux vice-présidents.
Un trésorier-comptable. — Un secrétaire.
Le Bureau peut s'adjoindre d'autres membres selon ses besoins, sans que la composition totale du Bureau puisse excéder le chiffre de neuf membres, à la condition de faire ratifier ces nominations à la prochaine assemblée. Le mandat de ces nouveaux membres, quelle que soit l'époque de leur nomination, prend fin en même temps que celui des autres membres du Bureau.

ART. 14. — Nul ne peut faire partie du Bureau s'il n'est Français et ne jouit de ses droits civils et politiques.

ART. 15. — Les fonctions du Bureau sont essentiellement gratuites. Des indemnités pour charges onéreuses peuvent être accordées exceptionnellement à certains de ses membres, si elles ont été votées par le Bureau et ratifiées en assemblée.

ART. 16. — Le président du Bureau est élu par l'assemblée, et à la majorité des membres présents, pour trois ans, et les autres membres pour deux ans. Ils sont rééligibles.

ART. 17. — Le Bureau prépare et règle toutes les affaires du Syndicat. Il pourvoit, le cas échéant, au remplacement de ses membres par suite de démission, révocation ou décès, en le faisant sanctionner par vote en assemblée générale.
Les membres du Bureau prennent l'engagement

d'honneur de faire toutes les démarches nécessaires auprès des pouvoirs publics et autres pour faire valoir ou revendiquer les droits des magnétiseurs, masseurs et de tous les membres du Syndicat, lorsque ces démarches auront été réclamées par l'assemblée ou decidées par le Bureau.

ART. 18. — Le Réglement intérieur, soit pour le Bureau, soit pour la police des réunions du Syndicat, sera arrêté par les soins du Bureau, approuvé en assemblée générale, et aura la même vigueur que les Statuts.

ART. 19. — Le président surveille et assure l'exécution des Statuts et Réglement, convoque le Bureau, préside les commissions, dresse l'ordre du jour, est chargé de la police des séances, prend l'initiative de toutes propositions, dirige les débats, signe tous les actes et délibérations du Syndicat et le représente en toutes circonstances. En cas de partage, il a voix prépondérante.

ART. 20. — Le secrétaire est chargé par le président de la convocation aux réunions du Bureau et à celles du Syndicat, de la rédaction et de la lecture des procès-verbaux, de tous les papiers et documents du Syndicat.

ART. 21. — Le trésorier est dépositaire responsable des fonds du Syndicat. Il fait les recettes et dépenses ou paiements qu'il inscrit sur des registres spéciaux. Il présente tous les mémoires à la vérification du Bureau et ne paie que sur mandat du président. Les comptes et opérations du trésorier sont chaque mois vérifiés et signés par le président et les membres présents du Bureau.

ART. 22. — Le Bureau se réunit une fois par mois et autant qu'il sera nécessaire sur convocation du président, aux lieu, jour et heures indiqués par lui.

La présence d'au moins trois membres du Bureau est requise pour la validité des délibérations.

ART. 23. — Trois absences successives et non motivées aux réunions du Bureau peuvent entrainer la révocation de plein droit.

*Admissions*

ART. 24. — Pour être membre du Syndidat, il faut :
1° Etre majeur et jouir de ses droits de citoyen ;
2° Etre magnétiseur, masseur, fascinateur, suggestionneur, médium-guérisseur, ou s'adonner à l'étude ou à la pratique des sciences dites occultes :
3° S'engager à ne pas prescrire, ni employer ou délivrer des médicaments, ni faire aucune violation des lois existantes ;
4° S'engager à observer les Statuts et Règlement et assister, autant que possible, aux réunions du Syndicat ;
5° Verser une cotisation annuelle de douze francs, payable d'avance par semestre.
Les semestres partent du 1er janvier et du 1er juillet de chaque année.
Tout semestre commencé est entièrement dû.
Pour faire partie du Syndicat, il faut avoir versé au moins le premier semestre.
On devient membre perpétuel en rachetant la cotisation annuelle par un versement unique de cent cinquante francs ;
6° Faire part au Bureau, ou après avis préalable du président aux assemblées, des observations, progrès et communications quelconques intéressant la théorie ou la pratique du magnétisme, du massage et autres sciences faisant l'objet des études des membres du Syndicat.

ART. 25. — La présentation est faite par un membre du Syndicat, l'admission prononcée par le Bureau et ratifiée par l'assemblée générale, à la majorité des membres présents.

ART. 26. — Chaque membre a droit à sa carte individuelle de sociétaire et à un exemplaire des statuts et du Règlement du Syndicat.

ART. 27. — Tout membre du Syndicat peut être radié dans les cas suivants :
1° Inconduite notoire, condamnation infamante, troubles dans les réunions, préjudices volontaires apportés au Syndicat ou à l'un de ses membres, infractions aux Statuts et Règlement pouvant compromettre

les intérêts du Syndicat, après décision du Bureau;
2° Retard du payement semestriel au delà de six mois;
3° Prescription ou administration de remèdes quelconques; tentatives d'escroquerie ou manœuvres indignes.

ART. 28. — Tout membre démissionnaire par défaut de payement peut demander sa réintégration dans le Syndicat. En ce cas, il est tenu d'acquitter intégralement ses cotisations et amendes arriérées.

ART. 29. — Les membres du Syndicat, en cas de changement de domicile, sont instamment invités à donner au Bureau leur nouvelle adresse dans le plus bref délai.

ART. 30. — En cas de démission ou de radiation, toute somme versée reste acquise au Syndicat.

## CHAPITRE V

### *Fonds social*

ART. 31. — Le fonds social se compose :
1° Des versements des membres du Syndicat;
2° Des dons et legs approuvés par l'autorité compétente;
3° Des fonds placés et intérêts échus.

ART. 32. — Les fonds en caisse chez le Trésorier ne peuvent excéder 100 francs. L'excédent, selon décision du Bureau, sera placé à la Caisse d'épargne ou en valeurs à lots françaises et garanties par l'Etat. Les lots feront retour à la caisse du Syndicat.
Les numéros des titres seront communiqués en séance aux Sociétaires.
Les titres ou valeurs seront placés à la Banque de France au nom du Syndicat. Ils ne pourront être retirés ou vendus que sur la signature du Président, du Secrétaire et du Trésorier.

ART. 33. — Les fonds peuvent être employés à défendre les intérêts généraux du Syndicat; à tout ce qui peut contribuer à sa prospérité et au progrès des

sciences qu'il patronne, comme par exemple la fondation et l'entretien d'une bibliothèque spéciale ; à subvenir aux besoins de ses membres par l'établissement d'une Caisse de secours et de retraite pour la vieillesse ; à organiser le banquet annuel Mesmérien ; à couvrir les dépenses courantes de la Société, fournitures de bureau, frais de correspondance, etc.; enfin à toutes opérations votées par le Bureau et approuvées en assemblée générale dans les circonstances importantes.

ART. 34. — Des secours peuvent être accordés momentanément aux membres du syndicat en cas de maladie ou d'infortune, d'après décision du Bureau, qui en rendra compte la à prochaine réunion mensuelle. Le Bureau pourra venir également en aide, s'il y a lieu, aux familles des sociétaires décédés.

ART. 35. — En cas de décès d'un membre du Syndicat, une délégation composée de trois à cinq membres, désignée d'office par le Bureau, sera tenue d'assister aux obsèques et déposera une couronne au nom du Syndicat. Notification de ce décès pourra être faite aux sociétaires.

ART. 36. — Les délégués aux obsèques de décédés à Paris, seront choisis parmi les membres domiciliés à Paris. Si, en dehors de Paris, il y a d'autres membres du Syndicat domiciliés dans la même localité, les délégués seront choisis parmi eux.

ART. 37. — Tout délégué absent aux obsèques devra payer une amende de deux francs.

ART. 38. — Pour être en mesure de subvenir efficacement à tous besoins imprévus du Syndicat ou de ses membres, un minimum de quinze cents francs devra toujours exister en réserve comme fonds social.

## CHAPITRE VI

### MODIFICATIONS DES STATUTS

*Dissolution*

ART. 39. — Toute modification aux statuts et règle-

ment doit être discutée et adoptée par le Bureau, puis soumise à l'assemblée générale qui votera selon le mode de scrutin indiqué par le président.

ART. 40. — Il en est de même de la dissolution. Dans ce cas, il y aurait assemblée générale, convoquée à cet effet par le président, sur invitation personnelle à chaque membre, et la dissolution ne pourrait être prononcée qu'à l'unanimité des membres présents.

En cas de dissolution admise, les fonds disponibles, en caisse et en portefeuille, seront partagés à part égale entre tous les membres du Syndicat.

Paris, le 4 avril 1893.

*Les Vice-Présidents,*
CRIGNON et E. MARTIN.

*Le Président,*
E. HOUSSAY.

*Le Trésorier-Comptable,*
LOUIS AUFFINGER.

*Le Secrétaire,*
G. GODON.

## Souscription ouverte [1]

POUR L'ÉRECTION D'UNE PIERRE TOMBALE A LA MÉMOIRE DE L'ABBÉ ROCA.

René Caillié..... ..... 10 fr.

1. Nous prions les Revues amies de vouloir bien, elles aussi, ouvrir une souscription pour ce même hommage rendu à un grand et noble cœur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R F

*Le Directeur-Gérant :* RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

# TABLE DES MATIÈRES

( ANNÉE 1893 )

## Quatrième volume

### SOMMAIRE DU NUMÉRO 7 DE JUILLET 1893

**Pensées** (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzéniouiha [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Religion Messianique.** L'Ame du Salut (A. JHOUNEY). — **Prière des Esséniens** (LES GUIDES ESSÉNIENS). — **L'Ame universelle.** Cinquième Lettre odique (DE REICHEMBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Dogme de l'Infaillibité et la Défaite du Césarisme** (abbé ROCA). — **L'Œuvre de Godin** [*a suivre*] (J.-B. GODIN). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Consolation à Constance** [*fin*] (ROUXEL). — **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière [*fin*] (Baronne ADELMA DE VAY). — **Les Phénomènes spirituels.** Pressentiments [*à suivre*] (X.) — PARTIE LITTERAIRE : **Les Livres** (ALBER JHOUNEY). — **La Renaissance idéaliste** (A. JHOUNEY). — **Epithalame** (MAURICE FABRE). — **A Henri Michel** (A. JHOUNEY). **Appréciations diverses sur** *le Poème de l'Ame* (X. Y. Z.). — **Eloge funèbre de Courtépée** (P. VERDAD). — **Divers** (BIBLIOGRAPHIE). — **Souscription en faveur de l'abbé Roca** (X). (Des pages 1 à 68).

### SOMMAIRE DU NUMÉRO 8 D'AOUT

**Pensées** (X. Y. Z). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY. — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzéniouiha [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (A. JHOUNEY). — **L'Ame universelle.** Sixième Lettre

odique (DE REICHEMBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **L'Œuvre de Godin** [*suite*] (J.-B. GODIN). — — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **La Clé de la Vie**, de L. Michel (de Figanières). Analyse et Résumé [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Usage et Abus du Spiritisme** [*à suivre*] (ROUXEL). — **Les Phénomènes spirituels.** Presssentiments [*suite*] (X.). — **Guérison par la Prière** (M.). — **Appel au Comité de propagande** (SPIRITISME). — PARTIE LITTERAIRE : **Poésies.** I. Heureux comme les morts. — II. Réveil (ALBER JHOUNEY). — **Appréciations diverses sur** *Le Poeme de l'Ams* (J.-PAUL CRARENS). — **A vous tous** (RENÉ CAILLIÉ). — **Informations** (Fraternité de l'Etoile) (P. M. [M. F. E.]). — **Fête annuelle à Mauzé.** A la mémoire de René Caillié, voyageur à Timboctou (EUGÈNE VIAUD). — **Bibliographie** (DIVERS). — **La Ligue Universelle** (JULES DESFONTAINES). (Des pages 69 à 136).

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 9 DE SEPTEMBRE

**Pensées** (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. JHOUNEY). **Religion Messianique** L'Ame du Salut [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Doctrines du Sohar** sur les Esprits et le Monde invisible (A. JHOUNEY). — **L'Ame universelle.** Septième Lettre odique (DE REICHEMBACH). — **A propos de Swedenborg** (RENÉ CAILLIÉ). — SOCIALISME CHRETIEN : **L'Œuvre de Godin** [*suite*] (J.-B. GODIN). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **La Clé de la Vie**, de L. Michel (de Figanières). Analyse et Résumé [*la fin au prochain numéro*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Usage et abus du Spiritisme** [*à suivre*] (ROUXEL). — **Expériences faites à Milan avec le médium Eusapia** [*suite*] (*Revue spirite*). — **Les Phénomènos spirituels.** Pressentiments [*suite*] (Mme D.). — PARTIE LITTERAIRE : **Les Ames-Sœurs.** Une Histoire vraie (X.). — **Pour l'idéale Amante** (TRISTAN L'ASCÈTE). — **La Nuit silencieuse** (HENRI MICHEL). — **Les Livres** (ALBER JHOUNEY). — **La Mort** (A. READER). — **Programme politique des Socialistes allemands** (*Le Devoir*). — **Le Testament du Père Hyacinthe** (*L'Eglise de l'Avenir*). — **Place aux Travailleurs, Syndicat des Magnétiseurs** (BIBLIOGRAPHIE). — **Benoît Malon** (A. JHOUNEY). — **Divers** (X). (Des pages 137 à 204).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 10 D'OCTOBRE

**Pensées** (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — **Oraison funèbre de l'abbé Roca** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Réincarnation** (*L'Aurore*). — **La Vie d'Outre-tombe** (Abbé J.-A. PETIT). — **Le Grand Soleil spirituel central** (*La Religion de l'Avenir*). — **L'Ame universelle.** Huitième Lettre odique (DE REICHEMBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Nécrologie.** Benoit Malon (ALBER JHOUNEY). — **Festival des sociétés coopératives anglaises.** L'œuvre de J.-B.-A. Godin. (*Le Devoir*). — **L'Ouvrière** (*L'Emancipation*). — **Le Mouvement socialiste** (*La question Sociale*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **La Clé de la Vie**, de L. Michel (de Figanières). Analyse et Résumé [*fin*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Les Phénomènes spirituels.** Pressentiments [*fin*] (Mme D.). — PARTIE LITTERAIRE : **Les Revues** (ALBER JHOUNEY). **Esotérisme et Socialisme** (BIBLIOGRAPHIE). — **Addha-Nary.** — **Mort de l'abbé Roca** (Dr X). (Des pages 265 à 272).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 11 DE NOVEMBRE

**Pensées** (X. Y. Z.). **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Religion Messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (A. JHOUNEY). — **L'Ame universelle.** Neuvième Lettre odique (DE REICHEMBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Lettre de l'abbé Roca à son curé** (L'abbé ROCA). — **L'Œuvre de Godin** [*suite*] (J.-B. GODIN). — **La Question de la paix perpétuelle** (HIPPOLYTE DESTREM). — **Les Fêtes franco-russes** (R. C.). — SPIRITUALISME EXPERIMEMTAL : **L'Emancipation de l'homme.** Premier entretien (UN ESPRIT). — **Expériences faites à Milan avec le médium Eusapia** [*suite et fin*] (*Revue Spirite*). — **Usage et Abus du Spiritisme** [*à suivre*] (ROUXEL). — **Quelques expériences** sur certains phénomènes d'ordre physique (XAVIER DARIEX). — **Expériences de suggestion** (HORACE PELLETIER). — **Memorial des faits spirituels.** La Dame blanche de la famille de Brandebourg (*La Haute Science*). — **Phénomènes divers** (DIVERS). — PARTIE LITTERAIRE : **Les livres** (ALBER JOUNEY). **Appréciations diverses** sur le *Poème de l'Ame* (RENÉ CAILLIÉ). — **Sonnets.** A la Médiatrice. A l'Ami

(Paul Souchon). — **La Terre.** — **La Magie pratique** (Bibliographie). (Des pages 273 à 340).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 12 DE DÉCEMBRE

**Pensées** (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] A. Jhouney. — **Religion messianique.** L'Ame du Salut (Alber Jhouney). — **La Nouvelle Révélation sur les évangiles** (Duchesse de Pomar). — **L'Ame universelle.** Dixième lettr (De Reichembach). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Les trois phases de l'histoire humaine. (Abbé C. M.). — **L'Abbé Roca.** Notes biographiques (Alber Jhouney). — **Les Fêtes franco-russes.** Les adieux du poète (Pierre Barbier). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **L'Emancipation de l'homme.** Deuxième entretien (Un Esprit). — **Usage et abus du spiritisme** [*suite*] (Rouxel). — **La Magie pratique.** Le Magiste et la Société (Papus). — **Documents originaux.** Expériences de Milan (Charles Richet). — **Chez le colonel de Rochas** (*Le Rappel*). — PARTIE LITTERAIRE : **La Pauriho.** Les Pauvres (Valère Bernard). — **Poésies** d'A. Eschenauer. **Le Poème de l'Ame. Un peu plus tard. Théonomie. Divers** (Bibliographie). — **Syndicat des magnétiseurs.** Statuts (Alber Jhouney). — **Tables des matières du second volume.** (Des pages 341 à 408).

Tours, imp. E. Arrault et Cie

Cinquième Année — N° 56. — Aout 1893.

DÉPÔT LÉGAL
Nord
90 374
1893

# l'Etoile

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
**Fondateur**

René CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

Cinquième Année — N° 57. — Septembre 1893

DÉPÔT LÉGAL
Vaucluse
N° 418
1893

# l'Etoile

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
**Fondateur**

René CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

# FRATERNITÉ DE L'ETOILE

## Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

## Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser a la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu, et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (1 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inferieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Cinquième Année

N° 58. — Octobre 1893

DEPOT LEGAL

# l'Etoile

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
**Fondateur**

René CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

CINQUIÈME ANNÉE — N° 59. — NOVEMBRE 1893

308
93

# l'Etoile

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
**Fondateur**

RENÉ CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

# FRATERNITÉ DE L'ETOILE

## Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

## Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la declaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Étoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième: quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Cinquième Année — N° 60. — Décembre 1893.

# l'Etoile

552
18 95

*Revue mensuelle*

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
**Fondateur**

René CAILLIÉ
**Directeur**

*Prix du Numéro*
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

# FRATERNITÉ DE L'ETOILE

## Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des mechants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

## Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser a la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

---

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01399125 3